LA FRESQUE DE POMPÉI[1]

CONTE ÉTRANGE

DERNIÈRE PARTIE [2]

XI. — AGRÉABLE RÉVEIL

... Ce matin-là, je m'étais levé morose. L'hôtel Renaissance qu'on m'avait construit dans l'Avenue du Bois n'était habité que depuis six semaines, et déjà maints irritans tracas venaient m'y assaillir : l'architecte, l'électricien, les tapissiers me réclamaient de l'argent. La veille, à mon retour du cercle Volney, j'avais trouvé sur le plateau nickelé de mon vestibule une sommation d'huissier, et l'insolence du papier bleu-ciel faisait encore trembler mes lèvres, se crisper mes poings. « Assignation au sieur Blondel (Armand) d'avoir à comparaître par devant MM. les juges pour s'entendre condamner en un paiement de quinze mille francs, etc., etc., pour ce que c'est justice... » « Pour ce que c'est justice ? » Mauvais drôle ! Et moi qui demandais une expertise ! Même l'affreux homme noir n'avait pas pris le soin de cacheter son poulet...

Assis à ma fenêtre, entre les deux cariatides, style Jean Goujon, qui décorent ma demeure, je regardais tristement le soleil d'août dorer les gazons de l'avenue... Quinze mille francs à solder, sous peine de procès ! Et les commandes américaines

(1) *Copyright by* Plon-Nourrit et Cie, 1912.
(2) Voyez la *Revue* du 1er mars.

qui donnaient si mal, en ce moment ! Ah ! Blondel, imprudent Blondel, pourquoi avais-tu voulu si vite violenter la fortune ?... Tapisseries flamandes, vitraux italiens, crédences, bahuts, panoplies espagnoles, — toutes mes magnificences m'étaient devenues odieuses.

Deux légers coups frappés à ma porte m'arrachèrent à si pénible songerie ; discrètement mon domestique se glissa dans l'atelier :

— Monsieur, le facteur de la poste est en bas, avec une lettre recommandée.

Bon ! Encore un compliment d'entrepreneur, quelque grossièreté de maçon !... Et, comme Oreste, j'invectivai les créanciers, implacables Euménides.

— Faites monter cet homme.

Le facteur entra souriant, — ils sourient tous, espérant le don d'un cigare, — et me tendit une lettre... Ouf ! je respirai ; point de littérature limousine !

C'était, fleurant des senteurs de bergamote, une mignonne enveloppe satinée, à *franco bollo* italien, qui portait le timbre de Sorrente... Cachet armorié, couronne princière, écriture féminine : qu'était cela ?... Je congédiai le monsieur des P. T. T., non sans l'avoir gratifié d'un havane, rompis le cachet, et fort intrigué, je lus :

« Cher monsieur,

« Au printemps dernier, me trouvant de passage à Paris, j'eus l'occasion d'entendre à nouveau célébrer votre gloire. Jusqu'alors j'avais assez mal apprécié l'art du portraitiste, car volontiers je partageais le dédaigneux avis de Pascal... Un sophiste, — soit dit entre nous, — le neurasthénique auteur des *Pensées !*... Mais grâce à vous, le 30 avril, jour du vernissage, au Palais des Champs-Élysées, mes yeux s'ouvrirent à l'évidence, et je trouvai mon chemin de Damas.

« Dans la salle A-B, plusieurs groupes de visiteurs entouraient un tableau, portrait de la baronne Elias en robe de satin nacarat. Les hommes hochaient la tête, d'un air connaisseur ; les femmes s'extasiaient, jouaient du face-à-main, poussaient de petits cris admiratifs : « Quel pinceau cet Armand Blondel ! Ma toute chère, il n'y a que lui pour bien attraper la ressemblance. »

« Votre nom m'était familier. Durant mon long séjour aux États-Unis, j'avais remarqué deux de vos chefs-d'œuvre : la maigre tragédienne Fanny Patterson, en costume d'Ophélie, et sous les falbalas d'une bergère Watteau, la grassouillette Mrs Sheppard, l'épouse divorcée du roi des fromageries. Chacun de ces tableaux avait coûté cinq mille dollars : *first rate talent;* je connais vos prix.

« Eh bien, monsieur, moi, je vous évalue beaucoup plus. Que diriez-vous de quarante mille francs pour le portrait en pied d'une princesse napolitaine ? Denier alléchant, n'est-ce pas ? et que vous acceptez. Mais j'impose mes conditions. N'étant ni la maigre Patterson, ni la grosse Sheppard, ni la couperosée baronne Elias, je ne veux pas de draperies flottantes, de paniers, de vertugadins, moins encore de robe nacarat !... J'exige, ne vous insurgez pas, une simple nudité. Mon désir vous paraîtra surprenant : en voici la raison.

« Tout récemment, visitant Pompéi, j'ai admiré une fresque suggestive : Vénus sortant des flots, pour imposer sa loi d'Amour à la Nature entière. Au dire de mes amis, je lui ressemble de saisissante façon. Mes cheveux vénitiens, mon teint mat, mes yeux noirs sont ceux de la déesse, et quant au reste de ma personne, je laisse aux initiés le soin de sa description. Or, la simplicité de cette Anadyomène m'a paru seyante ; sa toilette peu compliquée me ferait valoir, et un pinceau habile saurait... Vous me comprenez à demi-mot ; au surplus, nous causerons...

« Quarante mille francs, monsieur ! Dépêchez-vous de venir. J'ai besoin de cette académie, car je veux la faire reproduire dans divers journaux illustrés d'Italie. J'attends votre télégramme. Vous me ferez connaître le jour et l'heure de votre arrivée : ma voiture ira vous chercher à la station de Castellamare.

« Princesse D. Campofiori.
Palazzo Sirena. — Sorrente.

« *P. S.* — Mes banquiers parisiens, Winckelrield Rutli et John Meurisier, père, *Comptoir Bâlo-Genevois*, sont avisés de votre visite. Ils vous remettront dix mille francs d'acompte, frais de voyage compris. Vous leur signerez un reçu. »

Cette lettre était quelque peu cavalière, voire extravagante ;

je me consultai. Mais, basta ! Procès en perspective ; avoués, experts, avocats à payer, et tant d'argent à recevoir !... D'ailleurs, un long séjour à Sorrente, même sous les feux de la canicule, m'alléchait. D'attrayantes excursions ! Je visiterais le couvent de La Campanella, Positano, Amalfi, Salerne la médicale, l'imposant Pœstum. Que de croquis à prendre, de curieuses figures à crayonner !... Oui ; mais quelle sorte de princesse était cette inconnue D. Campofiori ?

Désireux d'être renseigné, je me transportai dans les bureaux du *Comptoir*, et demandai M. Rutli. Il était absent ; ce fut son associé qui me reçut

XII. — LE CONSEIL DU SAGE

Fils, petit-fils, arrière-neveu de banquiers genevois, M. John Meurisier (pourquoi John ?) est, nul ne l'ignore, un fervent piétiste. Né dans la Haute-ville, sous l'ombre sanctifiante des massifs clochers de Saint-Pierre, il a importé dans Paris les ardeurs de son « momiérisme, » et les bénédictions de l'Éternel Dieu se déversent sur sa maison : il vient d'obtenir, au Maroc, la concession des mines de Sidi Abdallah.

En pénétrant dans son cabinet, je fus édifié, car le vénérable sanctuaire n'a rien de cet ameublement à la dentiste, trop en usage chez nos potentats des émissions. Buste de Calvin sur la cheminée ; versets de l'Écriture, au long des murailles ; Bible d'Ostervald, bien en évidence ; portraits d'illustrations romandes, mais pures et sans péché ; ni Jean-Jacques, ni Fazy, ni Mermillod ; des Bonnet, des Saussure, des Simonde-Sismondi, des Pictet, des Amiel, même, je crois, M. Naville : on se fût cru chez un pasteur de l'Église réformée. Sexagénaire obèse, face rougeaude d'où tombe en cascade une barbe à la Coligny, M. Meurisier père m'accueillit d'abord d'assez grincheuse façon : les élus eux-mêmes sont parfois de méchante humeur... « Que désirez-vous ?... » Je prononçai mon nom, et il se fit aussitôt aimable :

— J'ai fort admiré, monsieur Blondel, votre portrait de la baronne Elias. Intéressante personne ! Son mari, intelligent financier, entreprend beaucoup d'affaires avec notre Comptoir.

— Trop flatté de vos éloges !... Pouvez-vous, monsieur, me

fournir quelques renseignemens au sujet de Mme la princesse Campofiori ?

— Bien volontiers !... Elle est la veuve du prince Gaëtan, un gentil garçon, mais trop amateur des coulisses, qui s'est suicidé. « Le fou vit et meurt selon sa folie, » nous apprennent les Proverbes de Salomon.

— Suicidé ?... Gens peu sérieux, ces Campofiori !

— Très sérieux et honorablement riches : ils sont nos cliens.

— Mais la princesse ?

M. Meurisier me regarda, surpris :

— Vous m'embarrassez. Certes, la pauvre femme ne possède aucune de ces vertus qu'exige l'Écriture. Au cours de son existence dissipée,... tranchons le mot : libertine, elle a filé tout autre chose que la quenouille d'une Rébecca... Du reste, vous la connaissez, sans aucun doute : Esther Mosselman, la célèbre Diva !

Ce nom de Mosselman me fit tressauter : il évoquait en moi de lointains et si douloureux souvenirs !

— Mlle Diva, la chanteuse ?

— Chanteuse ?... Admirable cantatrice, cher monsieur ; la première artiste lyrique des États-Unis : cinq cents dollars par représentation !

— Peste ! Le prix d'une de mes pochades !

— Veuve, à présent, notre prima donna revient à ses amours : on va bientôt entendre la Campofiori sur les planches de San-Carlo... « Le chien retourne vers ses vomissemens, » nous enseignent encore les Proverbes.

Peu galante, la comparaison du mômier ! Quant à moi, j'étais abasourdi... Princesse !... De pareilles aventures ne sont pas rares, et toutes nos petites élèves du Conservatoire espèrent bien devenir, un jour, duchesse ou marquise. Mais princesse, cette Mosselman, la compagne d'Hortensia Niniche, l'ancienne goualeuse du *Garibaldi !*... Autre chose encore m'intriguait : qu'était devenu son Davison ?

— Mlle Diva, repris-je, m'est une vieille connaissance ; j'ai assisté à ses débuts. Ne fut-elle pas enlevée, jadis, par un richissime Américain ?

— Oui, par Bob, le gros Davison. Il l'épousa, et s'est tué.

— Lui aussi ?... Votre cliente ne porte pas bonheur au lit conjugal.

— Peuh! deux maris, seulement; beaucoup moins que la fille de Raguel! Mais, en revanche... A Genève, nous n'aurions pas toléré une telle inconduite.

— Oh! je sais toutes les pudeurs de votre ville immaculée... Pourquoi Davison s'est-il tué?

M. Meurisier garda un moment le silence; puis, scandant chacun de ses mots:

— Il ne s'est pas tué... On l'a aidé à mourir.

— Qui ça: « On?... » Mlle Mosselman?

— Je n'accuse pas cette pauvre pécheresse. Elle s'est justifiée devant les hommes: hélas! le sera-t-elle devant Dieu? Mon frère Josias, le pasteur de Cully, ne l'appelle qu'Astaroth. Esther... Astaroth: deux formes, affirme-t-il, d'un même nom... Nos ministres du Saint Évangile sont plus instruits que messieurs vos curés, et Josias est un hébraïsant.

Il s'était rengorgé, après qu'il m'eut, en bon Genevois, décoché son trait calviniste; mais ses révélations me rendaient perplexe:

— Votre princesse est peu estimable, lui dis-je... Aussi, je demande à réfléchir.

L'austère Meurisier haussa les épaules, et posant la main sur sa Bible:

— Réfléchir?... « L'argent, quelle qu'en soit la crasse, est de l'argent. » Qui parle ainsi? Toujours Salomon!... Écoutez donc le conseil du Sage: Monsieur Blondel, passez à la caisse.

Je suivis le conseil du Sage, emboursai mes dix mille francs d'acompte, et quelques jours plus tard, un train express m'emportait vers Naples.

XIII. — LE « PIERROT »

Un fatigant voyage! Trente-six heures de cahots, de courbatures, de poussière, de fumée; mais du moins, sous ton ciel, quelle griserie de soleil et d'azur, Italie, *o terra felice e lieta!* Je ne m'arrêtai nulle part: Rome elle-même, cette ancienne et si chère connaissance, ne put me retenir...

Ils ont trop d'ingénieurs, au pays des merveilleux chefs-d'œuvre! Plus barbares encore que les nôtres, ces messieurs de la ligne droite ont tout saccagé, démoli ou déshonoré. Dans la

Ville Intangible, sanctuaire qui aurait dû leur être inviolable, ils ont construit des ponts tubulaires, même des *sky-scrapers* à l'américaine. L'art des Bramante ou des Primatice leur paraît une vieillerie peu pratique, et ils préfèrent imiter nos Durand de Paris, les Michel de Berlin, surtout Jonathan, le Yankee. O Chicago, cité des superbes porcheries, avec tes bank offices, tes hôtelleries à nègres, tes cheminées gigantesques, tes perchoirs de trente étages, tes capharnaüm où grouillent affairés les *business men*, — que tu dois leur sembler belle ! Ils n'ont pu cependant accomplir partout le jeu complet de leur vandalisme ; parfois leur amour du banal n'a profané qu'à demi, et la Voie Appienne, aujourd'hui coupée par des chemins de fer, et bordée de murailles, ressemble à quelque rue de Bagnolet.

Ainsi tout fuit, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons.

A Naples où j'arrivai, le 13 août, je ne m'attardai pas à muser ; Chiaia, la Via Toledo, ni le Pausilippe n'ont plus guère de secrets pour moi ; je montai donc dans un train de banlieue et, vers les deux heures du soir, descendis à Castellamare.

Dans la cour de la station une calèche attendait. Son cocher, grand escogriffe de la Riviera, portait une livrée anglaise ; mais son compagnon de siège était attifé de plus pittoresque façon. A voir son bonnet de soie écarlate, sa chemise bouffante au col rabattu, sa large ceinture, son pantalon court et ses escarpins, on eût dit d'un Masaniello d'Opéra, célébrant le retour de l'aurore : « Amis, la matinée est belle... » Je reconnus sans peine l'équipage de la Campofiori.

— Attention, Cecchino ! dit l'homme à livrée anglaise... Voici le Français !

Cecco, garçonnet d'une quinzaine d'années, sauta à terre, vint à ma rencontre : « *Eccellenza !* » m'installa dans la voiture, puis ils se remirent à bavarder :

— Cours avertir le « Pierrot » que nous allons partir.

— Où vais-je le dénicher ?... Au Café de l'*Indépendance ?*

— Non ; plutôt au bureau de la Loterie. C'était, hier, le jour du tirage ; ses numéros ne sont pas sortis, et notre propre à rien doit chercher noise à l'employé du *Lotto*.

— *Disgraziati!* Il nous met en retard : nous ne rencontrerons plus le *padre*.

— Ce pauvre Gigi est donc bien malade ?

— *Ahimè!* La Teresa se désole : mon petit frère est ensorcelé.

— *Per Dio!* Elle a logé son enfant dans la maison de la diablesse !

Masaniello gratifia la « diablesse » d'une injure ordurière, puis s'élança vers la ville, à la recherche du Pierrot... Et le temps s'écoulait. Le soleil se déversait brûlant ; sous les piqûres des mouches les chevaux se cabraient, tandis que, vermineuse canaille, aveugles clairvoyans ou paralytiques ingambes, une douzaine de mendians me harcelaient de leurs doléances. Enfin, criant et pestant, Cecco revint :

— Le voici !... On prenait tranquillement son vermouth, au Café Cavour.

— Toujours à crédit !... Il doit de l'argent à toutes les *trattorie* du pays : trois cents lire, au moins !... Qui paiera ses dettes ? La lupa !

— Fainéant !... Ruffian de sorcière !... Plus crapuleux encore que ceux de la *Mala vita!*

Bientôt je vis apparaître un monsieur de très noble tournure, grand et bel homme d'environ trente ans, aux cheveux bien frisés, dont les moustaches en crocs semblaient menacer le ciel. Sa figure de bellâtre devait être quelque peu moricaude, mais une couche de fard blanc la voulait rendre irrésistible. Coiffé d'un feutre à plume de faisan, chaussé de bottes vernies, il était vêtu d'un complet de flanelle blanche, et sur la boutonnière de son veston se détachaient la pourpre, le safran, l'azur d'une étonnante décoration. Évidemment c'était le « Pierrot. » Il s'avançait avec nonchalance, tenant haut la tête, cambrant son torse athlétique, faisant tournoyer sa badine, fredonnant, barytonnant, vocalisant. « *L'éclair de son sourire... Il balen del suo sorriso...* » chantonnait-il avec maintes fioritures ; motif, rengaine du *Trovatore :* la romance de l'amoureux Luna.

D'un geste théâtral, et pareil à d'Artagnan lorsqu'il soulève son chapeau à panaches, le monsieur décoré me salua :

— L'illustre Blondel, je crois... L'invité de notre chère Diva ?

Langage soigné, épithète choisie : on l'eût pris pour un ambassadeur. Je m'inclinai.

— Notre belle princesse, poursuivit-il, m'a délégué pour vous recevoir. Elle aurait voulu loger dans son palais votre glorieuse personne; mais de trop nombreux amis en occupent toutes les chambres. Aussi nous vous avons retenu un appartement à *La Cocoumella*... Auberge magnifique, monsieur : un ancien couvent de jésuites !

— Les bons Pères savaient se bien traiter... Va donc pour votre couvent !

— Permettez-moi, maintenant, de présenter mon humble individu. Son nom est moins fameux que le vôtre; il est connu, pourtant : Angelo di Sant'Angiolo, le baryton.

— Artiste, à San-Carlo ?

— Non... « J'ai longtemps parcouru le monde. » Mais le monde, rois ou républiques, m'a bien compris.

Et tout en bourdonnant les premières notes du grand air de *Joconde*, il me désignait la rutilante rosette, parure de son veston blanc. Enfin, aussi majestueux qu'un Louis XIV montant en carrosse, M. di Sant'Angiolo prit place à mes côtés.

— *Drive away*, Benedetto ! cria-t-il..., démarre, animal : *quickly ; subito ;* vite et vite ! Nous sommes en retard.

Trois langues différentes dans la même phrase? Quel polyglotte !... A quel diable de pays pouvait-il appartenir? Ce teint bistré, ces lèvres avançantes, ces cheveux trop crépus n'étaient certes pas d'un Italien. Fort beau mâle, néanmoins !

Ainsi malmené, Benedetto, le cocher, grommela une incagade... « *Subito*, vite et vite !... » Il mit ses chevaux au pas.

XIV. — M. DI SANT'ANGIOLO

Et lentement, d'une allure de procession, la calèche traversait les rues de Castellamare. Par instans, Benedetto reluquait l'amateur de vermouth, et narquois, son œil lui voulait dire : « Hein? comme on obéit à tes ordres ! » *Un dispetto !* Mais Sant'Angiolo jouait l'indifférence ; il avait allumé un infect virginia, poussait dans l'air d'âcres spirales de fumée, m'empestait de son tabac.

Dans le square Principe Umberto s'étalaient de nombreuses affiches qui, rouges, vertes ou jaunes, ne contenaient qu'un

mot : CAMPOFIORI! Çà et là, se voyait aussi le portrait enluminé de Diva. Vêtue d'une robe très décolletée, sa couronne à fleurons sur la tête, la princesse était cyniquement exhibée aux regards des passans, matelots du port, ouvriers de l'Arsenal. Mais partout de grossiers lazzi, d'intraduisibles quolibets, de la boue, des ordures souillaient l'image de la cantatrice; des hommes s'arrêtaient pour lui montrer le poing, des femmes crachaient par terre, avec des imprécations : un séminariste à bas violets fit un signe de croix.

Mon voisin avait ajusté son monocle et critiquait :

— Mauvais lancement!... Réclame inintelligente! L'impresario ne sait pas son métier.

— Serait-ce vrai? demandai-je... La princesse va reparaître sur la scène?

— Dans un mois... Événement artistique!... Immense, monsieur!... Toute une révolution dans les mœurs!

— Qu'en dit la famille des Campofiori?

— Abomination de la désolation; elle s'enrage... Pensez donc : cinq archevêques et trois cardinaux parmi les nobles ancêtres!

— Quelle sorte d'homme était le prince Gaëtan?

— Un homme, ça? Non, un fantoche. Petit, malingre, souffreteux, avec des cheveux d'albinos, des yeux couleur de porcelaine, du sang de navet! Il manquait de prestige.

Sant'Angiolo fit bomber sa superbe taille, étira ses moustaches, et son regard de triomphateur me disait clairement: « Comparez! »

— Pourquoi s'est-il tué?

— Peuh! *Chi lo sa?*... Sans doute, une œillade ironique de sa femme, l'éclair de quelque sourire méprisant!... *Il balen del suo sorriso*... Ah! ce sourire, monsieur!... Un matin, on ramassa le Gaëtan, ensanglanté, râlant, l'imbécile! devant la porte de la chambre conjugale! Il s'était coupé la gorge avec un rasoir. Notre princesse dormait son sommeil d'innocence : « *Dormi pure, dormi contenta*... » A son réveil, quand on lui annonça l'aventure, elle se mit encore à sourire.

— Douloureuse histoire!

— Épouvantable!... Ne trouvez-vous pas, illustre maître, que le directeur de San-Carlo manque de sens artistique? Il aurait dû costumer tout autrement notre chère Diva.

— La représenter dans un rôle de son répertoire ?

— Plus simplement... Connaissez-vous la fresque de Pompéi, l'Aphrodite Pandêmos?... Non !... Allez donc l'admirer. Elle ressemble étonnamment, et dans tous ses détails, — vous pouvez m'en croire sur parole, — à votre futur modèle. Ah ! si les affiches avaient reproduit ce chef-d'œuvre avec deux mots seulement : CAMPOFIORI !!... CAMPOFIORI ! ! ! Quelle stupéfiante annonce ! Mais à Naples, ils n'ont aucun souci du Beau.

Et derechef barytonnant, il caressa la rosette diaprée de sa décoration.

Benedetto s'efforçait, maintenant, de regagner le temps perdu. Notre voiture filait à toute vitesse, et très agité, Cecco apostrophait les deux alezans : « Hep ! hep ! jumens du diable ; dépêchez-vous ! Nous allons manquer le *padre !* » La chaleur devenait accablante. Dans les transparences azurées du ciel, le soleil de la canicule dardait ses brûlures sur le poudreux chemin qui longe la Riviera ; la mer brasillait, éblouissante ; sans même une blancheur de nuage les Cepparica profilaient leurs dentelures cendrées sur l'indigo fuyant de l'horizon... « Hep ! hep ! fainéantes !... » Et dans le strident concert des cigales, sous la nuée bourdonnante des mouches, au bruit des grelots que secouait l'attelage, par les montées, par les descentes, la calèche roulait, dévorant l'espace. Les bourgs succédaient aux villages : Vico Equense, Montechiaro, Alinuri, Meta ! Toutes leurs fenêtres étaient closes, leurs boutiques fermées : du Pausilippe à la Campanella, bourgeois et contadins s'abandonnaient aux délices de la sieste...

Mais Sant'Angiolo ne dormait pas. Il me racontait ses nombreuses conquêtes de théâtre, en Europe, en Asie, en Afrique. A Smyrne, des Levantines aux yeux de gazelle lui avaient offert une couronne, agrémentée de leurs bracelets ; au Caire, deux épouses de pacha s'étaient enfuies de leur harem pour venir soupirer dans sa loge. Mieux encore ! Il avait enthousiasmé Paris, ce redoutable Paris !

— Vous m'avez entendu, je suppose, à la Gaîté-Lyrique, dans le *Figaro* du divin Rossini : « *Un barbiere di qualità, di qualità...* » Hein ! quel brio ; quelle verve étourdissante ! je brûlais les planches !... Toutes les illustrations de votre critique française sont venues me féliciter.

Angelo me révéla aussi qu'il était né à Salonique, et descendait des Césars byzantins. Comnène ou Paléologue? mon homme ne savait au juste; mais il affirmait qu'Alexis, Michel ou Constantin, ses aïeux avaient manié le feu grégeois, occis l'Arabe et l'Ottoman. Lui préférait des lauriers moins sanglans: il était « chanteur-tragédien. » Durant quelques minutes, ce négroïde, héritier des Autokrators, savoura les souvenirs de ses triomphes; puis, brusquement :

— Connaissez-vous le nom d'un certain M. Marcellus?

— Marcel Lautrem, l'auteur de *Leucosia?*... Il fut un de mes plus chers amis.

— Célèbre, ce monsieur?... Immortel de votre Académie?

Je hochai la tête: non, mon camarade n'avait pas revêtu l'habit vert.

— Quoi! pas même de l'Académie!... Vit-il encore, votre malchanceux écrivain?

— Hélas!... Mlle Diva vous a donc parlé de Marcellus?

— Jamais!... Tiens, tiens! ils se sont connus?... Pourtant, j'admire chaque jour, dans le palais de notre princesse, les nombreux cadeaux, hommages rendus à sa beauté; mais aucun d'eux n'évoque la mémoire de ce M. Lautrem. Je consulterai mon catalogue.

— Informez-vous, monsieur di Sant'Angiolo, et peut-être serez-vous amplement renseigné... Pourquoi me parlez-vous de mon ami?

— Le théâtre San-Carlo va remonter *Leucosia*.

— Que m'annoncez-vous?... On remonte *Leucosia!*

— Oui, dans six semaines... Mme de Campofiori a désiré, exigé même qu'on représentât cette pièce.

— Je devine ses raisons. Mlle Diva perçoit tous les droits d'auteur.

— Avec moi, s'il vous plaît. J'ai traduit, enjolivé, ou pour mieux dire entièrement refait cette rapsodie informe. Notre capiteuse Vénus y chantera le rôle de la Sirène, et votre serviteur, celui de Lazare.

— Vous débutez avec elle à San-Carlo?

— Je l'espère : Diva m'a demandé. Son directeur ne peut rien refuser à une cantatrice, étoile entre les étoiles. Au pis aller, elle imposera mon engagement.

Et d'un geste cynique, le drôle aux belles moustaches me

fit savoir qu'en leur honneur Esther se proposait de financer.

— Oui, je vais jouer Lazare, reprit le bellâtre,... et cependant je ne comprends rien de rien à ce personnage. Que nous veut-il avec ses *oremus?* C'est un monsieur du Bon Dieu, d'accord! Un homme cependant, en chair et en os! Je veux changer le dénouement. Pourquoi, lorsque la Sirène appelle ce discoureur, ne tombe-t-il pas dans les bras de la magicienne?... La passion, monsieur, toujours la passion!

— Vous avez le cœur inflammable, monsieur di Sant'-Angiolo?

— Un Vésuve!... Notre vie d'artiste n'est faite que de passion. On rencontre une divine prima donna; elle plaît; elle semble désirable : on lui fait discrètement comprendre l'ardeur de son amour. Oh! ni sonnet, ni prosaïques paroles; du chant accompagné de soupirs... *Il balen del suo sorriso...* Et alors...

— Alors, l'héritier des Césars byzantins s'installe au Palazzo Sirena.

— Farceur!... Autre chose me chiffonne: comment était habillé Lazare? En noir, en gris, en blanc? La robe de dominicain me siérait assez. Avec mon pâle visage qu'embellirait encore une barbe brune, je produirais un puissant effet. Oui, mais ce Lazare fut-il accoutré en Savonarole? Moi, je veux respecter la vérité historique... Pourriez-vous me fournir quelques détails à ce sujet?

— Adressez-vous à ces messieurs de *La Crusca.*

— Ils ne me répondraient pas... Où diable! me procurer ce renseignement?

Il demeura, un instant, pensif; mais soudain se frappant le front:

— *Eurêka!...* Tout à l'heure, si nous rencontrons le moine, je lui poserai ma question.

— Quel moine?... Un religieux, expert en costumes de théâtre?

— Moine étonnant! La terre, le ciel, l'enfer n'ont plus de secrets pour lui. D'un geste il fait fleurir les orangers, amène le thon et la rascasse dans les mailles des filets, détruit les chenilles ou les belettes, distribue à sa guise la rosée, la pluie, le vent, le soleil. Bétail, chevaux, poulets, femmes hystériques, enfans convulsionnés, — ce monsieur guérit toute créature malade.

— Un thaumaturge! Vos médecins et vos vétérinaires doivent l'abominer.

— Ils voudraient le pendre; mais comment le saisir? Le gaillard a le don de l'ubiquité. Le voit-on à Sorrente? C'est qu'il se trouve à la Campanella. L'aperçoit-on dans sa cellule? c'est qu'alors il se promène à Capri. Nos paysans prétendent que le corps du saint homme est une apparence humaine, émanation divine, et qu'il peut se dédoubler.

— Pourquoi les religieux de son Ordre n'imposent-ils pas silence à de tels racontages?

— On les a dispersés, et le couvent de la Campanella subit les formalités du séquestre. Il n'est habité que par trois vieillards infirmes dont notre personnage est le supérieur... Et puis, entre nous, un pareil faiseur de merveilles vaut la poule aux œufs d'or. MM. les porte-cuculle se garderaient bien de démolir si lucrative légende.

— Eux, je les comprends, mais la police?... Elle tolère les pratiques de ce charlatan?

— La police est trop prudente; peut-être a-t-elle peur de gros ennuis. Ce « frataccio » qui, d'ailleurs, soigne et guérit gratis agit en maître dans nos campagnes. Les contadins le vénèrent à l'égal d'un fétiche; si le gendarme touchait à si sacro-sainte personne, nous aurions une émeute.

— Une émeute!

— Tout comme en Sicile ou dans votre Bretagne... Oui, monsieur, un fétiche! On ne pose pas la main sur les objets *tabou*... Tenez, vous allez entendre le plus dévot de ses séides célébrer notre Vieux de la Montagne. . Cecco! Eh! l'ami! Est-il vrai que le padre accomplit des prodiges?

— Il chasse les démons, répliqua Francesco, d'une voix convaincue, mais menaçante.

— Qu'appelles-tu démons, imbécile?

— Ne faites pas ainsi le païen: Vous ne m'en imposerez pas!... Les démons ressemblent à celle que vous savez.

— Nomme-la donc, si tu l'oses!

— La femme du Palazzo Sirena.

— Elle te fournit ton pain, misérable.

— Son pain m'est trop amer: je ne veux plus le manger.

Sant'Angiolo éclata de rire:

— Ignorant! Lazzarone! Produit de la Chiaia!... Moi, mon-

sieur Blondel, je ne crois pas plus à l'enfer qu'au paradis. Mon père a traduit en turc les livres de Schopenhauer, et il m'a transmis son âme de philosophe. Je me souviens qu'au Mont Athos, dissertant avec un archimandrite...

Je n'entendis pas la suite de la palpitante narration : terrassé par la fatigue, je m'étais assoupi. Brusquement, la voix de Cecco me réveilla :

— Halte ! Le voici !... J'ai à lui parler !

XV. — LE *PADRE*

La voiture venait de s'arrêter sur la grand'place de Sant' Agnello. Silencieuse bourgade, elle me parut toute joliette avec ses maisons enluminées de bleu, de rose ou de jaune, ses vergers dont les noires verdures laissaient apercevoir l'or safrané du cédrat et de l'orange, son élégante église que précède un double escalier en forme de *scala santa*.

Déjà les fêtes de l'Assomption étaient commencées ; plusieurs boutiques de marchands forains exposaient sous leur abri de toile maints objets de plaisante piété : chapelets aux grains sculptés dans du fromage ; Madones aussi variées qu'italiennes ; San Gennaro, le père nourricier des mangeurs de macaroni ; Santa Lucia, cette vierge non pareille, qui s'arracha les yeux pour ne pas subir la souillure d'un mariage païen, — le tout entremêlé de saints moins authentiques : Garibaldi, Cavour, Mazzini, le Roi galant homme. Des pétards, des fusées, des boîtes à feu de Bengale s'y débitaient avec les rosaires, car on ne saurait fêter les puissances du paradis, sans leur envoyer l'oraison d'un feu d'artifice.

Devant l'église de Sant'Agnello se tenait un religieux, franciscain à la robe marron cendré. Sénile, déjà courbé par l'âge, il devait être à peu près aveugle : sa main s'appuyait sur l'épaule d'un garçonnet, son guide. Des hommes en débraillé de travail, des femmes aux jambes nues, de loqueteux enfans l'entouraient, et c'était un concert de supplications : « Padre, mon mari... mon fils..., mon père..., mon cousin..., mon promis est malade. Guéris-le. Nous t'offrirons alors pour ton couvent de pleins paniers de cailles... » Plus loin, un *daziere* demeurait assis, fonctionnaire de l'octroi, à casquette blanche galonnée, et ce mécréant ricanait. Six heures venaient de

sonner; la cloche de l'*Angelus* tintait doucement, dans l'air sonore, sous un ciel admirablement bleu : le spectacle était d'un amusant pittoresque et ressemblait à quelque tableautin de Léopold Robert.

Mon compagnon mit pied à terre, puis se dirigea vers le franciscain ; mais Cecco l'avait devancé.

Ce thaumaturge m'intéressait. A Rome, dans le Transtévère, j'avais vu à l'œuvre plusieurs de ses pareils, eux aussi coutumiers du prodige, qui savent guérir la malaria, faire sortir un quine au *Lotto*, ramener à son amant l'amante infidèle. Or, tout distributeur de miracles mérite un léger croquis, je pris mon album, et m'approchai.

C'était, semblable à quelque figure de Zurbaran, un moine d'aspect bizarre, farouche, voire inquiétant. Sa maigreur faisait peine à voir, et le froc de ce frère mineur habillait un squelette. Peut-être les traits accentués de son visage avaient eu autrefois leur beauté; mais les pratiques de l'ascétisme, la maladie ou les souffrances de l'âme l'avaient hideusement émacié, fouillé, cavé, disséqué même, et sa pâleur jaunâtre lui donnait l'apparence cadavéreuse. Bien qu'il ne fût pas encore un vieillard, ce franciscain paraissait très vieux. Des rides profondes lui tailladaient le front; elles se creusaient aux commissures de sa bouche; de rares cheveux grisonnaient autour de son crâne rasé. En passant sur cet homme, les tourmentes de la vie n'avaient laissé qu'une loque humaine.

Au tintement de la cloche, il avait redressé sa haute taille, et, levant les yeux, récitait la *Salutation angélique;* les paysans se mirent à genoux :

— *Angelus Domini nuntiavit Mariæ...*

Cecco cependant s'était faufilé près du religieux. A deux mains il saisit le cordon qui ceinturait la robe de bure, et y posa dévotement ses lèvres :

— Padre, me reconnaissez-vous?

— *Ecce ancilla Domini... Ave Maria gratiâ plena...*

— Je suis Francesco Balbi, le fils de la Teresa.

— *Et nunc, et in horâ mortis nostræ. Amen.*

— *Amen*, répétèrent les contadins qui se relevèrent.

Son oraison achevée, le moine fit signe à Cecco de se rapprocher, le regarda de très près, puis d'un ton amical :

— Oui, je te connais bien... Francesco Balbi, un de mes jeunes malades,... l'enfant de Teresa, l'excellente et pieuse femme que j'ai fait placer au *Tramontano*. Comment se porte la mamma?

— La mamma a quitté l'hôtel; nous sommes à présent domestiques au Palazzo Sirena.

Le franciscain eut un haut-le-corps, puis durement :

— Vous avez eu tort, très grand tort... De bons chrétiens chez une réprouvée!

— Au *Tramontano*, Teresa ne gagnait que vingt-cinq sous par semaine. Les cliens de l'hôtel, presque tous Anglais hérétiques, ne sont pas généreux, et...

— Et elle a préféré compromettre son âme et celle de son fils! Au jour du Jugement, les pierres mêmes de la maison maudite accuseront ta mère.

— Oh! padre!... Nous allons lâcher au plus vite le service de cette réprouvée.

— Bien!... Tu désires me parler?

— Oui; mais ne me regardez pas d'un air si terrible : j'ai peur... Voici... La Teresa vous conjure de guérir Luigi, mon petit frère.

— Je ne franchirai pas le seuil de la Sirena. Faites appeler un médecin.

— Oh! les médecins!... Nous sommes très pauvres et ne pouvons les payer : ils m'ont mis à la porte. Même M. Gargioule m'a dit : « Puisque le *cocollato* t'a soigné, qu'il soigne ton frère! »

— Un médecin!... Voilà donc ce que le philosophisme appelle « solidarité humaine! » Ignominie des marchands du Temple!... De quel mal souffre Luigi?

— Il est possédé du démon.

Le religieux tressaillit : un rictus de colère lui contracta le visage :

— Non, Francesco, non : Belzébuth ne règne pas encore dans notre pays. Il n'y sera pas le maître, bien qu'Astaroth sa fille ait déjà installé sa cour.

Un frémissement de haine agita les paysans : *Stregona! Sputo, vomito del diavolo!* clamèrent-ils... La veuve des suicidés, Diva princesse Campofiori était assurément peu populaire sous le soleil de Sorrente.

— Luigi est la proie du démon, vénérable père, reprit Cecco. Depuis quelques jours, à l'heure de midi, il pousse des cris sauvages, se roule à terre, se tord et se démène comme les possédés; les yeux lui sortent de la tête; une bave sanglante coule de sa bouche...

— Symptômes inquiétans! j'en conviens... Toutefois, est-ce vraiment là une possession? Je ne sais encore. Continue.

— ... Et tout en vociférant, il profère des blasphèmes. La chère maman a dans sa chambre de belles images, les plus grands saints du Paradis; mon frère les insulte, et l'autre jour les a déchirées, puis mordues à pleines dents. Hier, tandis qu'il se contordait, la mamma lui a jeté de l'eau bénite : il s'est mis à hurler comme si on lui eût enfoncé un fer rouge dans le corps. La mamma lui a placé son propre scapulaire sur la poitrine; alors, oh! alors!...

— J'étais présente, interrompit une femme... Il aboyait!... Padre, aie compassion du bambino.

— Je n'entrerai pas dans la Sirena.

— Mais, padre! exclama la femme, tous les diables de l'enfer vont donc s'emparer de nos enfans? Le démon tourmente ce *ragazzo;* c'est ton devoir de le chasser.

— Mon devoir?... Oui! répliqua, d'un ton pensif, le franciscain... Cette pauvre créature me semble cruellement possédée. Même, l'esprit malin qui torture Luigi est une de mes vieilles connaissances :... le démon de midi, le « Chien rampant » qui rôde autour des tout petits, pour dévorer leur âme. Il est redoutable.

Un cri d'horreur accueillit cette effarante explication; les hommes firent des signes de croix, les mères étreignirent leurs *bambini*. Quant à moi, j'étais stupéfait. Le moine voulait-il se moquer?... Mais non; sa morne et tragique figure, ses yeux de visionnaire, le tremblement de ses lèvres, tout disait que lui aussi croyait aux démons, et qu'il les exécrait.

— Padre! padre! implorait Cecco.

Le religieux parut se consulter; puis, avec le geste d'un homme qui prend une pénible résolution :

— Je n'entrerai pas dans la Sirena.

Quelques rumeurs se firent entendre; mais il laissa vaguer un impérieux regard sur ces supplians qui se permettaient de le blâmer, et, soumis, ils se dispersèrent.

— *Ebbene!* grommela le fils de Teresa... moi, je me charge d'étrangler la jeteuse de sorts.

— Non! riposta durement le moine... Dieu seul a le droit d'accomplir l'œuvre de ses Vengeances.

Alors, replaçant la main sur l'épaule de son guide, il voulut se mettre en route; mais Sant'Angiolo lui barra le passage.

Le protégé de Diva s'était tenu à l'écart, près de moi, tandis que je croquais la béate figure d'une contadine. L'histoire du « Chien rampant » l'avait mis en liesse, et, tout en fumant son dixième virginia, il philosophait :

— Astaroth?... Mme de Campofiori, j'imagine!... Tout à l'heure nous allons rire, quand je saluerai la princesse par cette appellation biblique... Astaroth!

— Vous êtes nombreux, en ce moment, au Palazzo?

— Une douzaine de gais compagnons! Les théâtres et les cafés-concerts de Naples nous ont fourni leur contingent de camarades. Chaque soir, on soupe, on danse, on fait bamboche. Amusons-nous, que diable! La vie est si courte, et... Mais notre bonhomme veut s'en aller; rejoignons-le.

Il courut vers le religieux, puis cavalièrement se campa devant lui :

— Excusez-moi, vénérable monsieur, je désire, moi aussi, vous présenter ma requête.

Le sans-gêne d'une telle apostrophe déplut sans doute au « vénérable monsieur, » car il poursuivit son chemin :

— L'*Angelus* vient de sonner; il se fait tard : je n'ai guère le temps de vous écouter, mon ami.

Mon ami?... Quelle dédaigneuse familiarité!... La voix du baryton gronda comme une basse profonde :

— Je suis Angelo di Sant'Angiolo, l'artiste lyrique. Ce nom vous est peut-être connu.

— Très inconnu, monsieur... Les rumeurs de vos théâtres ne montent pas jusqu'à ma cellule.

— Parbleu! Vous perchez si haut à la Campanella.

— Pas si haut cependant que le bruit de honteux scandales ne puisse y parvenir.

— Je ne comprends pas... On vous dit savant, mon estimable monsieur; peut-être allez-vous m'aider à résoudre un problème historique.

— Interrogez votre directeur.

— Il est plus ignorant qu'un pêcheur de langoustes.

— Adressez-vous à nos grands hommes d'Académie.

Deux rebuffades! Mais Sant'Angiolo ne lâchait pas sa proie; il se dandinait à côté du franciscain; moi, je le suivais, m'amusant de sa déconvenue.

— Lazare, cher monsieur et... ami, n'a-t-il pas comme vous endossé le froc?

— De quel Lazare me parlez-vous?

— Du vrai, du seul, de l'inimitable Lazare : le ressuscité; l'amphitryon du philosophe Jésus.

Le religieux ralentit le pas, et très hautain :

— Épargnez-moi, s'il vous plaît, les plaisanteries usées de votre petit rationalisme.

— Entendu!... Je voudrais néanmoins savoir quel costume portait ce Lazare lorsque...

— Un linceul!... L'habit, monsieur le comédien, qui doit couvrir, un jour, bien des sottises, bien des turpitudes humaines.

— Bravo! Du tac au tac!... Mais la question est intéressante et je continue... Lazare était-il capucin, carme ou récollet, quand il rencontra dans Capri la sirène Leucosia?

Au mot de Leucosia, le franciscain s'arrêta net. Il allongea la tête, cherchant à distinguer les traits de l'ignare personnage qui le pourchassait, puis très ému :

— Qui donc, monsieur, vous a raconté cette histoire?

— L'ayant lue en d'antiques bouquins, j'en ai tiré un sujet d'opéra.

— Vous êtes l'auteur de *Leucosia*?... Vous, monsieur?... Vous?

— Moi!... Ou plutôt, j'ai rendu attrayante certaine pasquinade, informe et grotesque fatras : du fumier j'ai su extraire une perle.

— Du fumier? Une perle!... Vous avez, monsieur, le génie d'un Virgile... Mes complimens!

— Ainsi, vous refusez de me répondre?

— Oserais-je vous demander, à mon tour, sur quel théâtre et à quelle époque on doit représenter votre... chef-d'œuvre?

— Très prochainement, à San-Carlo.

— Ah!... Quels sont vos interprètes?

— Moi, et la célèbre Diva, mon amie.

Une subite rougeur alluma le blême visage du moine; ses yeux jetèrent de mauvais regards; mais aussitôt portant la main à son bras gauche, il l'étreignit avec violence. Quelques gouttes de sang coulèrent au long de ses doigts : il cachait sous sa robe un bracelet à clous acérés, et se martyrisait... Alors, d'un geste dominateur écartant le malotru :

— Retirez-vous, monsieur, et annoncez à votre Sirène que Lazare va enfin sortir du tombeau!

Six heures et demie sonnèrent : le vieil homme s'éloigna. Mais tout en marchant, il pressait à pleins doigts son instrument de torture, se suppliciait avec frénésie. « *Miserere mei, Domine*, disait-il à haute voix, *Miserere! Miserere!* » Et çà et là, des traces de sang parsemaient la blancheur du chemin où chancelait chacun de ses pas.

Durant l'acrimonieux colloque j'avais longuement observé le faiseur de miracles, et peu à peu ma curiosité était devenue de la stupeur.., Marcellus! Marcel Lautrem cachant depuis dix années les douleurs de sa vie dans le couvent de la Campanella!... Était-ce possible? Dix ans avaient-ils pu suffire pour transformer en vieillard un homme dans la force de l'âge, courber ainsi sa taille, l'incliner déjà vers la tombe?...

Et cependant, c'était lui!... Devais-je l'aborder pour m'en faire reconnaître?... Non ; pas en ce moment! La présence de Sant'Angiolo m'eût gêné dans mes effusions. Plus tard, demain, j'irais accomplir un pénible devoir d'amitié ; sans témoins importuns, je converserais avec Lautrem; il me dirait les béatitudes de sa vie ascétique, m'apprendrait comment, anéanti en Dieu, il avait su tuer son misérable amour.

Longtemps, évoquant l'image de ce qu'il avait été, je suivis du regard ce revenant d'entre les morts. Il s'appuyait avec lourdeur sur l'épaule de son guide, se traînait péniblement, et ses pesantes sandales soulevaient la poussière du chemin.

XVI. — LA CAMPOFIORI

L'hôtel de la Cocoumella, bien qu'assez peu fréquenté par le touriste français, est une auberge fameuse dans toute la Riviera de Sorrente. Situé assez loin de la ville, attenant aux

jardins du Palais Campofiori, et dominant de ses vastes terrasses le scintillant azur du Golfe de Naples, cet ancien couvent de jésuites m'a laissé un durable souvenir.

Dès l'abord, son aspect monacal m'enchanta, et plus tard, le silence de ses mystérieux corridors, le pittoresque de son *patio* qu'enveloppent des arcades habillées de vignes, l'air recueilli de son réfectoire, me firent trouver exquise la vieillotte et bizarre *osteria*... Oui, loin des turbulences de Paris, de sa puante atmosphère, des automobiles, de leurs trompes et de leur benzol, du badaud assoiffé d'absinthe, des cockneys juchés sur les tapissières, j'allais pouvoir, sous un ciel de lumière, dans un air fluide, comprendre le *far niente* et goûter de délicieuses vacances.

La Campofiori m'attendait, flanquée de M. Sullivan, le propriétaire de l'hôtel. Habillée de linon blanc, en cheveux, les bras nus, mais enguirlandée de roses et de feuillages, elle ressemblait à quelque bergère de l'aimable Watteau ou du précieux Boucher. Esther Mosselman n'avait point vieilli. Dix années venaient de passer sur elle, sans même l'effleurer d'une ride, et j'admirai, surpris, la persistance de cette inaltérable jeunesse. Diva me tendit la main :

— Que c'est aimable à vous d'être accouru dès mon premier appel! J'aurais voulu vous recevoir sous mon toit, mais nous répétons une pièce nouvelle, *Leucosia*, ou plutôt nous la transformons...

— Soignons le dernier acte! interrompit Sant'Angiolo; je crois tenir le dénouement.

— Aussi, j'ai dû inviter l'état-major de mon théâtre. Je loge en outre plusieurs camarades : la Grossi qui joue, au Fondo, les mères éplorées; Rosina, l'ingénue du Bellini, qui représente les vierges, vierge elle-même, à l'en croire; le célèbre mime Costa; Rodolfo le ténor; ce grand bêta d'Angelo; plus cinq ou six doublures, demoiselles sans aucun talent, mais agréables à chiffonner. Vous ne vous ennuierez pas.

Elle se tourna vers le baryton, et le tutoyant, à la façon des comédiens :

— Salut, beau Luna! Les numéros que tu as rêvés sont-ils sortis, au tirage du *Lotto?*

— Hélas non! Pas le moindre quine... Cinq cents lire dépensées pour rien!

— Tu as gaspillé mes cinq cents francs en billets de loterie?

— Eh oui! j'espérais. Mon tailleur, mon bottier, mon coiffeur m'assassinent avec leurs mémoires. Et puis, rue Vico Vasto, ma tireuse de cartes m'avait annoncé...

— Bien, bien. Ne geignons pas, esprit fort : je te ferai encore cette avance.

— O divine!... Providence des malheureux!... Sirène tant adorée!

Il fit mine de vouloir l'embrasser; mais elle s'écarta :

— A bas les caresses! Nous ne sommes pas dans les coulisses : tu me compromets.

Pourtant, les grands yeux noirs pailletés d'or reluquaient voluptueusement cet Antinoüs moustachu, aux biceps de lutteur forain; chacune de leurs œillades révélait que la Sirène n'était plus insensible.

— C'est mon beau ténébreux, disait-elle... Luna, le seigneur de Luna, l'amoureux transi, le jaloux du *Trouvère : Il balen del suo sorriso*... Roucoule un peu, joli polichinelle, irrésistible Pierrot. Voyons si tes nombreux vermouths n'ont point râpé le velours de ta voix.

« L'irrésistible Pierrot » grimaça un sourire dépité, puis brutalement :

— Pourquoi donc le moine t'appelle-t-il Astaroth?

— Quel moine? fit-elle, tressaillant.

— Le bonhomme qui guérit les coqueluches et chasse les démons.

— Ah! je sais... Ce méchant drôle, l'illuminé qui me vitupère et prêche contre moi... Mais *basta!*

— *Basta?*... Tu devrais prendre garde : il profère des menaces.

— Un fou! Je vais écrire à mon *patito*, le préfet de Naples, pour qu'on interne ce vagabond dans un asile d'aliénés.

— Nous l'avons rencontré, tout à l'heure, dis-je en regardant la Campofiori... Il ressemble étonnamment à un ami que je croyais mort depuis nombre d'années.

— Quel est le nom de votre ami?

— Marcellus... Marcel Lautrem.

L'étrange et pâle visage d'Esther Mosselman demeura souriant :

— Lautrem?... Marcellus?... Je ne connais pas.

— Là! que vous disais-je? s'écria le triomphant Sant' Angiolo... Ce nom ne figure pas sur la liste.

Un assez long silence suivit l'éhonté mensonge. Diva m'observait, moqueuse... Pensait-elle à Lautrem?

— Voici, reprit-elle tranquillement, quel sera le programme de votre séjour parmi nous : peu de travail et beaucoup de plaisirs; nous sommes au pays de la douce fainéantise. Toute ma maison vous appartient. Allez, venez, commandez à mes gens, disposez de mon équipage, saccagez mes parterres, faites votre cour à Rosina, soyez même exaucé par cette vierge sans pareille : je ne vois rien, ne veux rien savoir. Chaque jour, votre couvert sera mis à ma table, car vous daignerez, j'espère, vous asseoir parmi les camarades.

— Et demain, je commence votre portrait.

— Non; demain, repos!... Cette nuit, nous devons aller en bande joyeuse à Capri: mon yacht est appareillé. On voguera, en chantant des barcarolles; on verra le soleil naissant dorer les flots; on glorifiera par des cantiques variés la Nature, le Grand Pan, la Vénus, fille de l'Onde...

— Tu ferais mieux de rester dans ton lit, déclara Sant'Angiolo.

— Trêve d'observations saugrenues! J'irai, cette nuit, dans *la Grotta Verde*, rendre visite à Leucosia. Telle est mon idée, et je n'aime pas que l'on contrecarre mes caprices. Tous nos amis me feront escorte; toi aussi, tu m'accompagneras, mauvaise tête. Surtout, aie soin d'emporter ton appareil de photographie; je veux figurer en sirène sur les affiches de San Carlo... Viendrez-vous avec nous, monsieur Blondel?

— Volontiers, chère madame.

— Merci. Je compte sur votre exactitude : le rendez-vous est chez moi, à onze heures précises. Maintenant, bon appétit, et au revoir!... Offre-moi ton bras, héritier des Comnènes.

Et jasant, riant, chantonnant, tous deux s'acheminèrent vers le Palazzo.

XVIII. — *BRITISH RESPECTABILITY*

— Voudriez-vous entrer dans mon bureau? me dit alors M. Sullivan... J'ai à vous parler très sérieusement.

Surpris par le ton solennel de cet Anglais à favoris de blond clergyman, je le suivis, et d'abord dus m'inscrire sur le registre des voyageurs.

— Fastidieuse formalité ! fit-il ; mais grâce à Mlle Diva, la police m'est devenue tracassière.

— Ne me retenez pas trop longtemps ; je meurs de faim.

— Aoh ! Bon appétit : belle santé ! Votre dîner est prêt. La princesse vous a fait cuisiner par le nègre, son chef, un menu de haut goût. Festin de Balthazar, *indeed !* soupe à la tortue et welsh rarebit, Port-wine et barolo ! Je vous recommande surtout certain sherry, retour des Indes. *Capital !* Un nectar pour le palais des *noblemen !*

Il fit claquer sa langue, puis exhalant un soupir :

— Ah ! monsieur, Mlle Diva sait fort bien soigner les grands hommes, tandis que nous autres, pauvre peuple, elle nous malmène... *Tis a pity !*

— La signora, m'a-t-il semblé, n'est pas très populaire chez vos contadins.

— Ils l'abominent. Quand cette princesse de carnaval se risque hors de la Sirena, nos paysans l'invectivent : hier encore, ils ont jeté des pierres sur sa voiture.

— Pourtant, elle m'a paru aimable...

— Aimable ?... Un monstre, vrai démon d'égoïsme, d'insolence, de perversité ! Gog et Magog se sont logés dans le corps de cette femme ! Jamais elle ne daigne adresser la parole aux petites gens. On les éclabousse, on les renverse, on les écrase. La semaine dernière, l'équipage à livrée bleu-ciel a culbuté une fillette. Tout autre que cette Diva serait descendu pour savoir si la pauvrette avait été blessée. Mais non : *Avanti ! Avanti !* et la belle madame a poursuivi son chemin. Dure, très dure ! Ni secours aux malades, ni la moindre aumône à ceux qui ont faim ; même notre sultane a dressé deux molosses pour faire dévorer les mendians. Prenez garde à ces chiens, monsieur ; ils vaguent, toute la nuit, dans le parc, et sont féroces... Maintenant j'en arrive à l'objet de notre conversation.

Aussi majestueux qu'un speaker des Communes s'asseyant sur le sac de laine, M. Sullivan prit une chaise, et alors pesant chacun de ses mots :

— Connaissez-vous depuis longtemps cette princesse Campofiori ?

— J'ai causé, tout à l'heure, avec elle pour la première fois.

— Je m'en doutais... Ainsi, vous ignorez qu'on vient de décerner contre elle un mandat?

— Mandat de justice?... On va l'arrêter?

— Simple comparution à la Vicaria de Naples..., du moins, pour le moment.

— De quel méfait l'accuse-t-on?

— Vous a-t-on raconté l'histoire du prince Gaëtan?

— Son mari?... Il s'est tué.

— On... l'a... tué.

— Allons donc!... Le prince s'est coupé la gorge avec un rasoir.

— Pshaw! un rasoir!... Et l'arsenic qu'on a trouvé dans les viscères? Qu'en faites-vous?

— J'ignorais ce fâcheux détail.

— Les deux tourtereaux, Gaëtan et Mlle Diva, s'étaient fait par contrat de mariage donation réciproque de leur fortune... Comprenez-vous, à présent?

— Rien ne prouve qu'idolâtrant sa femme et désespéré par ses mépris, le prince n'ait pas voulu se donner la mort. D'ailleurs, pourquoi une instruction aussi tardive?

— La veuve se croyait à l'abri de tout soupçon; mais une lettre anonyme l'a dénoncée; les parens, neveux et cousins s'émurent; ils ont porté plainte; on exhuma le corps de Gaëtan, et l'autopsie révéla que le sucre en poudre n'est pas toujours bon à manger.

— Non, monsieur Sullivan!... Calomnies et vengeances de gens frustrés de leur héritage!

— Oh! Mlle Diva, nul n'en doute, sortira indemne de cette aventure.

— Parbleu! si elle est innocente.

— Monsieur, lorsqu'une jolie femme peut s'asseoir sur les genoux de son juge, elle est toujours innocente.

— Vos magistrats italiens ont le cœur bien sensible!

— Et les vôtres, monsieur le Français?...

L'atrocité de telles insinuations me rappela mon entretien avec l'austère Meurisier. Parlant de Davison, il m'avait dit : « On l'a aidé à mourir. » Ainsi, deux époux; deux suicidés; deux accusations de meurtre!... Inquiétante Diva!... Toi aussi,

ma belle, tu connaissais donc la recette des poudres à succession?

— Merci pour votre renseignement, monsieur. J'en ferai mon profit.

— Vous allez sans doute me juger indiscret, peu correct, même *improper*. J'ai pensé, toutefois, qu'il était nécessaire de vous avertir. Armand Blondel, le Gainsborough français, me fait l'honneur de loger chez moi : j'ai donc la charge de son repos. *My duty*, cher maître; mon devoir de loyal Anglais !...

XVIII. — LES JARDINS DE LA SIRENA

A jolly fellow, indeed!... Sa conscience britannique satisfaite, ce loyal Sullivan me conduisit à l'appartement qu'il m'avait destiné. La chambre était confortable, le salon spacieux : je me déclarai enchanté.

— Splendide et respectable ! m'annonça-t-il... Le doyen de Kidderminster a logé ici avec son épouse. Pas de moustiques. Vous dinerez, je suppose, sur la terrasse?

Il ouvrit la porte du salon, et me désigna une large plateforme qui reliait les deux ailes du patio. Un magnifique panorama s'offrit à ma vue : le Vésuve, Portici, Naples, le Pausilippe ; là-bas, à gauche, dans un lointain d'opale, l'île de Capri.

— Quelle est la gentille bonbonnière que j'aperçois dans ce parc, au pied de la terrasse? demandai-je.

— La Sirena. Vous en dominez les jardins.

Devant moi, à quelques cents mètres, se dressait une mignonne villa de marbre blanc que précédait un assez haut palier. Le gazon d'une vaste pelouse s'étendait devant la façade, et deux épais massifs encadraient la nudité verdoyante de ce boulingrin. Déjà, le crépuscule emplissait de ténèbres leur profondeur mystérieuse ; mais les cimes décroissantes des ramures indiquaient que ce parc descendait vers la mer. Aucun bruit ne se faisait entendre dans le *palazzo :* tout y semblait quiétude, voluptueux recueillement, hymne silencieux du bonheur.

— Voici le prostibule de Messaline ! grommela mon hôtelier... A tout à l'heure ses bacchanales ! Mais ne descendez pas : *Cave canem!* Gare aux chiens !

— Qu'appelez-vous ses bacchanales?... Vous êtes lettré, monsieur Sullivan.

— Ancien élève de Rugby School!... Tous les polichinelles que Mlle Diva héberge sont de la pure canaille. Des nuits de Babylone! Ils jouent aux cartes, se disputent, piaillent, dansent, tirent des feux d'artifice : la grande noce, comme vous dites à Paris. Ne s'avisent-ils pas, maintenant, d'effaroucher par leur indécente tenue les dames et les demoiselles, mes honorables pensionnaires? Ils se promènent dans les jardins en costumes de théâtre, y répètent des scènes amoureuses, s'étreignent et s'embrassent, font les Juliette et les Roméo. Le plus odieux de ces drôles est un mime qui étudie au clair de lune ses rôles de spectres ou de paillasses. Aussi, trois mères de famille m'ont quitté, hier, avec leurs enfans : deux misses et leurs fiancés, — des clergymen! monsieur, — m'ont annoncé leur prochain départ : tous mes autres cliens vont déguerpir. Non ; un pareil scandale ne saurait durer ; je vais intenter un procès... Hétaïre!... Femme de rien, sortie de rien, valant moins que rien, n'ayant peur de rien, cette Campofiori est l'opprobre, la ruine de notre malheureuse contrée!

On dressa mon couvert, et je pus déguster, sans autres discours, les friandises que m'avait envoyées Diva. Mon dîner achevé, je m'allongeai dans un rocking-chair, allumai un cigare, puis m'enfonçai dans la rêveuse griserie du havane.

La nuit tombait. Au loin, de pâles clartés apparaissaient sur le Pausilippe ; le phare du Môle San Gennaro piquait déjà les demi-ténèbres ; le Vésuve n'était plus qu'une forme indéterminée d'où montaient de rougeâtres vapeurs, et dans le vaste silence de l'heure religieuse, la mer chantait sur la plage, caressant les rochers de la « marina » sorrentine.

Presque sommeillant, je laissais vagabonder ma pensée... « ... Esther Mosselman ;... Marcellus ;... Davison ;... Gaëtan di Campofiori ;... Sant'Angiolo ;... combien d'autres dont j'ignorais les noms!... Des baisers, d'abord ; puis des larmes ; puis du sang!... Astaroth!... Eh ! bon Dieu ! que t'importait, Blondel? Étais-tu le mari de cette courtisane, son frère, son cousin, son directeur de conscience? Exigeais-tu de tes modèles un certificat de rosière? Leur demandais-tu autre chose que la beauté?... Va, mon ami Pangloss, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Laisse donc notre triste humanité médire, calom-

nier, diffamer, outrager, avilir : toi, mon cher, cultive ton jardin... » Et le temps s'écoulait. La nuit, complètement tombée, rosoyait, mais chaude, étouffante, lumineuse, toute diamantée d'étoiles ; aucun frisson de brise n'effleurait les feuillages des cèdres ou des magnolias ; de capiteuses fragrances s'exhalaient des parterres : je m'assoupis.

Tout à coup, de furieux aboiemens me réveillèrent.

XIX. — EFFET DE NUIT

Le Palazzo s'était ranimé. Éclairé brillamment, son rez-de-chaussée épandait de blanchâtres traînées de lumière ; sur les sombres verdures de la pelouse s'étalaient de laiteuses clartés, mais les profonds massifs se faisaient plus ténébreux encore.

On chantait, là-bas ; deux comédiens répétaient leurs rôles. Par les fenêtres ouvertes, la voix de Diva m'arrivait vibrante, pathétique, savamment nuancée, admirable. Elle déclamait un récitatif, et je reconnaissais cette mélopée : l'incantation de Leucosia, lorsqu'elle aperçoit Lazare :

Toi que bercent les flots ; toi que le vent caresse...

Ce superbe morceau n'avait pas été compris autrefois ; aurait-il plus de succès, demain, sur une scène italienne ? Peut-être ; mais je me rappelais le scandale de Monte-Carlo : Lautrem bafoué ; les plaisanteries, les sifflets, les éclats de rire, tandis qu'Esther Mosselman se pavanait sur les décombres du drame symboliste... Malheureux Marcellus !

O pâle voyageur, viens... C'est l'enchanteresse !...

Soudain, les aboiemens se rapprochèrent : les molosses devaient donner la chasse à un maraudeur. Et soudain encore, les hurlemens de rage se changèrent en gémissemens ; les deux bêtes poussaient ces longs et lugubres sanglots du chien, quand il a peur... Que se passait-il dans les jardins Campofiori ? J'allai m'accouder à la terrasse ; mais j'avais la tête brouillée par le trop « capital » sherry : ces choses d'Espagne sont pleines de traîtrises...

Tiens ! qu'était cela ?

C'était, vision lointaine et fantastique, un homme vêtu d'une étoffe noirâtre, robe ou manteau, qui, debout sur les gazons,

écoutait. Les chiens l'observaient à distance, rampant, n'osant l'attaquer, et leurs vagissemens disaient l'épouvante : ils « pleuraient à la mort. » Lui se tenait immobile, comme figé sur le sol, pareil à quelque statue de bois, et ses bras rigides s'allongeaient vers les fenêtres d'où s'échappait le chant de la Sirène. On eût dit de l'un de ces personnages qu'aimait à peindre le Fra Angelico, d'un religieux en état de suprême langueur, percevant, absorbant les harmonies des harpes séraphiques, des rebecs, des violes, de l'ineffable concert du paradis... L' « insatiabilité » des mystiques !

Diva cependant continuait. Elle soupirait, à présent, les mots de séduction, les paroles de luxure qui affolent jusqu'aux saints et causent leur perdition :

La Sirène éperdue est toute volupté.

L'homme fit un pas, se dirigeant vers cet appel.

Mais bientôt une autre voix monta dans le silence ; Lazare donnait la réplique à Leucosia : Sant' Angiolo se mit à gronder, à mugir. Inculte et prétentieux, son baryton s'ingéniait à produire des « effets, » inventant des points d'orgue, prodiguant cadences ou fioritures...

L'homme, le bizarre fantôme, s'arrêta. Il allongea le poing, comme pour en menacer l'imbécile massacreur de notes : sa mimique exprimait une violente colère... Et sous les pâleurs déversées par la lune, détachant sa noire silhouette sur la blafarde pelouse, ce personnage à mouvemens d'automate semblait une âme en peine, spectre douloureux que n'avait pu retenir la tombe...

Le duo s'acheva : « Gloire au Christ libérateur ! » L'éclatant soprano de la cantatrice célébra en un brillant finale la défaite du péché, la fin de Satan, l'affranchissement du monde, la victoire de la Croix. On applaudit. Alors, un long et incompréhensible silence...

Immobile au bas du perron, l'homme paraissait attendre...

Et derechef le piano résonna ; il modula les premiers accords qui accompagnent l'*Adieu* de Schubert, puis sanglotante la voix de Campofiori commença...

Adieu, jusqu'à l'aurore
Du jour en qui j'ai foi,...

Satisfait sans doute, obtenant ce qu'il désirait, l'homme s'avança de nouveau, les bras tendus, les mains ouvertes. Il avait l'air de vouloir saisir, enlacer, étreindre la femme qui lui donnait l'étrange rendez-vous.

... Du jour qui doit encore
Me réunir à. . . . . .

Brusquement Diva s'interrompit : deux arpèges;... un autre motif;... l'allegro d'une vulgaire chansonnette;... l'éclat de rire populacier de grivoiseries napolitaines : *Ah! ah! ah!* — (les couplets de *la Francese!*) On aurait pu croire qu'Esther Mosselman avait subitement pensé à Lautrem, et qu'elle voulait en profaner le souvenir...

« Ah ! ah ! ah ! » reprirent en chœur les camarades...

L'homme eut comme un geste de désespoir : on l'avait arraché à son extase... Enfin, d'un pas très lent, saccadé, véritable machine à ressorts, il se dirigea vers l'ombre des massifs, s'y enfonça, disparut : les chiens le suivirent en gémissant.

Oui, qu'était cela?... Avais-je rêvé?... Le xérès à l'usage des *noblemen* troublait-il ma cervelle?... Les mânes de Davison ou l'ombre de Gaëtan se promenaient-ils, la nuit, dans les jardins de la Sirena? Voilà ce qui allait mettre en fuite les derniers pensionnaires de mon hôtelier!... Toutefois, je me rendis promptement compte de ce que j'avais entrevu. Étudiant quelque effet de scène, un des comédiens, le mime Costa sans doute, venait de préparer un de ses rôles... Évidemment!...

Pourquoi donc les deux molosses avaient-ils pleuré « à la mort? »

Onze heures sonnèrent; je me souvins du rendez-vous, et me fis conduire au Palazzo. Une promenade à l'île de Capri, en société joyeuse, allait chasser au loin le souvenir du pseudo-fantôme, ou plutôt les fumées de ce redoutable sherry.

XIX. — PROPHÉTIES

Toute gracieuse, Diva me conduisit au salon où m'attendaient ses invités. Le piano était encore ouvert; une partition manuscrite s'étalait sur le porte-musique : je n'avais donc pas rêvé.

— Bravo! cher monsieur; quelle exactitude! me dit-elle... Mais je le crains, nous partons trop tard; jamais nous n'arriverons à Capri, avant le lever du jour. Gennaro, mon maître d'équipage, a mal fait ses calculs. Or, toute bêtise mérite une leçon : il la recevra... J'aurais tant voulu vous faire admirer la Grotte d'Émeraude, à la lumière des torches!

Elle avait dépouillé son costume de bergère-Watteau, pour se vêtir en océanide; sa chevelure tombante était couronnée de coquillages, coiffure de la Sirène au dernier acte de *Leucosia*, et une sortie de bal cachait la presque nudité du travesti. Je lui pris les mains, puis longuement la contemplai, m'émerveillant à nouveau de cette beauté fatale, de cette inaltérable jeunesse. Quelle eau de Jouvence, quel mirifique secret avait-elle en sa possession pour demeurer ainsi l'Aphrodite ignorant l'outrage des années? Idole souriante et moqueuse, aussi peu farouche qu'une Vénus-Meretrix, elle se laissa tranquillement regarder, étudier, détailler. Autour de nous les bons camarades formaient un cercle de comparses; ces messieurs fumant, ces dames se poudrant le visage; tous et toutes jalousant.

— Je vais d'abord, me dit-elle, vous présenter nos compagnons de voyage.... Mes amis, ouvrons un ban en l'honneur de l'illustre Blondel!

Une vingtaine de mains m'applaudirent en cadence; des hurrahs suivirent : la « bacchanale » recommença. Je fis alors connaissance avec d'amusantes figures : le mime Costa, cette âme en peine qui venait de m'ahurir; Rodolfo, le ténor; Grossi, la duègne; Rosina Vivente, l'ingénue, et d'autres étoiles, planètes de plus faible grandeur. Je remarquai, toutefois, qu'aucun des artistes en vedette à San-Carlo ne se trouvait parmi les folâtres personnages de ce Roman Comique.

Rosina, la « vierge » du *Bellini*, s'empara aussitôt de moi. Elle parlait gentiment français, ayant promené naguère son innocence d'opérette sur maints théâtres de mon pays; de Lille à Bordeaux, de Nantes à Toulouse. L'ingénue m'adressait des œillades assassines, m'exhibait les blancheurs de ses dents ou la petitesse de sa chaussure, tassait indiscrètement les transparences de ses jupons, parfois même palpitait comme à la fin d'un quatrième acte. Mais j'observais la plus sage retenue : nous n'étions pas encore au moment psychologique d'un dénouement.

« En route! » La Campofiori me prit le bras, et nous des-

cendîmes vers le rivage. Sant'Angiolo nous emboîtait le pas. Vêtu du *smoking* à revers de soie, paré de sa chatoyante rosette, développant les magnificences de sa large poitrine, le beau Luna portait nonchalamment un appareil de photographie. Tout en marchant, Diva retournait la tête pour adresser un malicieux regard au bien-aimé ; lui, en retour, cambrait la taille, fredonnait, renvoyait les sourires, songeant sans doute à ce tailleur, ce bottier, cet artiste capillaire dont les mémoires impayés troublaient les délices de ses nuits.

Près du rivage, une sorte de balancelle à deux mâts roulait doucement, mais mignonne, de forme élégante, peinte en blanc, ornée d'arabesques dorées : c'était le yacht qu'allait piloter Gennaro. A la proue et aux vergues pendaient de nombreuses lanternes vénitiennes ; des lampions de verre écarlate décoraient aussi un canot qu'attachait une remorque à notre brigantine. Quatre mariniers en costumes d'opéra-comique, et parmi eux Cecco, le frère du possédé, nous attendaient, rangés sur la grève. Ils étaient munis de corbeilles à victuailles, car une bombance devait terminer la fête.

Déjà la Campofiori mettait le pied sur la passerelle, quand soudain un long corps, vieillard nippé d'une soutanelle, sortit de l'ombre que projetait la falaise : je reconnus Mosselman. Les dix années révolues depuis notre rencontre ne l'avaient pas épargné. Blanchi et plié par l'âge, loqueteux, grotesque, pitoyable, il semblait être la marmiteuse image de la Pauvreté. Le caraïte vint se placer devant sa nièce, puis d'une voix suppliante :

— Esther, mon Esther, ne va pas dans la grotte de la Sirène ! Le prophète Amos a dit : « Mon Jugement sera pareil à l'abîme des eaux ; ma Colère, comme une mer sauvage ! »

La Campofiori s'arrêta, puis apostrophant ce gêneur :

— Assez, triple niais, sale ivrogne !... Je ne m'appelle pas Esther, et je t'ai défendu de me tutoyer... D'ailleurs, ton Amos radote. Regarde : sa mer sauvage est aussi tranquille qu'un étang.

— Esther, mon Esther, un autre prophète dit encore : « Le gouffre s'étend plus profond sous le sommeil des ondes que sous le tumulte des flots. »

— Retourne à ton grenier, maniaque, ou sinon, je te fais jeter à mes chiens !

Un transport de fureur indignée agita la minable carcasse de l'oncle Mardochée ; il se redressa, et alors, nabi implorant son Javeh :

— Ah ! c'en est trop !... Esther, Esther, voici mes adieux !... Que le bras de Celui qui châtie les enfans ingrats s'abatte sur tes péchés, maudite ! J'ai trop souffert par toi : qu'Il me venge !

— *Amen !...* Je m'en moque !

Elle s'élança sur la passerelle ; Sant'Angiolo vint s'asseoir à côté de cette aimable nièce, lui prit la main, y posa les lèvres, et l'enragée Sirène se calma aussitôt. Diva semblait m'avoir oublié ; je m'installai donc près de Rosine, à l'arrière de la balancelle ; les autres passagers s'établirent autour de la Grossi ; les mariniers levèrent les ancres, larguèrent les amarres, hissèrent les voiles : nous voguions.

XX. — BARQUE ET BARCAROLLES

Une splendeur de nuit, tiède, parfumée, lumineuse ; écrin de velours bleuté, à la parure d'étoiles ! La Voie lactée prolongeait vers l'espace ses laiteuses poussières d'astres en formation, et dans l'immensité du firmament fourmillaient les myriades de mondes, — ces mondes où l'on doit aussi aimer et mourir, puisqu'ils s'attirent entre eux et qu'ils périssent. Une faible brise moirait à peine l'ondulation phosphorescente des flots ; nos voiles clapotaient au long des mâts ; la balancelle n'avançait que lentement, et nos bateliers avaient pris la rame... Non, nous ne pourrions arriver à Capri avant les premières lueurs du jour.

La Grossi, qui s'ennuyait près de ses camarades, attaqua une barcarolle : « *Addio, mia bella Napoli.* » Ténors et barytons, sopranes et contraltes reprirent en sourdine ; nos mariniers faisaient chorus, et je comparais, non sans dépit, les voix justes, chaudes, bien timbrées, de ces chanteurs, fils du soleil, à l'enrouement vineux de notre populaire lorsqu'il se met en liesse.

— Que pensez-vous de Campofiori ? me demanda la Vivente, ma voisine.

— Artiste remarquable ; une autre Falcon !

— Ses notes de canari me plairaient assez ; mais son jeu,

cher maître, oh! son jeu de marionnette! Quand votre Falcon est en scène, on dirait d'une poupée mécanique ayant une serinette dans le gosier... Aucune âme ne palpite en elle : cette Diva n'a vraiment pas d'âme!...

Elle colla contre moi sa maigreur chafouine, puis minaudant :

— Est-il exact que vous daigniez faire son portrait?

— Je le commencerai demain.

— Tous les bonheurs!... Comment habillerez-vous notre princesse?... En veuve du Malabar?

— Beaucoup plus simplement.

— *In naturalibus?*... Je devine : la fresque de Pompéi! Diva lui ressemble, et en tire vanité. Ah! cette Vénus, quelle *lupa!*... Sa madone!...

— J'irai voir cette peinture et j'aviserai.

— Ne vous dérangez pas. Costumez votre modèle en Mme Lafarge.

Cette venimeuse allusion à la mort du prince Campofiori me déplut :

— Vous aussi, mademoiselle, vous croyez de stupides calomnies?

— Pauvre Gaëtan!... Savez-vous que je l'ai beaucoup connu?

— Joyeux garçon, m'a-t-on dit; fort amateur de jolis minois.

— Flatteur!... Oui, il m'a fait la cour, et même si j'avais voulu...

Rosina, l'irréductible vierge, se retourna vers le paysage qui fuyait derrière nous, puis avec un geste de grand premier rôle :

— Ah! si je m'étais montrée moins sévère, palais de marbre, jardins d'orangers... Tiens! voyez donc, là-bas, cette barque sans voiles qui nous suit.

— Quelque pêcheur attardé!

— Je n'aperçois aucun filet, et le batelier n'a pas de compagnon... Comme il rame, le gaillard!... Il va, je suppose, à Massa... Hé! hé! l'ami!... Rapportes-tu de nombreuses fritures?

Elle agita son mouchoir, attendant la réplique : l'homme interpellé ne répondit pas.

Nous avancions, maintenant. Les rares lanternes, fumeux éclairage de Massa-Lubrense, avaient disparu; à notre gauche, se

dressait l'escarpement de la Campanella ; l'île de Capri se rapprochait... Le ténor de la troupe entonna une seconde barcarolle ; mais le roulis d'une mer qui devenait moutonneuse avait paralysé tout entrain. Sant'Angiolo enlaçait à présent la taille de Diva. Elle appuyait la tête sur l'épaule complaisante de ce robuste mâle, fermait les yeux, paraissait sommeiller... *Il balen del suo sorriso :* le galant posa un baiser sur les lèvres souriantes. Elle tressaillit, puis ses doigts caressèrent le visage poudré du malappris lovelace.

— Reluquez donc Juliette et Roméo, murmura la bienveillante Rosine... Une princesse ! Plus poseuse avec nous, plus arrogante que la Madame aux vingt-cinq quartiers, et elle se pâme en public dans les bras d'un ruffian !

— L'amour ! mademoiselle Vivente.

— D'où sort-elle, de quel bouge à fillasses ? On la dit Levantine, ancienne rouleuse de café-concert. En tout cas, elle n'est pas Vénitienne. Nous autres, filles de la Giudecca, nous savons mieux choisir. Moi, quand j'aurai trouvé mon idéal, je... Mais le vent devient frisquet, cher monsieur ; vous allez prendre froid, et j'ai charge d'âme. Permettez-moi d'attacher sur vos épaules une dentelle de mon pays.

Elle se leva pour saisir son réticule, et aussitôt poussa un cri de frayeur :

— Monsieur, monsieur ! La barque est toujours là !... Elle s'acharne à notre poursuite !

Le jour venait de poindre ; mais ses premières pâleurs ne permettaient pas de bien distinguer l'homme qui nous donnait la chasse. Noyée dans les vapeurs de l'aube, j'apercevais seulement une barque ; elle roulait, elle tanguait, ballottée par le jeu des lames. La brise avait fraîchi ; un vent de suroît soufflait du large ; la mer clapotante nous envoyait quelques embruns, et l'étrave du fantastique bateau faisait jaillir des fusées d'écume. Celui qui le montait devait être un vigoureux rameur ; il nous gagnait rapidement de vitesse, et cependant ne s'écartait pas de notre sillage.

Rosina prit sa lorgnette de théâtre, la mit au point, puis laissa retomber son bras, interdite :

— *Dio mio !...* Un religieux !... *Le moine de Murano !*

A mon tour, je braquai la jumelle... Oui, c'était bien un religieux. Courbé sur les avirons, luttant avec une force

incroyable contre l'ondulation des vagues, il ne cherchait pas à reconnaître son chemin, nous suivait, nous poursuivait, sans même dévier d'une brasse, et je n'entrevoyais qu'un capuchon rabattu sur son crâne... Bizarre, très bizarre, en effet!

Sant'Angiolo éleva la voix. Il avait choisi un langoureux nocturne pour nous dire l'ivresse de joie qui lui remplissait le cœur, la barcarolle des *Contes d'Hoffmann :*

O nuit d'amour, ô nuit enchanteresse...

Diva, sans quitter sa pose paresseuse, soupirait aussi cette romance, et « poupée sans âme, » au dire de l'envieuse Rosine, elle défaillait de volupté. Mais l'ingénue du Bellini ne s'occupait plus de sa camarade; effarée, l'œil hagard, elle observait son Moine de Murano.

— Quelle est cette superstition vénitienne? lui demandai-je... Un conte absurde, sans doute!

La Vivente allongea l'index et le petit doigt de la main droite pour conjurer quelque *gettatura :*

— Ce n'est pas un conte!... Oui, monsieur, le maudit frataccio existe et parcourt les mers. A Venise, il hante nos lagunes. Parfois, à la nuit tombante, ce revenant accompagne de loin la gondole où tiennent embrassés des amoureux. Malheur alors à Paolo, et malheur à Francesca! Ils n'ont plus qu'à se préparer au grand sommeil du Campo-santo... L'île de Murano, monsieur, est située près de notre cimetière.

Des niaiseries! Cet oisillon de la Giudecca était plus crédule qu'une petite pensionnaire des Oiseaux... Et l'irrésistible Luna faisait vibrer les notes de sa barcarolle; et l'amante s'abandonnait à l'enlacement du bien-aimé; et le bateau-fantôme les suivait : « O nuit d'amour, ô nuit enchanteresse! »

Les grisailles du crépuscule s'avivaient à présent de teintes rosées; l'aube devenait l'aurore; Capri nous montrait nettement les abruptes murailles de ses falaises, les blancheurs de ses villas, les sombres feuillages de ses jardins. Nous avions doublé la Punta Tragara, dépassé la Petite Marine, mais tout dormait encore dans l'île des lascivités antiques, des orgies tibériennes, et les Graziella, vendeuses de coraux, n'y rêvaient guère de Séjan ou de Germanicus.

— Attention! cria Gennaro qui tenait la barre. Voici *la*

Grotta Verde. Bas les voiles, et à la rame!... Toi, Cecco, tes bras sont faits de coton; un peu plus de vigueur, paresseux.

Le timonier interrompit son invective pour regarder à droite.

— Bon! l'autre qui s'efforce de nous devancer!... Eh! padre! padre! vous piquez droit sur un écueil: gare au « Marcellino!... » Il l'a évité : plus de peur que de mal!... Aussi, s'aventurer, à pareille heure, au milieu de ces récifs! Diable de moine, moine du diable!

Il se mit à gabarer, sacrant comme un païen :

— Halte, *sangue di Christo!*... En arrière, en arrière!... Halte encore!... Ah! Cecco, mon garçon, je vais te dégourdir les omoplates... Bien! Maintenant les ancres!... Excellence, nous sommes arrivés.

XXI. — DANS *LA GROTTA VERDE*

S'arrachant enfin à son amoureuse torpeur, l' « Excellence » Campofiori se leva, et apostrophant le timonier :

— Vous n'avez donc pas obéi à mes ordres? Où sont les bateaux que j'ai commandés?

Le maître d'équipage répondit par un geste de désolation :

— Partis!... Nous avons plus d'une heure de retard : on n'a pas attendu.

— Pas attendu? Et c'est votre excuse?... Tous fainéans ou stupides dans votre pays!

— Nous valons mieux que toi, sorcière! grommela près de moi Cecco... Va, je t'étranglerai, quelque jour.

Fort ennuyée d'un tel contretemps, notre princesse s'adressa à ses invités :

— Excursion manquée, mes amis, et par le fait de cet idiot! Je me vois donc obligée de vous laisser presque tous à bord... Gennaro, pour avoir si mal transmis mes instructions, vous méritez un châtiment.

— Un châtiment? Eh, *santa Madona!* ce n'est pas ma faute!... Madame, nous ne sommes ni stupides, ni fainéans dans notre pays.

— Vous raisonnez? Je vous retiens huit jours sur vos gages.

— Oh! princesse!... J'aurais tant besoin d'un peu d'argent. Ma femme va bientôt accoucher, et...

— *Basta!* Quand on est pauvre, on n'a pas d'enfans... Faites avancer le canot que nous remorquons; toi, Cecco, descends l'*Aiguille*.

Elle désignait ainsi une minuscule nacelle qu'on avait suspendue à notre bordage, sorte de *fisolera* vénitienne où deux personnes pouvaient à peine tenir :

— Voici donc ce que nous allons exécuter. Sant'Angiolo avec son appareil de photographie montera dans le canot; vous, monsieur Blondel, vous y occuperez une place d'honneur, et notre chère Rosine m'en voudrait à mort si je la séparais de son nouvel ami.

— Je ne souhaite la mort de personne, ma belle, mais je t'obéirai volontiers, riposta piquée et hargneuse l'ingénue d'opérette.

— Le coup de foudre, monsieur Blondel! Quelle victoire sur un cœur de vierge!... Gennaro, vous conduirez leur embarcation; quant à moi, je me réserve l'*Aiguille*. Elle seule peut accoster une tête de rocher qui doit me servir de piédestal.

— Compris! s'écria Sant'Angiolo... Un tapis de varechs sous tes pieds, Leucosia!... La Sirène dans son palais!

— Je préfère la pose de l'Astarté émergeant des ondes.

— Toujours ta fresque de Pompéi?... Une obsession, ma chère!... Tiens-tu beaucoup à cette photographie?

— Le journal l'*Artista* me l'a demandée; on la reproduira en cartes postales, et j'en adresserai tout un paquet à la famille Campofiori... Maintenant, Cecco, démarrons.

Elle descendit dans la fisolère, qui bientôt s'enfonça sous l'ouverture de la falaise. Nous suivions, mais plus lentement. Gennaro proférait contre la « lupa » des kyrielles d'injures; Sant'Angiolo fredonnait sa romance favorite; Rosina se taisait, soucieuse, et moi j'admirais l'ordurière richesse du vocabulaire napolitain.

Le soleil montait sur l'horizon; déjà le jour se glissait par l'étroit orifice de la Grotte; mais l'extrémité de cette profonde caverne demeurait encore plongée en d'épaisses ténèbres. S'épandant peu à peu, la lumière produisait de fantasques et indescriptibles effets. Toute chose éclairée par elle se colorait d'une teinte d'émeraude : la voûte et les parois des murs, les deux embarcations, nos vêtemens, nos visages. Aucun souffle

de vent n'arrivait du large ; l'eau dormait sous nos pieds, verte et stagnante ; l'air saturé de chaudes buées pesait lourdement : un écrasant silence !

Diva nous attendait dans une assez vaste chambre dont le plafond se courbait en forme de coupole. L'écho y résonnait persistant, et les moindres bruits étaient répercutés comme sous les arceaux d'une cathédrale. La Campofiori se tenait debout, presque à fleur d'eau, sur un étroit rocher que tapissaient des fucus, goémons et algues marines : Sirène ou Astarté, l'ensorcelante prometteuse d'amour posait avec grâce.

Se conformant aux indications du photographe, Gennaro nous arrêta en face de la cantatrice, à dix ou douze mètres de distance.

— Carina, dit alors le peu discret sigisbée... je suis à tes ordres. Mes plaques sont préparées : hâtons-nous.

Dégrafant sa sortie de bal, cette « chérie, » si impudemment exploitée, s'offrit à nos regards dans son costume d'océanide... Quelle déconvenue ! L'apparition que j'espérais gracieuse n'était que déplaisante. Sous les jeux d'une verdâtre lumière le pâle visage de Leucosie avait pris des teintes cadavéreuses ; son maillot de couleur glauque semblait vêtir une morte, ou plutôt on eût dit d'une hiératique statue de jade, dressée dans quelque sanctuaire bouddhique, et démontrant aux agités de ce monde la désespérance des trois néans.

— Quelle horreur ! murmura l'impitoyable Rosine... Le diable qui sort d'un bénitier !

Sant'Angiolo braqua son appareil, se coula sous le voile des photographes, et prononça le sacramentel : « Ne bougeons plus. »

— C'est fini, ma toute belle ! Allons rejoindre nos compagnons.

Mais la Campofiori se souciait fort peu des camarades ; elle remit son manteau, puis m'adressant la parole :

— Passons maintenant, monsieur Blondel, à un autre exercice. Je vais chanter mon récitatif de *Leucosia*. Vous qui savez si parfaitement composer un tableau, observez mes gestes, et conseillez-moi.

— Bien volontiers, princesse.

— Nous sommes en scène : le jour se lève ; la Sirène aperçoit Lazare, l'appelle, et désire l'entraîner dans l'abîme. Dois-

je étendre les bras?... Non; tel n'est pas votre avis. Une pose de cariatide produirait plus d'effet. Vous avez raison... *Do, mi, sol, do!*... Quelle sonorité sous cette voûte! Je commence:

Toi que bercent les flots, et que le vent caresse...

Elle s'arrêta, surprise:

— Qu'est cela?... On a ri!

Un ricanement qu'avait répété l'écho venait de se faire entendre. Bientôt, clapotant sous des avirons, l'eau dormante se rida: une barque se détacha des noirceurs de l'ombre.

— Le moine! balbutia terrifiée Rosine... L'un de nous va mourir!

Son Moine de Murano, cet inlassable rameur qui, pareil à un requin, avait si longtemps suivi notre sillage, s'était faufilé avant nous, dans *la Grotta Verde;* mais la confusion des manœuvres d'atterrissage me l'avait fait perdre de vue. La capuce rabattue de son froc lui couvrait encore une moitié de la figure; il se dirigeait pourtant avec une étonnante sûreté.

Lentement il se rapprocha de la cantatrice; sa barque frôla le piédestal de la néréide; la quille aussitôt grinça contre le récif, et le bateau-fantôme resta immobile, fiché sur les bas-fonds, entravé par les varechs.

A ce moment, — mais lointain, très faible, à peine perceptible, — le son d'une cloche nous arriva. Là-bas, dans quelque couvent de Capri, on annonçait l'office des matines...

Aussitôt, le religieux souleva son capuchon, et stupéfait, je reconnus Marcellus. Il semblait sortir d'un profond sommeil, laissait vaguer des regards d'ahurissement, se croyait tourmenté par un mauvais songe... Enfin, avec un douloureux soupir:

— Eh quoi, mon Dieu, toujours et toujours la même croix!... Toujours mon rêve de péché, le rendez-vous donné par cette femme!... Qu'exiges-tu donc aujourd'hui de moi, ô Terrible?

J'avais compris: un cas monstrueux de somnambulisme et d'auto-suggestion!... Ainsi, morsures du vent, roulis de la mer, embruns des vagues, rien n'avait pu arracher cet homme à son « état second; » mais le tintement éloigné d'une cloche, à l'heure où les religieux vont psalmodier leurs premières oraisons, avait suffi pour le tirer de son sommeil. J'assistais à l'un de ces terrifians phénomènes, — dédoublement de la person-

nalité humaine, et complète abolition du « Moi, » — dont les manifestations épouvantent toute métaphysique, toute théologie, toute religion.

Effrayée d'abord, la Campofiori s'était vite rassurée; même, elle adressait au somnambule de douteuses plaisanteries :

— Maudit moine ! Il m'a fait peur... Bonjour, mon révérend père : vous troublez notre répétition. Rangez donc, s'il vous plaît, votre barque... Voulez-vous écouter Leucosia, la Sirène qui tenta Lazare ?

Mais voici qu'entendant la voix provocante de Diva, le franciscain redressa la tête ; ses lèvres prononcèrent quelques mots : « Je vais t'obéir, Dieu vengeur ; » il se leva, et alors hautain, menaçant, ironique :

— Leucosia, Lazare est sorti du tombeau !... Esther Mosselman, je suis Marcel Lautrem.

XXII. — « VADE RETRO ! »

Longuement l'élève, la fiancée de Marcellus, regarda l'homme qui l'avait tant aimée. Elle vit ce blême et terreux visage, ces joues caves, cette bouche édentée, ces yeux éteints, ces cheveux grisonnans, ce front que sillonnaient les rides ; elle vit son œuvre de destruction, et un outrageant éclat de rire fut sa réponse.

— Esther Mosselman, reprit Lautrem..., j'avais manqué gravement à mon devoir. L'enfant de Teresa est tourmenté par un démon ; j'aurais dû accourir pour délivrer le fils de cette chrétienne ; mais je n'ai pas voulu franchir le seuil de votre maison.

— Vous avez eu grand tort, mon ami. La Sirena aurait offert à votre sainte personne bon souper, bon gîte, et peut-être le reste. J'y pratique la plus large hospitalité... Appelez-moi, s'il vous plaît : princesse.

— Esther Mosselman, Dieu triomphe aisément de nos lâches résistances. Il m'a poussé vers vous, — inconscient, dans la nuit, sur les flots, scellant mes yeux par le sommeil, abolissant en moi jusqu'à la notion de mon être, et me voici devant votre face.

— Permettez-moi, mon révérend père, de prendre une cigarette ; le prône menace d'être long, et je m'ennuierai moins en fumant.

Elle tira de son manteau un mignon étui de vermeil, alluma placidement le tabac parfumé, puis s'installa sur un bloc de rochers qui formait saillie.

— Esther Mosselman, poursuivit Lautrem impassible,... les turpitudes de votre vie et l'impudente tranquillité de vos crimes scandalisent tout un peuple que Dieu daigna confier à ma garde. Depuis longtemps, j'aurais déjà dû vous chasser : Celui qui hait le Mal me demandera compte de ma faiblesse... Comprenez-moi donc. Vous allez, et dès demain, quitter votre Sirena, pour n'y plus revenir.

— Oui-dà ! Ingénieuse idée, mon cher ! Que me proposez-vous en échange ? Un grenier de musicâtre, près de l'empyrée, rue Vavin ? La salle de catéchisme où pérorait le petit vicaire, mon convertisseur ?... Mais vous n'avez même plus à m'offrir de pareilles voluptés.

— Vous allez, Esther Mosselman, — le moine haussa la voix — sortir au plus tôt d'un pays dont vous êtes l'immonde perdition.

— Ah çà ! pour qui me prenez-vous, diseur d'insolences ? Suis-je votre pénitente ? Me comptez-vous dans l'imbécile clientèle de votre confessionnal ?

— Vous allez sortir de ce pays ; je l'ordonne, je l'exige.

— Il ordonne... Il exige... Voyez-moi ce frère-cordon qui se pose en dictateur !

— Vous obéirez,... vous obéirez, ou sinon...

— Des menaces ?... Achevez.

— Ou sinon, palais, jardins, équipages, meubles, joyaux, toilettes, tout flambera, et le salaire de vos prostitutions, le gain de vos empoisonnemens montera, fumée propitiatoire, vers le trône de l'Être terrible.

— Très beau ! Vous fabriquez bien la phrase : je le sais... Venez donc me trouver, monsieur, vous et vos paysans : je recevrai.

— Et la cour d'assises, qu'en faites-vous, l'homme de Dieu ? interrompit Sant'Angiolo.

Le moine tourna la tête vers ce cabotin ; puis, avec une altière indifférence :

— Quand la justice humaine est impuissante, l'homme de Dieu prend sa place et châtie.

— Incendier ma demeure, c'est déjà fort aimable, ricana la

Campofiori... Autre chose pourtant compléterait votre fête.

— Oui. Dieu fit jeter aux chiens le corps de la Jézabel.

— De mieux en mieux !... Vous oseriez, monsieur, m'assassiner ?

— Un exécuteur du Jugement n'assassine pas : il applique la sentence.

— Et quelle est cette sentence ?

— « Ma Colère s'abattra sur toi, pareille à une mer sauvage... » Relapse du Dieu jaloux, vos jours sont comptés.

Diva tressaillit : l'illuminé venait de lui redire la parole du prophète Amos, l'imprécation de Mosselman. Toutefois, elle se ressaisit très vite.

— L'amusant personnage ! fit-elle... Excellent troisième rôle : l'inquisiteur de *Don Carlos !*

Un inquisiteur, oui certes. Debout, et dominant de sa haute taille la pécheresse qu'il menaçait de mort expiatoire, Lautrem avait débité ses théories à la Joseph de Maistre, sans un geste, les bras collés contre son froc, d'une voix impérieuse, sur un ton qui n'admettait pas la réplique. En sa farouche tranquillité, il semblait aveuglément croire à sa mission d'archange exterminateur, et tout annonçait que ce fanatique n'eût reculé devant l'incendie, ni même devant l'homicide.

L'inquiétude me gagnait. Quelle fantaisie prenait Diva de provoquer ainsi un homme qui possédait le pouvoir de la faire massacrer ? De loin, je l'engageai à terminer le colloque, et à partir. Mais elle me répondit que cette « reconnaissance, » quatrième acte de pièce « bien truquée, » avait besoin d'un piquant dénouement, et qu'elle se proposait de l'amener. Comédienne dans les moelles, la prima donna se voyait en scène, jouait pour la galerie, désirait nos applaudissemens.

— Ainsi, reprit-elle, ce padre qui depuis trois semaines parcourt la campagne, en déblatérant contre moi, a nom Marcel Lautrem. Nous ne sommes plus, monsieur, le nigaud sentimental, l'amoureux transi que je trouvais si ridicule. Mes complimens ! Vous voilà transformé en saint Jean-Baptiste ; vous prêchez contre Hérodiade... Ah ! méfiez-vous : Hérodiade eut le caprice de se faire aimer.

— Réservez vos tendresses à ceux qui les paient.

— Quelle grossièreté, mon bon père !... Pour me traiter si furieusement, vous avez donc bien peur de vous-même ?

Elle jeta sa cigarette, et la demoiselle des cafés-concerts tunisiens reparut en la princesse Diva Campofiori.

— Tu es devenu bien laid, hideux, presque répugnant, mon pauvre Marcel; néanmoins, tu me plais, aujourd'hui. Un Savonarole pour amant, quelle aubaine!... Allons, approche, protagoniste de la morale; faisons la paix : je t'ouvre les bras.

Lautrem étendit les mains, comme pour écarter quelque abominable vision :

— Ignoble et infâme!... Une autre Astaroth!

— Astaroth... Astarté, appelle-moi comme tu voudras; mais je suis la Femme! Oui, la Femme, — entends-tu, comprends-tu? — la Femme qui connaît sa puissance et sait toute la faiblesse des saints tels que toi. Va, je t'ai bien deviné. La haine que tu m'as vouée n'est que la frénésie d'une passion déçue. Tu aimes, et subis la torture de n'être pas aimé. Dans le couvent où tu as fui, la Femme,... Esther, j'imagine,... s'est acharnée sur toi. Ton âme, ton cœur, ta chair se débattent sous ma possession ; même aux pieds de ton Dieu, tu n'adores d'autre Dieu que moi. T'ai-je bien analysé? Ose me démentir... L'Astaroth, monsieur le porteur de cilice, c'est vous-même.

Et de nouveau, elle jeta le défi de son rire insulteur.

— « Tu n'auras plus d'autre Dieu que moi! » accentua la voix frémissante de Marcellus... Femme, telles sont les paroles qu'à pareil jour, voilà vingt ans, j'entendis sous la main glacée de l'Astaroth. Qui vous a révélé mon secret? De quel démon êtes-vous confidente?... Ah! ah! vous ne riez plus. Vous comprenez enfin que les rires de l'Enfer finissent toujours en grincemens de dents.

— Cet homme est fou! exclama la Campofiori, soudain alarmée, et se levant... Cecco, amène l'*Aiguille* : partons.

— N'approche pas, Cecco! enjoignit le franciscain... Fais ta prière, mon fils, et demande au Ciel de m'assister... Vous, femme, à genoux!

— Tâchons d'accoster, dis-je à Gennaro... Le moine n'a plus sa raison; peut-être la princesse est en danger. Vite, vite : dépêchons!

— Non, monsieur! Je ne bougerai pas... Nous sommes, dans notre pays, trop stupides pour comprendre, trop fainéans pour agir... Du reste, moi aussi, j'obéis aux commandemens du padre.

Il s'allongea dans l'esquif, puis goguenard improvisa une égrillarde chansonnette.

Misérable !... Je tentai de saisir les avirons ; mais il me repoussa, meurtri par son poing, et brutalement blessé au visage ; Sant'Angiolo voulut me venir en aide : un coup de pied le coucha sur le fond du canot. Alors, décrochant ses rames, le timonier les jeta au loin, hors de notre atteinte :

— Là ! monsieur le Français. Accostez, maintenant !... *Addio, Diva*... Toi, le ruffian, reste tranquille !... *Addio, materasso d'amore !*...

Bientôt, s'en allant à la dérive, notre barquette s'éloigna ; un très faible courant l'entraînait vers la sortie de la Grotte.

— Ne m'abandonnez pas ! suppliait la Campofiori... J'ai peur !... Angelo ! Angelo !

Hélas ! ce vaillant Luna ne pouvait rien pour la secourir. Lui non plus ne savait pas nager, et *per Bacco !* cette eau verdâtre était bien profonde ! Consterné, dompté d'ailleurs par la rude caresse de Gennaro, il inclinait la tête sur ses genoux, crispait les poings, et très dramatique me rappelait l'Ugolino dans la Tour de la faim : *Ambo le mani di dolor morsi*... Magnifique tragédien !

— Angelo !... mon Angelo ! criait éperdument l'abandonnée... C'est un fou !... je suis en péril... Angelo !!!... Lâche ! Oh ! lâche !

Vains appels, inutiles injures ! L'héritier des Comnènes n'y répondit que par un superbe geste de désolation... Quant à moi, fort alarmé, j'interpellais Marcellus, lui répétant mon nom, le conjurant de venir nous rejoindre ; il n'entendait pas, ne voulait rien entendre ; Rosina se démenait, en proie à une crise de nerfs ; Cecco marmonnait des patenôtres ; Gennaro chansonnait sa princesse, et emporté par le remous, lentement, très lentement, notre bateau s'éloignait.

Une surprenante transformation venait de se produire chez le franciscain. Le vieil homme presque aveugle que j'avais vu se traînant sur le chemin, caduc, pliant l'échine sous la souffrance, avait recouvré une étrange vigueur de jeunesse. De semblables phénomènes ne sont pas rares chez un névrosé, et les médecins aliénistes nous ont appris quelle force surhumaine développent souvent de subits accès de démence. Lautrem avait saisi dans sa barque un de ces lourds tridens dont se servent

les pêcheurs à la madrague ; il l'étreignait à pleines mains, et fixait sur Diva effarée son morne regard d'inquisiteur.

...Dans la glauque et incertaine lumière qui nous éclairait, la haute silhouette de ce revenant des jours passés semblait grandir, d'instans en instans ; fantastique, formidable en sa robe monacale. Esther courbait le front, et s'affaissait peu à peu sur la couche des goémons : on eût dit d'un passereau paralysé par la terreur, sous le vol de l'orfraie. Quelques mots latins m'arrivaient confus : *Bête venimeuse!... Astucieux serpent!... Impureté de l'Abime!... Souffle de l'Enfer!...* Lazare exorcisait. Mais en dépit d'aussi puissantes formules, Leucosia ne se dissolvait pas en vapeurs, et continuait à nous appeler désespérément.

— Esther ! demanda Lautrem, devenu menaçant... Pourquoi vous glissez-vous, chaque nuit, dans ma cellule, me tourmentant sans trêve, m'obligeant de me supplicier à coups de discipline ? Il faut que cette torture finisse !... Êtes-vous l'Astaroth ?

— Au secours !... Au secours !

— Courtisane, empoisonneuse, chair de luxure, esprit de perversité, le Maudit habite votre corps... Vous êtes l'Astaroth.

— Au secours !... Au secours !

— Non, tu n'es pas une femme ; tu as volé la forme humaine !.. Tu n'es pas une femme, démon ! Je te reconnais enfin. Les eaux de l'Abime ont verdi ton visage !... Tu n'es pas une femme, lémure à l'aspect de cadavre !

— Au secours !... Au secours !

— Pourquoi m'as-tu entraîné ici, dans cette caverne, ton repaire ?... Pourquoi ton rendez-vous ?... Pour me tenter encore, te faire adorer ?... Allons, avoue : tu es l'Astaroth.

Secoué par une frénésie de rage, il leva son harpon sur la voleuse de forme humaine : « Avoue, avoue et disparais ! »

Affolée, Esther tomba à genoux :

— Ne me tuez pas !... Au secours ! Au secours !... Ne me tuez pas !... Pitié ! pitié ! J'avoue.

Mais soudain se redressant, elle rejeta sa sortie de bal et, pareille aux catins diaboliques des tentations flamandes, apparut dans une obscénité provocante : pour sauver sa vie, elle essayait un suprême effort !

— Vois !... Je suis belle !... Vois, vois !... Prends-moi donc !... Je... Je...

Et poussant son dernier éclat de rire, elle cria : « Je t'aime ! »

L'arme aussitôt s'abattit sur la tentatrice.

Étourdie, ensanglantée, elle chancela, puis s'effondra dans les fucus qui recouvraient l'eau dormante...

Durant quelques secondes, soutenue par l'épaisse litière des varechs, Leucosia parut flotter ; ses mains s'accrochèrent à la barque ; mais deux nouveaux coups lui brisèrent les doigts... Un hurlement de détresse..., un blasphème, et la Sirène enfonça ; l'Astaroth disparut.

Alors, répondant à nos clameurs :

— Justice est faite ! annonça l'exorciste... La Grande Prostituée est vaincue.

On ne retrouva jamais le corps de la princesse Campofiori.

*
* *

Le fin tragique de la célèbre prima donna fut pour MM. les gazetiers italiens un heureux prétexte à copie. On publia force portraits de la cantatrice ; les courriéristes lui fabriquèrent maints pompeux panégyriques ; des poètes la pleurèrent en stances ou en sonnets, et un savant homme d'Académie lui consacra un fort beau mémoire. Il démontra qu'Esther-Astaroth n'était qu'un même mot, et qu'il signifiait : Charme du soir, Volupté des nuits, Génisse, Brebis ou Richesse. O ces hébraïsans ! Enfin comme tout se termine ici-bas par des chansons, un mauvais plaisant mit en complainte la macabre aventure de *la Grotta Verde. Caverna, inferna, sempiterna* y rimaient aussi richement que chez Dante, et ce fut la dernière oraison funèbre de Diva, princesse Campofiori.

Mais le procès criminel intenté à Lautrem offrait une magnifique occasion de philosopher. Les journalistes catholiques prirent chaudement le parti du franciscain. Peu tendres pour sa victime, ils flétrirent les débordemens de cette autre Messaline, vitupérèrent l'infâme Esther Mosselman deux fois renégate, déplorèrent la faiblesse de la justice humaine que cette courtisane avait su séduire, louèrent l'acte méritoire de Marcellus, véritable conscience. Est-il licite de tuer pour accomplir une œuvre de salut, voire de propreté morale ? Oui, certes, et ces

messieurs citèrent les casuistes : Navarre, Léander, Gomez, Hurtado, Diana, le Docteur Angélique, *Aquinas ille!*... L'homme s'agite, Dieu le mène : le Très-Haut avait dirigé lui-même une exécution nécessaire.

D'autre part, les publicistes libres penseurs ménagèrent Lautrem. Ils dissertèrent plutôt sur le somnambulisme et « l'état second, » parlèrent de Lélut ou d'Alfred Maury, invoquèrent l'autorité de Lombroso, reconnurent en le « moine assassin » un pauvre être attardé dans l'évolution, ignorant le Progrès, la Solidarité, l'Altruisme ; cerveau atrophié, embourbé encore dans un ignorantisme moyenâgeux, resté, hélas ! contemporain des Torquemada ou des Jacques Clément : atavisme de l'ancêtre moustérien, mentalité de l'anthropoïde ! Toute religion produit la cruauté, disaient ces philosophes : le superstitieux franciscain devait être fatalement féroce. Tel fut, d'ailleurs, devant les assises, l'avis du médecin légiste, darwinien militant, ennemi de saint Janvier et candidat radical. Non, un inconscient ne pouvait être déclaré coupable : pris de doute, le jury acquitta.

Au surplus, cette cause retentissante me suscita d'indicibles ennuis. Convoqué comme témoin à la *Vicaria* de Naples, j'y fis la connaissance de dame Justice, et appris alors qu'italienne, française, allemande ou anglaise, vêtue de laine ou de soie, de noir, de rouge ou d'hermine, cette vieille Thémis n'est point personne à fréquenter... O mes amis, garez-vous de son tête-à-tête !

Or, durant l'hiver de l'année 1909, je me trouvais de nouveau à Naples, au *Bertolini*. La société y était agréable, bien qu'un peu gâtée par la tapageuse présence de cocodettes françaises ; mais leurs frimousses plâtrées ne m'attiraient guère.

J'avais rencontré, au cours de mon voyage, une respectable Anglaise, Mrs Hatchinson, qu'accompagnaient ses filles, les misses Olivia et Margaret. D'Olivia je n'ai rien à dire. Elle était sèche et rêche, lisant trop la Bible, ne quittant pas la robe montante, et ressemblait à l'une de ces diaconesses qui vont à Shangaï convertir le rusé Chinois. En revanche, le flirt de Margaret avait accompli ma conquête. Ses yeux couleur de myosotis, ses cheveux pareils aux épis mûrissans, ses joues plus roses qu'une pomme d'api du Northumberland, ses dents per-

lées, bien que déjà longuettes, sa figure de keepsake, sa grâce insulaire, ses discrets soupirs lorsqu'elle me regardait, tout en elle faisait battre mon cœur de quadragénaire. J'achevais donc au Palace Hotel un roman du plus délicat amour.

— *Dear mamma*, avait déclaré Margaret, monsieur Blondel me plaît beaucoup.

— *Good gracious!* Épouser un Français ? Vous n'y songez pas, j'espère.

— Armand me plaît beaucoup... autant que vous a plu mon pauvre papa. J'épouserai.

— Épousez, *darling*, épousez ; M. Blondel s'entend à gagner de l'argent ; il serait digne d'être né Anglais.

— Oh mamma !... Vous ne comprenez plus rien à l'amour.

Mais en dépit des préventions britanniques, nous étions fiancés : Meg m'appelait *my own;* je lui répondais *my love.* Jugé digne d'être né Anglais, j'absorbais en famille la décoction de Ceylan, les œufs à la coque, la sole frite, le bacon et la marmelade de Dundee. Chaque jour, après notre luncheon, Margaret se mettait au piano pour chanter, à mon intention, la plus sentimentale de ses romances : *Some day ! some day!..* Le paradis était descendu au Palace Hotel !

Un matin, la prudente Mrs Hatchinson me confia ses filles. Elle attendait la visite d'un clergyman qui distribue des *tracts* aux lazzaroni, et ne pouvait nous accompagner. Olivia revêtit son fourreau noir de quakeresse, se coiffa d'un chapeau salutiste ; Margaret étrenna la plus pimpante de ses toilettes londoniennes, et nous partîmes pour Pompéi.

A peine entré dans la Via Marina, je me retrouvai le Blondel de mon adolescence, élève de la Villa Médicis, passionné pour l'antique. Le morne cimetière pompéien me sembla plus vivant qu'une cité où grouillerait la vie. Aisément, je franchis en pensée l'espace de dix-huit siècles révolus, et, citoyen romain, conversai avec le décurion Salluste, sous les pampres de son triclinium, puis condamnai à l'égorgement un gladiateur tombé dans l'arène. Enthousiasme de jouvenceau, sans doute : on redevient si jeune lorsqu'on est heureux !...

Mais la nécropole campanienne laissa indifférentes mes deux Anglaises. Olivia mangeait des sandwiches, sur les ruines du forum ; dans le temple d'Isis, Margaret dévorait du plum-cake ; même elles ne surent trouver qu'un *shocking !* devant la femme

carbonisée et sa douloureuse indécence... De quartier en quartier, notre guide, facétieux Napolitain, nous conduisit dans une villa, exhumée près de la Porte du Vésuve.

— Maison de la prêtresse de Vénus ! annonça ce plaisantin. La gaillarde qui l'habita dut mener une vie de Madame Polichinelle. Voyez plutôt les faunes et les satyres qui décorent l'atrium. On ne pourrait en faire des images pour premières communiantes... Passons, maintenant, dans le *sacellum*, la chapelle que... Ah ! mais non : pas vous, signorine ! N'entrez pas. Toutes nos fresques ne sont pas à l'usage des demoiselles. Coquins d'anciens !... Vous, monsieur, venez voir la dame qu'un polisson de Grec a osé peindre pour la joie de nos yeux : la vue de tant d'appas ne coûte plus rien.

Malgré la mimique indignée d'Olivia, je suivis ce bavard, et j'entrai.

Le guide avait raison : c'était bien un *sacellum*, chapelle clandestine consacrée au culte de quelque divinité, jadis interdite. Un trépied à parfums occupait encore le milieu de la cella, et s'étalant sur la muraille, je vis une fresque des plus curieuses. La décrire m'est impossible. Tout l'érotisme de l'antiquité se montrait dans la posture d'une femme qui, debout sur des algues flottantes, semblait surgir d'une mer verdâtre, et dans les gestes d'obscènes tritons entourant sa nudité, la convoitant, la suppliant. J'examinai cette peinture, y distinguai deux mots presque effacés, les déchiffrai, et alors, — ô stupeur ! — je lus :

ΑΣΤ... ΛΕΥΚ...

Astarté... Leukôsia....

— Bravo ! approuva le cicerone. Un monsieur du Museo serait moins habile : vous êtes archéologue... Oui : « Dédié à l'Astarté par Leucosia. » Notre Leucosia est la jeune personne dont le portrait tout écaillé figure à la porte du temple... Euh ! euh ! Était-ce un temple ? On trouve beaucoup de ces sortes de temples, dans Chiaia... Quant à cette Astarté, elle doit être la Vénus *vulgivaga*, la Pandémos des mérétrices, des cocottes, comme vous dites, je crois, à Paris. Ainsi ont décidé nos savans, et ils s'y connaissent... Hein ! quelle pose, cher monsieur ! Mais aussi quelle grâce, quelle délicatesse, quelle science du beau ! Admirez.

J'admirai, encore que préférant les académies du Titien ou de Rubens. Toutefois, prenant mon carnet à croquis, je commençai une rapide esquisse.

— D'aucuns prétendent, continua le discoureur, que la figure de l'Astarté a le type israélite. On suppose qu'une superbe juive a servi de modèle, et...

— Esther,... mon Esther! interrompit tout à coup une voix.

Je sursautai, et tournai la tête.

Un sordide va-nu-pieds, répugnant vieillard en haillons, venait d'entrer dans la villa, s'était enfoncé dans un angle de l'atrium, et paraissait attendre notre départ. Les gestes incertains de ce vagabond annonçaient un aveugle. Pourtant, semblable à un chien en quête, il flairait de loin les misses Hatchinson, poussait des grognemens lubriques, faisait claquer sa langue, haletait bruyamment : un idiot.

— *Eccolo!* Voici notre fou, me dit le Napolitain... Il vient, comme chaque jour, débiter maintes tendresses à la fresque dont il est épris. Vous allez, monsieur, vous divertir.

— Esther, ma Diva! soupirait le loqueteux,... pourquoi me refuses-tu l'aumône de ton sourire, toi qui m'as dit : « Je t'aime! » sous les arceaux de la grotte enchantée, sur le mouvant semis d'émeraudes?

— *Dreadful!* j'ai peur, me cria Margaret qui, suivie d'Olivia, accourut se mettre sous ma protection.

— N'ayez aucune crainte, mes jolies dames, déclara notre cicerone : le pauvre hère est plus inoffensif qu'un mouton. Il a passé cependant par la Cour d'assises; mais qui de nous, *per Giove!* ne s'est assis ou ne s'assoira jamais dans la cage de fer?

— Cet homme habite Castellamare? demandai-je, angoissé.

— Oui et non. C'est un ancien moine, autrefois fameux par ses miracles... *Disgraziàto!* Plus fêlé, aujourd'hui, qu'une soupière du Musée étrusque!... De charitables personnes l'ont placé dans un asile, près de notre ville.

— On le laisse ainsi vaguer, à sa guise?

— Un innocent! monsieur. Et si doux, si doux!... Chaque jour, au coup de midi, il vient rendre sa petite visite à Mme Astarté, la cajole, lui conte mille fadeurs, fait le galant, le *patito*... Comment peut-il se diriger avec des yeux presque aveugles? Mystère!

— Ou auto-suggestion! fis-je épouvanté... Vous en avez tous compassion, n'est-ce pas?

— A quoi bon contrarier un pauvre être du bon Dieu? Torquato Tasso, — nous le nommons ainsi, parce qu'il est poète, — ne mendie pas; il accompagne parfois le touriste, l'égaye par ses grimaces, et gagne honorablement quelques sous. On lui fait chanter des airs de sa façon, déclamer des vers de son cru, même sur ses jambes flageolantes il danse comme une ballerine. Vous allez voir... Eh! Torquato Tasso! Eh! le corybante! exécute-nous cette pyrrhique dont parlait, hier, le professeur allemand.

— Non, de grâce! m'écriai-je... Épargnez-moi la vue d'une pareille ignominie!

L'idiot cependant s'était rapproché et, tombant à genoux, tendait les bras vers l'image de l'Aphrodite :

— Esther, mon Astarté!... Ah! que ne puis-je sentir sur mon front brûlant la fraîche, la calmante, l'ineffable douceur d'un seul de tes baisers?

— *Improper!...* Je veux partir, enjoignit durement miss Olivia. Ce vaurien barre le passage : chassez-le!

— A vos ordres, signorina! mais le chasser d'ici ne sera pas facile... Ouste, l'ami! décampe : tu nous gênes.

— Esther, mon Astaroth!... Oui, je t'ai adorée plus passionnément que mon Dieu;... oui, je t'ai tuée, malheureux! pour ne plus t'aimer. Mais nul n'échappe à son destin : je t'aime; je t'aime, toujours je t'aimerai.

Il répétait quelques-uns des mots que, railleuse et voulant braver le franciscain, Diva Campofiori avait prononcés dans la Grotte de la Sirène... Et muet d'étonnement, je me rappelais la mystique aventure arrivée à mon camarade d'École; son vagabondage à travers les rues désertes de Pompéi; son entrée dans la maison maudite; son hallucination; le baiser d'entière, d'exclusive, d'indestructible possession que lui avait donné l'Anadyomène, et les menaçantes paroles de cette Aphrodite, maîtresse de nos actes, arbitre de nos destinées, fin dernière de tout ce qui vit, souffre, meurt ici-bas : « Tu ne connaîtras plus d'autre Dieu que moi. » Sa parole s'était accomplie. Le poète, le musicien, Marcellus l'ardent poursuiveur de l'Idéal, même ce moine de la Campanella qui naguère se débattait contre la tentation, n'était plus; rien n'en restait qu'un érotomane. Pareille

à la Circé du mythe hellénique, l'Astaroth l'avait transformé en bête, et cette bête quémandait encore de l'amour... Hélas! qui de nous, en sa chair ou dans son cœur, ne recèle une Astaroth?

Le cicerone ramassa une pierre, la lança sur l'être dégénéré, l'atteignit à la face, et ce misérable débris d'homme s'affaissa en hurlant.

Un mois plus tard, j'épousai la mignonne et rougissante miss Hatchinson. Depuis deux ans, la lune de miel, *honeymoon*, éclaire notre ménage. Margaret fait ses quatre repas par jour, exhale, comme dit Byron, des parfums de tartines beurrées, médite nos journaux de mode, joue le bridge et, s'estimant heureuse, me rend très heureux. Assis au balcon de mon élégant hôtel Renaissance, je l'ai vue, tout à l'heure, monter en automobile, pour aller à un *select five o'clock*. C'est vraiment, en sa rose et blonde jeunesse, une délicieuse petite poupée; mais, bien qu'assez jaloux, je n'éprouve aucune inquiétude...

Non; avec son chapeau à panache, sa robe entravée, ses dessous pudiques, ma chère Margot n'a rien d'une fresque de Pompéi.

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

PSYCHOLOGIE

DE LA

RÉVOLUTION CHINOISE

La Révolution chinoise a surpris le monde par son apparente spontanéité, par sa rapidité, par son dénouement, ou plutôt par le dénouement de son premier acte qui a changé une antique monarchie en république toute moderne. Au mois d'août 1911, le ciel diplomatique était encore sans nuages du côté de Pékin. Les luttes ou les accords des syndicats financiers qui se disputaient les concessions de mines et de chemins de fer dans l'Empire chinois ne passionnaient pas le grand public. Parfois, sous la rubrique *Nouvelles de l'étranger*, les journaux d'Europe donnaient, en termes succincts, quelques vagues renseignemens sur une révolte qui venait d'éclater dans le Seu Tchouan. Mais, depuis le soulèvement boxer et la répression de 1900, le pillage de quelque cité, l'incendie de quelque église, l'assassinat de quelque missionnaire paraissaient être des incidens bénins, d'ailleurs de plus en plus rares, dont la suppression serait complète dans une Chine bientôt réorganisée. Explorateurs, diplomates, attachés militaires, prônaient les efforts d'un gouvernement réparateur, le progrès des idées et des pratiques occidentales dans un monde officiel jusqu'alors rebelle à toute innovation. Les édits prohibitifs de l'opium, l'envoi d'étudians dans les Universités étrangères, la modernisation des examens du mandarinat, l'essai d'institutions parlementaires succédant au pouvoir absolu, l'application projetée des principes occidentaux à l'organisation des services publics,

semblaient raffermir pour longtemps le trône de la dynastie mandchoue.

L'édifice politique, jusqu'alors en équilibre instable, où les contrastes des conditions géographiques, l'antagonisme des intérêts économiques, la diversité des races menaçaient sans cesse de disloquer un assemblage hétéroclite de provinces plus vastes et plus peuplées que les États européens dont elles ont les haines ou les rivalités, allait, croyait-on, être consolidé par la forte armature de la centralisation. Afin de montrer leur confiance dans l'heureux dénouement de l'œuvre entreprise, les puissances européennes étaient disposées à faire cesser un cauchemar douloureux pour l'orgueil chinois, en rappelant leurs troupes d'occupation du Pe-Tchi-Li, en supprimant les gardes de leurs Légations. Cependant, quelques vieux missionnaires, quelques consuls oubliés dans leurs postes, quelques agens clairvoyans des Douanes Impériales, affirmaient, parfois, que l'ordre apparent, les traditions séculaires, le régime lui-même, allaient être emportés par une tourmente telle que l'orage de 1900 paraîtrait un léger zéphyr. Nous rappellerons aussi l'article prophétique publié ici même, il y a deux ans, par le général de Négrier (1). Le général de Négrier était allé en Chine et il y avait distingué tous les symptômes d'une décomposition prochaine. Mais les observateurs les plus pessimistes n'imaginaient pas que trois mois suffiraient pour dresser une République puissante en face d'un gouvernement impérial aux abois.

Durant cette courte période, la Révolution a passé. Le programme de Kang-Yu-Ouei, qui, en 1898, séduisait par sa nouveauté le timide Kouang-Hsiu et causait le coup d'État de la despotique Tseu-Hi, ce programme, auquel la vieille souveraine avait dû se rallier à son tour, semblait insuffisant et désuet. La régénération chinoise, d'après les principes de la mentalité nationale que Confucius, Mencius et Lao-Tseu ont modelés, ne pouvait convenir à des théoriciens épris d'américanisme, et qui voulaient tenter un changement de décor à vue imité du Japon. Une évolution paisible et rationnelle paraissait trop lente à des patriotes ardens et pressés.

En décembre 1911, quatorze provinces sur dix-huit brisaient le lien qui les rattachait à Pékin ; une armée nombreuse, com-

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1910.

mandée par des généraux inconnus la veille encore, se préparait à écraser les dernières troupes loyalistes du Nord. Quelques hommes d'action, que n'avaient pas rebutés de sanglans échecs antérieurs, donnaient une apparente cohésion à l'insurrection maîtresse des trois quarts de l'Empire ; ils affirmaient leur pouvoir et la volonté de couler la Chine tout entière dans le moule des États modernes. La République Une et Indivisible était leur rêve, la guerre civile leur moyen, la régénération de la patrie chinoise leur but. Ils ont bientôt attiré les tournesols de la politique, les courtisans du succès, les profiteurs de troubles, les enthousiastes, les mécontens et les désabusés. Prétendant faire une nouvelle édition de la Révolution française d'où ils supprimeraient les pages de la Terreur, ils ont eu leurs États-Généraux à Nankin ; Yuan Chi Kaï a failli être leur La Fayette, Sun Yuât Sen s'est présenté comme leur Desmoulins, propre à devenir peut-être leur Robespierre ou leur Danton. Mais les amateurs d'analogies doivent arrêter là leurs pronostics. Si, guidé par la connaissance de l'âme chinoise, on peut entrevoir dans les brumes de l'avenir les silhouettes de nombreux Barras, on n'aperçoit pas à l'arrière-plan l'ombre grandissante d'un Napoléon.

I

Il arrive parfois que les ambitions déçues, les vanités inassouvies, les intérêts lésés, impuissans à troubler l'équilibre d'un État bien ordonné, se coalisent contre un gouvernement débonnaire, un organisme politique débile, un système social où les dirigeans ont perdu la foi dans la grandeur de leur mission. Les déclassés, les mécontens, les déracinés, agens naturels de désordre, qui, dans leur isolement, s'épuisaient sans résultat contre l'inertie des masses populaires, rencontrent enfin un chef dont la volonté leur impose une discipline, dont le programme habile et plein de promesses les séduit. Ils deviennent alors les artisans intelligens ou passifs d'une transformation prochaine qui leur est cachée, ou qu'ils devinent en l'approuvant. Ils se dévouent sans marchander, mais ils escomptent au jour du triomphe le prix de leur dévouement. Et, peu scrupuleux dans le choix des moyens, dans la sélection des comparses indispensables qu'ils doivent utiliser, ils attendent fébrilement que

« l'invisible chef d'orchestre » donne le signal du déchaînement des appétits, de la frénésie des rancunes, du délire de l'orgueil. Un incident suffit alors pour déclancher une Révolution.

Dans la Chine laborieuse, pacifique et pauvre, une foule misérable végète autour des villes, sur les cours d'eau, dans les auberges des chemins. Mafous des caravanes, sampaniers des convois fluviaux, mineurs de la montagne, ils vivent au jour le jour, victimes innombrables des agiotages de marchands, des combinaisons de financiers, des édits de mandarins. Une brève interruption des affaires, une augmentation de quelques sapèques dans le prix des denrées, une modification des coutumes traditionnelles dans l'exploitation ou le transport des produits du sol, bouleversent l'existence de millions d'individus. Or, le Chinois qui, dans la légende ou d'après les observations superficielles des voyageurs pressés, nous apparaît bonhomme et satisfait, se mue en impulsif rageur contre une atteinte à son bien-être, une diminution de ses ressources, une aggravation de sa misère. La morale indépendante, dépourvue de sanction, qui règle en principe son éducation d'enfant et ses devoirs d'homme, ne lui a pas enseigné l'indifférence et la résignation. Qu'il vénère théoriquement Confucius ou Lao-Tseu, qu'il soit musulman, fétichiste ou vaguement disciple de Bouddha, nulle notion de sacrifice ne modère son matérialisme grossier, nul retour de générosité n'atténue son emportement, nul frein n'arrête la brute qui sommeille derrière une physionomie placide, et qu'un mot d'ordre a réveillée.

La populace chinoise est la pire des populaces. Dans les agglomérations urbaines, dans les centres miniers, dans les labyrinthes flottans qui encombrent les ports fluviaux, elle se met d'elle-même en mouvement contre une taxe nouvelle, un abus de pouvoir, une réglementation imprévue. C'est alors un cyclone qui passe dans les cités ou sur les campagnes, et qui s'apaise promptement par l'excès de sa violence ou la brutalité de la répression. Le calme reparaît soudain après des scènes de Jacquerie. Les foyers d' « anarchie spontanée » s'éteignent dans le sang; les fermens sporadiques de révolte s'endorment pour un temps dans la dépression qui suit toujours les crises de la fureur populaire. Quiconque a parcouru la Chine a été témoin de ces émeutes locales qui éclatent chaque jour sans motif apparent à travers l'Empire, comme les incendies d'été

dans les forêts de la Côte d'Azur. Pendant les études du chemin de fer Lao Kay-Yunnan Sên, notamment, j'en vis un exemple expressif; il peut être cité comme le type parfait des incidens qui occupent les loisirs des diplomates et dérangent les projets des voyageurs.

A trente kilomètres de Mongtse, les riches gisemens d'étain rassemblaient dans les mines de Ko-Chiu plusieurs centaines d'ouvriers; la conduite des caravanes quotidiennes employait un nombre égal de mafous. Tout ce personnel travaillait paisiblement, extrayait le minerai, fondait les saumons; les théories des chevaux de bât égayaient les abords de la Douane Impériale, et les négocians bénissaient les génies protecteurs de la cité. Soudain, un soir, vers cinq heures, le tao-taï de Mongtse avisa les Européens établis aux environs de la ville d'une effervescence insolite qui se manifestait chez les mineurs. A minuit, une troupe de 400 forcenés arrivait près des remparts, incendiait la Douane Impériale, voisine du Consulat de France, massacrait quelques serviteurs indigènes, poursuivait à coups de fusil les fonctionnaires européens qui purent à grand'-peine se réfugier chez le tao-taï. Elle tournait ensuite sa fureur contre le Consulat dont les habitans, avertis par le tumulte, s'étaient éclipsés prestement pour se mettre en sûreté dans un yamen de la ville; les émeutiers, secoués par une indescriptible et bruyante rage de destruction, mirent en pièces les archives, réduisirent en miettes la vaisselle et le mobilier, brûlèrent les vêtemens, défoncèrent le coffre-fort, abattirent le mât de pavillon, et traînèrent le drapeau français dans la boue. Le tao-taï, le général, les troupes régulières, la population, rassemblés sur les remparts, contemplaient ce spectacle, éclairé par une lune splendide et les flammes de l'incendie; ils affirmaient leur réprobation par les sons des trompes de guerre et les détonations d'inoffensives coulevrines. Juché en observation sur le toit de la pagode d'un village voisin dont les habitans, apeurés, se terraient dans leurs maisons, j'attendais le dénouement prévu. Au petit jour, la bande s'évanouit dans la brume légère; les guerriers de l'Empereur esquissèrent un mouvement offensif quand le dernier ennemi eut disparu à l'horizon; les Européens, en costumes improvisés, se lamentèrent dans les ruines fumantes; le général et le tao-taï placèrent des postes pour empêcher le retour improbable des pillards.

Quelques jours plus tard, les dénonciations intéressées, où s'exhalèrent de vieilles rancunes, firent affluer dans les prisons des coupables ahuris et douteux; puis, cinq ou six têtes, dans des cages balancées par le vent, montrèrent à tous que le bourreau du tao-taï maniait sans faiblesse le glaive de la Loi. Une vague rumeur avait été le prétexte de cet incompréhensible attentat : les mineurs avaient soupçonné, dans les visites d'un touriste anglais, une concession imminente des terrains de Ko-Chiu à quelque syndicat étranger favorisé par le tao-taï. Ils avaient voulu attirer sur ce fonctionnaire les foudres du gouvernement impérial en massacrant les Européens.

Si, livrée à elle-même, la populace chinoise est inconsciente, ignorante, aveugle dans ses manifestations brutales, elle est un instrument admirable pour qui sait et qui veut s'en servir. Elle fournit des Boxers variés au gouvernement, d'après les exigences périodiques d'une politique hostile aux étrangers. Souvent, aussi, elle sert des intérêts particuliers. Entre elle et les agens d'une conspiration organisée pour obtenir un résultat quelconque, les déclassés sont des intermédiaires précieux.

Les déclassés chinois sont innombrables. Ils se recrutent surtout dans les déchets des examens de lettrés. Parmi les candidats qui briguent les titres de bachelier, licencié, agrégé ou docteur, indispensables pour la nomination aux emplois publics, accessibles à tous et plus recherchés que chez nous, les deux tiers environ échouent piteusement. Plusieurs dizaines de milliers d'hommes, chaque année, sont les épaves de ces concours ardus, dont les édits impériaux de 1908 voulaient modifier les programmes vieillots. Un Chinois qui a pâli pendant quinze ou vingt ans sur les mystères de l'écriture idéographique, qui a bourré sa mémoire des citations de tous les auteurs classiques et canoniques, dont les mains se sont affinées au maniement du pinceau, dont la poitrine s'est creusée sur la table ou la natte de l'étudiant, dont les ressources matérielles se sont épuisées dans la vaine poursuite des honneurs littéraires, est incapable, après une dernière tentative infructueuse, de coiffer le grand chapeau du laboureur, de revêtir le sarrau du boutiquier. Il croirait déchoir s'il abandonnait les souliers, les lunettes, la calotte et la soutanelle du lettré. Les besognes manuelles répugnent à sa vanité d'intellectuel aigri;

son cerveau, accoutumé aux spéculations élevées de l'esprit, est rebelle aux calculs misérables du négoce.

Les vieux, les désabusés, ceux dont un tardif diplôme de bachelier guérit la blessure d'amour-propre sans éveiller l'ambition des emplois inférieurs, ouvrent des écoles que le prestige de leur titre ou de leur science achalande promptement. Ils préparent à leur tour des candidats, et méritent parfois la vénération d'une province pour les succès de quelque élève aux examens suprêmes de Pékin. Les autres, s'ils ne se transforment pas en instituteurs, — avatar toujours possible dans un pays où l'enseignement privé n'a pas besoin de brevet, — deviennent conseillers d'affaires, satellites dans un yamen, archivistes ou comptables des sociétés secrètes ou des associations de marchands, employés de bureau chez des banquiers, des industriels ou des commerçans, secrétaires des conseils de notables dans les localités urbaines ou rurales, mais surtout écrivains publics. D'ailleurs, cette fonction convient mieux à leurs goûts d'indépendance, à leur vanité de lettrés malchanceux. Ils sont les confidens de la foule ignorante des faubourgs, des jonques et des champs; ils la dominent par l'usure, par les services rendus dans les prétoires des juges, dans les contrats d'association, dans les règlemens d'intérêts. Ils lui commentent les nouvelles des journaux, les ordonnances de l'administration. Orateurs improvisés, ils excitent ses convoitises et ses rancunes, son chauvinisme et ses colères, en servant le plus souvent leurs propres vengeances et leurs haines de ratés. Ils détiennent en tout temps, dans les villes comme dans les campagnes, un pouvoir occulte et dangereux.

Les mécontens des classes bourgeoises ne l'ignorent pas. C'est aux déclassés qu'ils s'adressent quand ils veulent réduire l'hostilité des pouvoirs publics contre la réalisation d'un projet, l'exécution d'une entreprise, le succès d'une combinaison. Par eux, ils déchaînent une émeute, bouleversent un district. Et le soulèvement cesse avec la capitulation traditionnelle des mandarins, anxieux de ne pas attirer inutilement l'attention du gouvernement central, qui les récompense ou les punit d'après la tranquillité de la région qu'ils administrent. Dans l'Empire, dépourvu, jusqu'au timide essai de 1910, des garanties constitutionnelles, les contribuables n'avaient d'autre moyen que la révolte pour faire entendre leurs doléances à Pékin. « Pas

d'histoires » était, en Chine comme en France, la règle de conduite des fonctionnaires ambitieux. Sans doute, par la puissance du sentiment de solidarité qui unit tous les membres d'une corporation, par leur extraordinaire aptitude aux groupemens d'intérêts, les bourgeois chinois paraissent représenter une force respectable. Mais ces industriels ou commerçans, positifs et laborieux, ne sont pas combatifs. Ils ne se compromettent pas dans les troubles de la rue. S'ils ne peuvent faire écouter leurs plaintes, ils préfèrent soudoyer des auxiliaires impressionnables et turbulens. Nous avons dit comment ils y parviennent, et comment s'exécutent les programmes de revendications. La crainte d'un soulèvement populaire, toujours à redouter, paralyse ainsi les fantaisies des dirigeans, les exactions de leurs sous-ordres, en donnant à la marche des rouages administratifs une apparente régularité.

Parfois, le mécontentement a d'autres causes que des incidens purement locaux. Elles sont loin des murs de la cité, des limites de la bourgade; elles intéressent la bourgeoisie d'une province entière. Dans un pays plus vaste qu'un grand État européen éclate alors une révolte inopinée. Un signal mobilise les forces du désordre; les agens disséminés de l'anarchie lancent leurs troupes à l'assaut des yamens, chassent ou massacrent vice-rois, grands-juges et grands-trésoriers, chen-taïs et tao-taïs; les troupes impériales se débandent ou passent aux insurgés ; le comité directeur des mécontens, maître de la situation, attend sans impatience les propositions de paix du gouvernement, ou coordonne sa conduite avec celle des groupes des provinces limitrophes que le même dommage a, de même, poussés hors de la légalité. C'est ainsi que l'édit du ministre des Travaux publics qui supprimait, en juillet 1911, les concessions de chemins de fer faites aux compagnies locales, provoqua la révolte du Se Tchouan, imité par les provinces voisines où existaient des intérêts identiques. La révolte partielle se transformait en révolution.

En temps ordinaire, un édit comme celui du 26 octobre, qui destitua le ministre auteur involontaire des troubles et consacra la capitulation piteuse du gouvernement impérial, aurait terminé le différend. Les concessionnaires satisfaits auraient promptement ramené dans les régions soulevées la tranquillité nécessaire à leurs opérations. Mais, après avoir fait servir à la

réalisation de leurs desseins les groupes toujours disponibles d'émeutiers et leurs meneurs, ils n'étaient déjà plus eux-mêmes que des instrumens dans les mains des déracinés qu'ils avaient admis parmi eux.

Les déracinés sont d'institution récente. Ils ont fait leur apparition sur la scène politique après la guerre de 1895. Ce sont, presque tous, des fils de Chinois établis à l'étranger, enrichis par l'industrie ou le négoce, et que la fréquentation des écoles anglaises, américaines, japonaises, a frottés de vernis occidental. Quand leurs familles reviennent en Chine, après fortune faite, les nouveaux européanisés se plient difficilement aux usages nationaux qui leur paraissent ridicules. Les uns, riches, se fixent de préférence dans les « ports ouverts, » s'introduisent dans la société cosmopolite qui les habite, dont ils copient servilement les rites extérieurs ; ils deviennent des « gentlemen, » jouent au tennis, au polo, font courir, fréquentent les « Américaines, » et, parfois, causent politique entre deux cocktails. Les autres, disséminés dans les provinces de l'Empire, sont dévorés d'ambition. Ils souffrent de ne pas pouvoir prendre part à la direction des affaires publiques dont les écarte la privation des grades littéraires, les récompenses des concours traditionnels. Ils comparent dédaigneusement les diplômes surannés des mandarins, la science livresque et puérile qu'ils représentent, où la sûreté de mémoire et l'absence de personnalité ont la plus grande part, aux titres ronflans que leur ont parfois décernés de complaisans jurys. Avec leurs baccalauréats, leurs licences, leurs doctorats, leurs brevets d'ingénieurs ou de médecins, ils s'imaginent posséder l'expérience absolue, la connaissance parfaite des hommes et des choses. Si leurs aptitudes héréditaires les éloignent des sciences exactes, leur esprit subtil et raisonneur se plaît à nos doctrines philosophiques, qu'ils adoptent sans les comprendre et dont ils ne retiennent que les termes redondans. Des grandes villes et des capitales où ils jetèrent leur gourme en se façonnant aux usages européens, ils rapportent, avec le souvenir attendri des music-halls, un scepticisme prétentieux, une confiance aveugle dans les rêves politiques des théoriciens. Ils se découvrent des talens de réformateurs, des facultés de conducteurs d'hommes, qui n'ont pas d'utilisation possible sous un régime vermoulu. Il faut donc faire table rase du passé, fonder

un nouvel ordre social, où leur exceptionnelle valeur intellectuelle et morale, dont ils ne doutent pas, s'affirmera sans entraves. Demi-philosophes, demi-savans, ils prennent comme modèles les grands remueurs d'idées, les grands pasteurs de peuples dont ils se croient les héritiers. Napoléon Ier, Washington, les « géans de 1789 » hantent leurs pensées, symbolisent leurs ambitions. Ils pensent que la société chinoise peut se transformer à coups d'ordonnances, et que les hommes d'État ne doivent pas craindre de faire, même par le fer et le sang, le bonheur d'un peuple malgré lui. Semblables à de nombreux révolutionnaires hindous, à quelques nationalistes annamites, ce sont, en réalité, de pauvres cervelles grisées par le vin capiteux des sophismes, des « primaires » éblouis par la faconde des rhéteurs. Ils ne comprennent pas que la vieille Europe et la jeune Amérique représentent quinze siècles de mentalité chrétienne, de culture scientifique et philosophique uniforme; que les révolutions qu'ils y admirent ont aidé parfois, contrarié souvent, la marche d'une évolution lente, mais sûre vers le progrès social; qu'on n'improvise pas un État moderne avec une baguette de magicien; que les innovations politiques sont éphémères, si elles ne sont pas réclamées par les mœurs de la nation.

Leurs humiliations de patriotes augmentent leurs souffrances de déracinés. Au contact des Européens, ils ont appris l'histoire de leur pays. Ils savent comment une infime minorité de conquérans mandchous a pu dominer la masse énorme des Chinois; que l'incurie des dirigeans a consacré la décadence de l'Empire et arrêté la marche d'une civilisation dont les vestiges étonnent encore les étrangers ; que les grands travaux d'utilité publique, les canaux, les routes, les palais, les digues, ont disparu comme les forces de l'armée, comme la fierté de la diplomatie impériales. Ils frémissent en songeant que le petit Japon, un ancien vassal, a battu honteusement leurs soldats et leurs marins; que, pendant trois ans, leur gouvernement n'a pu empêcher le Japon et la Russie de guerroyer sur le sol chinois pour se disputer une province chinoise; que des troupes de toutes nations profanent les villes du Pe Tchi Li et gardent, comme en pays sauvage, les Légations de Pékin. Un gouvernement qui inflige de telles hontes incarne un régime pourri. Puisqu'il est d'origine étrangère, il faut renvoyer son Empe-

reur, ses princes et ses nobles, ses vice-rois, ses maréchaux et leurs huit bannières dans les déserts d'où ils sont venus. Les Chinois, libérés du joug, consciens et organisés, sauront eux-mêmes se préparer une nouvelle et glorieuse destinée.

Tels sont les sentimens qui bouillonnent dans les âmes de ceux à qui les théories de Kang-Yu-Ouei paraissent aujourd'hui timides et rétrogrades. Ce n'est pas à quelque opportuniste adaptation de la civilisation européenne aux principes de Confucius qu'ils demandent le salut de l'Empire, mais à la suppression complète des entraves du passé, à la transformation radicale de la vieille société chinoise que doit animer désormais un esprit nettement démocratique et républicain.

Mêlés à leurs compatriotes des provinces du Sud, ils ont propagé avec adresse, dans les grandes villes où le souvenir de la tentative des Taï-Pings est encore vivace, leurs idées qui ont cheminé doucement à l'abri des revendications locales, des intérêts menacés de corporations. Ailleurs, les associations agricoles, industrielles ou commerciales dont ils font partie et où ils prennent un rôle prépondérant; les sociétés secrètes où ils se font inscrire et dont ils ne tardent pas à diriger les actes, ont cessé d'être des coalitions d'intérêts professionnels, des syndicats de secours mutuels pour devenir, à leur insu, des groupemens d'agitation révolutionnaire au service des politiciens. Cependant, les grèves, les révoltes partielles qu'ils fomentaient, les accès de fureur antidynastique ou de haine contre l'étranger qu'ils provoquaient périodiquement dans les régions les plus diverses de l'Empire, n'étaient jusqu'ici que des tentatives isolées qui ne parvenaient pas à mettre en péril l'existence du gouvernement. Cette agitation stérile émoussait leur ardeur, ces échecs répétés ébranlaient leur confiance, quand Sun-Yuat-Sên leur démontra les avantages de la cohésion sur la dispersion des efforts. Il leur exposa son programme d'action qui les séduisit. La « Jeune Chine » s'organisa. La Révolution chinoise avait un chef.

Sun-Yuat-Sên est un des plus intéressans parmi ceux des Asiatiques éclairés qui tentent d'émanciper l'Asie de la tutelle ou de la suprématie des étrangers. Il veut démolir la façade impériale et détruire les témoignages de déchéance nationale qu'elle accuse : les gardes des Légations, l'exterritorialité, le contrôle des Douanes, les enclaves étrangères dans les grandes

villes, les concessions de mines et de chemins de fer. La Chine doit prendre dans le monde la place qui lui revient par l'étendue de son territoire, le nombre et les qualités de ses habitans; elle doit avoir, comme le Japon et le Siam lui-même, les prérogatives complètes des nations civilisées, devenir maîtresse de son administration et de ses revenus, se dégager des protections humiliantes, effrayer les convoitises, forcer l'estime en acceptant les charges léguées par un régime déchu, se préparer un avenir glorieux et vengeur.

Tout le passé de Sun-Yuat-Sên garantit la précision de la méthode, l'acharnement de la volonté dans la destruction du vieil ordre social. Ce fils de Cantonnais, né vers 1865 aux îles Sandwich et vaguement christianisé, étudiant laborieux à Tien-Tsin, puis à Hong-Kong où il est reçu médecin, expulsé de Macao qu'il avait choisi comme base de propagande révolutionnaire, fondateur de la « Jeune Chine » où il fusionne les patriotes et les déracinés avec leurs appétits, leurs colères et leurs illusions, est devenu légendaire par ses tentatives d'où l'audace folle n'exclut pas l'observation et le calcul. Déclaré hors la loi, la tête mise à prix pour ses pétitions au trône, ses campagnes de presse et l'aventure de Canton dont il faillit se rendre maître vers 1896, le gouvernement le considérait depuis lors comme un adversaire dangereux. A Londres, où il se réfugia, le ministre chinois le fit attirer dans un guet-apens, l'emprisonna dans la Légation, d'où il allait être conduit en secret à Pékin. Il fut assez adroit pour prévenir ses amis, et l'impérieuse intervention du gouvernement anglais lui rendit la liberté. Pendant son séjour en Europe, il était entré en relations avec des personnalités politiques, des groupemens occultes qu'il avait captivés par son programme de lutte contre l'absolutisme impérial : il devait en recevoir, quelques années plus tard, une aide efficace. Il courut de nouveau le monde, compléta ses études au Japon où « le docteur Tokono » devint bientôt célèbre. En 1900, il est avec 10 000 partisans sur le Si-Kiang, d'où il ordonne à ses fidèles de punir partout le pillage, de ménager les habitans, de respecter les existences et les propriétés des missionnaires et de tous les étrangers. Luu-Vinh-Phuoc, l'ancien chef des Pavillons-Noirs devenu général de l'Empire, lui interdit l'approche de Canton. Il médite alors un complot à la manière de Saint-Réjant et de Malet : l'indépen-

dance des deux Kouang obtenue par le massacre simultané du vice-roi et des grands mandarins réunis dans la pagode impériale à l'occasion du nouvel an. La conspiration est découverte à temps et Sun-Yuat-Sên peut encore s'échapper.

Cependant, les sentimens antidynastiques se propageaient, et ses affidés étendaient partout leurs ramifications. Ils sympathisaient avec les étudians, avec les officiers que la vieille impératrice puis le régent expédiaient en Europe comme aux États-Unis pour préparer l'évolution moderniste annoncée par les édits. Par la fusion, en 1906, des grandes sociétés secrètes, « la Triade » et « les Vieux frères, » jusqu'alors ennemies, l'entente avec des associations locales nombreuses et puissantes, surtout dans le Sud, ils pouvaient instantanément transformer en actes, dans presque toutes les provinces, les instructions de leur chef. Le programme séparatiste du début, limité à la constitution des provinces méridionales en république indépendante avec Canton pour capitale, est devenu insuffisant. C'est à la libération complète du territoire que paraît aspirer le réformateur. La bienveillante neutralité du gouvernement français en 1907, lors de la deuxième tentative des « réformistes » au Kouang Si, où « nos frères les républicains chinois » s'affirmèrent au Tonkin comme des hôtes encombrans, la sympathie qu'on lui témoigne à Hong-Kong, l'intérêt qu'excite sa personnalité dans les concessions étrangères, lui donnent la confiance qui assure le succès. Il voyage, visite les riches communautés chinoises à l'étranger, en obtient des subsides généreux qui enflent son trésor de guerre, et tente en vain de soulever le Yun-Nan. Il établit à Hong-Kong, puis à Changhaï, le quartier général de la Révolution, va raviver les sympathies anglaises et françaises, et reparaît enfin à Changhaï le 26 décembre 1911, pour y prendre la direction effective du gouvernement insurrectionnel qui siège à Nankin et qui groupe dans la « République chinoise » quatorze des dix-huit provinces de l'ancien Empire du Milieu. Ses projets, qu'il n'avait jusqu'alors dévoilés que progressivement, semblent se montrer à découvert. Dans l'enivrement du triomphe prochain presque assuré, sa réserve naturelle laisse enfin percer de précises résolutions. Fier de ses succès, de son armée, de ses ministres et de ses généraux, il n'a guère que du mépris pour les novateurs de l'école évolutionniste, les Kang-Yu-Ouei, les Tchang-Che-Tong.

En termes lapidaires, il en fait l'aveu au correspondant du *Bulletin de l'Asie Française :* « Ce sont des réformateurs de l'école des fabricans de cercueils; l'abcès mandchou a besoin du bistouri et non de l'emplâtre. » Certain de la victoire définitive puisque les Taï-Pings, moins bien organisés, ont failli réussir, il résume en trois articles son programme : suppression du régime impérial des Mandchous ; organisation de la Chine en monarchie constitutionnelle sur le modèle anglais, ou création d'une république fédérative, si le choix d'un souverain national paraît impossible ; réforme des institutions politiques et sociales, par l'application des théories européennes et l'imitation du Japon. En cas d'échec, les provinces du Sud échapperont à la suprématie du Nord, et formeront une République indépendante qui s'annexera le Seu-Tchouan.

II

A cet ennemi si entreprenant et si résolu, à la coalition d'ambitieux, de mécontens, de naïfs, d'enthousiastes, de patriotes ardens, de théoriciens vertueux, de trafiquans égoïstes qu'il endoctrine et qui forme son état-major, aux masses qu'il déchaîne en leur promettant toutes les satisfactions du bien-être, de la justice, de l'ordre administratif, du suffrage universel, et qu'il lance à l'assaut d'un régime discrédité, le gouvernement impérial pouvait-il opposer un programme pratique de réformes, des ministres honnêtes, des troupes valeureuses, des populations fidèles ?

Les offres de concours intelligens et loyalistes n'ont pas manqué à la dynastie mandchoue. Tandis que des tendances inquiétantes commençaient à se manifester parmi les adeptes de la « Jeune Chine, » Kang-Yu-Ouei proposait au jeune empereur Kouang-Hsiu l'adoption d'un programme évolutionniste qui sauverait l'Empire en le préservant d'une révolution. Le conseiller du souverain pouvait être le Turgot de la monarchie impériale. Ses livres sur la *Réforme en Russie* et la *Réforme au Japon*, groupaient autour de lui toute une école de lettrés à qui la culture européenne, acquise dans les Universités et les grandes écoles d'Europe et d'Amérique, n'avait pas enlevé le sentiment des réalités. Comme leur maître intellectuel et politique, ils comprenaient qu'il fallait arracher l'Empire à sa

cristallisation dans le passé, que les désastres de la guerre japonaise étaient un avertissement. Ils voulaient, comme lui, moderniser la Chine en lui conservant sa traditionnelle mentalité.

Kouang-Hsiu avait l'ambition d'être un réformateur. Instruit par Kang-Yu-Ouei, aidé de ses disciples, il rêvait d'égaler Pierre le Grand et Mutsu-Hito. Mais, avec le zèle des néophytes, il voulut tout modifier à la fois. Les édits se succédèrent pour annoncer des changemens imminens dans l'administration intérieure de l'État. Les coteries dévouées à l'ancien ordre social, par intérêt, par la frayeur des innovations, s'émurent. L'édit du 11 juin 1898 changea leur émotion en colère. Il abolissait les concours littéraires pour les grades du mandarinat, et leur substituait des examens analogues à ceux des Universités d'Occident ; il promettait la fondation de collèges pour l'enseignement des lettres, des sciences et de la philosophie européennes ; il créait des comités pour l'étude rationnelle des questions administratives et agricoles ; il organisait les finances par l'établissement d'un budget impérial et des budgets provinciaux ; il supprimait la vénalité des charges, reconnaissait la hiérarchie catholique et proclamait la liberté des cultes étrangers.

A cette époque, Yuan-Chi-Kaï était le chef des traditionalistes chinois. Il s'exagéra les périls, plus grands pour sa situation et son prestige que pour la paix intérieure de l'Empire, où conduisait la politique de Kouang-Hsiu et prépara le coup d'État de l'impératrice douairière, qui reprit le pouvoir par une rapide et sanglante révolution de palais. L'Empereur est interné, soumis à un traitement de dégénérescence physique et morale qui devait le transformer, suivant l'expression du docteur Matignon, en « triste échantillon de l'espèce humaine ; » ses conseillers, emprisonnés, périssent presque tous dans les supplices ; Kang-Yu-Ouei s'échappe et se réfugie dans l'Inde britannique où l'Angleterre le pensionne et d'où, moins tenace que Sun-Yuat-Sên, il ne sortira plus.

Pendant trois ans, l'énergique Tseu-Hi régna selon les antiques formules ; mais, après l'échec du mouvement boxer, elle dut comprendre qu'elle ne pouvait résister plus longtemps à la poussée des idées nouvelles. De tous côtés, le moule de la tradition craquait. Des émeutes ensanglantaient sans cesse les

provinces; les conspirations, que la maladresse ou la vantardise des conjurés faisait toujours avorter, révélaient un désordre chronique, une désaffection croissante, des compromissions insoupçonnées. Les légations étrangères signalaient discrètement, mais avec instance, la nécessité de concessions à l'esprit nouveau qui se manifestait. Pressée par les circonstances, l'impératrice douairière devint, comme novatrice, plus audacieuse que Kang-Yu-Ouei.

De 1901 à 1908, elle ordonne la réorganisation du ministère de la Guerre et de l'armée qu'elle essaie de rendre populaire et respectée; elle fonde un grand nombre d'écoles militaires où elle s'efforce d'attirer la jeune noblesse et les fils de lettrés. Elle proscrit la coutume barbare de la compression des pieds pour les jeunes Chinoises. D'accord avec le gouvernement des Indes, elle édicte la suppression progressive, en dix ans, de l'opium et menace de peines sévères les fonctionnaires qui ne renoncent pas à la drogue; les champs de pavots devaient être affectés à d'autres cultures, et cette prohibition amenait plus tard l'adhésion de plusieurs provinces à la Révolution. Elle rajeunit l'enseignement dans les collèges impériaux, engage des professeurs européens, des instructeurs allemands et japonais pour l'armée, envoie des jeunes gens dans les Universités étrangères; mais ces étudians, bientôt ralliés aux idées révolutionnaires, devaient tromper de cœur ou de fait les espérances du gouvernement. Elle ouvre l'Empire aux étrangers, facilite la formation de syndicats mixtes pour l'exploitation des mines ou la construction des chemins de fer dont elle multiplie les concessions. Ces projets, à leur tour, causaient des tripotages dont la répression devait exciter le mécontentement de la grosse bourgeoisie. Enfin, souveraine absolue, elle octroie d'elle-même une constitution à l'Empire, en modifiant les attributions et l'organisation des ministères et en fixant à la fin de 1910 la réunion du Parlement chinois. Cette réforme eut, elle aussi, de graves conséquences, car elle éveilla dans toutes les provinces l'esprit de critique et de discussion, fit éclore de nombreux politiciens prêts à se dévouer aux fonctions de conseillers du gouvernement impérial, pour mieux le supprimer.

La mort de Tseu-Hi fut, pour le régime mandchou, une perte irréparable. On disait alors que la terrible impératrice avait entraîné le falot Kouang-Hsiu dans la tombe pour qu'il ne

pût pas compromettre l'avenir de la Chine par sa faiblesse et ses excentricités. Une telle supposition n'est pas en désaccord avec ce qu'on sait du caractère et des actes de la vieille souveraine. Quoi qu'il en soit, seule peut-être dans tout l'Empire, elle avait la volonté, la puissance et la décision nécessaires pour diriger l'évolution vers les idées nouvelles et mater les artisans de révolution.

Cette tâche était trop lourde pour un régent inhabile aux affaires publiques, timoré, aux prises avec les partis qui se disputaient l'influence éventuelle sur l'Empereur à peine âgé de trois ans. La nécessité des réformes, le maintien de la tradition divisaient les princes de la famille impériale. La réaction contre les derniers actes de Tseu-Hi aurait vraisemblablement triomphé si le corps diplomatique de Pékin n'avait signalé, maintes fois, les dangers dont une guerre implacable à l'esprit nouveau menaçait l'État. Mais les fluctuations du pouvoir central désorganisaient les antiques institutions, ruinaient l'autorité des vice-rois, troublaient les fonctionnaires devenus incapables de discerner leurs devoirs et leurs responsabilités. L'incertitude entre le blâme et la récompense que mériterait un acte de gouvernant décourageait les zélés, paralysait les timides, endormait les indifférens. Dans plusieurs provinces, les délégués du pouvoir négociaient avec les fauteurs du désordre, acceptaient des compromissions tacites pour différer, jusqu'à l'arrivée d'un successeur, la solution des difficultés, la répression inévitable de crimes évidens. Favorisés par cette inertie, moins encore que par la « politique à contretemps » dont le gouvernement donnait l'exemple, presque sûrs de l'impunité, les ennemis du régime impérial devenaient plus audacieux, leurs partisans plus résolus. Parfois, une de leurs intrigues, trop apparente, rendait clairvoyans des fonctionnaires qui auraient préféré ne pas voir; mais comment annoncer à Pékin qu'une conspiration contre le trône avait pu s'organiser dans la ville ou dans le district, sans s'accuser en même temps d'imprévoyance et de mauvaise administration? Ainsi, les agitateurs, les républicains, les séparatistes, avaient le champ libre. Ils en profitèrent si bien que le gouvernement fut le seul à s'étonner lorsqu'il apprit, en novembre 1911, que quatorze provinces sur dix-huit acclamaient la Révolution.

L'attitude du Sénat, composé cependant de personnalités

graves, plus encore que les méfiances des banquiers qui n'osaient risquer un emprunt dans les finances d'un État chancelant, aurait dû inspirer au Régent des résolutions viriles et une politique hardie. Mais, de son frère Kouang-Hsiu, le prince Choun avait la faiblesse et la versatilité. Les membres du « Tseu-Tcheng-Yuan, » à qui l'ordonnance de Tseu-Hi réservait un rôle de conseillers, ne tardèrent pas à juger insuffisant leur pouvoir. Si la première session, terminée le 11 janvier 1911, fut incolore et sans intérêt, ils se prirent vite au sérieux et prétendirent exercer, sur les actes de l'autorité suprême, tout le contrôle d'un Parlement. Or, comme au début de la Révolution française, le Régent, tel Louis XVI, faisait succéder les capitulations aux rigueurs. Après avoir, entre deux sessions, destitué de la présidence du Sénat le prince Pou-Lun dont les tendances réformistes lui étaient suspectes, pour le remplacer par un réactionnaire fougueux; après avoir diminué les attributions que s'arrogeait l'Assemblée, publié le décret de nationalisation des chemins de fer, promulgué l'édit de l'impératrice douairière sur l'éducation traditionaliste de l'Empereur âgé de cinq ans, il fut effrayé des conséquences de ses actes qui se manifestèrent aussitôt. Louis XVI coiffait le bonnet phrygien, tandis que roulaient vers la frontière les berlines des émigrés; le Régent chinois sacrifiait son ministre des Travaux publics et signait, dans le célèbre édit du 30 octobre, la confession publique de l'Empereur, tandis que les chariots chargés d'or transportaient loin de Pékin la fortune des princes mandchous.

Comme à Versailles avant le 5 octobre, le gouvernement était environné de conseillers équivoques, d'agens provocateurs, de troupes que travaillaient des émissaires suspects. Une division entière, imitant les gardes-françaises, pactisait avec la Révolution. Le Sénat, copiant l'Assemblée constituante, réduisait les pouvoirs souverains, imposait les ministres de son choix, et se déclarait investi du droit d'élaborer une nouvelle Constitution. Pendant ce temps, un gouvernement insurrectionnel proclamait la déchéance de la dynastie mandchoue; les armées impériales, sans argent, se fondaient peu à peu dans les forces républicaines. Dans cette anarchie, le Régent parut prêt à copier, vers Jehol, la fuite de Varennes. Mais les ministres étrangers, y compris le représentant du Japon, dont le gouvernement ne devait pas voir sans ennui le triomphe des républi-

cains chinois, donnèrent de sages conseils. Les groupes financiers, que le Régent sollicitait en vain, ne montrèrent de confiance que dans les talens de Yuan-Chi-Kaï qui semblait être la dernière ressource de la dynastie. Le Régent céda ; il adressa un appel pressant à Yuan-Chi-Kaï.

L'ancien ami de Li-Hung-Chang, le conseiller de l'impératrice Tseu-Hi, est, avec Sun-Yuat-Sen, le personnage le plus énigmatique de la Chine. Ce sauveur tant attendu, qui devait, dès son arrivée à Pékin, faire affluer l'or, enrôler la victoire, dissiper l'orage de la Révolution, n'a pu encore par ses actes confondre de calomnie ses ennemis, ni justifier l'enthousiasme de ses partisans. Les excès que lui reprochait un de ses fervens admirateurs ont-ils, pendant sa retraite, détruit ses brillantes facultés, ou, comme tout bon Chinois, ne compte-t-il que sur le temps pour résoudre les difficultés présentes? A ces questions l'avenir seul répondra.

Après la guerre sino-japonaise, Yuan-Chi-Kaï s'était montré partisan résolu des réformes. Il avait, comme chef militaire du Pe-Tchi-Li, transformé l'armée du Nord d'après les modèles européens. Tous les attachés militaires, tous les officiers des troupes étrangères qui stationnaient dans sa province, en vantaient la discipline, l'ordre administratif, les qualités manœuvrières, l'aspect imposant, qui paraissaient jusqu'alors incompatibles avec une armée chinoise. On eut donc raison de s'étonner quand on apprit, en 1898, le rôle joué par le réformateur dans le coup d'État de Tseu-Hi qui, brisant les initiatives de l'Empereur, restaurait le régime de la tradition. Cependant, on présuma que, peu confiant dans la valeur et la persévérance de Kouang-Hsiu, il avait préféré confier les destinées de la Chine à une main plus ferme qu'il pourrait diriger. Sa conduite dans la répression du soulèvement boxer, — qui fut sans doute pour le gouvernement une affaire manquée, — les projets de réformes qui marquèrent les dernières années de l'impératrice douairière et du règne nominal de son fils, donnent une grande vraisemblance à l'explication de cette volte-face, dont ses ennemis n'ont pas perdu le souvenir. En réalité, jusqu'à la mort de son amie et protectrice, il fut tout-puissant. Sur les troupes qu'il avait formées, son influence était sans bornes. Ses fonctions de vice-roi du Pe-Tchi-Li, la clientèle immense qu'il avait à Pékin, les sympathies qu'il s'était acquises dans les colonies et les léga-

tions étrangères, en faisaient un personnage redoutable. Ses détracteurs, qui étaient nombreux, lui attribuaient de perfides desseins; ils affectaient de lui supposer une ambition insatiable, que réaliserait bientôt sa connaissance pratique des coups d'État. Peut-être Yuan-Chi-Kaï eut-il, un instant, la velléité de remplacer à son profit par une dynastie chinoise la dynastie mandchoue, dont il connaissait la grandissante impopularité; mais sa mentalité de finaud irrésolu n'en faisait pas un conspirateur dangereux.

Sa situation, à la vérité, était perplexe. Le frère du malheureux Kouang-Hsiu ne lui avait pas pardonné son rôle dans la triste destinée de l'empereur défunt. Un des premiers actes de sa régence avait été la disgrâce de Yuan-Chi-Kaï. Avec une délicatesse toute chinoise, il se montra douloureusement inquiet pour un abcès au pied, d'ailleurs imaginaire, qui exigeait, croyait-il, le repos absolu du vice-roi du Pe-Tchi-Li. Afin de montrer son affection à cet éminent serviteur et ami, il lui permettait de s'éloigner des affaires publiques pour se consacrer exclusivement à la guérison de sa maladie qui devait être longue; le Ho-Nan était un pays délicieux où Yuan-Chi-Kaï pourrait se soigner en paix, loin des importuns. Docilement, Yuan-Chi-Kaï se démit de toutes ses fonctions et s'exila dans la retraite qui lui était assignée. Pendant deux ans, il y parut inactif, déguisant son dépit dans les satisfactions d'un matérialisme raffiné. Mais il entretenait des relations suivies avec ses anciens amis et cliens de Pékin et observait avec attention l'orage révolutionnaire qui grondait dans le Sud. Quand cet orage éclata, les financiers qui avaient fait avec lui de bonnes affaires, les sénateurs qui réclamaient une Constitution, Tang Chao-Yi son confident qui devenait ministre des Travaux publics, les partisans de la résistance qui escomptaient son prestige, demandaient au Régent son retour avec pleins pouvoirs. D'autre part, Li-Yuan-Houng, le généralissime des insurgés, avait été son meilleur élève et son collaborateur dans la réorganisation des troupes du Pe-Tchi-Li et les délégués des provinces rebelles, réunis à Nankin, l'invitaient à prendre la présidence du futur gouvernement républicain. Que devait-il faire? L'option entre les deux partis se posait devant lui comme un problème plus difficile que celui de 1898.

Ses ennemis, qui ne désarmaient pas, l'accusaient de pencher

vers les adversaires de l'Empire. Son hésitation à rentrer en grâce quand le Régent lui offrit la vice-royauté des deux Hou, le commandement suprême des troupes impériales avec le droit de choisir ses généraux, semblait donner raison aux méfians. Non moins subtil que le prince Choun, Yuan-Chi-Kaï invoquait maintenant le symbolique abcès au pied, prétexte diplomatique de sa disgrâce, pour différer sa réponse; le mal, à peine en voie de guérison, ne lui permettait pas de s'exposer aux fatigues d'un voyage d'hiver. En réalité, pouvant être le premier chez les rebelles, il attendait, pour se décider, la dernière enchère du gouvernement impérial. Il n'attendit pas longtemps. Aux yeux des groupes anglais, français, allemands et américains que le Régent avait pressentis en vue d'un emprunt, Yuan-Chi-Kaï était l'homme indispensable. Le clan réactionnaire dut céder. Le Sénat, réuni en session régulière depuis le 22 octobre, finit par triompher des résistances et de l'antipathie du Régent. Yuan-Chi-Kaï, dont les amis avaient fait vigoureusement campagne en sa faveur, était appelé par le choix de l'Assemblée à la présidence du Conseil des ministres; l'autorité que lui donnait une Constitution rédigée, adoptée en toute hâte, le transformait en dictateur.

Il prit la route de Pékin, mais, tout en la suivant, il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'aller vers le Sud. Dans son indécision temporisatrice, il différait de se déterminer à être le sauveur de la monarchie ou le chef acclamé d'une république populaire. Enfin, il choisit le premier rôle, par esprit chevaleresque, ou par calcul, ou par un pressentiment vague de l'impuissance finale des révoltés. Le 13 novembre, il arrivait à Pékin, trop tard peut-être pour réparer les fautes déjà accumulées. Il risquait sa réputation d'énergie et de finesse politique au service d'un trône vermoulu, d'institutions croulantes dans une lutte fratricide. Peut-être a-t-il vu dans le bloc républicain, si solide en apparence, une fissure suffisante où la corruption, l'adresse, la patience feraient leur œuvre naturelle de désagrégation, si familière aux diplomates chinois. Peut-être encore, trompant les pronostics fondés sur son apparente irrésolution, a-t-il médité de se révéler à son jour comme le pacificateur des partis. Quoi qu'il en soit, Yuan-Chi-Kaï apparaissait alors comme le maître de l'heure. Mais il lui manquait les moyens d'action efficaces, les collaborations dévouées, sans lesquelles son loyalisme et ses

qualités d'organisateur devaient être impuissans. L'incurie ou la peur paralysaient les représentans du pouvoir dans les dernières provinces fidèles; la trahison s'introduisait avec les ministres dans les conseils où se discutait le sort de la dynastie; des vice-rois se ralliaient sans pudeur aux rebelles pour conserver, dans l'organisation administrative des territoires de la jeune République, les places que leur avait confiées le Régent, et le plénipotentiaire impérial, envoyé au Congrès de la Paix, se ménageait par son adhésion prévoyante la reconnaissance des gouvernans républicains.

L'impassibilité de la capitale déconcertait quiconque n'avait pas étudié, dans l'âme du peuple chinois, la passivité apparente des bourgeois et du paysan. Quand le télégraphe annonce à l'Europe qu'une province entière se rallie à la République, il ne faut pas en conclure que la population est consciente de l'événement, et surtout de ses résultats. Comme ailleurs, ce sont les ardens, les actifs, qui parlent pour leurs compatriotes et ceux-ci, dans leur amour invétéré de la stabilité, laissent dire sans protester. Dans nos pays occidentaux, où l'éducation politique est le résultat d'une préparation séculaire et de plusieurs révolutions, les contribuables tranquilles, qui sont en majorité, savent que les charges publiques ne seront pas supprimées par un changement de régime, que l'impôt subsistera toujours, et qu'il y aura toujours des juges, des gendarmes et des lois. La paix intérieure, seule, importe pour la bonne marche des affaires et la sécurité du lendemain; un gouvernement stable, seul, est capable de la garantir. Ainsi, la masse populaire est, par principe, pour le gouvernement établi; et la foule qui travaille acclame toujours les triomphateurs, au lendemain d'une révolution. Naïfs sont les dirigeans qui se prennent au mirage des votes, car la solidité d'un régime ne se mesure pas au chiffre électoral de ses partisans. Les coups d'État sont toujours possibles, et les scrutins qui les précèdent dévoilent rarement la désaffection générale qui les fait réussir. Mais, en Chine, les millions d'hommes qui pataugent dans les rizières, qui cheminent courbés par les fardeaux sur les étroits sentiers, qui produisent, vendent, spéculent dans les échoppes ou les grands magasins, ignorent tout de la politique, de la Constitution, des devoirs qui les attendent, des droits qu'on leur promet. Si l'on excepte les minorités organisées dont il a été parlé au début de

cette étude, la masse grouillante des Chinois de la plaine et de la montagne, des villes et des bourgs, croit que le succès de la Révolution amènera l'âge d'or, par la suppression des impôts, des réquisitions, des corvées et des mandarins. Le désarroi général, qui accompagne toutes les convulsions politiques, les confirme dans cette croyance, car il arrête, pour un temps, la vie administrative et ses manifestations. Les représentans de l'autorité déchue sont partis, se cachent ou cherchent à se faire pardonner leur présence; les agens du pouvoir nouveau se font amènes et tolérans pour ne pas effaroucher les sympathies naissantes. Les contributions ou les prises de guerre suffisent, dans les débuts, aux besoins financiers de la Révolution; les militans qui la soutiennent par conviction, ou par intérêt, assurent par zèle bénévole un fonctionnement sommaire de l'organisme social. D'ailleurs, c'est dans les villes que se décide le sort du conflit, et les campagnes lointaines échappent aux troubles de la fièvre politique des cités. Or, nous savons comment une préparation méthodique peut y rendre faciles des succès retentissans. Plus tard, après le triomphe définitif, sur les villageois sans méfiance, la bureaucratie de la Chine républicaine étendra un filet obligations plus lourd et plus serré que celui du régime patriarcal des Mandchous; la centralisation gouvernementale remplacera l'indépendance des provinces par un fédéralisme helvétique ou américain; en attendant, campagnards et citadins mènent la vie joyeuse du contribuable en grève. Il n'en faut pas davantage pour rendre sympathique un gouvernement nouveau.

Donc, dans les provinces, la Révolution chinoise à son aurore signifiait liberté absolue, éloignement indéfini du cauchemar administratif. Le gouvernement impérial signifiait au contraire aggravation des charges publiques, imminence de la guerre civile avec son cortège d'horreurs. D'une part la licence, de l'autre la contrainte. La fidélité des quatre dernières provinces monarchistes a résisté difficilement à cette comparaison. Et les quelques troupes dressées d'après les principes européens n'étaient plus capables de modifier à elles seules la suite inévitable des événemens.

De l'armée impériale qui était l'orgueil de Yuan-Chi-Kaï, de Yin-Tchang et du Régent, qui étonnait les attachés militaires, inquiétait les prophètes, enrichissait les fournisseurs, il ne restait plus que quelques détachemens épars autour de Pékin. Leur

loyalisme et leur entrain suivaient les fluctuations de la solde et de la fidélité des chefs. Les causes qui paraissent perdues soutiennent mal, en effet, l'enthousiasme; un trésor en détresse est un faible excitant pour l'héroïsme de ses défenseurs; les intrigues politiques des généraux sont des tentations et des exemples dangereux pour la correction loyaliste de leurs subordonnés. C'est donc aux séditions militaires que la Révolution doit ses rapides progrès. Travaillée adroitement par les amis de Sun-Yuat-Sên, masquant sous une discipline de parade une ignorance totale des principales vertus guerrières, exposée par l'éloignement des garnisons provinciales à toutes les cupides combinaisons de ses chefs, l' « armée moderne » chinoise était la planche pourrie qui soutenait le régime impérial et qui devait soutenir bientôt le régime républicain. Hâtivement organisée par le décret de 1910, piètrement encadrée par des officiers qui dédaignaient les enseignemens des instructeurs étrangers, elle manquait de cohésion et l'infinie vanité nationale y remplaçait la notion du devoir. Elle était, comme la plèbe où elle se recrute, passive en apparence, d'un dressage mécanique facile, rustique, résistante, mais raisonneuse, violente, avide, et prête aux manifestations collectives par son aptitude naturelle aux groupemens mystérieux. Les jeunes intellectuels qui, en leur qualité d'officiers, vivaient au contact de la troupe, acquéraient sur elle un indiscutable ascendant; peu gênés par les scrupules, par la formation mentale et professionnelle de leurs collègues occidentaux, ils ont renouvelé sans hésiter, par intérêt ou par ambition, les séditions des prétoriens. La lenteur des communications à travers l'immense Empire ayant imposé l'organisation régionale, l'esprit particulariste des chefs et des soldats s'est en effet manifesté dès les débuts de la Révolution. C'est ainsi que les garnisons du Seu-Tchouan fraternisèrent avec l'émeute, que les troupes de Nankin durent être désarmées par les autorités prévoyantes, qu'il fallut éloigner des opérations celles du Ho-Nan, que l'armée de Canton passa aux rebelles. De tous côtés, ce sont des massacres d'officiers, de grands personnages dont la fermeté gêne les conjurés; c'est le maréchal tartare de Canton, le vice-roi du Seu-Tchouan, le général Wou-Lou-Tcheng qui paient de leur vie leur fidélité à l'Empereur. L'armée du Nord elle-même, celle que Yuan-Chi-Kaï avait formée, où l'émulation provoquée par la présence

des troupes étrangères, la tradition vieille déjà de quinze ans avaient développé quelques apparences de vertus militaires, celle qui passait pour être le soutien inébranlable de la dynastie, intervient dans les conflits politiques en imposant son opinion par un *pronunciamiento* inattendu. Les désertions l'entamaient, et la disette pécuniaire a fini de la désagréger.

C'est donc avec un Régent indécis, un Empereur enfant, des conseillers divisés, une aristocratie avide, un premier ministre habile, mais inquiétant, des populations inertes, une armée déjà douteuse que le Régime impérial a affronté la lutte contre des adversaires qui agissaient comme s'ils étaient sûrs de la victoire. Et, presque sans combattre, il était obligé de s'avouer vaincu.

III

Cette esquisse des partis en présence explique comme une légende la rapide série des événemens du drame chinois, qui se déroule suivant un ordre logique, dans un imbroglio de péripéties.

Comme toujours, un fait banal est à l'origine apparente de la Révolution. Il a mis en mouvement tout le mécanisme insurrectionnel, que le comité directeur installé à Hong-Kong ne croyait pas encore suffisamment au point. C'est le Seu-Tchouan qui a donné l'impulsion initiale.

L'immense Cheng-Tou-Fou, la capitale, était le siège social d'une de ces compagnies de chemins de fer locales dont le progrès des idées nationalistes et les derniers édits de Tseu-Hi avaient favorisé le développement. Les Chinois prétendaient, en effet, qu'ils sauraient bien construire leurs voies ferrées, exploiter leurs mines, sans le secours des étrangers. Mais, s'ils excellent comme négocians dans la spéculation, l'accaparement, l'emploi de la fausse nouvelle, ils sont, dans les affaires industrielles, victimes de leur absence complète d'esprit et de préparation scientifiques. Cependant, une fièvre de grands travaux passait sur toutes les provinces. Chaque ville voulait avoir sa gare, comme chaque montagne son haut fourneau. Les syndicats étrangers, que la richesse du sol et la densité de la population attiraient, étaient exclus de toutes les affaires. Quelques vagues talus, quelques wagonnets perdus dans les herbes justifiaient les combinaisons aventureuses des banquiers et des

actionnaires, ainsi que les vanités de bourgeois friands d'appellations sonores; mais les communications terrestres menaçaient de rester toujours précaires. L'État risquait de se trouver plus tard dans la situation où a été le Japon quand il a dû racheter les lignes établies sans tenir compte de l'intérêt général. Cheng-Hsouan-Hoai, ministre des Travaux publics, voulut mettre fin à ce particularisme gênant. En août 1911, les compagnies locales, qui avaient suffisamment prouvé leur inaptitude, furent déchues de leurs concessions que le gouvernement s'empressa de promettre à des groupes étrangers. Les compagnies de Han-Keou-Cheng-Tou-Fou, Hankeou-Canton, notamment, étaient au nombre des compagnies dépossédées.

Aussitôt, grand émoi à Cheng-Tou-Fou. L'obéissance du directeur des travaux du chemin de fer à l'édit impérial provoque, le 24 août, la grève des marchands et des étudians. Cette grève, d'abord pacifique, où le souvenir de l'empereur Kouang-Hsiu est acclamé, dégénère en agitation violente par la pression de la Ta-Tong-Houei, société secrète favorisée par le vice-roi intérimaire dont le remplaçant venait d'arriver. Ce dernier, gêné malgré sa réputation d'énergie par les intrigues de son prédécesseur, perd un temps précieux. Il est assiégé dans son yamen, ainsi que les grands dignitaires de la province, et les révoltés sont, un instant, maîtres de la ville. Ils en sont expulsés grâce à la fidélité de la garnison, composée de soldats du Hou-Peh. De la capitale, l'insurrection gagne la province, et les troupes du Seu-Tchouan, dont « l'obéissance allait jusqu'à la charge et la décharge exclusivement, » font cause commune avec les insurgés. A la fin du mois, Cheng-Tou-Fou est bloqué.

Le Régent essaie de réprimer le soulèvement qui, jusqu'alors, ne dépassait pas en gravité les troubles de tout temps si communs dans l'Empire, mais qui, dans une atmosphère d'orage, pouvait avoir de dangereuses conséquences. Avec une décision louable, il confie à l'un de ses meilleurs fonctionnaires la mission de réduire le Seu-Tchouan. Le pacificateur allait être secondé par le général Tchang-Piao, formé à l'école japonaise, et qui amenait de I-Chang et de Wou-Chang ses troupes du Hou-Peh dont le loyalisme était certain. Mais cette mobilisation partielle devait laisser le gouvernement désarmé dans les provinces douteuses de la vallée du Yang-Tse. Les propagandistes révolutionnaires y avaient recruté une infinité d'adhérens.

Heureusement servis par la facilité des communications fluviales, par la vie intense des énormes agglomérations industrielles et des centres commerciaux, par le souvenir patriotique de l'ancien empire chinois qui avait Nankin pour capitale, par l'analogie de leurs projets avec ceux des Taï-Pings qui auraient libéré la Chine sans l'intervention de Gordon, ils trouvaient partout des complices discrets et des partisans zélés. C'est en effet sur le Yang-Tse que la Révolution affirme d'abord son programme et déploie son drapeau.

A Wou-Chang, dont la grosse garnison était partie presque tout entière vers le Seu-Tchouan, une explosion fortuite dans une fabrique de bombes oblige l'autorité provinciale à faire des enquêtes et des arrestations. Près d'être découverts, les chefs locaux de la conjuration républicaine prennent l'offensive; la foule, excitée d'après la traditionnelle formule, se révolte; les troupes font cause commune avec les émeutiers; le vice-roi, les grands fonctionnaires s'enfuient; le mouvement s'étend aux énormes cités voisines de Han-Kéou et de Han-Yang. Après trois jours de luttes, les 12, 13, 14 octobre, les insurgés sont maîtres de cette agglomération de deux millions d'habitans, du meilleur arsenal de l'Empire, de ses approvisionnemens, de ses fonderies et de son matériel, du Trésor provincial que le vice-roi n'avait pu emporter. Canton suit aussitôt le mouvement; le maréchal tartare est assassiné; le vice-roi temporise, et toute la province ainsi que le Kouang-Si arborent le drapeau rouge étoilé de blanc. Le Hou-Nan, le Kiang-Si, les grandes villes du Yang-Tse, le Kouei-Tchou, le Yun-Nan adhèrent à la révolution. Jusqu'à la fin d'octobre, le régime impérial assiste, impuissant, à la désagrégation de l'État. Chang-Haï, l'arsenal de Kiang-Ngan sont enlevés à leur tour, et le Comité central de l'Union Chinoise s'installe à Nankin qui est choisie pour capitale des insurgés. Wou-Ting-Fang, leur ministre des Affaires étrangères, adresse au Corps diplomatique de Pékin, aux consuls des grandes villes, un mémoire où il expose le programme de la Révolution, et réclame pour son parti les privilèges des belligérans. Le général de brigade Li-Yuan-Houng, affilié au comité de Hong-Kong, qui avait dirigé le coup de main de Wou-Chang, est nommé président du gouvernement provisoire de la République chinoise et généralissime de ses forces. Il publie aussitôt un manifeste où il promet le

respect des biens et des personnes des étrangers, la reconnaissance des emprunts jusqu'alors contractés, des traités et conventions diplomatiques signés, des concessions accordées par le gouvernement impérial. En même temps, il adresse un patriotique appel aux troupes encore loyalistes qu'il invite au service du gouvernement nouveau ; il garantit l'égalité civile et politique aux Mandchous, et déclare qu'il veut, avec la déchéance de l'Empereur, rendre la Chine aux Chinois.

L'incident imprévu de Wou-Chang avait fait éclater la Révolution avant l'époque fixée par les calculs de ses dirigeans. C'est ainsi que s'explique la malencontreuse inaction de Li-Yuan-Houng après les triomphes éclatans du début. Peut-être aussi croyait-on qu'ils démoraliseraient le gouvernement impérial, et qu'on pourrait esquisser en paix une organisation administrative et militaire indispensable pour réserver à la République toutes les chances de succès. Dans les provinces, des comités préalablement désignés dépossédaient les fonctionnaires impériaux dont le loyalisme était plus fort que l'ambition, et préparaient la formation d'une République fédérale analogue à celle des États-Unis. Ils choisissaient les délégués qui devaient se réunir en Convention nationale. L'armée républicaine augmentait ses effectifs grâce aux désertions, aux enrôlemens volontaires facilités par l'appât d'une grande considération sociale et d'une solde élevée. Des émissaires allaient trouver Yuan-Chi-Kaï dans son exil, et tentaient d'obtenir son adhésion aux offres séduisantes du Comité central ; mais Yuan, monarchiste alors par raison ou par intérêt, sans décourager complètement les républicains, ne manifestait pas le désir de mettre à leur service son prestige et ses talens.

Cependant, tandis que la République s'organisait, le gouvernement impérial, d'abord affolé, prenait vigoureusement l'offensive. Tous les élémens disponibles de l'armée du Pe-Tchi-Li, conduits par le ministre de la Guerre Yin-Tchang étaient dirigés vers Han-Keou par le chemin de fer que Li-Yuan-Houng négligeait de détruire ou d'occuper. Avant qu'il eût pu s'opposer à leurs desseins, les Impériaux débarquaient à une petite étape de Han-Keou. Le 27 octobre, ils reprenaient la ville, et faisaient un grand massacre de républicains pour venger la précédente tuerie de Mandchous mais ils ne pouvaient enlever Wou-Chang et Han-Yang. Sur le fleuve, une flottille gênait

les rassemblemens ennemis. A l'Est, le maréchal Tie-Leang, l'ancien ennemi de Yuan-Chi-Kaï, reprenait Nankin après un sanglant combat, et le Comité central, les délégués des provinces devaient s'enfuir en toute hâte à Changhaï. Les discordes qui divisaient déjà les provinces de la République augmentaient l'importance de ces succès : Canton prétendait s'organiser en État indépendant; le Yun-Nan était en pleine anarchie. Le Comité central affirmait bien que ces divisions n'affaiblissaient pas son œuvre, et que la victoire finale ramènerait la cohésion. En attendant, les agens diplomatiques étrangers refusaient aux républicains la qualité de belligérans, et le Régent offrait à Yuan-Chi-Kaï le commandement suprême des forces impériales. L'acceptation de cet homme que se disputaient les partis semblait, à tous, valoir une armée.

Le gouvernement, quoique gêné par la pénurie du Trésor, semblait donc sur le point de triompher d'un soulèvement plus général et mieux organisé que celui des Taï-Pings, quand la manifestation des passions politiques dans l'armée produisit soudain ses effets coutumiers. Les théoriciens, les « idéologues, » comme les appelait Napoléon Ier, sont partout et de tout temps les mêmes. Toutes les occasions leur sont bonnes pour les faire servir à la réalisation de leurs désirs. En général, ils profitent de l'aggravation des difficultés intérieures ou de l'approche de l'ennemi pour modifier les constitutions ou renverser les gouvernemens. Les sénateurs de Pékin ne pouvaient manquer à la tradition. Le Régent, qui les cantonnait dans les limites tracées par l'édit de 1908, gênait leurs projets de contrôle politique et de participation effective aux affaires de l'État. Les conservateurs étaient en minorité dans l'Assemblée; les réformistes de l'École de Kang-Yu-Ouei, les amis de Yuan-Chi-Kaï, les républicains, protestaient contre l'effacement dont les menaçait la récente destitution de leur président Pou-Lun. Ils passèrent de la protestation aux actes, et contraignirent le gouvernement à capituler.

Le 29 octobre, une des meilleures divisions de l'armée du Nord devait prendre le train pour aller, vers Han-Keou, renforcer les troupes de Yin-Tchang. Au moment de s'embarquer, officiers et soldats déclarèrent qu'ils ne partiraient pas si le Régent n'acceptait pas les propositions formulées par le Sénat : exclusion des princes mandchous de tous les ministères et

grandes fonctions de l'État; amnistie pour Kang-Yu-Ouei et ses amis, droit reconnu au Sénat de choisir le président du Conseil des ministres qui seraient sous le contrôle exclusif de l'Assemblée. Or, le Régent, prévoyant l'orage, était entré déjà dans la voie des concessions. Le 26, il avait destitué le tao-taï Cheng, ministre des Travaux publics, dont l'ordonnance du mois d'août avait provoqué la révolte du Seu-Tchouan. Cheng, menacé de la peine capitale, n'avait dû la liberté et la vie qu'aux instances des Légations. La confession de l'Empereur, publiée par l'édit du 30 octobre, consacrait le succès du *pronunciamiento*. L'édit du 3 novembre faisait de la Chine une monarchie constitutionnelle et donnait au Sénat les réalités du pouvoir. Tang-Chao-Yi, d'autres Chinois amis de Yuan-Chi-Kaï remplaçaient les Mandchous dans les ministères et la présidence du Sénat; le prince Choun résignait ses fonctions de régent et s'effaçait devant Yuan-Chi-Kaï. Pendant ce temps, les troupes, enorgueillies de leur rôle, se mutinent; leurs meilleurs généraux démissionnent; des rixes fréquentes mettent aux prises soldats mandchous et soldats chinois. L'offensive des armées impériales est arrêtée par l'anarchie; la consultation nationale des provinces insurgées, réunie à Changhaï, va discuter, dès le 20 novembre, le programme proposé par le Comité central : organisation du régime républicain, établissement de la Constitution, règlement électoral, choix de la capitale. Toutefois, si tous les délégués étaient d'accord pour adopter la République et lui donner Nankin pour capitale, ils étaient indécis pour le choix du type administratif; leurs préférences allaient de la constitution britannique au fédéralisme des États-Unis d'après des conceptions politiques variant du suffrage universel sans conditions, même étendu aux femmes, au suffrage restreint établi sur l'aisance matérielle et l'instruction des électeurs.

Sur ces entrefaites, Yuan venait enfin de prendre parti pour le régime impérial en acceptant la Présidence du Conseil. Il revenait en maître à Pékin d'où il était parti, deux ans auparavant, honni et disgracié. Le 21 novembre, en réponse à Wou-Ting-Fang, il s'adressait publiquement « au peuple américain » que les dirigeans révolutionnaires avaient adopté pour modèle, et disait notamment : « ... On a déjà démontré que l'agitation qui existe actuellement en Chine en vue de l'établissement d'une République n'avait éveillé dans les masses qu'une idée : c'est

que le gouvernement populaire est synonyme de « pas d'impôt, pas de gouvernement. » Mais pendant que Yuan parlait dans un sens, les événemens se prononçaient dans l'autre : le 28 et le 29, les Républicains entraient de nouveau à Nankin, comme ils avaient repris Han-Keou. La Consultation Nationale s'installait aussitôt et définitivement à Nankin.

Cependant, la traditionnelle subtilité chinoise s'accommodait mal de la turbulence des hommes d'action. Impériaux et Républicains comptaient également sur le temps pour trouver la solution définitive du conflit. En Chine, c'est par les combinaisons des négociateurs bien plus que par les exploits des gens de guerre, qu'on aplanit les difficultés, qu'on émousse les résistances, qu'on prépare les défections. D'ailleurs, des deux côtés, un armistice tacite s'imposait. Le Comité central attendait Sun-Yuat-Sên, qui intriguait en Europe, et qui s'embarquait à Marseille le 26 novembre. Sa présence était, en effet, plus nécessaire que jamais : le généralissime Li-Yuan-Houng devenait inquiétant; les provinces méridionales manifestaient des tendances séparatistes; le mouvement révolutionnaire, d'abord très vif dans le Seu-Tchouan et les régions limitrophes, se ralentissait; enfin, il fallait organiser la République en prévision de longues hostilités. Le gouvernement impérial n'avait pas moins besoin de temps pour se mettre en état de résister à la Révolution. Les groupes de banques ne se hâtaient pas de convertir en numéraire leurs promesses de secours financiers. Sans argent, on ne pouvait reconstituer les approvisionnemens perdus avec les arsenaux conquis par les Républicains; le rétablissement de la discipline dans les troupes était urgent; avec le temps, les chances de désaccord parmi les rebelles augmentaient. Le souci de la civilisation et de l'humanité servit, une fois encore, de prétexte pour justifier, de la part des Légations étrangères, une intervention que les adversaires souhaitaient sans oser la réclamer. Le corps diplomatique à Pékin, le corps consulaire à Changhaï furent persuasifs. Yuan-Chi-Kaï et Wou-Ting-Fang se laissèrent convaincre aisément. Le 9 décembre, ils ordonnent à leurs troupes un armistice de quinze jours, font connaître leur adhésion au projet de conférence contradictoire pour la paix, et Tang-Chao-Yi, le fidèle ami de Yuan-Chi-Kaï, est choisi comme plénipotentiaire impérial.

Le siège de la conférence, la désignation de leur représen-

tant, rendaient apparentes les divergences entre les républicains. Li-Yuan-Houng, leur généralissime et chef nominal, d'accord avec Yuan-Chi-Kaï, comptait recevoir la mission de traiter en leur nom et proposait Han-Keou comme centre des négociations. Mais les membres du gouvernement provisoire se méfiaient des sympathies anciennes qui unissaient leur chef à Yuan, comme ils redoutaient pour lui les funestes tentations de la force et de l'éloignement. Ils préféraient Changhaï qui, par sa situation géographique, la présence d'une colonie étrangère nombreuse et d'un corps consulaire complet, donnerait aux débats une publicité mondiale. Le gouvernement impérial, cependant, crut pouvoir passer outre à ce désir, et Tang-Chao-Yi s'achemina vers Han-Keou. La riposte ne se fit pas attendre. La délégation provinciale réunie à Nankin refuse à Li-Yuan-Houng la qualité qu'il réclamait, et le plénipotentiaire de la dynastie est obligé de se rendre à Changhaï pour s'y rencontrer avec Wou-Ting-Fang, désigné comme mandataire des républicains.

Soit pour compromettre le premier ministre auprès de son gouvernement et des Légations étrangères, soit par scepticisme à l'égard des sentimens monarchistes de Yuan-Chi-Kaï, les dirigeans de la Révolution affectaient de lui offrir la présidence de la République. L'attitude équivoque du représentant impérial, d'ailleurs, pouvait entretenir leurs espérances. Tang-Chao-Yi, dès l'ouverture de la conférence, le 18 décembre, s'affirmait bénévolement partisan de la paix à tout prix. Pour montrer à Wou-Ting-Fang la sincérité de ses intentions pacifiques et son mépris des préjugés, il allait même jusqu'à se déclarer républicain.

Tang-Chao-Yi était, de notoriété publique, le confident de Yuan-Chi-Kaï. On s'explique donc que les républicains aient pu sincèrement soupçonner le premier ministre du gouvernement impérial de jouer un double jeu. Leur conviction dura jusqu'après le retour de Sun-Yuat-Sên qui arrivait le 26 décembre, et faisait, le 1er janvier 1912, son entrée à Nankin. Proclamé aussitôt Président de la République chinoise à l'unanimité, le chef suprême de la Révolution télégraphiait encore à Yuan-Chi-Kaï pour lui en offrir le titre et les pouvoirs, en déclarant qu'il se contenterait de la vice-présidence dont on écarterait Li-Yuan-Houng.

De capitulations en capitulations, Tang-Chao-Yi consacrait

en effet la disparition de la monarchie. Sans résistance, il lâchait pied devant toutes les exigences des républicains. Quand Wou-Ting-Fang assura que l'incapacité reconnue des Mandchous rendait inévitable et nécessaire l'établissement d'une République où Chinois et Mandchous seraient égaux, le plénipotentiaire impérial transmit à son gouvernement une proposition de consultation nationale. Contre toute attente, Yuan-Chi-Kaï, de concert avec l'impératrice douairière et les princes du sang, accepta ce projet et, fin décembre, il lui donna comme base un mémoire où il préconisait la création d'une république fédérative gouvernée par un monarque héréditaire et un président. Wou-Ting-Fang était invité à rédiger un règlement électoral pour la convocation de la future Assemblée nationale, qui serait soumis à l'approbation du gouvernement de Pékin. Par un édit du 29 décembre, l'impératrice douairière annonçait au peuple chinois que la dynastie et les Mandchous obéiraient docilement à la volonté de l'Assemblée.

Mais après l'arrivée de Sun-Yuat-Sên, Wou-Ting-Fang esquivait les dangers de la temporisation et précisait ses exigences avec brutalité. Il refusait au gouvernement impérial le droit de prononcer des emprunts jusqu'au vote définitif de l'Assemblée; il réclamait l'évacuation de plusieurs provinces; sans tenir compte du chiffre de la population, il déterminait arbitrairement le nombre des délégués; il en fixait le *quorum* aux deux tiers, et la réunion à Changhaï. Sun-Yuat-Sên lui prêtait en outre l'appui de la pression morale en faisant connaître son intention de rompre l'armistice si les discussions traînaient en longueur, et de lancer toutes les forces républicaines vers Pékin.

La Cour ne se croyait servie que par des traîtres. Les pusillanimes, les avares, conseillaient de nouveau la fuite à Jehol. Les groupes financiers, incertains, fermaient leurs caisses. Tuan-Fang, un des meilleurs soutiens de la Chine monarchiste, venait d'être massacré par ses troupes en allant rétablir l'ordre dans le Seu-Tchouan; les soldats de Laïn-Tcheou s'étaient mutinés et livraient l'arsenal aux rebelles. Yuan-Chi-Kaï, découragé, parlait d'offrir sa démission si la famille impériale, les princes et les nobles mandchous n'offraient leurs trésors en sacrifice à leur cause. En vain, les conseillers du trône, qui savaient l'Histoire, leur citaient en exemple Louis XIV mon-

nayant sa vaisselle, et de Napoléon Ier engloutissant en 1814 sa fortune particulière dans la lutte contre les alliés : ces exemples semblaient sans effet sur leur égoïsme et leur cupidité. Soudain, on apprend que l'ancien vice-roi du Seu-Tchouan, aidé par des troupes fidèles venues du Thibet, a débloqué Tcheng-Tou-Fou, et que la province va, tout au moins, garder la neutralité entre l'Empire et la Révolution. Les officiers de l'armée du Nord remettent à Yuan-Chi-Kaï une adresse affirmant leurs sentimens loyalistes; les princes et les nobles du clan impérial donnent trois millions de taëls pour la continuation des hostilités ; une souscription publique ouverte à Pékin fournit en quelques jours des sommes considérables. Yuan-Chi-Kaï reprend confiance, garde le pouvoir, destitue Tang-Chao-Yi, refuse d'aller à Changhaï pour continuer les négociations, et proclame que le peuple seul, par l'intermédiaire d'une Assemblée véritablement nationale, fixera les destinées de l'État.

Cette velléité d'énergie dura peu. Le gouvernement impérial laissa passer l'occasion de prendre, dès le 6 janvier, à la fin de l'armistice, une vigoureuse offensive, que facilitaient les difficultés éprouvées par les républicains dans l'organisation administrative de leurs provinces, et aussi leurs embarras financiers. L'Impératrice douairière aurait eu besoin d'un Richelieu ; elle ne pouvait compter que sur un Trochu. Les mémoires diplomatiques aux puissances remplacèrent les actes décisifs. Avant la reprise des hostilités, de nouveau différées, Yuan-Chi-Kaï et Sun-Yuat-Sên s'accusèrent réciproquement de mauvaise foi. Dans son manifeste, le président de la République chinoise prononça la déchéance de la dynastie mandchoue, en exposant les griefs historiques, administratifs et politiques du peuple chinois; il confirma toutes les promesses faites, tous les engagemens pris au début de la Révolution par le général Li-Yuan-Houng. Ensuite, le télégraphe fonctionna, des émissaires firent la navette sans interruption entre Changhaï et Pékin.

La finesse réputée de Yuan s'avérait, en fait, comme une irrésolution incurable, sinon comme une profonde duplicité. Il renonçait à sa bizarre conception d'une monarchie républicaine sanctionnée par la future Assemblée nationale, pour assurer à la dynastie les bienfaits d'une avantageuse capitulation. Il semblait plus préoccupé de lui épargner les amertumes de l'exil que les aléas d'une résistance obstinée. Incapable, par sa

mentalité chinoise, de comprendre l'héroïsme d'une lutte sans espoir, la grandeur de la fin d'un Charles Ier ou d'un Louis XVI, il croyait remplir tous ses devoirs en faisant garantir par la République l'existence, la sécurité, la fortune de son souverain. D'autre part, il s'efforçait par tous les moyens de montrer à l'Impératrice douairière que l'abdication de l'Empereur, seule, rendrait la paix au pays; les dernières troupes qu'il concentrait autour de Pékin, pour protéger le gouvernement, étaient plus dévouées à Yuan-Chi-Kaï qu'à la Cour.

Malgré un apparent acharnement à chicaner sur les conditions offertes par le premier ministre, l'entente était faite dès le début de février : l'Empereur abdiquerait avant la réunion de l'Assemblée nationale; il aurait une liste civile d'environ 10 millions de francs, les honneurs dus aux souverains étrangers et pourrait résider à Pékin; il conserverait ses prérogatives religieuses et le droit de conférer la noblesse aux Mandchous; les apanages des princes seraient respectés. En échange, le ministère promulguait, le 11 février, trois édits impériaux qui semblent consacrer la ruine de la dynastie des Tsings. L'Empereur y donne pleins pouvoirs à Yuan-Chi-Kaï pour la formation d'un gouvernement provisoire qui établira, de concert avec Sun-Yuât-Sên et ses amis, le nouveau régime de la Chine; il fait appel à la concorde entre les races de l'Empire et déclare qu'il renonce à tout pouvoir politique pour mettre fin à la guerre qui imposait tant de malheurs aux populations (1).

Peut-être, le gouvernement impérial avait-il compté jusqu'au dernier moment sur l'intervention et l'appui de l'étranger. Le Japon par intérêt politique, l'Allemagne pour monnayer la reconnaissance du régime secouru, auraient volontiers offert leurs bons offices; mais les autres puissances avaient des intérêts trop différens pour accepter de tenter une action commune. La Russie espérait trouver dans une Mongolie anarchique des compensations à ses déboires de Mandchourie; l'Angleterre ne pouvait oublier l'inviolable asile offert par Hongkong aux Républicains; les États-Unis se devaient de témoigner au moins une impassible neutralité à ceux qui les invoquaient comme

(1) Les agences télégraphiques faisaient connaître, le 15 février, que Yuan-Chi-Kaï était proclamé à l'unanimité, par l'Assemblée nationale réunie à Nankin, président provisoire de la République chinoise. Ce choix, qu'approuvait Sun-Yuat-Sên, ne modifie pas les conclusions de notre article.

leur modèle politique ; la France prévoyait les contre-coups d'une réaction sur son chemin de fer du Yunnan et sur sa frontière tonkinoise. D'ailleurs, les assurances formelles du gouvernement républicain provisoire garantissaient les droits acquis par les étrangers en territoire chinois. Il n'y avait donc qu'à laisser Chinois et Mandchous vider leur querelle jusqu'à ce que l'un des deux partis eût triomphé, comme on l'avait fait pendant les révolutions de Turquie et de Portugal.

Quoi qu'il en soit, par le concours des circonstances ou par le résultat de ses calculs machiavéliques, Yuan-Chi-Kaï apparaît actuellement comme l'arbitre de la situation. Dépositaire provisoire des volontés impériales, il peut se dresser comme un obstacle devant la proclamation définitive de la République chinoise, car le nombre est grand de ceux qui le soupçonnent d'avoir uniquement travaillé pour lui. Mais, à propos de l'ère nouvelle qui s'ouvre pour la Chine, il serait vain de prophétiser. Comme au temps de Catherine de Médicis, les hommes et les partis qui vont disputer la suprématie politique s'apercevront qu'il est moins difficile de tailler que de recoudre.

En prévision d'une lutte qui peut être longue, et dont l'intervention inévitable des fanatiques et des bandits modifiera dans plusieurs régions la nature et les conséquences, les puissances européennes ont dû prendre des mesures de sûreté. Elles ont renforcé les gardes des Légations, occupé dès le 7 janvier le chemin de fer de Pékin à la mer. Le Japon sur son territoire, l'Allemagne à Tsing-Tao, les États-Unis aux Philippines, l'Angleterre à Hong-Kong, la France au Tonkin, tenaient d'ailleurs, bien avant cette date, des troupes toutes prêtes pour les jeter en Chine sans retard, à la première alerte. L'opinion des meneurs populaires, à l'égard des étrangers, paraît bien modifiée depuis le soulèvement boxer ; mais on peut s'attendre à voir le parti vaincu chercher dans quelque « Commune » gigantesque une consolation à sa défaite, et la haine atavique des Chinois contre les « diables occidentaux » se manifester plus violente et plus sanguinaire encore qu'en 1900. D'autre part, les vainqueurs seront eux-mêmes tellement affaiblis par leur victoire qu'ils auront besoin de collaborateurs étrangers, plus ou moins généreux, pour les aider à rétablir l'ordre dans l'État désorganisé.

PIERRE KHORAT.

HEURES D'ITALIE

AUTOUR DES LACS

I. — ORTA

Bien souvent, descendant en Italie par le Simplon, j'avais eu le désir de faire un léger détour pour m'arrêter à Orta. Mais ma hâte de gagner Milan et Venise m'en avait chaque fois empêché. N'ayant pas le loisir, cette année, d'aller savourer sur la lagune les délices de l'automne naissant, je veux profiter des quelques jours de liberté dont je puis seulement disposer, pour visiter autour des lacs quelques coins que je ne connais pas encore. Comment n'y aurait-il pas dans cette région, ainsi que sur toute la terre latine, d'adorables sites et d'intéressans sanctuaires d'art?

A Domodossola, j'ai donc quitté le rapide qui amène si vite sur le versant italien que, pendant un instant, on est aveuglé par l'éclatante et trop brusque lumière, et je suis monté dans un petit train dont les wagons, au sortir des luxueux sleeping, semblent dater de plus d'un siècle. Il suit l'ancienne ligne de Novare que l'on prenait jadis quand on arrivait par la diligence du Simplon. La voie qui mène directement au lac Majeur n'a été tracée qu'après l'ouverture du tunnel. Pendant une vingtaine de kilomètres, les deux lignes courent tout à côté l'une de l'autre, et certaines stations leur sont même communes. On se sépare à Cuzzago et, après avoir franchi la Tosa et longé la base occidentale du Mottarone, on débouche sur le lac d'Orta, l'ancien Cusio des Romains.

Quelle douceur et quel charme! De tous les lacs de Lombardie, — car bien qu'il soit en territoire piémontais, on peut le ranger dans le groupe des lacs lombards, — je me demande si ce n'est pas le plus parfait. Moins sauvage que celui de Lugano, moins voluptueux que le Lario, moins grandiose que le Majeur, il a plus d'harmonie générale que chacun d'eux. Tout y a les proportions qu'il faut : pas une note discordante. Les collines boisées qui l'entourent s'infléchissent suivant les courbes qui s'adaptent le mieux aux sinuosités des rives ; vraiment la même main n'a pas dessiné ces lignes souples et le dur profil des montagnes qui semblent enclore et rejeter en un autre monde la rude Germanie. Son île de San Giulio résume en elle les beautés diverses des Borromées. La pointe d'Orta a presque autant de grâce que le promontoire de Bellagio. Et le lac a conservé ce que possèdent de moins en moins ses rivaux trop illustres, peu à peu envahis, transformés, enlaidis par la civilisation : le calme de la nature. On peut écouter pendant des heures le clapotis de l'eau sans entendre les trépidations des moteurs; un seul petit bateau suffit au service des ports. Rares sont les automobiles qui s'égarent jusque sur le quai d'Orta tout à fait en dehors de la grand'route. C'est un des derniers coins d'Italie où le modernisme et le progrès n'ont encore rien gâté. Mais hâtons-nous d'en jouir. Les riverains veulent attirer les touristes; ils forment des comités d'initiative; ils ont assez d'entendre appeler leur lac *cenerentola* (cendrillon) parce qu'il reste oublié à côté de ses grands aînés. Avant qu'ils ne réussissent, goûtons la quiétude de ces bords qui bientôt ne connaîtront plus la tranquille langueur des journées d'automne.

Actuellement, Orta est l'idéal refuge des rêveurs et des vrais amans. Asile de paix, tout y incline à la tendresse, sans cette perpétuelle invitation au plaisir qui rend le lac de Côme si précieux à ceux qui cherchent l'illusion de l'amour. Ici, loin de la foule, on n'éprouve pas, comme aux rives de Bellagio ou de Cadenabbia, cette sorte de fascination extérieure et de dispersion de soi qui rend à demi inconscient et donne comme une légère ivresse. Mais on y vit ces journées qui paraissent vides, où il ne se passe rien, et qui, plus tard, sembleront si belles parce qu'elles furent faites de bonheur. On s'accoutume si vite au bonheur, comme à la santé, qu'on ne songe pas à le remarquer. Plus l'air que nous respirons en est saturé, plus nous croyons

n'en avoir jamais respiré d'autre. Ah! comme nous devrions, chaque soir, rentrer en nous-même et savourer nos joies avant le temps où nous ne les aurons plus! Comme il serait sage d'avoir à marquer d'un caillou le jour écoulé, pour nous obliger de compter les heures où la vie nous fut douce et bonne!...

Orta est délicieusement située au pied d'une sorte de presqu'île montueuse qui ne laisse à sa base, au bord du lac, qu'un peu de place pour les maisons. La ville n'est en somme qu'une longue rue parallèle au rivage avec, au milieu, une piazzetta ombragée qu'orne un minuscule municipe. Les versans de la colline sont occupés par de riches villas entourées des végétations magnifiques qu'on trouve dans tous les coins abrités des lacs italiens. Les rhododendrons et les azalées, d'une vigueur inaccoutumée, doivent être, au printemps, de merveilleux bouquets. Des fleurs aux pétales d'ivoire luisent encore dans le feuillage verni des magnoliers. Malgré trois mois de sécheresse, les arbres sont restés très verts; les lauriers-roses surtout, amis des étés chauds, étalent leur somptueuse floraison. L'olea fragrans commence à embaumer les jardins. Sur le bord de la route, des figuiers répandent leur odeur un peu âpre; entre leurs larges feuilles, on aperçoit l'eau étincelante et la petite île San Giulio qui vibre et sourit dans l'éclatante lumière...

En quelques minutes, une barque y conduit. A mesure que l'on approche, l'enchantement augmente. Terrasses et jardins semblent suspendus au-dessus du lac où se reflète, à une grande profondeur, le campanile et les hautes murailles du séminaire. Les bosquets de verdure qui encadrent les maisons donnent de la gaîté à cet îlot qui est le chef-lieu d'une commune dont dépendent plusieurs villages des rives occidentale et méridionale. Comme il renferme la mairie, l'église et le cimetière, les cortèges de baptême, de mariage et d'enterrement y viennent en barque, comme à Venise. Le terrain est si mesuré que les constructions s'entassent les unes sur les autres et qu'il n'y a nulle place perdue. Une seule rue très étroite, un chemin plutôt entre deux murailles, fait le tour de l'île. L'ensemble est des plus pittoresques. Si Orta, un jour, doit être défigurée, voilà un coin qui, je crois, de longtemps ne pourra point changer d'aspect.

La basilique de San Giulio est une très intéressante église dont la fondation remonterait, suivant la tradition locale, au IVe siècle. Plusieurs de ses parties, — colonnes, chapiteaux,

bas-reliefs et fresques, — sont, en effet, fort anciennes. Le monument le plus remarquable est une chaire romane, tout en marbre noir, où sont sculptés différentes figures, les attributs des quatre évangélistes et deux curieux panneaux qui représentent le christianisme et le paganisme, sous les traits respectifs d'un griffon et d'un crocodile, triomphant alternativement l'un de l'autre. Si cette interprétation, que me donne le gardien, est exacte, voilà un artiste qui savait ménager l'avenir... De nombreuses fresques ornent les piliers, les voûtes et les murs des chapelles. Les meilleures sont de Gaudenzio Ferrari; mais il est regrettable qu'elles aient recouvert des œuvres antérieures que l'on retrouve encore. A certains endroits, on aperçoit même les restes d'une peinture primitive sur laquelle ont été superposées les deux autres. Il est à souhaiter qu'on essaie de rendre au jour ces vieilles décorations gothique et byzantine, en transportant ailleurs les œuvres de Ferrari déjà fort abîmées par le temps et par la bêtise des visiteurs qui tinrent à y graver leur nom. Consolons-nous en constatant que celle-ci ne date point d'aujourd'hui : le gardien m'indique avec orgueil des inscriptions qui datent de 1536... Il veut ensuite m'entraîner dans la crypte où repose le corps de saint Jules, puis dans la sacristie, pour me montrer des tableaux et un os de serpent gigantesque, car la légende veut que l'île ait été longtemps inhabitable à cause des reptiles qui y pullulaient; mais je profite d'un moment où il va au-devant d'autres visiteurs pour lui fausser compagnie. Dehors, un soleil radieux resplendit. Rarement journée sera si pure et si lumineuse. Dans le lac, qui n'a pas une ride, les villages et les collines se mirent avec une parfaite précision. L'eau est d'un vert uni, pareil à des émeraudes fondues, qui rappelle la belle image de Dante quand il la compare au *fresco smeraldo a l'ora che si fiacco*. Les parfums des jardins arrivent en chaudes bouffées; parfois, à certains souffles plus forts, les senteurs sont si denses que la barque paraît entrer dans un nuage odorant.

Mais le jour commence à baisser. Avant la nuit, je veux gravir le coteau boisé qui s'avance en promontoire et dont la cime est entièrement occupée par un Sacro Monte comme il y en a tant dans la région. Les vingt chapelles qui le composent, et dans lesquelles des groupes en terre cuite peinte racontent la vie de saint François d'Assise, n'ont rien de bien remar-

quable ; mais le site dans lequel elles s'élèvent est ravissant. C'est une sorte de parc qui couronne toute la hauteur ; à chaque tournant des allées, on a des échappées sur les divers côtés du lac. Instinctivement, on songe aux sentiers de la villa Serbelloni qui dominent tour à tour les trois bras du Lario ; mais l'impression est ici plus austère parce qu'il y a trop d'images religieuses et moins de fleurs. Les arbres mêmes y prennent je ne sais quelle gravité. D'énormes pins, aux troncs droits et lisses comme des colonnes, s'érigent dans la lumière du jour tombant, peuple fraternel qui vibre au même souffle et frémit des mêmes frémissemens ; les petites chapelles blanches ont l'air de s'appuyer aux forts piliers de leur cathédrale. Un noble apaisement règne sur ce sommet d'où l'on embrasse tout le panorama. Déjà les villages tassés au déclin des coteaux s'estompent dans une poussière bleue. Le lac repose au fond de la coupe sombre des montagnes qui l'enserrent de leurs lignes harmonieuses. Sur l'autre rive, au-dessus de Pella qui s'endort dans ses bois de châtaigniers et de noyers, surgit l'extrême pointe du mont Rose.

Avec le soir qui maintenant se meurt, je redescends vers Orta, jusqu'à l'*albergo* dont la terrasse, cachée dans la verdure, domine la ville. Déjà le ciel se drape de voiles soyeux. Une fine buée s'élève de la terre surchauffée, arrondit les reliefs, enveloppe les choses de souples velours. Les collines semblent à la fois se rapprocher et se faire plus lointaines. Des jardins aromatiques, les parfums montent plus forts. Autour de nous la nuit palpite, comme une aile veloutée. Presque aucun bruit ne la trouble. Le scintillement des étoiles anime seul la moire de l'eau que la lune, à son premier quartier, raie d'un mince trait de feu. Quelques rares lueurs clignotent sur le quai d'Orta. Les arbres indistincts dorment immobiles dans la mollesse de l'air.

II. — SARONNO

Depuis longtemps aussi, je désirais aller à Saronno. C'est là qu'on peut le mieux connaître Luini, le bon Luini, au nom doux et chantant qui évoque si bien la poésie des lacs au bord desquels il naquit, vécut et mourut. Nulle part il ne laissa autant de fresques ; or il est avant tout un *frescante*. Qui ne le juge que par ses tableaux de chevalet ignore le vrai génie de l'artiste qui, sur ces surfaces restreintes, n'avait pas la liberté

d'épancher son âme ardente et tendre, enthousiaste et spontanée.

Certes, à Milan déjà, on peut se faire une idée de son art à San Maurizio, à la Brera où sont déposés de nombreux fragmens et notamment l'admirable *Ensevelissement de sainte Catherine*, ou encore devant la *Pietà* de S. Maria della Passione, cette église dont la façade rococo porte, à demi effacée, l'inscription qu'immortalisa Maurice Barrès : *Amori et dolori sacrum*. On le pénètre mieux encore à Lugano, dans cette modeste église de S. Maria degli Angeli où il peignit, sur le mur du jubé, sa plus vaste composition. Toute la *Passion* y est représentée, avec ses multiples épisodes ; et plus de cent cinquante personnages participent à l'action. L'ensemble est un peu froid et l'on sent la peine que dut avoir l'artiste pour ordonner une mise en scène si théâtrale et si compliquée; mais il y a des détails délicieux, et rarement Luini conçut des figures plus émouvantes que le saint Jean pathétique faisant son vœu au Christ mourant, ou que la Madeleine agenouillée au pied de la croix, et qui sourit d'exta sous ses longs cheveux d'or.

A Saronno, l'espace était plus grand encore ; mais il se divisait en une série de panneaux où le peintre pouvait distribuer son travail à sa guise. N'étant gêné ni par le temps, ni sans doute par un programme fixé à l'avance, Luini n'eut d'autre règle que sa fantaisie. Il se mit tout entier dans l'œuvre, avec toutes ses qualités et tous ses défauts.

Pour arriver à Saronno, il faut traverser un coin de la plaine lombarde, sur ces routes poudreuses qui deviennent assez vite monotones, parce qu'elles sont tracées en quelque sorte entre deux haies de verdure. Cette campagne fertile serait belle à voir... si elle était visible, comme dit l'abbé Coyer, qui regrettait nos grandes routes de France, où les arbres qui les décorent et les ombragent n'offusquent point la vue. Pourtant, il y a des coins charmans, des paysages d'églogue, surtout lorsque court, de chaque côté du chemin, le gros ruban des treilles d'arbre en arbre attaché. Ces vignes suspendues aux ormeaux inspirèrent de tous temps les poètes ; déjà Ovide, dans une pièce de ses *Amours*, les invoquait pour exprimer sa tendresse et ses regrets de l'absence de Corinne :

Ulmus amat vitem, vitis non deserit ulmum.
Separor a domina cur ego sæpe mea ?

Par cette matinée de septembre où l'été agonise, une lumière fine se joue dans l'atmosphère et se répand en ondes calmes sur la campagne d'automne. Les splendides platanes, dont une quadruple allée relie le bourg de Saronno à l'église, baignent dans une clarté dorée. On marche sur un épais tapis de feuilles mortes; leur odeur un peu aigre a je ne sais quoi de mélancolique et d'amer.

Voilà bien le type de ces sanctuaires d'art tels que je les aime, où l'on retrouve, sous un extérieur insignifiant ou médiocre, l'âme même d'un artiste. Presque rien n'y a changé après quatre siècles ; le snobisme cosmopolite n'y a pas encore pénétré : et l'on peut y passer de longues heures sans être importuné par les touristes ou par les guides.

Tout le fond de l'église a été décoré par Luini. Ce sont d'abord deux figures de saints : *Saint Roch* et *Saint Sébastien;* dans le passage menant au chœur : le *Mariage de la Vierge* et *Jésus devant les docteurs;* dans le chœur même : l'*Adoration des mages* et la *Présentation au temple;* sur les pendentifs et les parois supérieures : les *Sibylles*, les *Évangélistes* et les *Pères de l'Église;* dans une petite sacristie derrière le chœur : *Sainte Catherine* et *Sainte Apollonie*, avec, sur les pans coupés, deux *Anges* portant une burette et un calice ; enfin, dans un couloir du cloître : une *Nativité*.

Devant les œuvres de Luini, j'éprouve presque toujours trois impressions successives. C'est d'abord un ravissement dû à la joie que donne à l'œil l'harmonie générale des teintes et du coloris. En entrant dans ce chœur, le mot de *délicieux* m'est tout naturellement venu aux lèvres. Puis, quand je regarde plus attentivement, les désillusions commencent : je trouve les groupes confus, les visages souvent inexpressifs, les perspectives presque toujours fausses. Les paysages notamment qui, à première vue, m'avaient séduit, sont mal construits et parfois même ridicules : dans la *Présentation au temple*, le monticule qui porte l'église de Saronno et qu'ombrage un unique palmier est d'une composition vraiment enfantine; dans l'*Adoration des mages*, le défilé d'animaux chargés d'étranges petites valises est d'une puérilité qui touche presque au grotesque. Les physionomies sont fréquemment banales et les attitudes figées ; même la figure de Marie dans l'*Adoration des mages* et dans le *Mariage de la Vierge* est insignifiante et n'a aucun caractère. Enfin,

lorsque, ayant bien examiné les œuvres en détail, je m'éloigne un peu et cherche à dégager une impression d'ensemble, voici que de nouveau Luini triomphe. Il y a tant de si jolis tons si habilement nuancés, tant de douceur et de suavité partout répandues que je ne songe plus à critiquer. Je suis conquis, comme par ces musiques dont je sais les défauts et la médiocrité, mais qui me prennent à la première mesure, dès que je les entends. Je ne remarque plus les erreurs qui m'ont choqué; mon regard seulement s'arrête sur les choses exquises que Luini, ici comme ailleurs, a prodiguées. Dans l'*Adoration des mages*, par exemple, j'oublie le mauvais arrangement des groupes pour ne plus admirer qu'un beau page à tête léonardesque ou que les petits anges de la voûte. C'est d'ailleurs dans ces figures séparées qu'a toujours excellé Luini. Et je crois bien que je donnerais les grandes fresques du chœur pour la *Sainte Catherine* ou les *Anges* de la sacristie.

Nulle part l'âme du peintre, sa douce et tendre philosophie, sa foi souriante ne se devinent mieux qu'ici. Et il semble que, dans cet asile un peu isolé du monde, il ait échappé davantage au joug du Vinci et plus simplement laissé parler son cœur. On pressent ce que Luini, livré à lui-même, aurait pu devenir ; et l'on se dit que peut-être l'école de Milan, sans la venue de Léonard, se serait élevée aussi haut que les autres écoles italiennes et aurait eu en lui l'égal de Titien, du Corrège ou de Raphaël. Mais le grand Florentin n'eut qu'à paraître pour triompher. Toutes les sèves originales se tarirent. Les qualités de santé, de robustesse et de grâce des vieux maîtres lombards s'évanouirent comme par enchantement devant une gloire aussitôt devenue tyrannie. Les artistes ne songèrent qu'à imiter l'inimitable ; ils ne peignirent plus un visage sans lui donner le sourire et les yeux énigmatiques de la *Joconde*. Cette influence est si marquée dans les tableaux de Luini que plusieurs d'entre eux furent longtemps attribués au Vinci.

Dans ses fresques au contraire, Luini sauvegarda davantage son indépendance. Rien n'est plus différent, en effet, de la peinture longuement méditée et minutieusement retouchée du subtil Léonard que l'art de la fresque, rapide, jaillissant, primesautier, tout d'inspiration, où il faut travailler sur l'enduit frais qui ne permet ni l'hésitation ni la retouche. L'un, sur la toile, s'est efforcé de rendre les sentimens les plus mystérieux de

l'âme et d'exprimer par le dessin et la couleur toute la complication savante de son cerveau; l'autre a badigeonné les murs des églises en simple et fidèle ouvrier d'art qui aime son métier et ne vit que pour lui. Luini n'était pas un intellectuel; il a donné ses œuvres comme les beaux arbres de son pays donnent leurs fruits juteux et savoureux. Cela se voit surtout dans ses travaux de jeunesse, quand il n'a encore subi aucune influence étrangère, par exemple dans ce *Bain des Nymphes* dont la facture si libre et si moderne rappelle parfois Puvis de Chavannes et Renoir. Quel charme naïf chez ces jeunes filles qui sortent du bain ou se déshabillent pour y entrer! Leurs membres musclés, leur chair souple et veloutée, tout en elles crie la joie de respirer sous un ciel heureux. C'est que Luini était aussi un sage. A une époque où la guerre et la peste ravageaient le Milanais, il trouva le moyen de vivre dans une sorte de rêve, ignoré au point que nous ne connaissons guère sa biographie que par les dates de ses toiles et de ses fresques. Soit par nécessité, comme le voudrait la légende, soit peut-être simplement par désir de tranquillité, il se plut surtout dans la calme retraite des cloîtres où, pour une somme sans doute infime, mais dégagé des soucis matériels, il pouvait se donner entièrement à la profession enchantée, *la mirabile e clarissima arte di pittura*. Il aima particulièrement le sanctuaire de Saronno où il semble avoir fait deux longs séjours. Nulle part, en tout cas, je ne me suis senti si près de lui. Déjà, le 4 octobre 1816, Stendhal y était venu pour voir ces fresques « si touchantes » qu'il déclare avoir « tant admirées. » Comment a-t-il pu dire, un autre jour, à propos de la beauté lombarde, « qu'aucun grand peintre ne l'a rendue immortelle par ses tableaux, comme le Corrège fit pour la beauté de la Romagne et Andrea del Sarto pour la beauté florentine. » Sans relever l'étrangeté de ces comparaisons, quelle injustice pour Luini! Je trouve au contraire que celui-ci a parfaitement fixé cette beauté dont parle Manzoni *molle a un tratto e maestosa che brillà nel sangue lombardo*, cette race, à la fois douce et robuste, et surtout ces femmes aux formes opulentes, aux yeux langoureux, aux narines frémissantes, aux joues fraîches que l'on devine moelleuses au toucher comme la pulpe d'un fruit mûr.

Stendhal, en parlant ainsi, oubliait également Léonard qui, au sortir de la suave mais un peu austère Toscane, sentit

profondément la séduction de la Lombardie. Seulement, il y ajouta cet idéalisme raffiné et ce souci d'élégance qui est l'essence même de l'art florentin. Chaque artiste interprète la réalité avec sa vision personnelle. Vérité banale que Gœthe exprime en une formule un peu lourde, au moins dans la traduction : « La réalité est le sol nourricier où s'épanouit cette merveilleuse plante de l'art dont la racine doit plonger dans le réel, mais dont la tige doit fleurir dans l'idéal. » Suivant les tempéramens, la tige fleurit plus ou moins haut. Les fleurs de Luini sont à la portée de nos mains ; nous pouvons facilement les cueillir et en respirer les parfums.

III. — NOVARE

Pourquoi m'étais-je toujours méfié de Novare? Il y a ainsi des villes, comme des personnes, que nous évitons pendant des années sans en savoir au juste la raison et que nous regrettons ensuite d'avoir si longtemps ignorées, lorsqu'une circonstance fortuite les met sur notre chemin. Dans mon esprit, Novare m'apparaissait comme une triste et banale ville de plaine, loin de toute montagne et de tout fleuve, surmontée d'un affreux dôme, et dont le principal intérêt était un excellent buffet aux caves renommées, dans une grande gare toujours encombrée de trains, au point de jonction de nombreux embranchemens.

Cette année, obligé par mon itinéraire de m'y arrêter quelques heures, je comptais en profiter pour la visiter rapidement. Et voici que je viens d'y vivre deux agréables journées, logé dans un vieil hôtel où les chambres sont plus vastes que tout un appartement parisien, où la cuisine et les vins sont de premier ordre. La ville est animée et bien bâtie ; et comme ses promenades sont très belles, je me suis facilement consolé de la pénurie d'œuvres d'art.

Certes, il y a un antique baptistère et une église romane ; malheureusement, il ne reste presque plus rien de la basilique primitive qui s'est peu à peu transformée en une riche construction moderne avec un atrium de colonnes corinthiennes en granit du Simplon. Il y a aussi l'église San Gaudenzio et son fameux clocher d'Antonelli dont les Novarois s'enorgueillissent et qui est presque aussi laid que l'édifice élevé par le même architecte à Turin. J'aurais pu également

trouver dans les églises et les collections publiques ou particulières des tableaux de Ferrari ; mais, sur le chemin de Varallo, à quoi bon rechercher les œuvres secondaires de ce peintre? J'ai préféré occuper mes loisirs à flâner dans les petites rues et surtout à faire le tour de la ville.

Parmi les très nombreuses cités italiennes qui ont transformé leurs remparts en avenues ombragées, je n'en connais aucune qui ait su en tirer un meilleur parti. Ce n'est pas ici un simple boulevard circulaire, planté de marronniers que brûle l'été et dont l'aspect est si lamentable en septembre; c'est une véritable ceinture de jardins et de pelouses avec des arbres superbes. Autour des ruines du château aux murailles rouges couvertes de lierre, il semble qu'on erre à travers les allées d'un vieux parc. Au Nord et à l'Ouest, la vue s'étend jusqu'à la merveilleuse ligne des Alpes déployées en éventail autour des campagnes lombardes; c'est presque le même panorama qu'on aperçoit des toits de la cathédrale de Milan et qui arracha ce cri à Élisée Reclus : « Quand par une claire matinée de soleil, on voit, du haut du dôme de Milan, la plus grande partie de l'immense amphithéâtre se dérouler autour de la plaine verdoyante et de ses villes innombrables, on peut s'applaudir d'avoir vécu pour contempler un tableau si grandiose. » D'ici, on distingue même mieux le massif du mont Rose qui, par les temps clairs, se détache très net à l'horizon. Parfois, aux heures chaudes de la journée, lorsque les premières montagnes sont noyées dans la brume, il émerge seul, ainsi qu'une terre de rêve au milieu de je ne sais quel océan; et, le soir, quand l'ombre bleue gagne déjà la plaine, il flamboie tout rose, presque irréel, fleur vermeille dans le crépuscule.

Les chutes du jour, contemplées du haut de ces jardins de Novare, s'emplissent de sérénité. Et je n'ai gardé que le mauvais souvenir d'un concert où la fanfare municipale, entre deux airs de la *Tosca* et de la *Bohême*, exécuta le finale de l'*Or du Rhin*. Dans le Wagner comme dans le Puccini, fit rage un admirable, mais terrible piston-solo, qui doit remporter les premiers prix aux concours, mais qui a l'étrange tort de considérer tous les morceaux comme des fantaisies écrites pour son instrument.

Quant aux soirées, elles sont délicieuses, dans ces jardins nocturnes propices aux ombres enlacées, lorsque s'avive le désir

qu'a toute âme d'une autre âme pour tromper l'angoisse d'être seule devant le mystère des choses. Autour des vieux arbres à demi défeuillés et des gazons déjà flétris, rôde l'odeur de l'automne qui, elle aussi, incline à l'amour par la mélancolie.

IV. — VARALLO

Rien n'est plus charmant que le trajet de Novare à Varallo. On marche d'abord au milieu des hautes ondulations des rizières dont les épis lourds et serrés sont couchés, par vagues, comme sous une houle soudainement figée. Une douce lumière argente la campagne matinale et se joue à travers la fine brume si caractéristique de ces régions toujours humides, brouillard impalpable mais partout présent où, selon le mot de Michelet, « flottent la fièvre et le rêve. » A l'horizon, les montagnes sont imprécises; à peine distingue-t-on la ligne neigeuse des grandes Alpes.

A Romagnano, les collines commencent brusquement et, très vite, s'élèvent. On rejoint la Sesia dont on remonte le cours jusqu'à Varallo. Ce val, l'un des plus beaux de ceux qui descendent du massif du mont Rose, est à la fois fertile et industriel. Des arbres fruitiers, des vignes plantureuses aux épaisses guirlandes, des forêts de châtaigniers donnent à tout le pays un aspect verdoyant. Peu de fermes isolées, mais de gros bourgs avenans et prospères, suivant la mode italienne. Déjà Tacite, dans sa *Germania*, remarquait que les habitans de l'autre versant des Alpes espacent leurs maisons, alors que les Latins les réunissent le plus qu'ils peuvent pour former des villages, avec un souci constant de l'alignement et de l'effet d'ensemble. Ceux-ci ont toujours eu pour idéal la vie urbaine, la cité. Tout l'instinct aimable et social de la race est dans ces groupemens qui assurent plus de facilités d'existence et plus d'occasions de gaieté. Les populations que nous croisons sur la route ou dans les hameaux sont saines, riches, heureuses de vivre. Les paysannes portent de curieux costumes aux couleurs éclatantes ; elles nous sourient au passage ou nous saluent d'un geste gracieux. On sent que tous ces gens aiment le soleil et qu'il suffirait de quelques gouttes de pluie ou d'un peu de brouillard pour qu'il n'y ait plus personne dehors. Les

Italiens pourraient prendre la devise de certains cadrans solaires : *Sine sole sileo.*

A partir de Borgosesia, les montagnes se resserrent, la vallée devient plus pittoresque. Et bientôt apparaît Varallo, dans une splendide position. Ses toits clairs se tassent au fond de la gorge, dominés par de vertes collines derrière lesquelles surgissent de hautes montagnes. L'aspect de la ville est très particulier. Bien que l'on soit près du mont Rose, on n'a pas l'impression des bourgs alpestres. On trouve des maisons vastes et bien construites, des magasins importans, des marchés en plein air avec de riches étalages de fleurs et de fruits. Il y a aussi de grands et modernes hôtels; mais aucun ne vaut l'antique auberge qu'on m'avait indiquée et dont la réputation centenaire se justifie toujours. On y prend ses repas sur une terrasse au décor vieillot, ombragée de vignes-vierges, suspendue en quelque sorte au-dessus de la Sesia, juste à l'embouchure du torrent Mastellone dont les truites célèbres figurent à chaque menu. Tout d'ailleurs y est exquis : poissons, perdreaux, pêches, raisins, sont parfumés comme chez moi, dans cette vallée de la Drôme chère aux gourmets, où le Dauphiné et la Provence se mêlent pour offrir ce que leur sol a de meilleur. Une fois de plus je trouve une ressemblance à bien des points de vue frappante entre mon pays et les régions des Alpes italiennes situées à ces mêmes altitudes de quatre à huit cents mètres. L'an dernier, j'avais eu cette sensation dans le Cadore, d'où Titien envoyait à son cher Arétin des gibiers et des fruits qui faisaient l'orgueil de la table la plus délicate de Venise...

La renommée de Varallo tient surtout à son Sacro Monte qui, de tous les sanctuaires de la contrée, est le plus important et le plus curieux. Il se dresse au-dessus de la ville, au sommet d'une colline boisée sur laquelle il forme une véritable cité. Vu de la vallée, quand on approche de Varallo, il rappelle ces bourgades de Toscane ou d'Ombrie dont les blanches murailles couronnent les coteaux tapissés d'oliviers. Le moine qui fonda ce pèlerinage, à la fin du xve siècle, eut l'ambition d'en faire la nouvelle Jérusalem, et la montagne qui le porte devait, aux yeux des fidèles, représenter le Golgotha. On y monte en une demi-heure, par un chemin assez rude, aux cailloux pointus, mais à l'abri des plus vénérables châtaigniers qui se

puissent voir. Rien n'est beau comme ces bois de vieux châtaigniers, parure des Alpes piémontaises : sous leur large frondaison, l'air et la lumière ne cessent de circuler ; entre les troncs, si vigoureux que rien ne peut vivre près d'eux, il n'y a pas de fourrés ni de ces coins humides encombrés d'une végétation parasite, où l'on sent grouiller tout un monde de reptiles et d'insectes ; l'ombre y est nette et claire, et le soleil seul, à travers les branchages, la troue de ses rais d'or.

Du sommet, la vue s'étend sur tout le Valsesia et sur les hauteurs qui le dominent. J'avoue que j'ai préféré jouir de ce panorama au lieu d'entrer dans chacune des quarante-cinq chapelles où des groupes en terre cuite peinte et des fresques reconstituent plus ou moins artistiquement les divers épisodes de l'histoire du Christ. J'ai simplement, au passage, regardé celles que décora Ferrari. Car, autant que pour le paysage, je suis venu à Varallo pour le plus célèbre de ses enfans, le bon peintre Gaudenzio Ferrari qui naquit à Valduggia, tout près d'ici, et habita Varallo pendant la plus grande partie de sa vie. Voilà encore un de ces artistes qui, dans tout autre pays, serait illustre. Mais l'Italie est si riche qu'elle l'a un peu dédaigné. Sa gloire n'a guère franchi la contrée où, il est vrai, la plupart de ses œuvres sont demeurées.

On a déjà une idée du talent de Ferrari quand on a vu ses tableaux de Novare, de Canobbio et de Côme, ses fresques de Verceil et de l'île d'Orta, et surtout cette magnifique coupole de Saronno, que j'ai admirée l'autre jour, et que l'*Histoire de l'Art* d'André Michel met au rang des principaux monumens de la peinture italienne en la comparant à celle du Corrège. Mais on ne peut vraiment le connaître qu'à Varallo et, spécialement, dans la petite église de S. Maria delle Grazie qui s'élève au pied de la montée du sanctuaire. C'est là que bat encore son cœur, sur cette place ensoleillée où l'on conserve sa maison et où ses concitoyens lui dressèrent une statue, voulant honorer, ainsi que le déclare l'inscription, celui qui s'est immortalisé « nell' arte del dipingere e del plasticare. » Si cette formule se comprend sur le chemin du Sacro Monte, — puisque l'artiste mit la main à quelques statues des chapelles, — elle est, d'une manière générale, trop ambitieuse. Ferrari ne peut prendre rang que parmi les peintres, mais à un rang très honorable ; et sans aller jusqu'à le compter, comme Lomazzo, parmi les sept

plus grands maîtres de l'époque, il est juste de rendre hommage à ses mérites.

Avant d'entrer à S. Maria delle Grazie, j'ai voulu voir un de ses tableaux qui orne l'autel de l'église paroissiale, bâtie, au milieu de la ville, sur un rocher où l'on accède par un pittoresque escalier. Une inexactitude de Burckhardt pourrait laisser croire qu'il y a deux églises possédant un *Mariage de sainte Catherine* ; mais la Collegiata et San Gaudenzio ne sont qu'un même édifice. Ce tableau à six compartimens est d'une parfaite harmonie. Le Christ est très beau ; rarement fut mieux rendu ce corps sans vie qui pourtant n'est pas un cadavre puisqu'il doit ressusciter ; le fragment central représentant le mariage de sainte Catherine est également délicieux de composition et de couleur.

Mais c'est dans la fresque, comme Luini, que triomphe Ferrari, et son chef-d'œuvre est, à S. Maria delle Grazie, le vaste retable peint sur le jubé. La paroi est divisée en vingt et un panneaux retraçant l'histoire du Christ. L'ensemble n'est pas du tout monotone ; chacun des épisodes sacrés offre une remarquable variété d'exécution. A les regarder de près, il semble que Ferrari, sauf pour le dessin et la grâce, l'emporte sur Luini. Il a plus de mouvement et de puissance. Par momens, j'ai songé à Signorelli. On trouve des détails d'un naturalisme assez osé ; je ne vais pas, comme Corrado Ricci, jusqu'à parler de « modernisme. » Le vêtement déchiré d'un des flagellans, les attitudes des apôtres regardant Jésus qui lave les pieds de l'un d'eux, les effets de lumière dans la scène de l'arrestation, entre autres exemples, indiquent ses recherches et son souci de la vérité. Il lui arrive même d'exagérer. C'est ainsi que dans la grande fresque du Crucifiement, il y a de nombreux détails inutiles ou même ridicules : le diable qui torture le mauvais larron, le petit chien qui saute au premier plan, nuisent à l'émotion. On sent l'artiste ballotté entre les tendances naturalistes qu'il devait à ses origines et l'idéalisme des nouvelles écoles du centre de l'Italie ; mais ce qui justement lui assure une place à part, c'est d'avoir résisté au joug du Vinci. Quand il meurt, en 1546, on peut dire que la peinture lombarde a vécu.

V. — VARÈSE

Ce n'est pas au bord du lac de Varèse, comme une phrase un peu ambiguë le laisserait croire, que Taine souhaita d'avoir une maison de campagne ; il ne s'approcha même pas de ses rives et se contenta de le regarder de la route qui mène à Laveno. Ce fut le lac Majeur qui l'enthousiasma au point de désirer y vivre, le préférant au lac de Côme dont il ne sut pas goûter la volupté. Mais je comprendrais que la ville de Varèse eût fixé son choix, car elle est charmante et ses environs comptent parmi les coins les plus ravissans de la Lombardie. Gaie, prospère, animée, parfois même grouillante aux jours de ses célèbres marchés et de ses courses de chevaux, les Milanais l'ont adoptée comme une de leurs villégiatures préférées et y ont fait construire de riches villas. En dehors de ces périodes de fête, comme elle est ignorée des touristes, on peut y paresser tout à son aise et savourer le calme majestueux de son jardin public, l'un des plus beaux qui soient dans l'Italie du Nord. C'est le parc de l'ancienne Corte que le duc François III de Modène avait édifiée au XVIIIe siècle. Planté dans le vieux style italien, il est infiniment noble et sévère. Des charmilles centenaires encadrent de larges pelouses. Je me rappelle l'avoir vu jadis, au printemps, quand les camélias, les marronniers, les lilas, les magnoliers d'Australie aux souples fleurs blanches l'emplissaient de leurs jeunes parfums. Aujourd'hui, les senteurs moins fortes, mais plus subtiles de l'automne enfièvrent les bosquets. Dans le fond, une hauteur ombragée de sapins et de pins parasols donne à ce jardin plus de caractère encore et plus de grandeur; de cette terrasse, la vue s'étend sur tout le lac de Varèse et jusqu'à la chaîne des Alpes occidentales que domine toujours le mont Rose. En se retournant, on aperçoit, par-dessus les toits de la ville, la Madonna del Monte et, plus loin, le Campo dei Fiori, qui surplombe de mille mètres la plaine, incomparable belvédère où, depuis quelques jours, hélas! on monte en funiculaire. Déjà un chemin de fer à crémaillère avait déshonoré l'illustre pèlerinage de la Madonna que l'on gravissait jadis à pied ou en charrette à bœufs, par un rude chemin de croix aux interminables lacets. Comme on savourait mieux alors la joie de s'élever peu à peu et de décou-

vrir à chaque tournant une plus vaste étendue! Du sommet, le panorama est grandiose. Le regard embrasse toute la Lombardie jusqu'à Milan que l'on devine à l'horizon. On distingue six lacs : à gauche, celui de Côme; devant soi, celui de Varèse; à droite, les petits lacs de Biandronno, de Monate et de Comabbio; enfin, très loin derrière eux, deux morceaux du Majeur. C'est sans doute ce qui faisait compter jusqu'à sept lacs par Stendhal qui s'écriait: « Ensemble magnifique... on peut courir la France et l'Allemagne sans avoir de ces sensations-là! » Il est certain que peu de vues sont aussi splendides, surtout vers le soir, quand les masses d'eau miroitent au soleil couchant comme des reliquaires d'or. Mais, malgré son cri d'admiration, ce jour-là, 24 juin 1817, Beyle était profondément triste, triste au point de regarder à peine les femmes qui l'accompagnaient dans sa promenade et dont deux au moins, nous dit-il, étaient très belles. « N'ayant pas le temps d'être amoureux d'aucune d'elles, je le suis de l'Italie. Je ne puis vaincre ma mélancolie de quitter ce pays... » Et sans doute il était sincère ; mais à ce regret se joignait un souvenir qui lui mettait aux lèvres un goût d'amertume. Il se rappelait une autre ascension, faite six ans avant, par un beau matin d'octobre « où le soleil se levait environné de vapeurs, où les coteaux inférieurs paraissaient des îles au milieu d'une mer de nuées blanches. » Comme il montait allégrement alors ! Il allait retrouver Angelina Pietragrua qu'il avait connue dans sa jeunesse, qu'il venait de revoir plus belle encore que son amour l'avait imaginée pendant les années de séparation, et qui s'était enfin donnée à lui. Mais, hélas! la Madonna del Monte ne fut guère favorable aux amans. Bien que le frère du curé lui eût confié la *benedetta chiave*, la clef de la porte qui faisait communiquer son appartement avec le péristyle de l'église, il ne put rejoindre la jolie Milanaise. Soit pour exciter son amour, soit réellement parce que la jalousie de son mari était éveillée, elle s'arrangea pour lui échapper. Sur cette terrasse d'où je contemple l'admirable panorama, Beyle médita sur l'amour et attendit vainement celle qu'il devait plus tard traiter de « coquine. » Un siècle après, presque jour pour jour, je ne sais quelle grâce plus émouvante ce souvenir ajoute au paysage, à ce paysage que ses yeux, fixés ailleurs, regardaient mais ne voyaient pas.

VI. — CÔME

Comment quitter la Lombardie et repasser les Alpes sans m'arrêter au bord de ce Lario où j'ai si souvent promené mes flâneries et mes rêves qu'il me semble y avoir vécu des années? Mais, cette fois, au lieu de séjourner à Bellagio ou à Cadenabbia, je veux rester à Côme même et subir le charme de cette ville qui est plus aujourd'hui la cité de Volta que celle de Pietro da Bregia, l'architecte du Dôme et du Broletto, mais où l'on peut encore trouver de pures joies d'art.

Je me souviens d'avoir, à la suite de Maurice Barrès, raillé Taine qui, dans son *Voyage en Italie*, réserve plus de pages à la cathédrale de Côme qu'au lac sur les rives duquel il arrivait. Et certes, je ne me dédis pas entièrement, car le chapitre de Taine reste bien amusant. Quand l'auteur quitte Milan, il exulte : « Après trois mois passés devant des tableaux et des statues, on est comme un homme qui pendant trois mois a dîné tous les jours en ville ; donnez-moi du pain et pas d'ananas. On monte en chemin de fer l'esprit léger, sachant qu'à l'arrivée on trouvera des eaux, des arbres, des montagnes véritables, que les paysages n'auront plus trois pieds de long et ne seront plus enfermés dans quatre baguettes d'or... » Et, le lendemain, après avoir fait le tour du lac sans descendre de bateau, il consacre une courte page aux merveilles qu'il a eues sous les yeux et qu'il semblait désirer avec tant d'ardeur ; puis il ne résiste pas à la tentation d'aller visiter le Dôme et il écrit tout un chapitre où il disserte longuement sur l'heureux mélange de l'italien et du gothique et sur l'esprit de la Renaissance.

Maintenant que j'ai pu regarder en détail cette cathédrale, je comprends l'enthousiasme de Taine. Même à la fin d'un voyage d'Italie, elle peut retenir et séduire le touriste en quête de beauté. A côté du si joli Broletto de marbre tricolore, dont on dut amputer un tiers pour lui donner son plein développement, la façade est infiniment originale avec ses trois divisions marquées par des cordons verticaux de statues superposées. La partie médiane est particulièrement ouvragée et d'une grande richesse décorative. Le portail central, surmonté d'une rangée de cinq hautes figures et d'une rosace entourée de niches, est flanqué, à gauche et à droite, d'élégantes et minces fenêtres au-

dessous desquelles sont les célèbres statues assises des deux Pline. Je remarque qu'il y a partout abondance de statues; les bords des fenêtres en sont eux-mêmes garnis ; on en compterait peut-être une centaine sur cette façade qui, à cause des vastes espaces plats, paraît au premier abord presque nue. Les détails d'architecture sont tantôt gothiques, tantôt renaissance; rarement se voit mieux, matérialisée dans le marbre, la lutte des tendances qui se partagèrent le xve siècle. Ces œuvres de transition ont d'ailleurs une simplicité et une vigueur d'accent qui témoignent d'un art jeune et sain. Sans doute, comme Taine le constate, des naïvetés, des imitations trop littérales des formes réelles indiquent un esprit qui n'a pas encore atteint tout son essor ; les cambrures exagérées, les chevelures surabondantes montrent les excès et la sève irrégulière de l'invention ; mais ce désir de rendre et d'exprimer la vie a, dans ses gaucheries, plus de séduction que bien des perfections trop savantes et trop froides. Du reste, ainsi que je l'ai noté déjà tant de fois, la sculpture lombarde est surtout ornementale et n'a pour but que de concourir à l'effet d'ensemble; les artistes sont des décorateurs plus que des statuaires. On s'en rend encore mieux compte devant les deux portes qui s'ouvrent sur les côtés de la cathédrale. Celle du midi serait de Bramante ; bien qu'on l'ait contesté, il me semble qu'elle porte sa marque : l'ampleur du dessin, la sobriété des détails, la fermeté des lignes, la noblesse de l'ensemble sont en tout cas dignes du grand architecte. J'en ai une nouvelle confirmation en regardant l'autre porte, celle des frères Rodari, que l'on appelle généralement la Porta della Rana, à cause d'une grenouille sculptée dans l'un des piliers. On devine que les deux artistes lombards ont voulu faire mieux que le modèle dont ils s'inspiraient ; ils n'ont réussi qu'à faire plus riche et plus touffu, trop riche et trop touffu. Pourquoi, sur l'entablement, ces figures et cette niche surmontée à son tour de statues? Pourquoi ces immenses colonnes ciselées et chargées d'ornemens comme des supports d'autel ? Je reconnais bien là les mains et l'esprit des artisans qui travaillèrent au Dôme de Milan ou à la Chartreuse de Pavie...

Mais ne faisons pas comme Taine et donnons ces dernières heures au lac. A la fin de mars dernier, revenant de Tolède et des âpres plateaux de Castille, j'éprouvai une telle allégresse physique en arrivant sur ces bords que jamais ils ne m'avaient

paru aussi beaux; je déclarai qu'à la neuve saison, mieux qu'à l'automne, s'en goûtait le charme prenant. Ce n'est vrai qu'à un point de vue : la joie des yeux est plus complète au printemps. A travers l'atmosphère que n'ont pas encore souillée toutes les poussières de l'été, les moindres détails du sol apparaissent. Les collines, qui ferment si harmonieusement les rives sans les emprisonner, se colorent de nuances plus délicates; elles dessinent mieux leurs courbes fines et leurs souples ondulations; les arbres défeuillés ne les cachent pas sous le ton uniforme de leur ramure. La neige, qui recouvre encore les cimes, détache les crêtes et les pics sur l'azur et fait en même temps le plus émouvant contraste avec les arbres en fleurs. Et parfois l'on peut voir, au flanc de la même montagne, les pêchers agiter leurs écharpes roses, au-dessous des forêts saupoudrées de givre, comme dans les contes de Noël.

Mais la profonde poésie de ce lac, son incomparable séduction voluptueuse ne se déploient vraiment qu'en septembre, quand la langueur et les parfums de l'été finissant flottent autour de nous en un perpétuel encens. Dans les allées embaumées des jardins, on songe aux bosquets du Tasse où, sous la persuasion odorante des fleurs, un héros sentit sa haine faire place à l'amour. Si d'autres lacs sont trop froids et trop étrangers à nos sentimens, celui-ci est plutôt trop soumis à nos désirs et trop favorable à notre sensualité. Les vrais amans y souffrent parfois de tant d'inutiles complicités et de joies qu'ils ne tirent pas entièrement de leur propre ardeur.

J'ai voulu retourner à pied jusqu'à Cernobbio pour revoir la villa d'Este, refaire le chemin que j'avais parcouru la première fois que je vins à Côme. En douze années, que de changemens ! Une multitude de maisons se sont élevées au bord de la route qui semble aujourd'hui la rue d'une seule ville s'étendant tout au long du rivage. Le progrès est toujours hostile à la nature et ennemi du pittoresque. Bientôt on ne marchera plus qu'entre des murs. Et comme la chaussée sera de plus en plus encombrée par les tramways et les automobiles, il faudra renoncer à cette promenade jadis délicieuse. Ah! l'heureux temps où ces coins étaient si tranquilles, où l'on croisait seulement de paisibles touristes et de beaux équipages, où même, lorsqu'on longeait des propriétés privées, les arbres et les fleurs se penchaient si aimablement par-dessus les terrasses et à

travers les grilles qu'on avait l'illusion de suivre les allées d'un parc ! Pauvres verdures d'aujourd'hui, que vous avez l'air honteux et misérable sous votre linceul poussiéreux ! Hélas ! rives trop magnifiques, c'est la rançon de votre beauté qui mourra de sa gloire même, comme ce laurier des Iles Borromées sur lequel Bonaparte, à la veille de Marengo, aurait, d'après la légende, gravé le mot de *Victoire*, et qui ne put survivre aux mutilations de ses trop fervens admirateurs !

Pour trouver un peu de calme, il faut se réfugier sur la côte orientale, vers Torno où s'arrête la route carrossable, et prendre le sentier muletier qui conduit à la villa Pliniana. Là, c'est la solitude, comme au temps de Pline. Celui-ci possédait au moins trois maisons de campagne sur ce lac. Celles qu'il appelait Tragœdia et Comœdia, à cause de leur situation, l'une sur la hauteur, l'autre tout près de l'eau, « l'une portée sur des cothurnes et l'autre sur d'humbles socques, » devaient être aux environs de Lenno où des fûts de colonnes et des chapiteaux immergés témoignent de l'existence de somptueux édifices. La troisième s'élevait sur l'emplacement de l'actuelle villa Pliniana, à côté de la source intermittente qui l'intrigua si fort et au sujet de laquelle il énumère, dans une lettre à Licinius Sura, toutes les explications qui lui semblaient plausibles du phénomène. C'est un des lieux les plus farouches de ces bords d'habitude si amènes ; et l'on comprend que ce cadre hostile, presque mystérieux, ait ajouté à l'étonnement et à l'effroi des anciens. Seul le lac sourit entre les troncs noirs des cyprès. Il palpite doucement dans la clarté du plein midi éblouissant, ainsi que l'a dépeint Carducci :

... palpitò il lago di Virgilio, come
velo di sposa
che s'apre al bacio del promesso amore.

De ce coin solitaire, si près de Côme et si désert, où ne parviennent pas les échos des rives aujourd'hui trop bruyantes, c'est un peu du lac de Virgile et de Pline que je vois frémir sous l'ardente lumière, dans la langueur de l'automne, comme frémissait tout le Lario, il y a deux mille ans, sous un plus jeune soleil, dans un décor moins apprêté.

GABRIEL FAURE.

AUTOUR D'UNE MISSION DIPLOMATIQUE[1]

1799

I

Durant la soirée tragique du 21 décembre 1798, qui vit le roi de Naples Ferdinand IV et sa femme la reine Marie-Caroline s'enfuir de leur capitale à l'approche des Français et s'embarquer avec leur famille sur un navire anglais commandé par le contre-amiral anglais Nelson, une chaise de poste sortait de la ville à la faveur de la nuit, tandis que par les rues populeuses qu'elle avait évité de traverser grondait l'émeute dont les souverains s'étaient effrayés, non moins que de l'invasion qui menaçait leurs États et qui les avait décidés à se réfugier en Sicile. Elle emportait le marquis de Gallo, ministre des Affaires étrangères du gouvernement napolitain. Il se dirigeait par Caserte vers Manfredonia, petit port situé sur l'Adriatique où il devait s'embarquer pour Trieste et de là gagner Vienne. Il était chargé d'une mission urgente et

(1) Les principaux élémens de cette étude m'ont été fournis par l'intéressant ouvrage que le marquis di Somma di Circello a consacré à la mission du marquis de Gallo (Napoli, 1910) et par les rapports inédits du chevalier de Bray, envoyé de Bavière à la cour de Russie, dont divers extraits m'ont été communiqués par le colonel d'état-major belge, F. de Bray, qui prépare la publication des *Mémoires* de son aïeul et nous en a donné déjà le premier volume. J'ai consulté aussi ceux du duc de Gallo parus à Naples en 1888. Mais ils sont à peu près muets sur la Mission de Saint-Pétersbourg et ce silence ne peut s'expliquer que par la répugnance de l'auteur à en révéler les détails, alors qu'elle avait échoué. Il est à remarquer que les précédens historiens, et même le savant et regretté Albert Sorel, semblent l'avoir ignorée.

confidentielle auprès de l'empereur d'Autriche. Elle avait pour objet d'obtenir de lui qu'il vînt au secours de son beau-père, le roi de Naples, dont l'armée de la République venait d'envahir les États à la suite de la désastreuse campagne qu'il avait entreprise pour chasser de Rome les Français qui occupaient cette ville.

Il semble au premier abord qu'une telle mission, confiée à un diplomate pourvu d'expérience et d'habileté autant que l'était le marquis de Gallo, devait être couronnée de succès, surtout si l'on se rappelle que la maison de Naples était liée à la maison d'Autriche non seulement par un traité d'alliance, mais encore par plusieurs unions de famille. La reine Caroline était Autrichienne, née comme la reine de France Marie-Antoinette du mariage de l'empereur François Ier avec l'illustre Marie-Thérèse. Sa fille aînée avait épousé l'archiduc François qui régnait maintenant sous le nom de François II, et sa fille cadette l'archiduc Ferdinand, devenu peu après grand-duc de Toscane. Enfin, l'archiduchesse Marie-Clémentine, fille de Léopold II, était la femme de François de Bourbon, héritier de la couronne des Deux-Siciles. Mais, au-dessus des liens de famille, il y a la raison d'État et le marquis de Gallo ne se dissimulait pas qu'à Vienne elle serait opposée à ses sollicitations.

Le roi de Naples en marchant sur Rome avait commis la plus grave des fautes. Non seulement il avait violé spontanément et sans motifs le traité de paix récemment conclu avec la République française, contrariant par ce coup de tête les visées et les calculs de l'Autriche, mais encore il avait négligé de consulter l'Empereur, son gendre et son allié. Or l'alliance qui existait entre eux depuis le 19 mai précédent était purement défensive. La convention stipulait que les alliés ne se devaient aide et secours que si l'un d'eux était attaqué et le roi de Naples n'ignorait pas que, s'il prenait l'offensive, il ne serait pas secouru. L'expédition de Rome constituait donc, en même temps qu'une imprudence, un manquement à la foi des traités.

Ce n'était pas le premier dont l'Autriche eût à se plaindre. Après s'être allié à elle, Ferdinand, sans la prévenir, s'était engagé envers l'Angleterre à confier à la flotte napolitaine la surveillance et la garde de la Méditerranée. Le gouvernement autrichien s'était offensé de cet arrangement conclu en dehors de lui et il en gardait rancune au roi de Naples. Que serait-ce

donc quand il apprendrait les tristes résultats de l'expédition de Rome? Le baron de Thugut, premier ministre impérial, ne s'étant jamais montré favorable aux souverains de Naples, quoique, au dire de la reine Marie-Caroline, la mère de celle-ci, l'impératrice Marie-Thérèse, eût été sa bienfaitrice, ne pouvait-on craindre qu'il ne trouvât dans les circonstances actuelles l'occasion de donner libre cours à la malveillance qu'à plusieurs reprises il avait manifestée? Ces difficultés, le marquis de Gallo les prévoyait. Mais elles ne le décourageaient pas et, malgré tout, il ne désespérait pas du succès de sa mission.

Ambassadeur des Deux-Siciles à Vienne pendant plusieurs années et jusqu'au jour où son maître l'avait rappelé à Naples pour lui confier le ministère des Affaires étrangères, Mastrilli, marquis puis duc de Gallo, connaissait à fond la cour impériale. Il y était en faveur depuis surtout qu'il avait traité pour elle avec le général Bonaparte et pris une part heureuse aux négociations qui avaient abouti au traité de Campo-Formio. Dès ce jour, il avait joui de l'entière confiance de l'empereur François. D'autre part, il possédait celle de la jeune impératrice. Elle n'oubliait pas qu'il avait été l'habile négociateur de son mariage avec l'archiduc et qu'elle lui devait d'être assise sur le plus beau trône du monde.

Au surplus, n'eût-il pas eu ces raisons pour accepter la mission dont il s'était chargé, il n'aurait osé se dérober aux supplications de la reine Marie-Caroline. Dans l'affolement où la jetaient les périls qui se dressaient de toutes parts autour de la dynastie napolitaine, elle avait fait un poignant et pressant appel à son dévouement et à son cœur, invoqué les souvenirs du passé, rappelé les services déjà rendus par lui à la maison de Naples et, au nom de ces services même, imploré son assistance en faveur de la famille royale et de l'État.

Alors âgé de quarante-six ans, Gallo n'était pas assez vieux pour pratiquer l'égoïsme et pour fermer l'oreille aux prières d'une femme, d'une reine qu'il servait depuis si longtemps. Sans se dissimuler les difficultés de la tâche dont elle le suppliait de se charger, il l'avait assumée, et maintenant, il s'en allait à Vienne confiant dans son étoile, puisant, dans le souvenir de ses succès de carrière, l'espérance de sauver son pays et la maison de Bourbon.

Le lendemain, dans la soirée, il était à Manfredonia. Il

devait y attendre un vaisseau de guerre qu'au moment où il quittait Naples, le ministre Acton avait promis de lui envoyer et qui devait le transporter à Trieste. Mais, à la même heure, dans la capitale napolitaine, la marine royale se trouvait subitement désemparée et immobilisée dans le port, par suite de la désertion d'une partie des équipages que la peur de l'invasion française faisait fuir de tous côtés. Le marquis de Gallo attendit en vain pendant une semaine le bâtiment qui lui avait été annoncé. Il se décida alors à partir par ses propres moyens et à se mettre en route à tous risques. Le 9 février, après un long séjour à Brindisi, il débarquait à Trieste, et le 15, il était à Vienne.

Dans la pensée de l'Autriche, la paix de Campo-Formio, à laquelle elle avait dû se résigner, n'était qu'une trêve à la faveur de laquelle elle parviendrait à renouer la coalition des puissances contre l'ennemi commun. C'était aussi la pensée de l'Angleterre. Elle n'avait pas approuvé les concessions faites au Directoire par le gouvernement impérial et, bien qu'elle ne dût pas prendre part au congrès de Rastadt qui allait s'ouvrir et fixer les possessions et les limites de l'Empire allemand, elle s'était flattée d'y exercer son influence à l'effet de provoquer une rupture qui remettrait en question les engagemens des uns et des autres. L'avortement de cette réunion diplomatique ne devait que trop favoriser ses desseins et encourager ses espérances. Le Piémont, Rome, les Pays-Bas, la Suisse, le royaume de Naples étant envahis par les Français ou à la veille de l'être, elle en avait profité pour entreprendre des démarches à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Naples, voire à Constantinople et partout où elle espérait être écoutée. Au moment où le marquis de Gallo arrivait dans la capitale autrichienne, ces démarches couronnées de succès commençaient à porter leurs fruits.

Si d'une part le roi de Prusse, le roi d'Espagne et le jeune roi de Suède Gustave IV, en paix avec la République, refusaient énergiquement de prendre les armes, d'autre part, l'empereur de Russie Paul Ier signait avec les Anglais un traité par lequel il s'engageait à envoyer en Suisse et en Italie 45 000 hommes formant deux armées dont l'une de 16 000 serait spécialement affectée à la défense des États napolitains. Disons en passant, pour ne pas y revenir, que celle-ci ne reçut pas l'emploi

auquel elle était destinée. Lorsqu'elle mit le pied en Italie, l'Autriche alléguant la nécessité, pour les coalisés, de porter d'abord tous leurs efforts sur le Nord de la péninsule, prit sur elle de la détourner de sa destination : ce fut même là un des griefs du roi Ferdinand contre le gouvernement impérial. Comme on l'a vu, il avait consenti à entrer dans la coalition et traité secrètement dans ce dessein avec les Cabinets qui s'y étaient engagés. Ainsi, tout se préparait pour la reprise des hostilités dont l'utilitaire Autriche se réservait de fixer l'heure. Si elle eût été prévenue à l'avance de l'intention du roi de Naples de marcher sur Rome, elle s'y fût opposée. Mais, nous l'avons dit, Ferdinand avait agi sans la consulter, et l'armée napolitaine était déjà en route, lorsque la nouvelle de l'expédition fut connue à Vienne.

En l'absence du marquis de Gallo, antérieurement rappelé à Naples, l'intérim de la légation des Deux-Siciles avait été confié à un chargé d'affaires, le chevalier Giansante. Ce diplomate eut à subir les premiers éclats de la colère dont fut saisi l'empereur François II, en apprenant la folle équipée de son beau-père, colère d'autant plus violente que le ministre Thugut s'était plu à l'exciter en laissant entendre à son souverain que, depuis longtemps, les ministres siciliens accrédités auprès des cours étrangères se répandaient contre la maison d'Autriche en propos malveillans et s'unissaient aux diplomates anglais pour la déconsidérer. L'Empereur n'était que trop disposé à prêter l'oreille à ces insinuations. Il savait le gouvernement anglais hostile à la politique d'agrandissement qu'il poursuivait en Italie. Il crut donc à ce que lui disait Thugut, encore que ce ne fût vrai qu'en partie. On trouve les preuves de sa crédulité et de son irritation dans le langage qu'il tint au chevalier Giansante.

Il lui reprocha durement la conduite du roi de Naples :

— La Cour que vous représentez, lui dit-il, a trompé ma confiance et n'en est plus digne. C'est pour s'affranchir de mon influence qu'elle a obéi aux suggestions de l'Angleterre, projeté cette expédition qui dérange tous mes plans et dont il n'est que trop aisé de prévoir l'issue. Puisqu'elle s'est fourrée dans ce guêpier à l'instigation des Anglais, c'est aux Anglais de l'en tirer. Pour moi, je ne saurais assumer la responsabilité d'un acte inexcusable et marqué au sceau de la folie.

A ce langage que nous reconstituons d'après les rapports diplomatiques, le chevalier Giansante ne pouvait répondre. Il dut courber la tête, n'ayant d'autre ressource que de le transmettre à sa cour et de le répéter quelques jours plus tard au marquis de Gallo lorsque ce diplomate fut rendu à Vienne.

Du peu que nous savons de la première audience que lui accorda l'Empereur, il faut retenir que c'est lui qui apprit à François II les désastreuses nouvelles qu'à peu de jours de là, les lettres éplorées de Marie-Caroline allaient apporter à sa fille : les défaites de l'armée napolitaine, la rentrée des Français à Rome, leur marche sur Naples et le départ de la famille royale pour Palerme. L'Impératrice était présente à cette entrevue. Au spectacle de la douleur que lui causait l'infortune de ses parens, son mari se montra sensible aux efforts qu'elle fit pour le convaincre de la nécessité de porter secours au roi son beau-père. Le langage qu'il tint à Gallo se ressentit plus encore de l'estime et de la confiance qu'il professait pour lui que de l'irritation dont s'était inspiré celui qu'il avait tenu à Giansante. Mais, après cette manifestation de l'amour filial, la politique reprit ses droits. Lorsque Gallo voulut aborder la question des secours, en démontrer l'urgence et en faire préciser la forme, l'Empereur allégua la nécessité d'y réfléchir, ajourna sa réponse et le renvoya à Thugut.

Reçu par ce ministre, et bien qu'ils fussent liés d'amitié, le diplomate napolitain entendit recommencer les plaintes et les reproches déjà formulés par l'Empereur. Thugut insista sur les conséquences funestes de la campagne entreprise par le Roi contre la France, funestes pour ses alliés comme pour lui. L'une de ces conséquences, et sans doute, il ne manqua pas de la faire valoir, pesait déjà sur la maison de Savoie dont l'expédition de Rome avait précipité les malheurs. Dans cette expédition, le Directoire avait cru voir la main de l'Autriche et le signal de la rupture du traité de Campo-Formio. L'armée de la République occupait alors le Piémont; elle tenait le roi de Sardaigne prisonnier dans Turin sa capitale, et le soupçonnant d'avoir participé à ce complot, il en avait profité pour annexer purement et simplement le Piémont à la France en obligeant ce malheureux prince à se réfugier dans son île de Sardaigne.

Aux argumens de Thugut, le marquis de Gallo opposa les siens. Ils se résumaient en un seul tiré des événemens dont

l'Italie était le théâtre. D'après lui, le Directoire depuis longtemps préparait l'envahissement des États napolitains. En marchant sur Rome, en occupant dans les États pontificaux les positions aptes à couvrir ses frontières, le roi Ferdinand n'avait fait que prévenir l'invasion qui le menaçait. Il aurait pu ajouter que, si son entreprise avait réussi, loin de le blâmer, on eût applaudi à son initiative.

Nous n'indiquons que les points principaux des discussions qui eurent lieu entre les deux diplomates, durant plusieurs conférences. En réalité, Thugut ne cherchait qu'à gagner du temps, l'Autriche étant résolue à ne guerroyer dans l'Italie méridionale que lorsque les Français auraient été chassés des pays qu'ils occupaient dans l'Italie du Nord, ce qui ne pouvait être immédiat, puisqu'il fallait attendre les effectifs russes dont la mise en marche était annoncée.

Telle était si bien l'intention du gouvernement impérial que, lorsque fut abordé l'examen des mesures à prendre, Thugut, pour amuser le tapis, souleva une question préliminaire et purement de forme. Tandis que Gallo réclamait aide et secours en vertu du traité défensif conclu le 19 mai 1798, entre Vienne et Naples, Thugut prétendait ne les accorder que comme un témoignage des sentimens affectueux de l'Empereur pour le Roi son beau-père.

— Si Sa Majesté Impériale, expliquait-il, considère comme un devoir de prêter son appui à un parent malheureux, elle ne saurait admettre que ce devoir lui soit imposé par un traité d'alliance purement défensif et qui n'est pas applicable aux circonstances présentes, puisque c'est le Roi qui a commencé la guerre.

— Il y a été contraint, répliquait Gallo.

— En admettant que ce soit vrai, reprenait son contradicteur, il ne s'ensuit pas que l'Empereur soit tenu ici par le devoir ou l'obligation.

En dépit d'entretiens successifs et de mémoires échangés, la difficulté ne fut pas résolue. Le ministre autrichien se contentait de répéter que le roi de Naples devait se tranquilliser, qu'on ne l'abandonnerait pas et que l'Empereur ne déposerait les armes que lorsque son allié aurait recouvré ses États. Mais, lorsque Gallo voulait lui faire préciser le moment où le Roi serait secouru, il répondait évasivement, plaidait la nécessité

d'attendre que l'Italie du Nord fût délivrée des Français et que les bandes royalistes, qui se formaient en Calabre à la voix du cardinal Ruffo, eussent remporté quelques succès.

Dans ce langage, Gallo trouvait la preuve des intentions de l'Autriche. Il discernait une part de mauvais vouloir qu'il attribuait à la politique égoïste de cette puissance beaucoup plus préoccupée des moyens de s'agrandir que de favoriser la cause commune : il voyait là un danger, lequel ne pouvait être conjuré que par l'intervention de la Russie :

« La Russie, mandait-il à Palerme, est la seule puissance qui puisse faire marcher l'Autriche *à la cravache* par la crainte qu'elle inspire. Elle empêchera cette dernière de faire des acquisitions exagérées parce qu'il ne lui convient pas que sa voisine s'agrandisse en territoire et en sujets et obtienne une consistance menaçante pour la Russie elle-même. »

Tel était, trois mois après l'arrivée de Gallo à Vienne, l'état de la négociation dont il était chargé. Fort heureusement, les circonstances, durant ces trois mois, s'étaient profondément modifiées par suite des revers subis par les armées françaises dans le Nord de l'Italie. Dès le printemps de 1799, la coalition qu'on a vue se préparer à la fin de l'année précédente, était devenue une réalité. En l'absence de Bonaparte alors en Égypte, la République apercevait ligués contre elle la Russie, l'Autriche, l'Angleterre, Naples, le Portugal et la Turquie, laquelle seule n'était pas encore entrée en campagne. Ces puissances avaient mis sur pied 300000 hommes qui marchaient en Allemagne, en Suisse, dans le Tyrol et en Vénétie. C'était le double de ce dont pouvait disposer la France dans ces divers pays. Dès l'ouverture des hostilités, tout est malheur pour les armées républicaines; partout, elles sont obligées de reculer. Jourdan, Scherer, Bernadotte, Moreau lui-même sont successivement battus par l'archiduc Charles et par Souvaroff.

On sait que ces défaites ne devaient être que passagères. Dès le mois de septembre suivant, la République prendra sa revanche en infligeant de sanglans revers à ses vainqueurs d'un jour. Mais, cette revanche, qui déjouera les calculs des puissances et brisera la seconde coalition, on ne la prévoyait pas à l'heure où le marquis de Gallo négociait à Vienne. Les grandes cours s'abandonnaient à toutes les ivresses des victoires de leurs soldats. Si le marquis de Gallo avait été homme à se décou-

rager du peu de succès de ses démarches, il aurait trouvé dans les événemens qui se succédaient des raisons de reprendre espoir. Mais il ne s'était pas découragé, et, maintenant, il l'était d'autant moins qu'à Naples où, lorsqu'il en était parti, la situation semblait désespérée, elle s'était, comme par ailleurs, subitement transformée.

La république parthénopéenne proclamée le 23 janvier par le général Championnet n'avait duré que quelques semaines. Devenue promptement impopulaire par suite des contributions dont ce général, sur l'ordre du Directoire, avait frappé la capitale et les provinces, attaquée de tous les côtés par les bandes du cardinal Ruffo, elle succombait au commencement du mois de mars sous les coups de ces bandes et d'une flotte britannique, en dépit de la résistance désespérée de quelques centaines de Napolitains qui s'étaient déclarés les partisans des Français. Les États de Naples retombaient sous l'autorité des Bourbons.

Les secours que le marquis de Gallo était venu chercher à Vienne n'étaient donc plus aussi urgens et quoiqu'il ne cessât de les considérer comme nécessaires à la consolidation du pouvoir royal rétabli à Naples et de les réclamer, il fut surtout préoccupé des moyens d'assurer à son maître des avantages positifs dans les remaniemens territoriaux qu'il prévoyait comme conséquence de la chute définitive de la puissance française en Italie. Ce fut là désormais son objectif.

Mais, pour atteindre le but qu'il se proposait, il ne comptait pas sur l'Autriche, tout en reconnaissant la nécessité de conserver avec le gouvernement impérial au moins dans la forme des rapports affectueux et confians que commandaient à la fois les alliances de famille et la raison d'État.

« Je conçois, écrivait-il, qu'il faut être du dernier mieux avec cette puissance, puisque le Roi ne peut subsister à moins d'avoir un appui proportionnel à ses besoins. L'Angleterre peut défendre et défend en effet le Roi du côté de la mer ; mais elle ne suffit pas toute seule : il faut le secours d'une puissance continentale, d'une puissance en Italie. »

Dans sa pensée, cette puissance, c'était l'Autriche. Aussi s'appliquait-il à mettre un terme à toutes les animosités qui s'étaient élevées entre Vienne et Naples. Pour les dissiper et rendre définitive une réconciliation nécessaire, il avait à deux

reprises affronté les reproches fiévreux et irrités de l'Empereur et recouru pour les apaiser à l'influence de l'Impératrice. Il n'en restait pas moins convaincu que l'Autriche ne se prêterait pas à l'agrandissement du royaume sicilien, à moins d'y être contrainte. Et qui pouvait la contraindre, si ce n'est la Russie?

« Le Roi, écrivait-il encore, peut espérer beaucoup plus de l'amitié moscovite que de celle de toute autre puissance, pour bien des raisons, entre autres pour celle-ci : l'agrandissement de son territoire ne donnera pas d'ombrage à la Russie, tandis qu'elle en prendrait pour celui d'une grande puissance orientale. »

Dans la même dépêche, il exposait qu'il fallait démontrer à la Russie l'état de dissolution dans lequel se trouvait l'Italie et la nécessité d'y créer la sécurité par un juste équilibre entre les États qui la composent. « Si la Russie veut garder son influence, elle ne peut pas permettre que toutes les choses dépendent d'une seule puissance, ni que celle-ci soit maîtresse absolue de l'Italie. Puisqu'elle ne peut rien prétendre pour elle-même, et afin que tout ne tombe pas au pouvoir d'un seul, elle doit désirer que le partage soit fait en faveur des autres. L'équilibre nécessaire, la seule monarchie napolitaine est à même de le former et de le soutenir. »

On voit par ces propos sur quel point se portait maintenant l'effort du marquis de Gallo. N'ayant pas obtenu les secours qu'il était venu demander à l'Autriche, il voulait les demander à la Russie. Mais ce n'était plus pour rétablir le Roi sur le trône puisque ce prince y était remonté, c'était pour favoriser l'agrandissement de son royaume.

Ici se pose la question de savoir si le marquis de Gallo, que nous allons voir s'appliquer à la réussite de ce nouveau projet, était autorisé, par les instructions antérieures de sa cour, à en poursuivre l'exécution ou s'il en a pris l'initiative. Plus tard, lorsque, comme nous le raconterons, il sera désavoué par le Roi lui-même, lorsqu'on blâmera « son imprudente témérité, » et lorsqu'on lui reprochera d'avoir offensé l'Autriche en sollicitant l'appui du Tsar, il rappellera que ce qu'il a fait, il avait été invité à le faire. Rien de plus vrai, car s'il ne reste aucune trace d'instructions écrites qui lui auraient été données, il résulte de sa correspondance qu'il avait reçu des instructions verbales positives, et bien qu'on l'eût investi de pouvoirs illi-

mités, il a rendu compte de toutes ses démarches à son gouvernement. Il pourra prouver qu'à plusieurs reprises, on l'en a remercié; qu'on les a même encouragées, et, à cet égard, les dépêches du général Acton constituent un témoignage irrécusable. Elles démontrent que la cour de Palerme n'a pas ignoré les desseins et les démarches du marquis de Gallo, et que, lorsque celui-ci a cru devoir se confier à Razomowski, ambassadeur de Russie à Vienne, le consulter et solliciter ses bons offices, il s'est empressé de faire part au ministre Acton de ses entretiens avec le représentant du Tsar. C'est même par le rapport où il les résume que nous les connaissons.

Il y raconte qu'après de longues discussions, Razomowski lui a déclaré que pour « gagner ce procès, » il fallait qu'il allât lui-même en Russie.

— Paul Ier sera très flatté de cette marque de confiance, a dit le diplomate moscovite, et puisqu'il s'agit de demander des secours en faveur d'un allié, Sa Majesté Impériale trouvera fort raisonnable qu'on s'adresse à Elle de préférence. Mieux vaut débattre verbalement que par lettre toutes les questions que comporte l'intérêt bien entendu du roi de Naples. — « Il me conseille donc, mandait Gallo à Acton, d'entreprendre ce voyage, seul remède au mauvais état des affaires. »

Il résulte de ces détails que, dès la fin de mai, le marquis de Gallo était décidé à partir pour la Russie où, déjà, en 1787, il avait rempli une mission auprès de Catherine II. Résolu à ce voyage, il ne s'occupa plus que de le rendre efficace. A cet effet, il sollicita et obtint de l'empereur François une lettre autographe pour le Tsar et un ordre donné au comte de Cobenzl, ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg, d'appuyer ses démarches. L'Impératrice de son côté lui donna deux lettres, l'une pour la Tsarine, l'autre pour la grande-duchesse Alexandra qui venait d'être fiancée au prince palatin de Hongrie.

Après ce que nous avons dit des dispositions de l'Autriche, on ne pourrait que s'étonner de la voir se prêter ainsi aux désirs du marquis de Gallo et favoriser ses projets si nous ne mentionnions qu'il n'avait confié à l'Empereur et à Thugut qu'une partie de la mission dont il venait de prendre l'initiative. Ils ignoraient encore qu'il se proposait d'accroître la puissance de son maître en Italie en obtenant pour lui un agrandissement de

territoire. Ils croyaient qu'il s'agissait uniquement d'obtenir des secours pour consolider le roi Ferdinand sur son trône. Sans doute aussi, jugeaient-ils habile, en se montrant favorables à la négociation, de s'assurer un moyen d'y participer au besoin. Gallo qui, dans ses dépêches, se plaint si souvent des mauvaises dispositions de la cour de Vienne, reconnaît à plusieurs reprises la bienveillance qu'elle lui a témoignée en vue de son prochain départ. Il s'en félicite vivement tout en recommandant aux souverains siciliens le secret le plus absolu sur le but qu'il poursuit : « La moindre indiscrétion, écrit-il, ferait avorter notre ouvrage. »

Le 27 mai 1799, après avoir constaté, dans une longue dépêche au général Acton, qu'à Vienne, on ne faisait rien à l'avantage du roi de Naples, et néanmoins rendu hommage aux souverains d'Autriche, « pour les preuves d'amour et d'intérêt véritable, d'amitié solide et de respect filial » qu'ils venaient de donner, en facilitant son accès auprès du Tsar, à la famille royale de Naples, il ajoutait : « Je pars pour Saint-Pétersbourg rempli de confiance. »

A cette époque, aller de Vienne en Russie n'était point petite affaire. La lenteur naturelle des communications, résultant de la longueur du trajet, se trouvait aggravée sur la route la plus directe, celle de Galicie, par le passage des troupes russes qui se rendaient en Suisse. Pour éviter cet encombrement, Gallo prit la plus longue, celle qui passait par Varsovie et Grodno. Quoiqu'il voyageât nuit et jour, sa course ne dura pas moins de trois semaines. Le 22 juin seulement, il mettait pied à terre dans la capitale russe.

II

Le 1er août 1800, le chevalier de Bray envoyé de Bavière à Saint-Pétersbourg, faisant allusion au régime de terreur que la folie intermittente de l'empereur Paul Ier imposait à la Russie, écrivait à sa cour :

« En général, le corps diplomatique est très bien disposé; mais la manière inconcevable dont on le traite, la violation continuelle des premiers principes du droit des gens qu'on exerce à son égard, jusqu'à refuser les passeports pour des cour-

riers, interdire la communication avec tel de leurs collègues, qui déplaît, ou les faire conduire aux frontières de Russie comme des conspirateurs, le peu d'égards qu'on a pour lui à la Cour, où, pendant tout cet hiver, on l'a fait venir sans que jamais l'Empereur ait paru au cercle comme cela a été constamment l'usage; tant de dégoûts, l'impossibilité où il est de communiquer avec les Russes dont toutes les portes sont fermées, finiront par rendre le séjour de Pétersbourg insupportable aux ministres étrangers, et entraîneront peut-être même quelque résolution unanime tendant à faire changer ou cesser cet état de choses actuel. »

En juillet 1799, la situation n'était pas encore telle que ce tableau permet de se la figurer. Les débuts du marquis de Gallo à la Cour moscovite n'en furent pas troublés. Paul Ier n'était encore qu'un demi-fou. Ses caprices n'avaient pas donné toute leur mesure et s'il affectait vis-à-vis de ses sujets un caporalisme qui leur rappelait celui qu'ils avaient connu sous le règne de son père Pierre III, s'ils étaient exposés aux dénonciations, s'ils vivaient dans la crainte continuelle du bâton, de la disgrâce et de l'exil, ils bénéficiaient encore du contentement que causaient au maître les nouvelles qui lui apprenaient successivement les succès réitérés de ses armes en Italie.

Le corps diplomatique accrédité en Russie se composait alors : pour l'Angleterre, de lord Withworth qui était encore en faveur auprès de Paul Ier, mais dont celui-ci devait dire bientôt : « Cet homme que je croyais mon ami deviendra mon ennemi, si la politique de sa Cour le lui commande; » pour la Suède, du baron de Stedting, « homme excellent, mais sans crédit; » pour le Danemark, du baron de Rosenkranz qui succédait au baron de Blome et n'avait pas eu le temps de le faire oublier ni de se faire connaître; pour le Portugal, du chevalier de Hoste, à qui l'Empereur n'avait jamais parlé depuis son avènement au trône; pour l'Autriche enfin, du comte de Cobenzl. Le souverain ne témoignait que de l'éloignement pour celui-ci, autant en raison de la laideur de sa figure, que parce qu'il voyait en lui l'un des négociateurs de cette paix de Campo-Formio qu'il avait blâmée et déplorée, comme contraire à la cause des rois et dont il gardait toujours rancune à l'Autriche.

Le duc de Serra-Capriola, représentant du roi de Naples, complétait ce personnel et n'en était pas la moins brillante

parure. Occupant son poste depuis 1782, s'étant marié avec une sujette russe, la fille du prince Wiamenski, et *persona grata* dans le monde de la Cour, il était, à un plus haut degré qu'aucun de ses collègues, en possession de l'estime et de la confiance de l'Empereur. Il les avait conquises par la sagesse de ses conseils, par ses manières franches et loyales. Il leur devait d'avoir mené à bonne fin les négociations qui avaient abouti, le 29 décembre 1798, à un traité d'alliance offensive et défensive entre Naples et Saint-Pétersbourg. Annoncé à Serra-Capriola, comme chargé d'une mission confidentielle, le marquis de Gallo déclare à plusieurs reprises dans ses rapports qu'il a trouvé dans son collègue le collaborateur le plus dévoué, et il se plaît à rendre hommage à l'activité, au zèle, au talent avec lesquels celui-ci n'a cessé de s'acquitter de ses fonctions : « L'estime fort grande qu'il a su se concilier auprès de ce souverain et de ce ministère, l'influence qu'il a su acquérir sont devenues si efficaces, que tout ce que le Roi a obtenu, et toutes les conséquences heureuses qui s'ensuivront seront dues aux bons offices du chef de la Légation des Deux-Siciles. »

On ne saurait être ni plus bienveillant ni plus modeste, et d'après ce langage, nous devons supposer que Serra-Capriola a secondé de tous ses efforts les démarches de l'envoyé extraordinaire du roi de Naples. Il était patriote et consciencieux, et les ordres de son souverain lui étaient sacrés. Est-ce à dire que, dans le fond de son cœur, il ne ressentit pas quelque mécontentement en apprenant qu'on avait confié à un autre que lui une mission pour laquelle sa situation auprès du gouvernement russe le désignait, et qu'il était mieux que quiconque en état de remplir? Le témoignage du chevalier de Bray ne permet pas de l'affirmer. Lorsque la mission du marquis de Gallo eut échoué et lorsque l'échec fut connu, l'envoyé bavarois, après avoir rendu compte de l'incident, ajoutait : « Dès lors, la faveur dont le marquis de Gallo avait joui se dissipa entièrement, ce à quoi le duc de Serra-Capriola, jaloux de voir là un autre ministre de sa cour, contribua bien un peu pour sa part. » Il confirme ce dire dans un autre rapport : « Le duc de Serra-Capriola, écrit-il, le voyait d'un œil inquiet, ce qui a influé sur la mission politique de M. de Gallo. »

Il est bien évident que, quoique de Bray, arrivé à Saint-Pétersbourg le 14 novembre seulement, n'eût fait qu'entrevoir

Gallo qui partit le 19, son langage était l'écho des propos fondés ou non qui se tenaient couramment dans cette capitale. Quoi qu'on pense à cet égard, il faut reconnaître que la conduite de Serra-Capriola fut en apparence irréprochable.

C'est lui qui, le 2 juillet, conduisit le marquis de Gallo chez le comte de Rostopchine, chancelier de l'Empire. Dans ce premier entretien, on ne toucha qu'en passant aux questions que l'envoyé de Naples avait mission de traiter avec l'Empereur. Il remit cependant au chancelier une note qu'il avait préparée à l'avance et qui démontrait la nécessité de faire marcher vers Naples le corps de troupes russes qui, dans la volonté du Tsar, était destiné à cet emploi et que l'Autriche avait détourné de sa destination pour l'employer à son profit. A l'appui de cette requête, Gallo invoquait le traité d'alliance récemment contracté par son maître avec la Russie et demandait que la cour de Vienne fût mise en demeure d'en finir une bonne fois pour toutes « avec des changemens et des incertitudes » qui paralysaient le bon vouloir de Paul Ier. Cette mise en demeure s'imposait, dût-elle provoquer une crise entre les intéressés. Rostopchine parut approuver le raisonnement de Gallo, mais en alléguant qu'à l'Empereur seul il appartenait de décider.

Le dimanche suivant, Gallo fut reçu à Pavlowsky par l'Empereur. Il constate avec satisfaction la courtoisie et la bonté qui lui furent témoignées au cours de cette audience toute confidentielle. Elle ne dura pas moins d'une heure et demie. Seul avec l'auguste interlocuteur, il put donner libre cours à toutes les considérations qu'il s'était promis de faire valoir. Ce qu'il ne dit pas dans ses rapports, mais ce qui nous est révélé par le chevalier de Bray, c'est que, parmi les décorations dont il s'était revêtu pour se rendre à l'audience impériale et qu'il promena ensuite dans les salons russes, figurait celle de la Toison d'Or qu'il avait reçue de l'empereur d'Autriche après la signature du traité de Campo-Formio et dont Bonaparte, voulant reconnaître la part qu'il avait prise aux négociations, lui avait donné les insignes en brillans. Il ne cachait pas qu'il les tenait de lui. Le Tsar, qui le savait, fut mal impressionné en voyant sur sa poitrine ces insignes qui lui rappelaient une paix qu'il jugeait funeste et un ennemi avec qui, en ce même moment, il était en guerre. Néanmoins, on ne sut que plus tard qu'il en

avait été mécontent. Gallo put d'autant moins soupçonner son mécontentement qu'en terminant l'entretien, le Tsar l'invita à dîner pour le même jour.

« Dans cette occasion, écrit-il, j'eus l'honneur d'être présenté à l'Impératrice et à la famille impériale. Sa Majesté m'accabla des marques de sa bienveillance pendant le repas, à la suite duquel elle m'accorda une conférence aussi longue que la première en m'octroyant la permission, en me pressant même, de retourner chez Elle toutes les fois que je le jugerais nécessaire. »

Relativement aux troupes russes sur lesquelles l'Autriche avait mis la main, l'Empereur déclara qu'il n'avait jamais changé d'intention quant aux secours qu'il avait promis au roi Ferdinand; mais il avoua qu'il avait dû approuver « quelques variations quant au mode d'emploi, » à cause de la difficulté de pénétrer dans le royaume de Naples. » Sincère ou non, cet aveu couvrait l'Autriche pour le passé. En ce qui touchait l'avenir, Pau s'engagea à mettre désormais ses troupes à la disposition du Roi et à ne pas accéder aux propositions que pourrait lui faire la cour de Vienne à l'effet de les employer à d'autres opérations.

Ce point résolu, Gallo orienta l'entretien sur la question de savoir s'il ne convenait pas de donner une plus grande étendue de territoire à la maison de Bourbon en Italie, afin de lui assurer une influence et un équilibre proportionnels vis-à-vis des autres puissances et de ne pas laisser la maison d'Autriche devenir directement ou indirectement unique maîtresse de la péninsule. Les rapports qu'il envoya à Palerme, après cet entretien et après ceux qu'il eut avec Rostopchine, nous permettent de suivre en les résumant les motifs qu'il énuméra à l'appui de sa proposition.

Étant donné, ce qui n'était que trop certain, que l'Autriche entendait tirer de la guerre des profits considérables et pour tout dire « s'emparer de tout, » il était de l'intérêt commun de mettre obstacle à son avidité. Sans parler de ses projets sur la Bavière, les Pays-Bas et le Palatinat, elle rêvait de s'annexer la Valteline, les Grisons, les États Vénitiens et la partie des Légations que le Pape avait abandonnée. Sans respect pour les droits du roi de Sardaigne, elle voulait former avec le Piémont et le duché de Parme un État indépendant dont le gouvernement serait confié à titre héréditaire à l'un de ses archiducs.

Elle disposait du reste de l'Italie, à l'exception du royaume de Naples, au profit du grand-duc de Toscane et du duc de Parme en dépossédant le Pape et le roi de Sardaigne d'une partie de leurs États. C'est contre ce programme que protestait le marquis de Gallo. Calculant que les Français seraient chassés de l'Italie, que l'Autriche, le Piémont, Parme, la Toscane seraient remis sur le même pied qu'avant la guerre et qu'en aucun cas les puissances ne consentiraient à laisser l'Autriche s'agrandir, il constatait que la république Cisalpine, Gênes et Lucques resteraient disponibles et il en faisait la base d'une combinaison qui permettrait d'agrandir les États napolitains en leur annexant les Légations, la marche d'Ancône et le duché d'Urbin. Quant à Gênes, on y supprimerait la forme républicaine et on donnerait ce territoire à un prince napolitain.

On remarquera que le Saint-Siège était la principale victime de ce projet et que cette considération n'empêchait pas le représentant d'un monarque qui se faisait gloire d'être catholique et se déclarait protecteur de la papauté, de chercher à la dépouiller. Il se justifiait, il est vrai, par diverses raisons qui n'étaient à vrai dire que de mauvaises raisons et dont on ne saurait se dissimuler le caractère hypocrite :

« Il est impossible que le Pape règne désormais sur une grande étendue. Il n'en a plus ni la force ni les moyens et ne peut plus y suppléer par l'opinion. La nature même et la faiblesse du gouvernement ecclésiastique ne feraient que prêter à des troubles continuels qui y ramèneraient l'esprit révolutionnaire dont le roi de Naples serait la victime s'il n'avait pas une bonne frontière. Il resterait toujours au Pape, malgré la dite diminution, une assez vaste domination temporelle qui serait proportionnée à ses moyens pour la gouverner. »

Le raisonnement était spécieux et le Tsar ne s'y méprit pas. Lorsque Gallo le lui eut présenté en l'enveloppant de toutes les finasseries diplomatiques que lui suggérait son désir de n'y pas donner une forme positive, il répondit :

— Eh bien ! oui, j'en conviens, il n'y a et il ne saurait y avoir entre nous aucune rivalité. Il nous est imposé par les circonstances d'être d'accord et de sauvegarder mutuellement nos intérêts. Mais que voulez-vous dire ? expliquez-vous. — Et comme s'il eût prévu la réponse de son interlocuteur, il ajouta en souriant : — Je vous vois venir.

— Oh ! sire, s'écria Gallo, je n'entends pas ruser avec Votre Majesté Impériale. Je ne veux que lui exposer en toute abondance de cœur les intérêts de mon maître et avec d'autant plus de franchise que je les crois conformes aux vôtres.

— Vous vouliez prendre Rome, continua l'Empereur.

Gallo n'avoue pas qu'il fut déconcerté par la question de l'Empereur ; mais il dut l'être en voyant ainsi deviner ce qu'étaient les intentions du roi Ferdinand quand il avait entrepris son expédition sur les États pontificaux. Néanmoins, il répliqua que le Roi n'avait jamais caressé ce projet ni formé aucune idée précise d'agrandissement, mais qu'il était préoccupé de la nécessité de s'assurer « une frontière militaire bien couverte qui lui faisait actuellement défaut. »

L'Empereur ne contesta pas cette nécessité. Il convint du besoin qu'avait le Roi d'une meilleure frontière et de la possibilité de la former avec la partie des États romains, à laquelle le Pape avait été contraint de renoncer. Mais il déclara qu'il importait de le remettre dans la possession du reste de ses États, ce qu'on appelait le patrimoine de Saint-Pierre ; « que c'était indispensable pour maintenir le prestige de la religion catholique si utile aux souverains. » Sous cette réserve, il était d'accord avec Gallo pour l'agrandissement du royaume de Naples lorsque les princes dépossédés auraient été réintégrés ou auraient reçu des dédommagemens.

Il laissa encore entendre qu'il n'admettait pas que l'Autriche pût s'agrandir et il reconnut avec Gallo que le roi de Naples seul méritait d'obtenir un degré supérieur de puissance.

— Je m'intéresse à lui, dit-il, et je suis disposé à favoriser ses vues.

La bienveillance dont Gallo recueillait ainsi le témoignage le décida à pousser plus loin ses propositions. Il confia au Tsar, sous le sceau du plus grand secret, qu'il y avait eu des pourparlers entre la cour de Vienne et celle de Naples pour créer en Toscane un établissement au profit du fils cadet du roi Ferdinand et que ce projet, qui avait été abandonné, pourrait être repris en substituant à la Toscane la république de Gênes.

« Je pris sur moi, écrit-il, et je crois fermement que le Roi ne blâmera pas cette liberté, de faire prévoir de loin que ce projet pouvait permettre de nouveaux rapports entre les deux

Maisons, donnant à entendre, sans jamais prononcer le mot, que la probabilité d'un mariage entre le prince Léopold, second fils de Sa Majesté Sicilienne et une princesse de la maison impériale raffermirait à jamais le système politique des deux Cours... Ce point étant fort délicat, je n'ai pu parler clairement de cette idée, ni la développer davantage. J'ai constaté toutefois que l'Empereur a saisi la chose à mon point de vue et, à la suite de réflexions ultérieures, je suis sûr qu'un mariage avec la Maison royale de Naples ne lui déplairait pas. Je ne doute pas qu'en faveur de ce projet, le Tsar ne mette en œuvre tous les moyens pour procurer un établissement à la famille royale des Deux-Siciles. »

Il semble bien qu'à ce point de vue particulier Gallo se faisait illusion et qu'il se trompait lorsque, en constatant que le Tsar ne lui avait rien répondu, il interprétait ce silence comme un acquiescement à l'ouverture qu'il venait de faire. Des cinq filles de Paul Ier, quatre étaient déjà promises et la seule qui fût disponible, la grande-duchesse Anne, n'avait encore que cinq ans. Quant au fils cadet du roi de Naples, le prince de Salerne, il atteignait à peine sa dixième année. Un projet de mariage entre eux ne pouvait se réaliser qu'à longue échéance. Il était par conséquent impossible d'en faire la base d'une combinaison dont il importait que les effets fussent immédiats. Ainsi s'explique le silence de Paul Ier sur la proposition de Gallo et on ne peut que s'étonner que ce diplomate ne l'ait pas compris.

Pour tout le reste, il avait lieu d'être satisfait, le Tsar lui ayant répété qu'il ne trouvait aucune objection à faire aux désirs du roi de Naples et qu'il était tout disposé à en favoriser la réalisation. Toutefois, il fallait négocier avec Vienne. Il couronna cette déclaration par ces mots :

— Pour le moment, arrêtons-nous à ce point de départ. Je contribue volontiers à tous les avantages du Roi et de sa maison, comme vous me l'avez proposé, nous prendrons dans la suite des accords confidentiels pour ce qui concerne l'Italie. Vous pouvez venir chez moi pour discuter tant que vous voudrez. Vous pouvez aussi faire des ouvertures au comte de Rostopchine sur toutes les matières en question.

Pour conclure, il invita son interlocuteur à les résumer dans un mémoire. Encore ici, la perspicacité du marquis de Gallo

fut en défaut. Il ne soupçonna pas qu'en lui demandant un mémoire et en le renvoyant à Rostopchine, Paul Ier voulait éviter de prendre des engagemens qui l'auraient lié pour l'avenir. Quoiqu'il ne fût pas entièrement satisfait de l'attitude de l'Autriche, il n'en était pas encore à se défier d'elle autant qu'il le fut bientôt après. Malgré son intention de favoriser les vues du roi de Naples, il ne voulait pas la mécontenter et déjà naissait dans sa pensée l'idée de s'en remettre à un Congrès qui se réunirait à Saint-Pétersbourg, du soin de résoudre les questions litigieuses. Il y donna suite quelques jours plus tard. Gallo fut averti que les représentans russes à l'étranger avaient reçu l'ordre de la soumettre aux puissances auprès desquelles ils étaient accrédités. Le rapport qu'à l'issue de cette entrevue, il envoya à Acton à Palerme, se ressentait de la confiance enthousiaste que lui avait inspirée le langage de l'Empereur. On en retrouve une preuve pareille dans la première réponse qu'il reçut de sa cour. A Palerme, on ne songeait pas encore à incriminer sa hardiesse.

Dès le lendemain, il entreprenait la rédaction du mémoire que l'Empereur lui avait demandé. Il avait été convenu que la chose resterait secrète entre eux. Mais Gallo ne pouvait pas en faire un mystère au duc de Serra-Capriola et, très probablement, celui-ci l'aida à rédiger ce mémoire, collaboration qui ne présentait aucun inconvénient puisqu'ils avaient les mêmes intérêts à défendre. Mais Gallo manqua de prudence, en consultant à plusieurs reprises lord Withworth, l'ambassadeur d'Angleterre, et en lui communiquant le mémoire en entier avant de le remettre à Rostopchine. Cette confidence allait devenir la source des incidens si pénibles pour lui qui entraînèrent sa disgrâce et firent échouer sa négociation.

Il n'y a pas lieu d'analyser ici ce mémoire qui développait les argumens qu'avait fait valoir Gallo dans sa conférence avec le Tsar. On les y retrouve tous, et il suffira d'en donner la conclusion qui les résume :

« Sa Majesté Napolitaine, loin de penser à faire des acquisitions, préférerait préalablement à tout que l'état politique de l'Italie fût établi tel qu'il était avant la guerre et la Révolution; mais puisque, par la nature des choses, cela est devenu impossible, puisqu'il faut former des partages en Italie, et que les autres puissances y reçoivent nécessairement des augmentations

et des indemnisations, le Roi ne peut pas se dispenser de songer à son équilibre et d'y pourvoir comme les autres, et restera plus que les autres exposé à de grandes vicissitudes. »

Dans ce langage, tout n'était pas également sincère. Il n'était pas vrai notamment, que le roi de Naples désirât préférablement à tout le rétablissement de l'état antérieur de l'Italie. Cet état étant détruit, il ambitionnait de tirer profit de sa reconstitution, et il souhaitait qu'elle eût lieu sur de nouvelles bases. Peut-être aussi, alors que la guerre continuait et que, malgré les victoires russes, les Français occupaient encore une partie de l'Italie, le moment était-il mal choisi par la cour napolitaine pour essayer de se tailler de nouvelles possessions dans la péninsule. Gallo ne paraît pas comprendre que ce défaut d'opportunité a pesé sur toutes ses propositions et a contribué à les rendre vaines. Mais, ce qui lui fut plus amèrement reproché, non sans injustice d'ailleurs, c'est d'avoir employé dans son mémoire les mots « indemnités » et « indemnisations. » On verra bientôt la cour de Palerme lui déclarer que ces expressions ont excité la malveillance « et produit le plus grand et le plus nuisible des troubles ; » qu'elles valent au Cabinet des Deux-Siciles l'accusation de vouloir chasser le Pape de ses domaines et de ne réclamer le concours des troupes russes que pour favoriser l'agrandissement des siens ; qu'en un mot, ces expressions contraires à la dignité royale ont été imprudentes.

Déjà Gallo l'avait reconnu en les retrouvant dans la réponse que, le 19 juillet, Rostopchine faisait à son mémoire. Par ordre de l'Empereur, le chancelier lui objectait « qu'on ne pourrait faire usage du projet d'*indemnisations* qu'il proposait qu'à la fin de la guerre. » Il reprenait aussitôt la plume pour affirmer « que le prix le plus précieux qu'en espérait le Roi n'était pas celui de son indemnité. » — « Je ne saurais assez exprimer à Votre Excellence que l'idée d'une indemnisation n'est pour Sa Majesté qu'une idée accessoire imposée par les circonstances. » Bientôt après, il protestera auprès du Cabinet de Palerme contre l'accusation d'imprudence dont il est l'objet. Il rappellera que les expressions qu'il a employées sont sanctionnées par le droit public et que toutes les puissances en font usage. L'Autriche veut s'emparer de toute l'Italie pour s'indemniser de ce qu'elle a perdu par la guerre et par le partage de la

Pologne. L'Angleterre demande la région du Cap et les comptoirs d'Amérique à titre d'indemnisation. La Russie et la Prusse se sont approprié la Pologne en affirmant qu'il était juste qu'elles fussent indemnisées des préparatifs coûteux que les agissemens de la France leur imposaient : « C'est ainsi que dans chaque guerre on tâche de se procurer la justification de toute nouvelle conquête et c'est le terme le plus équitable à citer lorsque la perte a été subie. Je me permets donc de demander, si toutes les puissances peuvent penser à se dédommager des maux qu'un ennemi leur a fait souffrir, pourquoi le roi de Naples ne pourra même pas se permettre de prononcer ce mot-là. »

Rien de mieux fondé que ce raisonnement. Mais, lorsque Gallo l'opposait aux critiques qui lui avaient été adressées, leur effet s'était déjà produit. La malignité des adversaires et des envieux ajoutait ce grief à ceux qu'on lui imputait pour ses tentatives d'agrandissement. Il ne connut ces attaques et ces critiques qu'à la fin de septembre et il ne les prévoyait pas, lorsque, après avoir reçu la réponse de Rostopchine, il attendait à Saint-Pétersbourg la fin de la guerre et la réunion du Congrès.

En dépit des alternatives d'espoir et de crainte auxquelles il était livré en raison des événemens et de la mobilité des hommes d'État russes, laquelle s'inspirait de celle de l'Empereur, ce fut le moment le plus agréable de sa mission. L'Empereur lui prodiguait des témoignages de bienveillance et les ministres, à l'exemple de leur maître, ne les lui marchandaient pas. Il en reçut en deux circonstances une preuve solennelle.

Le 23 juillet, on apprit à Saint-Pétersbourg la nouvelle des victoires remportées à Novi le mois précédent par Souvarof sur les généraux Moreau et Macdonald. La Cour était alors à Péterhof. L'Empereur ordonna que, le 4 août, un *Te Deum* serait chanté dans la chapelle de cette résidence. Le corps diplomatique fut invité à la cérémonie. En entrant, Paul Ier s'arrêta devant Gallo et lui dit qu'un drapeau du roi Ferdinand s'étant trouvé parmi les trophées enlevés à l'ennemi, il jugeait à propos de le lui remettre pour l'envoyer au Roi comme un témoignage d'amitié, d'intérêt et d'estime. Après la cérémonie religieuse, le marquis de Gallo et le duc Serra-Capriola furent invités à prendre place sur un balcon d'où l'Empereur devait assister à une revue. Le défilé commencé et au passage du dra-

peau napolitain, l'Empereur fit cesser la marche, se le fit apporter et, le prenant des mains de son aide de camp général, il le présenta à Gallo en lui disant :

— Je vous prie de le recevoir ; il appartient au Roi et je ne saurais le garder.

Peu de temps après, la chute de la République parthénopéenne et les avantages remportés par l'armée royale que commandait le cardinal Ruffo, remettaient le roi de Naples en possession de ses États, et donnaient au Tsar l'occasion de manifester de nouveau l'intérêt qu'il portait à la cause napolitaine. Au reçu de ces importantes nouvelles, il s'empressa de les communiquer au marquis de Gallo et de faire célébrer à Saint-Pétersbourg une nouvelle cérémonie d'actions de grâces. Pour mieux témoigner encore sa satisfaction, il décora de ses ordres les généraux du Roi et notamment le cardinal guerrier à qui revenait le mérite de ces victoires.

En regardant de près aux divers incidens qui se déroulèrent pendant le séjour du marquis de Gallo en Russie, on doit reconnaître qu'en ce moment, il en était encore avec la Cour russe à toutes les ivresses de la lune de miel. Par malheur, il commençait à peine à s'y livrer que, déjà, elles touchaient à leur terme. L'avidité de l'Autriche, la différence de ses vues sur l'Italie avec celles de l'Angleterre, la nature soupçonneuse de Paul Ier, sa mobilité, les indiscrétions malicieuses de Rostopchine, la jalousie de quelques-uns des collègues de Gallo et, par-dessus tout, la duplicité et la mauvaise foi des souverains de Naples, allaient imprimer un caractère plus aigu aux difficultés qu'il s'efforçait de résoudre.

III

Tandis qu'à Saint-Pétersbourg, le marquis de Gallo s'appliquait à entretenir le bon vouloir de Paul Ier en faveur du roi Ferdinand, à Vienne, on commençait à prendre ombrage de l'espèce de mystère dont sa mission restait enveloppée. Thugut, qui s'était flatté de tenir la cour de Naples sous l'influence de l'empereur François, ne pouvait pas n'être pas frappé des changemens qui se produisaient, aussi bien dans l'attitude du Tsar envers le comte de Cobenzl, que dans les instructions que ce souve-

rain envoyait à son ambassadeur à Vienne et il en imputait la responsabilité au diplomate napolitain.

En ces circonstances, il reçut de Saint-Pétersbourg une communication révélatrice de l'impatience et des défiances du souverain russe. C'était un véritable questionnaire qui portait sur quatre points. Paul Ier demandait d'abord au gouvernement autrichien de faire connaître ses intentions quant au rétablissement de la monarchie française. C'est pour la rétablir que l'empereur de Russie avait pris les armes; il voulait savoir si l'Autriche était animée des mêmes sentimens que lui. La seconde question avait trait au roi de Sardaigne. L'Autriche occupait le Piémont après en avoir chassé les Français grâce à l'aide des troupes russes. Était-elle d'accord avec le Tsar pour remettre le Roi en possession de tous les États sur lesquels il régnait avant la guerre? Entendait-elle d'autre part, comme le proposait l'Angleterre, que les Pays-Bas fussent, ainsi qu'autrefois, réunis à la Hollande? Enfin on la pressait d'exposer toutes ses idées relativement à l'Italie et à sa réorganisation. Cette mise en demeure trouva Thugut résolu à n'y pas répondre, ou tout au moins à ajourner sa réponse. Il garda donc le silence, ayant surtout à cœur de ne pas dévoiler encore ses projets ambitieux et de gagner du temps.

Presque en même temps que ce questionnaire, arrivait à Vienne la proposition que faisait Paul Ier à ses alliés de se réunir en congrès à Saint-Pétersbourg, pour arrêter d'un commun accord les bases de la reconstitution de la péninsule. Cette proposition émut et irrita le ministre autrichien parce qu'elle allait à l'encontre de tous ses projets. Avant même de décider comment il y devait répondre, il jugea bon de paralyser l'action du diplomate napolitain en lui faisant intimer l'ordre par le roi Ferdinand de ne pas se prononcer sur la dite proposition avant de s'être concerté avec les représentans de l'Autriche à Saint-Pétersbourg. A son instigation, l'empereur François écrivit à son beau-père pour le mettre en garde contre « les nouvelles idées » de l'empereur Paul :

« Je vous supplie de les examiner bien exactement, et si j'ose vous prier d'une grâce avec toute la franchise possible, c'est de faire en sorte que vos ministres aient l'ordre de se concerter avec les miens avant d'entreprendre quelque chose à ce sujet avec la Cour de Russie, pour que nous puissions parler

dans le même sens, si cela est possible, car ce que l'on nous propose pourrait nous attirer des suites bien fâcheuses. »

Non content d'avoir dicté cette lettre à l'Empereur, Thugut en fit écrire une autre par l'Impératrice à sa mère Marie-Caroline.

« Mon cher mari, disait la jeune souveraine, m'a chargée de vous supplier en son nom que vous daigniez, dans cette affaire de Russie, ordonner à vos ministres de même que lui le fera aux siens, d'agir de concert et bien sincèrement se communiquer tout pour le bien commun. Je suis sûre qu'il fera tout son possible pour que mon cher père soit content. » Comme si elle eût rougi de se faire vis-à-vis de ses parens l'instrument des ambitions de l'Autriche, elle ajoutait : « Mon cher mari, qui vous baise les mains, vous est aussi sincèrement attaché et j'ose affirmer que bien des choses qui ont dû vous déplaire ne viennent pas de lui. Son cœur est bon : que je gémis de voir que l'on abuse trop souvent de sa bonté pour satisfaire à des inimitiés et à des passions personnelles ! »

Il y avait beaucoup d'hypocrisie dans ce langage, car l'Impératrice n'ignorait pas et cherchait à cacher que l'Autriche aspirait à s'emparer de la presque totalité de l'Italie et était hostile à l'agrandissement du royaume de Naples. Aussi, la proposition de Congrès, à peine connue, rencontra-t-elle à Vienne une opposition encore déguisée, mais qui n'allait pas tarder à se manifester.

A Londres, elle ne recevait pas un meilleur accueil. Elle fut connue, le 22 août, par une dépêche que l'ambassadeur Withworth adressait à lord Grenville, chef du Foreign Office et par l'ordre de la présenter au Cabinet britannique que Rostopchine envoyait au nom de l'Empereur au comte de Woronzoff, ambassadeur de Russie, en même temps qu'un double du questionnaire qui avait été présenté à la cour de Vienne.

Withworth se montrait favorable à la proposition. Il exposait qu'elle ne portait aucune atteinte au droit qu'avaient les princes dépossédés par la guerre d'être remis en possession de leurs États. Elle ne favorisait pas davantage les ambitions de l'Autriche, l'empereur de Russie ayant déjà déclaré qu'il ne consentirait à aucun agrandissement de cette maison, en Italie ni ailleurs. Mais lord Grenville ne fut pas de l'avis de son

ambassadeur. Selon lui, les questions adressées aux puissances par le Cabinet de Saint-Pétersbourg étaient prématurées aussi bien que la proposition de Congrès. Néanmoins, s'expliquant sur le premier point avec le comte de Woronzoff, il lui déclara que les intentions de la Grande-Bretagne étaient favorables au rétablissement de la monarchie en France, sans laquelle on ne pouvait compter sur une paix durable, mais que, quant aux intentions des alliés, il fallait attendre pour les leur demander que la guerre eût pris fin. Toute résolution différente ne pourrait que nuire à la cause commune. Lorsqu'on serait en état d'imposer la paix à la France, il serait temps pour les alliés de se réunir en Congrès. Il faisait en outre observer que pour une réunion de ce genre, il fallait préférer à Saint-Pétersbourg un lieu de rendez-vous plus central, afin d'assurer aux Cabinets intéressés la rapide transmission de leurs dépêches.

Le silence de l'Autriche et la réponse du Cabinet de Londres ne pouvaient que déplaire à l'empereur de Russie, puisqu'ils équivalaient à un refus, c'est-à-dire à l'échec de sa démarche. La réponse anglaise était à Saint-Pétersbourg vers la mi-septembre. Bientôt après, arriva celle de l'Autriche. Il n'y était rien dit des questions posées par l'Empereur, et la proposition de Congrès en faisait tous les frais. Elle se résumait en ceci, que l'Autriche répugnait à communiquer ses plans à d'autres puissances que la Russie, et ne voulait pas ouvrir le Congrès aux États secondaires. Elle entendait traiter uniquement et secrètement avec l'empereur Paul et exclure ses autres alliés.

Elle donnait ainsi raison au jugement que portait le marquis de Gallo : « L'Autriche veut tout pour elle et elle entrave pour ne pas dire qu'elle réduit à néant tous les efforts combinés à l'effet d'établir un système qui conviendrait à tous les intéressés. » Elle justifiait également les craintes qu'exprimait le marquis de Circello, le ministre de Naples à Londres : « Si l'on ne veille plus qu'attentivement, il se produira un fait surprenant : l'Italie sauvée des griefs de la Révolution française n'en restera pas moins asservie si les menées du baron Thugut ne sont pas battues en brèche par les forces coactives des alliés. »

Mais, tout en persévérant dans son système de dissimulation, l'Autriche n'en comprenait pas moins la nécessité de dis-

poser l'empereur de Russie à accueillir favorablement, lorsque le moment serait venu de le lui faire connaître, le programme qu'elle s'était tracé. Déjà, son ambassadeur, le comte de Cobenzl, dès son retour à Saint-Pétersbourg où il était revenu au mois d'août 1798, en quittant le congrès de Radstadt, s'était efforcé, conformément aux instructions qui lui avaient été données à Vienne, de gagner la confiance du Tsar. Bien qu'il recourût « aux prévenances les plus basses, » il n'y avait pas réussi pour des causes que nous avons indiquées plus haut et qui tenaient moins à l'attitude par trop discrète et trop dissimulée qu'il avait prise vis-à-vis des hommes d'État russes qu'à l'antipathie toute personnelle qu'inspirait sa personne au monde de la Cour. Cette antipathie venait même de se manifester sous une forme humiliante pour lui et de donner lieu à un incident que nous révèle le chevalier de Bray.

On était alors à la veille du mariage de deux des filles de l'empereur Paul, les grandes-duchesses Hélène et Alexandra. La première devait épouser le prince de Mecklembourg-Schwerin, la seconde l'archiduc Joseph, frère de l'empereur d'Autriche et Palatin de Hongrie. C'est le mariage de celle-ci qui donna lieu à l'incident dont nous parlons et que le chevalier de Bray relate en ces termes :

« Le comte de Cobenzl, depuis son retour de Radstadt, n'avait plus joui d'aucun crédit. Une maladie dégoûtante dont il fut attaqué et qui, de fort laid qu'il était, l'a rendu hideux, écarta de lui au physique, comme son caractère perfide en écartait au moral. Il devait épouser la grande-duchesse par procuration; mais il inspirait un tel dégoût et une répugnance si invincible à l'Impératrice et à la princesse qui aurait été obligée, selon le rite grec, de boire à la même coupe que lui dans la cérémonie du mariage, qu'il fallut renoncer à ce projet et que l'archiduc fut obligé de venir en personne. »

Ajoutons à cette piquante révélation que l'Empereur et l'Impératrice souscrivirent avec d'autant plus d'empressement au désir de la grande-duchesse qu'elle était leur préférée surtout depuis le jour où, trois ans avant, sous le règne de Catherine, à la suite de la rupture de ses fiançailles avec le jeune roi de Suède Gustave IV, ils avaient été obligés de redoubler pour elle de tendresse et de soins afin de la consoler de sa déconvenue. Cobenzl fut donc écarté à son grand mécontentement, qui de-

vint plus vif encore quand il put constater que le Tsar affectait vis-à-vis de lui une froideur de plus en plus marquée et à ce point que, bientôt, il cessa de lui adresser la parole.

Cependant, à Vienne, l'archiduc Joseph se préparait à partir pour se rendre à l'appel de la famille impériale de Russie. Afin de donner plus d'éclat à son voyage, il avait été décidé que le prince Ferdinand de Wurtemberg, frère de l'impératrice Marie Feodorovna, officier général au service de l'Autriche, l'accompagnerait. Cette circonstance apparut à Thugut comme favorable à ses desseins politiques. Il pensa que le beau-frère et le futur gendre de l'empereur Paul auraient plus facilement accès auprès de lui, en vue d'une entente nécessaire, que l'ambassadeur dont la disgrâce n'était plus un secret. Des instructions leur furent données en raison de la mission accessoire et confidentielle dont on les chargeait et qui avait pour but de rallier la Russie aux vues de l'Autriche. A titre de guide et de conseiller, on leur adjoignit un diplomate, le comte de Diechtristein, que l'on considérait comme un homme habile et expérimenté. Il avait déjà rempli plusieurs missions à Saint-Pétersbourg. Son mariage avec la fille de la comtesse Schouvalof lui avait ouvert le monde de la Cour et l'avait fait nommer chambellan de l'Empereur. Paul Ier ne se méprit pas aux causes qui avaient déterminé le baron de Thugut à donner à l'archiduc Joseph les deux compagnons qui partaient avec lui. En apprenant leur arrivée prochaine, il s'écria :

— Mon palais va donc être infesté par la politique !

Dès ce moment, « il soupçonna des vues cachées, des plans insidieux. » L'accueil qu'il fit au trio s'en ressentit. Tout d'abord, il refusa de recevoir, à Gatchina, le comte de Diechtristein, lequel, jugeant sa présence inutile et ne pouvant obtenir une audience, repartit au bout de trois jours. Restés seuls aux prises avec le Tsar, le prince de Wurtemberg et l'archiduc Joseph essayèrent vainement de mettre la conversation sur le terrain politique. L'Empereur se déroba à toutes leurs tentatives. Il fit défense à l'archiduc de lui parler affaires. Celui-ci ayant un jour voulu passer outre, il le menaça de le mettre aux arrêts dans sa chambre. Le prince de Wurtemberg ne fut pas plus heureux. Malgré l'intervention de sa sœur, l'Impératrice, il ne put aborder avec son beau-frère le sujet dont il eût voulu l'entretenir. On peut placer à cette date l'origine de l'irritation

de Paul Ier contre ses alliés et de l'espèce d'aliénation mentale qui se traduisit bientôt par des extravagances. Cette irritation, bien qu'il essayât encore de la contenir, se trahissait déjà dans les propos qu'il tenait à sa table et ailleurs, en présence même des envoyés autrichiens.

Il disait un jour :

— Lorsque nos généraux ont pénétré en Italie et qu'ils y ont pris du fromage de Parmesan, ils l'ont payé.

Une autre fois, faisant allusion à la persistance que mettait l'Autriche à ne pas évacuer le Piémont, il s'étonnait « qu'on ne permît pas aux gens de retourner chez eux et que l'on gardât ce qui leur appartenait. » Enfin, le 26 septembre, dans une déclaration aux États de l'Empire, il menaçait de se retirer de la coalition et de rappeler ses troupes. Lorsque le 19 octobre, huit jours après le mariage de la grande-duchesse Hélène avec le prince de Mecklembourg-Schwerin, fut célébré celui de la grande-duchesse Alexandra, le refus de l'Empereur de se prêter à des entretiens politiques créait une situation embarrassée, confuse, et qui préludait à la rupture de Paul Ier avec ses alliés qui suivit bientôt après.

C'en était assez pour justifier toutes les appréhensions de Gallo. Elles étaient d'autant plus grandes qu'avant de quitter Saint-Pétersbourg, le comte de Diechtristein lui avait déclaré « que l'Autriche ne céderait rien de ce qu'elle avait conquis en Italie et qui était à peine suffisant pour l'indemniser des capitaux que la guerre avait engloutis. »

Telle était donc la situation à la fin d'octobre 1799. Gallo, cependant, ne désespérait pas de faire accepter par la Russie les plans développés dans son mémoire de juillet. Il continuait à trouver auprès de l'Empereur le même accueil gracieux et bienveillant qui lui avait été fait à son arrivée et, étant averti que le roi de Naples après être rentré en possession de son royaume, grâce à l'appui de l'Angleterre, occupait maintenant une partie des États pontificaux, il le pressait de s'y fortifier avant la réunion du Congrès, à laquelle, malgré tout, il croyait encore. Il était convaincu qu'en présence du fait accompli, les puissances maintiendraient Ferdinand dans ses conquêtes et que l'Autriche ne parviendrait pas à le déposséder.

Mais, pour que cette solution prévalût, il fallait que l'empe-

reur Paul restât dans la coalition et de plus en plus il inclinait à en sortir. De jour en jour, les dissentimens entre ses alliés et lui s'aggravaient, emplissaient son cœur de dégoûts et de colères. Il se disait trahi et, tout autour de lui, les patriotes russes qui l'avaient vu avec regret se jeter dans une guerre dont la Russie ne tirerait aucun profit, l'incitaient à rappeler ses armées et à se contenter de les tenir en observation sur sa frontière. Ces conseils faisaient peu à peu leur chemin dans son âme impressionnable et mobile. Il commençait à dire ce qu'on lui entendit répéter depuis à plusieurs reprises, « qu'il n'avait pas le droit de sacrifier ses soldats aux ambitions de ses alliés. »

Dans le conseil de l'Empire, le chancelier Rostopchine s'était fait le défenseur de cette thèse, tandis que le comte Panine, ministre des Affaires étrangères, défendait la thèse contraire. « Comment la Russie, demandait celui-ci, pouvait-elle abandonner des alliés qu'elle-même avait recherchés, exposer à tous les dangers de la guerre des États qui ne l'auraient jamais faite si la Russie ne les y avait entraînés? » Il développa ces idées dans un mémoire destiné à l'Empereur qui se trouvait alors à Gatchina. Il l'envoya à Rostopchine en le priant de le remettre. Rostopchine se fit tirer l'oreille. A en croire le chevalier de Bray, il écrivit à Panine pour lui demander si c'était sérieusement son intention que ce mémoire fût mis sous les yeux de Sa Majesté : « Oui, répondit Panine, je vous en conjure au nom de la patrie et vous prie d'ajouter cette nouvelle instance à mon mémoire. » Rostopchine dut s'exécuter, et Paul Ier, dans le conflit des deux opinions qui lui étaient exprimées, resta de plus en plus hésitant. Autour de lui, les agitations redoublèrent, chacun des deux partis s'efforçant de lui arracher une décision.

Malgré ce déchaînement d'intrigues, la faveur du marquis de Gallo persistait et par conséquent sa confiance. Bien que prévoyant des complications futures, il se flattait de n'en pas souffrir et d'atteindre le but qu'il poursuivait. Elles éclatèrent subitement, de la manière la plus imprévue et du côté d'où il était loin de les attendre.

Jusqu'à ce jour, le mémoire qu'au mois de juillet précédent il avait remis au Tsar sous le sceau du secret, était resté ignoré, sauf d'un petit nombre d'initiés. Étant donné les usages diplomatiques, il se croyait assuré de la discrétion des divers personnages

auxquels il en avait donné connaissance. Tandis qu'il se reposait ainsi sur leur loyauté, éclatait brusquement à Londres et à Vienne la nouvelle de la remise du mémoire. On apprit dans ces capitales que le roi de Naples poursuivait l'agrandissement de ses États et que Gallo s'était rendu à Saint-Pétersbourg afin de faire agréer ses projets et d'obtenir l'appui de l'Empereur pour en faciliter l'exécution.

Comment le secret avait-il été violé? Le marquis de Gallo fut longtemps à se le demander et les circonstances dans lesquelles s'était produite l'indiscrétion restent encore aujourd'hui confuses et obscures. Tout porte à croire cependant que le principal coupable fut Rostopchine. Peut-être le fut-il involontairement; mais, ce qui est certain, c'est que dans une lettre qu'il écrivait au comte Woronsof, ambassadeur russe à Londres, il avait dit : « Le marquis de Gallo est venu ici avec des idées de partager le monde comme César. » Cette phrase railleuse arriva dans la capitale d'Angleterre en même temps que le Cabinet britannique recevait de son représentant à Saint-Pétersbourg le mémoire de Gallo.

Woronsof comme Rostopchine n'avait pas vu sans regret l'empereur Paul prendre part à une guerre dont la Russie ne pouvait rien espérer et qui servait uniquement les intérêts de l'Autriche et de l'Angleterre. Il n'approuvait pas davantage les prétentions du roi de Naples dont Gallo s'était fait l'interprète à Saint-Pétersbourg. La phrase de Rostopchine qui semblait les condamner le fit sourire d'aise. Il la répéta à son collègue napolitain le marquis de Circello. La correspondance de celui-ci ne laisse aucun doute sur les sentimens de jalousie qu'il nourrissait à l'égard de Gallo. Elle autorise à penser qu'il répéta à son tour l'appréciation malveillante de Rostopchine, qui, promptement répandue dans le corps diplomatique, y fut l'objet de commentaires dans lesquels Gallo n'était pas épargné.

A Londres, on s'était montré disposé à s'en amuser; à Vienne, on s'en offensa. La colère de l'Autriche eut son écho à Palerme où déjà, tout en approuvant l'initiative du représentant de Naples, on n'approuvait pas qu'il eût employé les expressions « indemnités et indemnisations » pour préciser les dédommagemens qu'il réclamait en faveur du roi Ferdinand. Néanmoins, après lui avoir exprimé un regret sur ce point spécial, on avait rendu justice à son habileté et entièrement

approuvé ses démarches. Dans une lettre que lui écrivait le général Acton, à la date du 27 septembre, il est dit que les raisonnemens qu'il a fait entendre à l'empereur de Russie pour lui démontrer le tort que causerait aux Deux-Siciles et à l'Italie tout entière l'agrandissement de l'Autriche « n'ont pu que rencontrer le plein agrément de Sa Majesté » et en ce qui touche la nécessité d'établir entre les divers souverains italiens un juste équilibre, « tout a été justement observé. »

Mais, après ces éloges, on voit poindre le désaveu qui va frapper Gallo et lui infliger la plus cruelle des humiliations! Sous une forme encore circonspecte et timide, Acton lui confie que son mémoire soulève des tempêtes. « Le Cabinet des Deux-Siciles a été taxé de vues avides par les malintentionnés. La malignité cherche à les étendre au désir de chasser le Pape de ses domaines. »

Dans la même lettre, cette confidence s'envenime d'insinuations perfides. Acton s'y fait l'écho de propos qui commencent à se répandre et d'après lesquels « le négociateur n'avait pas de mission directe et formelle et qu'il n'agissait que d'après ses inspirations personnelles, n'ayant aucun souci de l'approbation ou de la désapprobation de Leurs Majestés Siciliennes. » Acton mettait cette accusation au compte de la perversité des ennemis de la cour de Naples. Mais il n'en dissimulait pas les inconvéniens et la gravité. « Les temps actuels sont difficiles; les épines que tant de grands intérêts suscitent partout, les jalousies entre les Cours, leurs passions et d'autres encore qui peuvent concerner individuellement les négociateurs rendent leur travail excessivement ardu, scabreux et hasardeux. » Après avoir ainsi préparé Gallo à ce qui lui restait à dire, Acton ajoutait que, « dans cette pénible épreuve de la malignité toujours vigilante, » le Roi avait cru devoir déclarer qu'il désirait uniquement la réintégration en Italie de toutes les puissances dans les domaines que chacune possédait avant la guerre et que c'était seulement pour le cas où ce rétablissement total serait empêché par un souverain déjà puissant et qui voulait s'agrandir, que le roi de Naples demanderait « un système d'équilibre qui balance et rassure l'existence de tous les États en Italie. » Enfin, comme conclusion, Acton annonçait à Gallo que leur maître venait d'écrire à l'empereur de Russie pour lui exposer ces vues.

Il est à remarquer qu'elles étaient entièrement conformes à celles qu'avait développées dans ses entretiens avec le Tsar l'envoyé de Naples. On ne s'expliquerait donc pas le désaveu dont il allait être victime si l'on ne tenait compte à la fois de la duplicité de la reine Marie-Caroline, de celle du fatal conseiller qui ne cessait d'exercer sur elle une détestable influence et du trouble profond auquel ils furent livrés lorsque arrivèrent à Palerme les protestations de l'Autriche contre le mémoire du mois de juillet qu'on lui avait dissimulé. Ils se virent abandonnés par cette puissance. A plusieurs reprises déjà, elle s'était révélée malveillante pour la cour napolitaine. Que serait-ce donc maintenant, alors qu'elle se montrait à ce point offensée par la négociation engagée à son insu à Saint-Pétersbourg et alors surtout que le Tsar ne s'était pas encore prononcé sur la suite qu'il y donnerait. La situation était grosse de dangers. Pour y remédier, la Reine et son complice n'hésitèrent pas à sacrifier Gallo. Sous leur inspiration, le roi Ferdinand écrivit au Tsar la lettre dont parlait Acton dans la sienne.

C'est un long verbiage où se dissimule mal la similitude des vues du Roi avec les vues dont Gallo s'est fait l'interprète. L'hypocrisie en est éclatante et, ce qui est plus grave, c'est que le Roi semble oublier qu'il a donné carte blanche à son représentant, qu'il l'a laissé libre de ses actions et que tenu au courant de ses démarches successives, il les a toutes approuvées, notamment lorsque Gallo est parti pour la Russie. La dissimulation était poussée si loin qu'à propos de ce départ, le Roi osait dire « qu'il en avait été surpris » et ajouter, en ce qui touche l'agrandissement de son royaume : « que les démarches du même Gallo, quant à cet article, sont en contraste très frappant avec mes déclarations très positives depuis le commencement de la guerre. » Il en éprouvait une vive surprise et la peine la plus sensible.

« C'est dans le sein de Votre Majesté, écrivait-il, que je dépose mes regrets et mes inquiétudes... Je dois y présenter moi-même ma profession de foi avec la sincérité et la franchise dont je ne me suis jamais départi... Je la supplie de croire d'abord à l'assertion très positive que je lui présente qu'aucune instruction de ma part, commission ni projet n'ont pu motiver et autoriser des propositions d'indemnités... J'accepte avec reconnaissance l'examen et la discussion du sort futur de l'Italie

sous les auspices de Votre Majesté Impériale; mais, si des idées jetées par le marquis de Gallo sur des démembremens pouvaient exister auprès d'Elle ou qu'on y voulût les faire articuler et anticiper sous mon nom, je déclare être disposé à les rejeter et désapprouver dans les formes convenantes. »

Après s'être attardé dans ses impudens mensonges, le Roi annonçait au Tsar qu'il désignait le duc de Serra-Capriola pour le représenter dans le prochain Congrès. Quant au marquis de Gallo, si ses connaissances particulières et son expérience paraissaient au Tsar bonnes à utiliser, il resterait à Saint-Pétersbourg. Dans le cas contraire, un autre ministre était prêt à le remplacer. Ainsi Gallo était sacrifié par le souverain dont il n'avait fait que suivre les inspirations, seconder les projets et qui avait approuvé tous ses actes. Le procédé était odieux. On l'aggrava en négligeant d'envoyer à l'accusé un double de la lettre adressée au Tsar et dont celle d'Acton ne pouvait faire pressentir la perfidie. Il n'en connut l'existence que lorsque, s'étant présenté chez Rostopchine, il y fut reçu trop froidement pour ne pas en être froissé et même sans les égards auxquels il était accoutumé. Elle fut mise sous ses yeux et il put alors mesurer la valeur morale des souverains qu'il servait.

Ce que furent ses protestations, on peut le deviner en parcourant les lettres qu'il écrivit au roi Ferdinand à la suite de ce pénible incident. « La lettre que Votre Majesté a cru, dans sa justice, devoir adresser à l'empereur de Russie, tout ce qu'elle contient tendant à noircir mon caractère, ma loyauté, ma conduite, n'a pas laissé de me causer une douleur profonde, une humiliation sans bornes. S'il peut me rester quelque sentiment de consolation, il consiste en ce que je ne crois pas l'avoir méritée, et dans la confiance que m'inspire la justice de Votre Majesté. Tout ce que j'ai dit et écrit est en tout conforme, jusqu'aux tours des phrases, à ce que Vos Majestés ont approuvé et ordonné dans leurs lettres et dans les dépêches du Ministère. Que Votre Majesté daigne parcourir le mémoire que j'ai rédigé sur la question et les autres notes que j'ai présentées dans la suite; elle y trouvera non seulement les mêmes idées, les mêmes principes, mais encore les mêmes phrases, les mêmes expressions suivant les déclarations que le chevalier Acton me communiqua d'une façon sommaire. »

Il ne fallut rien moins que les affirmations que l'on vient

de lire et l'accent d'honnête homme avec lequel Gallo les fit entendre à l'empereur de Russie pour le laver des accusations dont il était l'objet et pour imposer la conviction qu'il ne les méritait pas. Mais la scène fut des plus vives. Il disait plus tard que la lettre de désaveu avait failli le faire chasser ignominieusement de la cour moscovite. Le chevalier de Bray constate dans un de ses rapports « que M. de Gallo, d'abord fort bien accueilli parce qu'il venait au nom d'un prince malheureux, a fini par être maltraité. » C'en était fait de son crédit à la cour de Russie. Paul Ier, tout en l'assurant de la continuation de sa bienveillance, lui déclara qu'il ne pouvait plus voir en lui le représentant du roi de Naples, ce qui équivalait à lui donner congé et en même temps à une rupture de la négociation, d'autant plus condamnée maintenant à n'être pas reprise que les revers de l'armée russe, en Suisse, avaient décidé l'Empereur à rappeler ses troupes. Gallo n'avait donc qu'à partir.

Il s'y prépara après avoir remis ses pouvoirs au duc de Serra-Capriola. Il se sentait « vieux et souffrant. » Il avouait à la Reine sa fatigue, son dégoût des affaires; il demandait qu'on lui accordât une retraite honorable à laquelle lui donnaient droit ses services, le zèle et la fidélité dont, depuis vingt-six ans, il donnait d'incessantes preuves. Pour ajouter à son écœurement, il reçut une lettre de la souveraine qui, tout en lui parlant avec la confiance familière dont elle avait l'habitude d'user envers lui, semblait le soupçonner d'avoir manqué de loyauté.

« Vous êtes allé à Pétersbourg. Certes, d'apparence, vos propositions sont en notre faveur; mais, si elles vous eussent été signées pour nous compromettre! J'éloigne cette pensée de mon esprit. » Et plus loin : « Je connais votre cœur et vos principes et il m'est impossible de croire, comme de plusieurs côtés on nous l'écrit, que vous seriez un agent de Thugut avec la veste et l'habit à nous, mais au fond à eux. Je vous suis trop attachée, vous estime trop et me sens trop de réelle amitié pour vous pour le croire et j'aime mieux croire que les gueux vous jouent le premier. »

Après l'avoir ainsi torturé par ces perfides insinuations et alors qu'elle était le principal auteur du traitement injuste qu'il venait de subir, elle poussait le besoin de dissimuler sa main jusqu'à lui demander, à titre de service, de s'occuper

avec dévouement et activité de l'établissement de ses enfans et notamment de celui du prince Léopold avec une fille du Tsar, dont il avait été déjà question; ce à quoi Gallo répondait qu'il n'en avait plus les moyens puisqu'on avait détruit son influence.

Parti de Saint-Pétersbourg, le 19 novembre, il s'arrêta à Mitau pour y saluer Louis XVIII, qui l'invita à dîner et l'entretint de son dessein de demander au roi des Deux-Siciles la main de l'une de ses filles pour le duc de Berry. A la fin de décembre, il était à Berlin d'où, après un assez long séjour, il gagna Vienne.

Durant ce voyage, il continuait à correspondre avec la cour de Naples et si, dans ses lettres, on ne trouve pas trace de rancune, il ne cesse d'y saisir toutes les occasions de répéter qu'il n'a rien à se reprocher et de se plaindre « d'avoir été mis en holocauste. » C'était la vérité. Aussi peut-on s'étonner que la douleur qu'il ressentait se soit toujours exprimée sous des formes respectueuses et qu'en sortant, il n'ait pas fait claquer les portes. Mais il appartenait à cette race de vieux serviteurs dont le dévouement restait au-dessus des pires déconvenues et ne se lassait jamais.

La retraite qu'il avait demandée ne lui fut pas accordée et ses services ayant été jugés toujours nécessaires, il consentit à les continuer. La cour de Naples les utilisait encore en 1806 et il ne dépendit pas de lui que la dynastie napolitaine détruite par Napoléon à cette époque ne fût sauvée. Trompé par sa cour tandis qu'il négociait avec Napoléon, ainsi qu'il l'avait été pendant qu'il négociait avec Paul Ier, le marquis de Gallo passa au service de Murat, considérant qu'il y trouverait encore, comme lorsqu'il était au service des Bourbons, les moyens de servir sa patrie.

ERNEST DAUDET.

L'ART ROMAIN

DU XVIIE SIÈCLE

CARACTÈRES GÉNÉRAUX

L'art romain du XVIIe siècle, que nous nous proposons d'étudier, en peinture, en sculpture et surtout en architecture, est la suite de l'art de la Contre-Réforme. Il le continue dans ce qui est son trait primordial, le caractère chrétien ; il se sépare toutefois de lui sur un point qui, tout en étant secondaire, est cependant assez notable pour marquer entre les deux arts des différences essentielles. Le XVIIe siècle renonce à la gravité et à la simplicité de la fin du XVIe siècle pour s'épanouir dans une apothéose de joie qui correspond à la nouvelle période de puissance et de richesse dans laquelle va désormais vivre la Papauté. Après les jours d'épreuve, ce sont les jours de paix et de bonheur, après l'*Ecclesia militans*, c'est l'*Ecclesia triumphans* qui va chanter ses hymnes d'allégresse et créer un art qui sera aussi différent de celui du XVIe siècle que la pensée d'un Urbain VIII et d'un Innocent X l'était de celle d'un Paul IV et d'un Pie V.

L'art de la Contre-Réforme, dont nous nous sommes appliqué ici même à déterminer les caractères, avait été une réaction contre la Renaissance, une protestation contre ce qu'il y avait de trop sensuel en elle, et son grand effort avait consisté à simplifier l'art, à le dépouiller d'une parure trop éclatante, à le rendre plus grave, afin de le faire plus chrétien.

C'était une doctrine qui avait sa logique, ce n'était pas une

doctrine absolument nécessaire. Si la religion chrétienne peut se concevoir sous un aspect austère, sous des voiles de deuil et de pénitence, elle se conçoit aussi bien, elle se conçoit mieux encore, avec des habits de fête et des chants de triomphe. Après les tristesses de l'art de la Contre-Réforme, tristesses qui ne furent qu'un accident passager dans l'évolution de la pensée italienne, et dont il faut attribuer une part de responsabilité à des influences étrangères, l'Italie, au XVIIe siècle, reprit elle-même, dans sa volonté et son indépendance, la direction de ses destinées.

Ses arts vont redevenir plus brillans qu'ils n'avaient jamais été, et c'est à la tradition des grands maîtres de la Renaissance qu'ils vont se rattacher. Le XVIIe siècle, c'est la reprise de l'âge de Léon X : c'est avant tout la recherche de la beauté, mais avec plus d'amour encore de la richesse, de l'exubérance et des nouveautés créatrices. Age moins pur, où il y a moins de désirs de formes parfaites, mais qui est plus chrétien et plus large dans sa compréhension d'une vie pleine et heureuse.

Cet art a passionné toute l'Europe pendant plus d'un siècle. Après s'être créé à Rome, il se développa en France à la Cour de Louis XIV et de Louis XV, pour atteindre à son plus haut degré d'évolution en Espagne et dans le sud de l'Allemagne, dans les pays où les idées religieuses s'étaient maintenues avec plus de puissance qu'à la Cour de France. Il régna sans conteste jusqu'au jour où l'école néo-classique, par réaction contre les excès de son luxe et de sa complication, le combattit et le remplaça par un art sobre et sévère qui faisait réapparaître sur bien des points l'art même de la Contre-Réforme. L'art du XVIIe siècle tomba alors dans une défaveur qui persista pendant de longues années. C'est seulement sous le second Empire que l'on recommença à l'étudier et à l'aimer.

Mais, par une singulière anomalie, cette réhabilitation se borna aux maîtres de l'école française : on négligea d'étudier les maîtres italiens, ces maîtres qui avaient créé l'art que les Français n'avaient fait qu'imiter ; on continua à ne pas les connaître et à les mépriser. Nous avons aujourd'hui autant de blâme pour le Saint-Pierre du Bernin que nous avons d'éloges pour le Versailles de Louis XIV. La raison de cette inconséquence est que les études d'architecture au cours du XIXe siècle ont été particulièrement délaissées par la critique ; et l'indiffé-

rence est telle que l'on ne fait aucun effort pour discuter, et renouveler, s'il y a lieu, les anciennes doctrines. Pour tout ce qui concerne l'époque que nous étudions, on continue prudemment à répéter les idées consacrées et à dédaigner un art sur lequel on croit avoir tout dit lorsqu'on l'a flétri du mot de « baroque (1). »

Aujourd'hui pour traiter la question qui nous occupe, pour savoir ce que l'on reproche à l'art du XVIIe siècle, ce sont les écrivains de l'école néo-classique qu'il faut interroger; leurs livres fourniront tous les argumens dont on se sert pour le condamner. Dans cette discussion, un homme a tenu une place tout à fait prépondérante, Milizia, que Quatremère de Quincy lui-même ne fit pour ainsi dire que copier dans l'*Encyclopédie*, et ce sont les arrêts de ce critique italien du XVIIIe siècle que l'on ne cesse encore de répéter de nos jours.

La question que nous allons discuter est une des plus graves qui restent encore à résoudre dans le domaine de l'histoire de l'art. Il nous faut ici prendre un parti sur des questions fondamentales de l'esthétique, et savoir si c'est au nom d'une doctrine vraie ou fausse que les néo-classiques ont condamné le XVIIe siècle.

Le néo-classicisme a pris comme point de départ cette doctrine de la *nature* qui était à ce moment le fond même des écrits de la plupart des philosophes et en particulier de ceux de J.-J. Rousseau; mais cette doctrine, à vrai dire, n'était pas une grande nouveauté dans l'art, toutes les écoles artistiques n'ayant jamais cessé de se réclamer de la nature. La nouveauté fut dans la façon dont on crut la comprendre. Pour Rousseau et pour les néo-classiques dont il est le véritable chef, le grand mot que prononce la nature est celui de *simplicité*. Par une réaction, que l'on comprend fort bien, contre les excès et les vices du XVIIIe siècle, on pose comme principe essentiel qu'il faut avant tout, dans les arts comme dans la société, proscrire un luxe corrupteur et revenir aux lois véritables de la nature. L'art doit être simple, disent les néo-classiques, car la nature veut avant tout la simplicité: plus on s'éloigne de la simplicité, plus on s'éloigne de la beauté. Mais, si ce principe a sa valeur, on peut se demander de quel droit on lui donne un caractère si absolu.

(1) Ce mot si fâcheux, je l'éviterai autant que possible dans cette discussion, ne le conservant parfois qu'en raison de sa brièveté.

Ne semble-t-il pas au contraire que la nature recherche la *complication*, qu'elle part de choses simples (je veux dire relativement simples) pour s'élever de plus en plus vers des organismes plus variés : les êtres sont d'autant plus parfaits, d'autant plus beaux qu'ils sont plus compliqués. De la matière inerte à la plante, à l'animal, à l'homme, dans tout progrès de la vie, la nature, folle de richesse, ne peut évoluer sans s'éloigner de la simplicité, sans créer une complication nouvelle. Et, même lorsqu'elle est le plus simple, lorsqu'elle tisse le tapis de verdure qui va recouvrir la terre, elle le décore d'une broderie de fleurs, trouvant dans cette parure un de ses plus délicieux effets de beauté.

Ne sommes-nous donc pas autorisés, au nom même des exemples de la nature, à penser que l'architecture a le droit et le devoir de se compliquer, de s'enrichir pour devenir plus expressive et plus belle ? L'architecture ne semble-t-elle pas suivre le plus clair des préceptes de la nature en devenant brillante et complexe, en se couvrant de fleurs comme elle ?

Cependant lorsqu'un néo-classique voit une de ces églises du XVIIe siècle si merveilleusement décorées, sa première et sa principale critique consiste à dire que cette époque a confondu *richesse* avec beauté, et cet argument lui suffit. Il ne pensera pas que la richesse peut être, non pas sans doute toute la beauté, mais un élément de la beauté, il la tiendra pour contradictoire à cette idée : la simplicité en étant pour lui le caractère essentiel. Cette doctrine si particulière de l'école néo-classique a encore de nombreux partisans de nos jours ; sans trop raisonner, nous l'acceptons comme un axiome essentiel ; il n'est pas un Français qui, allant en Italie, ne dise que les églises italiennes sont trop riches en beaux marbres et en métaux précieux, qu'elles sont trop surchargées.

En France, nous avons une tendance à être hostiles à l'idée de richesse. Cela vient en partie de ce que nos églises ne ressemblent plus que de très loin à ce qu'elles étaient dans leur création première. Dépouillées de toute cette parure qui était une des grandes parties de leur beauté, dépouillées de leurs vitraux, de leurs peintures, des statues d'or et d'argent qui ornaient leurs autels, elles ont habitué nos yeux à la nudité, et nous rendent peu capables de comprendre le luxe des églises italiennes. Nous oublions que, partout, dans quelque pays et à quelque époque

qu'ils vivent, les hommes n'ont pas cessé d'aimer ce qui brille, et de rechercher les objets les plus rares, les plus précieux pour s'en parer, pour parer la femme qu'ils aiment, pour orner leur demeure, les palais de leurs rois et surtout les autels de leurs dieux. Si l'amour de la richesse est une idée fausse et condamnable, il faut cependant reconnaître qu'il n'en est pas de plus séduisante aux yeux des hommes.

L'art romain que nous ne connaissons plus que dans sa ruine, dépouillé de tous ses ornemens, était un art des plus somptueux. Les Empereurs byzantins en augmentèrent encore le luxe et en transmirent les traditions au Moyen âge. Cette richesse fut continuée par la Renaissance. Les maîtres du XVIIIe siècle ne firent que poursuivre une glorieuse tradition en se passionnant pour la beauté des matériaux et l'éclat de l'ornementation, et une de leurs plus grandes gloires est dans cette richesse que parfois on leur reproche tant.

La puissance de la Cour pontificale et des grandes congrégations religieuses, la découverte des Indes et de l'Amérique, la possession de leur or et de leurs pierres précieuses, la recherche et l'exploitation de nouvelles carrières de marbre en Italie, tout contribua à fournir aux artistes du XVIIe siècle des richesses telles que, depuis les Romains, on n'en avait point vu de semblables en Europe. Lorsque les Jésuites mettaient sur un autel la statue d'argent de saint Ignace et le plus gros bloc de lapis-lazuli que l'on connaisse, ils pouvaient à bon droit se glorifier de la beauté qu'ils réalisaient et penser qu'ils étaient les descendans, non seulement des maîtres chrétiens du Moyen âge, mais des Grecs eux-mêmes, de Phidias qui avait sculpté une Minerve toute d'or, d'ivoire et d'argent.

Appliquant le principe de la simplicité à l'architecture, on fut conduit à considérer, comme règle fondamentale et pour ainsi dire unique de cet art, la *loi constructive*. Tout ce qui n'est pas motivé par les besoins de la construction, tout ce qui n'est pas la satisfaction d'une nécessité matérielle, apparaît comme une inutilité et par suite une erreur. Et pourtant, on peut faire remarquer que, dans les projets des architectes, ce n'est pas une recherche utilitaire qui intervient la première, et que, même avant d'établir les formes constructives, ils se préoccupent de quelques idées générales qui n'ont aucun rapport avec la construction, et qui s'imposent uniquement pour

des raisons de pure beauté, telles par exemple que les idées de symétrie et de proportion.

Si l'on voulait d'ailleurs pousser le principe de la construction à ses plus extrêmes conséquences, on limiterait l'architecture à ses élémens rudimentaires, et ce serait proprement la détruire. Aussi ne l'a-t-on jamais appliqué avec une telle rigueur, et il n'est aucune école qui ne fasse une large part à ce que l'on considère comme la seconde partie de l'architecture, je veux dire la partie décorative. Mais ici encore la doctrine constructive intervient, en posant comme principe que la décoration doit être absolument subordonnée aux formes de la construction, que son rôle est d'en accuser les traits essentiels. On peut encore discuter cette théorie, et penser que ce n'est pas là une loi nécessaire. Par exemple, ne faut-il pas louer l'architecte lorsque, par son décor, au lieu d'accentuer inutilement l'apparence des supports, il cherche à les dissimuler? Est-il possible dans l'architecture gothique de comprendre comment les voûtes peuvent se tenir dans les airs, lorsqu'on ne voit pas les forces extérieures qui les soutiennent? et ce qui apparaît d'irréel dans cette architecture, loin d'être un défaut, n'en est-il pas une des plus grandes beautés? Pour prendre un exemple plus prosaïque, est-il vrai que dans nos demeures nous tenions à accentuer l'aspect de ces murs qui nous enferment comme dans une prison? Ne faisons-nous pas au contraire tous nos efforts pour les dissimuler par des glaces, des tableaux, des fresques ou des tapisseries?

Je ne veux pas insister; je me contente d'indiquer cette idée que la doctrine de l'exclusive prépondérance de la loi constructive est fort discutable. Elle est pourtant si ancrée dans les esprits et si universellement admise, semble-t-il, que lorsque les romantiques voulurent remettre en honneur notre art national du moyen âge et toutes les splendeurs du gothique, décrié alors à l'égal de l'art du XVIIe siècle, ils n'osèrent pas porter la discussion sur son vrai terrain et dire que les plus grandes beautés du gothique lui venaient précisément de ce qu'il avait fait en dehors de la logique constructive, en vue de recherches spiritualistes. C'est au nom des principes mêmes de l'école néo-classique que Viollet-le-Duc mena sa campagne, et s'il lui fut facile de prouver, au point de vue constructif, la valeur de cet art qui égale et surpasse par sa science l'œuvre des maîtres

grecs, il commit pourtant ainsi la faute d'en méconnaître ce qui en est la réelle grandeur. Il crut avoir trouvé toute l'explication du verticalisme gothique dans une nécessité constructive, en le faisant provenir uniquement d'une obligation d'éclairage, ne voyant pas comment la pensée chrétienne était intervenue pour dresser les voûtes et les clochers, et construire si illogiquement des édifices tout en verre, à seule fin de les couvrir de peintures faites avec des rayons de soleil.

Et, en architecture, si l'on se refuse à s'en tenir au principe simpliste et brutal de la théorie de l'utilité constructive, c'est parce que l'on croit à un autre principe bien autrement juste et fécond, c'est parce que l'on pense, et ce fut la doctrine des architectes du XVIIe siècle, aussi bien que celle des maîtres gothiques, que l'architecture, comme tous les arts, n'a pas pour but essentiel et exclusif la réalisation de besoins utilitaires, mais qu'elle ne devient réellement un art que lorsque, s'élevant au-dessus des contingences, elle aspire à exprimer les plus grands désirs, les plus hautes aspirations de notre âme. L'architecture, qui commence par être le plus matériel des arts, peut s'élever jusqu'à en être le plus spiritualiste. Une église n'est vraiment une église que lorsqu'elle cesse de n'être qu'un abri, pour devenir un sanctuaire, et lorsque toutes ses pierres semblent n'être plus qu'une prière. Que nous importe qu'une façade exprime, comme le veut l'école utilitaire, les divisions intérieures de l'édifice? Quel but mesquin comparé à celui qu'elle doit vraiment avoir et que lui ont donné tous les grands architectes, celui de dire hautement et dès le premier abord : c'est ici la maison de Dieu.

Un exemple nous montrera comment on peut être conduit à juger différemment une œuvre d'art selon la doctrine à laquelle on se rallie. Nombre d'écrivains ont été particulièrement sévères en parlant de la façade de Saint-Marc de Venise, et ils ont raison si l'on doit juger cette façade exclusivement au point de vue de la doctrine constructive. On n'y trouve rien en effet qui fasse pressentir les divisions intérieures; sa silhouette est sans rapports avec celle de l'église, et aucune de ses parties ne se justifie par une utilité matérielle : tout chez elle est de l'inutilité constructive. Et c'est ce qui fait sa véritable beauté; elle appartient tout entière au domaine des âmes. C'est comme un grand retable, un grand tableau d'autel, qui, dès l'abord,

nous parle, nous invite à la prière et chante la gloire de Dieu, et c'est la plus belle façade de l'Italie.

Je cite cet exemple parce qu'il est essentiellement typique et bien fait pour éclairer la question fondamentale qui nous occupe. Si nous aimons Saint-Marc, nous comprendrons ce que les maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle ont voulu, et pourquoi ils ont abouti à des façades telles que celles du Latran, de Sainte-Marie Majeure, et surtout à celle de Sainte-Croix de Jérusalem qui, par les groupes de statues qui la terminent, nous montre le plus puissant effort de ces maîtres pour réaliser une façade d'église vraiment chrétienne.

Cette indépendance vis-à-vis du prétendu absolutisme de la loi constructive conduisit les architectes du XVIIe siècle à des recherches qui modifièrent profondément, non seulement la nature du décor, mais même les lignes essentielles de leurs édifices. A la ligne droite, à la ligne primitive de la construction, à la ligne la plus simple et la plus logique, ils substituèrent des lignes nouvelles, des formes courbes que rien ne motive, si l'on s'en tient au principe constructif, et dont la seule justification était de correspondre à des recherches d'idéale beauté. C'est dans cet emploi des *lignes courbes* que réside leur plus grande originalité : ils obtinrent par là leurs plus beaux triomphes en même temps qu'ils provoquèrent les plus acerbes critiques.

Certes avant le XVIIe siècle les formes courbes se rencontrent fréquemment. Nous les trouvons pour ainsi dire à toutes les époques et chez tous les peuples. Les Grecs, les Romains, les Asiatiques, les maîtres de l'art gothique et de la Renaissance les ont employées, mais jamais avant le XVIIe siècle on n'avait vraiment compris la beauté et l'importance de ces lignes, et l'admirable emploi que l'on en pouvait faire en architecture. Et ce fut une telle révolution que c'est sur ce point que les maîtres du XVIIe siècle furent le plus violemment combattus par les néo-classiques, qui leur reprochèrent cette nouveauté comme une de leurs plus grandes hérésies.

En nous plaçant au point de vue de cette école néo-classique, nous devons rechercher si le principe de l'imitation de la nature s'oppose à l'adoption de ces lignes. La nature ne nous dit-elle pas tout au contraire que la ligne courbe est sa ligne préférée, qu'elle est par excellence la forme essentielle et

pour ainsi dire unique de tout ce qui vit. Partout, dès que la vie s'organise, la courbe apparaît, la courbe sinueuse et mobile qui semble devenir d'autant plus subtile que les êtres sont plus perfectionnés. Le corps humain, plus que celui de tous les autres êtres créés, les offre charmantes à nos yeux, et l'on comprend sans peine que les architectes aient voulu mettre dans leurs œuvres quelque chose de ces formes par lesquelles la nature nous enchante, et substituer la variété des courbes à la monotonie de la ligne droite qu'ils avaient adoptée par suite de nécessités constructives, mais qui est si différente de tout ce que la vie nous montre et nous fait aimer.

Il est vrai que l'abus peut toujours entacher les plus belles et les plus justes idées, et le XVIIIe siècle ne tarda pas à se laisser entraîner à bien des excès par sa folle passion pour les lignes courbes. Il vint un moment où, dans l'art, la ligne droite fut impitoyablement proscrite, où l'on ne sut plus faire une œuvre, pas même le plus petit objet usuel, sans avoir recours aux lignes courbes. Faisons la part de ces fautes, et ne condamnons pas pour cela les admirables artistes du XVIIe siècle; laissons de côté les excès auxquels leur doctrine a pu aboutir, mais sachons comprendre qu'elle est légitime dans son principe et reconnaissons hautement la valeur et la beauté des œuvres qu'elle a créées.

Ces désirs d'une architecture plus belle et plus expressive, plus brillante et plus compliquée, qui conduisirent les architectes du XVIIe siècle à adopter les lignes courbes eurent une autre conséquence. Ces maîtres, suivant en cela les exemples que leur avaient donnés les architectes de la Contre-Réforme, employèrent les ordres en dehors de tout rôle constructif, ne craignant pas de les transformer et parfois de les altérer de façon à les rendre méconnaissables. Pour la première fois, ils ont une pleine conscience de la transformation profonde qui s'est accomplie au cours des âges. Ils comprennent clairement que depuis de longs siècles, et pour jamais peut-être, l'architecture grecque a disparu du monde, et que les ordres grecs désormais ne peuvent plus être qu'un décor; dès lors, adoptant cette idée sans réticences, ils ne craignent pas de les traiter comme tels et de prendre avec eux des libertés qui seraient incompréhensibles et inexcusables, s'ils les considéraient comme des formes constructives. Ils sont en somme plus logiques, plus véritable-

ment architectes que leurs prédécesseurs en poussant à ses vraies conséquences un système qu'ils n'ont pas créé. Et le point où ils ont été le plus remarquables, est précisément dans la solution de ce problème dont nous avons déjà signalé les difficultés, l'adaptation des formes du temple grec à la construction de l'église chrétienne.

Le temple grec est petit parce qu'il est le temple de nations du midi dont les cérémonies se font en plein air, sur la place publique. Les églises chrétiennes au contraire, œuvres des peuples du Nord, sont grandes parce qu'elles sont faites pour recevoir et abriter la foule des fidèles. Pour décorer ces immenses édifices, avec leurs vastes espaces intérieurs et leurs grandioses façades, l'art grec ne pouvait fournir que de bien faibles ressources. Aussi lorsque, après les formes admirables créées par l'art byzantin, par l'art roman et surtout par l'art gothique, les architectes de la Renaissance voulurent revenir à l'architecture antique, ils se heurtèrent à une véritable impossibilité et toutes leurs églises, — celles de Palladio en sont un exemple bien frappant, — ont un aspect de froideur, une nudité qu'elles doivent à l'insuffisance décorative des formes classiques. Pour construire des églises somptueuses et riches, en employant les formes classiques, on comprend que les architectes aient tout fait pour animer ces formes, pour les vivifier et les rendre susceptibles de produire des effets nouveaux, ne correspondant plus, bien certainement, à l'idée constructive qui les avait créées, mais satisfaisant admirablement au but qui leur était assigné, celui d'être un élément d'expression et de beauté.

Et sans doute il est facile de les condamner et de dire qu'ils ont corrompu l'art grec, sans doute aussi il est impossible de nier leurs erreurs et leurs échecs, mais leur justification ne se trouve-t-elle pas dans la difficulté de leur tâche, et bien souvent aussi dans la beauté des résultats obtenus?

Nous trouvons dans l'*Encyclopédie* un passage qu'il faut rappeler ici. Sans le vouloir, Quatremère de Quincy, croyant combattre le baroque, nous a donné la vraie raison qui le justifie: « L'architecture que nous avons adoptée, dit-il en parlant de l'architecture de la Renaissance, n'étant point née sur notre sol, étant étrangère même à nos mœurs et à nos besoins, ne saurait y trouver de base solide, ni cette source naturelle et

féconde de beautés que le climat et les mœurs des Grecs avaient su rendre inépuisable. Tout exige donc que ceux qui professent aillent dans son pays natal en rechercher les germes précieux pour l'empêcher de dégénérer et de s'abâtardir sous des cieux qui lui sont étrangers. »

C'est bien mal raisonner. La conséquence des prémisses posées est qu'il faut renoncer à cette architecture, ou bien que, si on l'emploie, il faut la modifier pour l'adapter à nos mœurs et à nos besoins, plutôt que de se borner à répéter des formes convenant à des mœurs étrangères. Il faut qu'elle soit traitée par des architectes qui, comme ceux du XVIIe siècle, sachent la transformer pour lui donner une vie nouvelle.

Quelques exemples suffiront à montrer quelle fut l'ingéniosité de ces maîtres dans l'emploi des formes classiques et à prouver la légitimité de leurs innovations.

C'est dans l'emploi des formes du *fronton* qu'ils ont montré le plus d'indépendance et de nouveauté. Si le fronton n'est plus employé uniquement comme terminaison d'une toiture, si sa ligne angulaire est considérée simplement comme agréable aux yeux, et pouvant être utilisée très heureusement comme une forme terminale quelconque, on comprend alors que rien ne s'oppose à toutes les variétés qu'on peut lui donner : de là le type du fronton rompu, de ce fronton qui s'entr'ouvre pour donner place à un motif de sculpture, forme qui a eu le plus grand succès jusqu'à nos jours ; de là ces frontons cintrés qui épousent les lignes d'une corniche courbe, de là les formes plus audacieuses des frontons superposés ou emboîtés les uns dans les autres, des frontons se brisant en ressauts successifs, se contournant, se compliquant, se chargeant d'ornemens, pour produire les effets les plus riches et les plus imprévus. Partout nous trouvons d'intéressans exemples de ces formes, notamment à l'intérieur des églises, dans les parties que l'on veut le plus brillamment décorer : les autels du Gesu et de Saint-Ignace donnent de magnifiques exemples de la somptuosité à laquelle ces formes peuvent atteindre ; si on les terminait par des frontons classiques, toute leur beauté s'évanouirait.

Dans l'ornementation des frontons, une des idées les plus heureuses a été l'emploi de statues ; cette idée fut féconde en résultats, non seulement dans des monumens de petites dimensions tels que les autels, mais aussi dans les façades d'églises.

Une façade telle que celle de Sainte-Croix de Jérusalem à Rome, qui fut longtemps si décriée, est cependant l'une des plus admirables qu'il y ait en Italie (1).

Prenons un autre exemple des libertés que l'on a reprochées au XVIIe siècle. Que de blâmes contre les *colonnes torses* du Bernin! Et cependant, ne suffirait-il pas, pour justifier le Bernin, de dire que c'est là une forme délicieuse, une des plus ravissantes de l'architecture, de rappeler son prodigieux succès, de faire remarquer que les anciens eux-mêmes l'avaient employée, que le Moyen âge en avait été particulièrement épris et que, de nos jours encore, c'est une des formes qui nous séduisent le plus. Et l'on peut encore ajouter, si l'on veut se placer au point de vue des néo-classiques, que la nature elle-même nous en donne des modèles et nous la conseille. Il est rare que l'arbre s'élève droit et arrondi comme une colonne ; et que de fois le lierre et la vigne vierge s'enroulent autour de lui! On peut donc dire que cette forme si décriée, considérée comme une des plus critiquables du XVIIe siècle, a au contraire tout pour elle, la beauté, la tradition et les exemples de la nature.

Disons enfin un mot de l'*emploi architectural des colonnes*. Les architectes du XVIIe siècle, en utilisant la colonnade antique comme portique en avant d'une église, eurent l'idée, au lieu de donner à chaque entre-colonnement une même dimension, de mettre plus de distance entre les colonnes centrales. Ils furent conduits à agir ainsi pour marquer le centre du monument et donner une largeur plus grande à cette partie du portique que le public devait choisir de préférence comme entrée. C'était logique et ce n'était contraire à aucune idée esthétique. Cependant ici encore que de critiques ne leur a-t-on pas adressées. Sans prendre la peine de donner aucune raison sérieuse, on se contentait de dire que c'était une forme détestable, puisque les Grecs ne l'avaient pas employée. Or quand Milizia prononçait un tel arrêt il ne se doutait pas que les Grecs précisément avaient fait usage de cette forme qu'il jugeait si condamnable et, dans les Propylées d'Éleusis, avaient donné un exemple

(1) Au surplus, on peut trouver les premiers germes de ce grand développement sculptural au-dessus des frontons chez les Grecs eux-mêmes, qui les avaient décorés d'acrotères. On peut même trouver chez eux l'emploi illogique des frontons, par exemple lorsqu'ils les placent à l'intérieur des édifices, là où rien ne justifie l'adoption d'une forme qui est essentiellement celle d'une toiture.

de colonnade avec un élargissement de l'entre-colonnement central.

Pourquoi donc l'espacement des colonnes serait-il uniformément fixé par des règles absolues, pourquoi ne chercherait-on pas, en les resserrant ou en les espaçant, des aspects plus variés, pourquoi encore se condamnerait-on à disposer toujours les colonnes sur le même alignement au lieu de produire, en les disposant sur des plans différens, d'intéressans effets de perspective, pourquoi enfin blâmerait-on les colonnes accouplées dont Perrault a fait un si magnifique emploi dans la colonnade du Louvre?

Il serait facile de prolonger cette discussion et de multiplier les exemples : il suffit d'en avoir posé les principes. Nous pourrons maintenant étudier en détail les œuvres de cet âge, nous saurons les raisons qui ont guidé les architectes et qui les rendent dignes de notre admiration.

En résumé, on peut dire que le Baroque fut l'art d'utiliser les formes antiques, en les transformant pour les rendre aptes à l'expression d'idées nouvelles : c'est un style moins pur, moins classique que celui de la Renaissance, mais plus novateur, plus moderne, plus fécond. L'art de la Renaissance, par ses tendances à une imitation trop servile, liait les mains des architectes, le Baroque les affranchit : l'art de la Renaissance ne pouvait se prêter qu'à des effets limités ; avec le Baroque, dont Michel-Ange fut le véritable inventeur, on va pouvoir tout dire ; c'est vraiment le point de départ de l'art moderne.

La grande critique, la seule que l'on adresse au Baroque, est celle-ci : vous avez été affolés de changemens, vous avez cru que pour faire œuvre de beauté il fallait faire œuvre de nouveauté et vous n'avez pas eu la sagesse de vous en tenir à ce que les grands maîtres du passé avaient créé, aux règles que leur expérience avait tracées.

C'est là le point essentiel du désaccord. Les classiques sont les défenseurs du principe d'autorité, de la tradition, du maintien des formules ; le Baroque, c'est la liberté. De tous les mots qu'il a dits : beauté, joie, tendresse, féminilité, et ceux de santé robuste, de force et de majesté, le mot qui nous reste le plus cher est celui de liberté.

LES ARCHITECTES

I. — PÉRIODE DE TRANSITION. CHARLES MADERNE

Il est toujours d'un très grand intérêt de rechercher les formes de transition qui unissent un âge à un autre. Un état social est toujours complexe ; à côté de la forme régnante, on trouve les dernières manifestations de la forme qui disparaît et l'on entrevoit les germes de celle qui va apparaître et qui, avant son plein épanouissement, est toujours préparée par des tentatives individuelles, par des essais qui avortent ou ne se développent que d'une manière incomplète, tant que des conditions favorables à sa pleine éclosion ne se sont pas produites.

Dans mon étude sur l'art de la Contre-Réforme (1) j'ai cru devoir simplifier à l'extrême, et, pour mettre en pleine lumière les traits essentiels, j'ai laissé dans l'ombre les traits secondaires. Ces traits secondaires, ces caractères subordonnés, qui étaient une survivance de l'âge précédent et qui sont précisément ceux qui vont réapparaître au XVIIe siècle, il convient d'en parler maintenant.

Si le XVIIe siècle va remettre en honneur l'art de la Renaissance que les papes de la Contre-Réforme avaient si vivement combattu, cet art, même pendant la Contre-Réforme, n'avait pas entièrement disparu. Tous les papes de cet âge n'eurent pas l'austérité d'un Paul IV et d'un Pie V. Quelques-uns d'entre eux eurent une conception moins sévère de la vie, et la villa que Pie IV construisit dans les jardins du Vatican peut rivaliser avec les œuvres les plus gracieuses de Raphaël. Il faut remarquer aussi que de bonne heure les premiers triomphes de la Papauté, et notamment la victoire de Lépante, contribuèrent à lui redonner confiance et provoquèrent un réveil de ses arts. La chapelle Sixtine, construite à Sainte-Marie Majeure, par Dom. Fontana, sous le pontificat de Sixte V, semble être l'annonce des richesses décoratives qui vont marquer l'époque suivante.

Enfin, si les papes de la Contre-Réforme se croyaient

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* des 15 mai et 1er juillet 1911.

obligés d'avoir recours à une sévérité de combat pour lutter contre tous les ennemis qui les menaçaient, il y avait à Rome, autour d'eux, d'autres puissances qui n'avaient pas les mêmes raisons de s'attrister, il y avait les membres de leur famille, ces cardinaux si brusquement et si prodigieusement enrichis qui, même tombés du pouvoir, ne songeaient qu'à jouir de leur fortune. Dans cette sévérité de l'âge de la Contre-Réforme, dans ce puritanisme chrétien, les cardinaux et les princes des familles papales, par la construction et l'ornementation de leurs demeures, n'obéissent à aucune influence de tristesse, et ce sont eux qui les premiers vont faire réapparaître l'art de la Renaissance, l'art de Léon X et de Clément VII.

Au premier rang de ces familles, il faut citer les Farnèse, qui, après avoir sous Paul III construit leur grand palais de Rome, ne cessèrent d'en poursuivre le décor et en firent peindre la grande salle par Annibal Carrache, en lui demandant d'en couvrir les voûtes, non de sujets chrétiens, mais de scènes empruntées à la mythologie ou à l'histoire. Le plafond du Palais Farnèse, plus que toute autre œuvre, marque la reprise des idées et des formes de la Renaissance. Depuis Raphaël, rien de pareil ne s'était vu dans l'Italie centrale. Et l'œuvre est si belle, si parfaite dans la composition de l'ensemble et des détails, si noble de dessin, si fine de coloris, qu'elle n'a cessé de provoquer les plus ardens enthousiasmes, et que bien des critiques ont pu dire qu'Annibal Carrache était le plus grand peintre de l'Italie après Raphaël.

C'est ainsi qu'au moment où le Dominiquin évoque sur les murs des églises des images dont la suavité rappelle celle de Fra Angelico, nous voyons d'autres maîtres, travaillant, non pour les églises, mais pour les palais, des maîtres tels qu'Annibal Carrache et l'Albane, faire renaître la sensualité païenne. Et nous n'allons pas tarder à voir, par un singulier phénomène, ces deux idées s'unir, pour créer l'art qui fleurira dans la seconde moitié du XVIIe siècle.

Plus encore que les Farnèse, les Borghèse jouent un grand rôle dans cette orientation de l'esprit italien. Le palais qui avait été commencé en 1590 par Martino Lunghi pour le cardinal Dozia, dans un style sévère dont la façade a conservé l'empreinte, prit une forme plus riche, lorsqu'il devint la propriété du pape Paul V; et la cour superbe, avec son double étage de

colonnes accouplées, dit les nouvelles idées de luxe du milieu romain.

Le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V, fait construire la Villa Borghèse, la plus riante, la plus décorée qui soit à Rome, et il la remplit d'œuvres d'art qu'il commande aux maîtres les plus célèbres, d'œuvres toutes inspirées de l'art antique. C'est pour lui que le Bernin sculpte la *Proserpine* et la *Daphné*, et que le Guide peint le beau plafond de l'*Aurore*. Toute sa vie semble dominée par l'amour des arts. C'est par des achats et des cadeaux d'œuvres d'art que se manifeste son amitié. Pour remercier les Carmes du don d'une statue antique, l'*Hermaphrodite*, trouvée dans les fouilles de leur couvent, il fait construire à ses frais la façade de leur église de Sainte-Marie de la Victoire. Un jour il obtient que le cardinal Ludovisi lui cède le *Bain de Diane* du Dominiquin, et plus tard il lui fait à son tour un don plus précieux encore, celui de la *Proserpine* du Bernin.

A toutes les œuvres qu'il commande à des artistes vivans viennent s'ajouter celles des artistes du passé, les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres du nord de l'Italie, tels que la *Danaé* du Corrège et *l'Amour sacré et profane* du Titien.

Le cardinal Scipion Borghèse avait pour ami intime le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, passionné comme lui pour les œuvres d'art et qui fit dans sa villa une si magnifique collection d'antiques.

Un autre de ses amis, plus épris encore de belles-lettres et d'antiquités, le cardinal Maffeo Barberini, allait succéder aux Borghèse et aux Ludovisi sur le trône pontifical, et, pendant un long règne de vingt années, faire triompher les idées qui avaient germé sous le pontificat de Paul V.

Maderne, le plus célèbre architecte du début du XVIIe siècle eut à faire une des plus grandes œuvres de l'architecture italienne en terminant Saint-Pierre. On sait comment il en prolongea la grande nef, transformant en croix latine, pour satisfaire aux désirs religieux de la papauté, cette église que Bramante et Michel-Ange avaient conçue sous la forme d'une croix grecque. Je ne reviendrai pas sur la volonté impérieuse qui fit donner à toutes les églises de cet âge la forme qui n'avait cessé d'être préférée par tous les architectes chrétiens et dont Vignole donna

un nouveau et parfait modèle dans son église du *Gesu*. Mais il faut parler de la dernière œuvre de Maderne à Saint-Pierre, de la façade, dans laquelle on peut dire que, plus que dans la partie intérieure, il se montra novateur. Après les façades construites par la Contre-Réforme avec des idées de simplicité et d'utilité, Maderne, reprenant en partie à Saint-Pierre les conceptions de Michel-Ange, réintroduit dans l'architecture le sentiment de la beauté et de la grandeur. La colonne, à laquelle on avait renoncé depuis plus d'un demi-siècle, réapparaît dans cette façade qui s'ordonne tout entière dans la majesté d'un portique solennel.

Toutefois, il faut convenir que cette façade est la partie la moins belle de Saint-Pierre. Lorsqu'on s'avance vers la Basilique, dans l'encadrement de la colonnade du Bernin, et qu'on a devant les yeux la coupole de Michel-Ange, il est certain que la façade de Maderne n'est pas très séduisante. Si la réussite n'en fut pas meilleure, ce n'est pas qu'elle soit l'œuvre d'un architecte de peu de génie ou de peu de goût, ni d'une époque incapable de produire une œuvre plus belle, c'est qu'elle devait être établie dans des conditions tellement particulières et anormales, sa construction était hérissée de tant de difficultés, qu'une solution plus heureuse semblerait peu facile à trouver.

Maderne avait à tenir compte d'une première nécessité, celle d'ouvrir dans la façade une loggia du haut de laquelle le Pape, dans tout l'appareil des grandes cérémonies, pourrait donner sa bénédiction *Urbi et Orbi*. La façade, de ce chef, ne pouvait plus s'ouvrir directement sur l'église et devait s'ordonner comme un portique à deux étages. De là cette multiplication de portes et de fenêtres que Maderne atténue autant que possible, cherchant à dissimuler l'émiettement de ces divisions, en les englobant dans une grandiose colonnade qui embrasse toute la largeur de la façade et s'élève jusqu'à la corniche terminale. C'est comme le portique d'un temple antique, mais, au lieu d'être en avancée, il se plaque sur la muraille; et, par d'ingénieux espacemens de colonnes, Maderne marque la porte d'entrée et la division centrale correspondant à la grande nef de l'église.

Enfin Maderne devait se préoccuper de masquer le moins possible la coupole de Michel-Ange. L'allongement de la grande nef avait eu le fâcheux résultat d'affaiblir l'effet que la coupole

devait produire à l'extérieur dans les projets de Bramante et surtout dans ceux de Michel-Ange. Il fallait donc avant tout une façade basse, ou tout au moins une façade donnant l'impression de l'être; et Maderne, ne pouvant diminuer la hauteur imposée par la grande nef de quarante mètres, a l'ingénieuse idée de donner cette impression en élargissant la façade, qui dépasse les murs de l'église de plus de la moitié de sa largeur : ainsi la façade n'est plus qu'un grandiose soubassement, une terrasse sur laquelle le Dôme prend son appui et s'élève triomphalement dans les airs.

Gêné à Saint-Pierre, Charles Maderne put, dans une modeste église, celle de Sainte-Suzanne, concevoir un type de façade plus pleinement satisfaisant, dans lequel, sans imiter un portique antique, il sut, par un heureux emploi de colonnes en saillie, donner une forme plus riche et plus majestueuse au type des façades de la Contre-Réforme. On a pu dire, à juste titre, que cette façade de Sainte-Suzanne était la plus belle de cette époque, et il suffit de la comparer à celle du *Gesu* pour se rendre compte des ingénieuses innovations de Maderne.

Maderne, et à sa suite les maîtres du XVIIe siècle ne se contenteront plus, comme leurs devanciers de la Contre-Réforme, de la masse des murs ornée simplement de la faible saillie des pilastres, ils feront réapparaître la colonne et tout l'appareil des ordres grecs. Il n'y avait presque pas de colonnes dans les œuvres de Vignole et de Giacomo della Porta; il y en aura dans toutes celles du Bernin, de Borromini, de Pierre de Cortone et de Carlo Rainaldi.

Parmi les églises de cet âge, il faut citer Saint-Ignace que les Jésuites font construire par le Dominiquin et l'Algarde, en 1612, comme chapelle de leur Collegio romano. Là ils n'apportent pas de grandes nouveautés, ne faisant que reprendre ce style du Gesu de Vignole que nous retrouverons longtemps dans toutes leurs constructions. Ils se contentent de lui donner plus d'ampleur, notamment dans le chœur, le transept et la coupole. Ici encore je dois renouveler les remarques que j'ai faites en parlant du Gesu, et redire que ce ne sont pas les Jésuites qui ont créé l'art brillant du XVIIe siècle. A Saint-Ignace comme au Gesu, les parties supérieures, d'une si éblouissante richesse, ne sont pas de l'époque de la construction et ne datent que des dernières années du XVIIe siècle. Le Bernin lui-

même ne les a pas vues. Dans l'étude de cette époque où tant d'églises ont été si fréquemment remaniées, la détermination précise des dates est plus que partout ailleurs nécessaire. Quelle erreur ne commet-on pas en attribuant à l'art de Vignole le décor du Gesu, au Dominiquin le décor de Saint-Ignace ou à Maderne celui de Sainte-Marie de la Victoire? Ce sont les papes, et surtout un Innocent X, qui, un demi-siècle plus tard, ont dirigé l'art dans cette voie des somptueuses décorations où les Jésuites n'ont fait que les suivre.

L'église de San Carlo al Corso peut nous servir d'exemple pour comprendre cette évolution de l'architecture. Elle a été commencée en 1612 par Onorio Lunghi dans un style simple auquel appartiennent les parties inférieures des piliers. Le style plus brillant de Martino Lunghi le jeune, qui continue la construction à partir de 1619, se reconnaît à la richesse des chapiteaux et aux grandes volutes de l'attique. Mais ce changement n'est encore rien comparé à celui qui se produira lorsque Pierre de Cortone, vers 1660, achèvera le chœur et la coupole en les couvrant d'ornemens et de figures sculptées.

L'église de San Carlo ai Catinari, est plus intéressante parce qu'elle marque le début d'une évolution. Ce n'est plus le type de la croix latine si exclusivement préféré par la Contre-Réforme. En adoptant le type de la croix grecque, l'artiste montre le désir de recherches de pure esthétique, le désir de reprendre le grand motif de Bramante, celui d'une coupole dominant toute l'église.

La coupole, désormais, va devenir le motif essentiel de l'architecture du XVIIe siècle. Les églises de la seconde moitié du XVIe siècle avaient presque toutes des coupoles, mais elles étaient de petites dimensions, semblables à celle du Gesu. C'est l'achèvement de la coupole de Saint-Pierre, dans les dernières années du siècle, qui marque le point de départ de ce nouveau style où la nef centrale allait perdre de son importance et se subordonner au grand effet de la coupole. Déjà Maderne, en terminant l'église de Saint-André della Valle avait élevé une coupole magnifique, qui est la plus haute de Rome après celle de Saint-Pierre. Mais Rosati le premier, dans son église de San Carlo ai Catinari, conçut et réalisa le type d'une grande église à croix grecque avec une haute coupole centrale.

A ce moment, les nouvelles idées de luxe et de richesse se

manifestent surtout dans les intérieurs, par exemple dans la chapelle Pauline construite par Flaminio Ronzio à Sainte-Marie Majeure et dans les parties construites par Maderne à Saint-Pierre, dans le portique et dans les grandes chapelles du Chœur et du Saint-Sacrement.

C'est surtout dans l'évolution de ce décor intérieur que le XVIIe siècle montrera tout son génie. Et cet art nouveau sera pour nous d'autant plus attrayant que l'art de la Contre-Réforme nous avait habitués à plus de sobriété. Nous allons quitter un austère milieu monacal pour entrer dans le pays des rêves, dans un monde créé par les fées.

II. — L'APOGÉE DU SIÈCLE

LE BERNIN. — PIERRE DE CORTONE. — CARLO RAINALDI. — BORROMINI. GUARINI.

L'apogée de l'art romain du XVIIe siècle correspond aux pontificats d'Urbain VIII, d'Innocent X et d'Alexandre VII et comprend une période d'une cinquantaine d'années, de 1625 à 1680 environ.

Comme toutes les grandes époques, le XVIIe siècle fut également riche en architectes, en sculpteurs et en peintres. Une même puissante pensée fait vivre toutes les formes d'art, les anime du même souffle, les marque du même caractère et produit une école non moins remarquable par la beauté de ses œuvres que par leur homogénéité.

En architecture, le Bernin, Borromini, Carlo Rainaldi, Pierre de Cortone, sont les créateurs du nouveau style qui atteindra, avec le Père Guarini, le dernier terme de son évolution.

En sculpture, le Bernin fut le plus grand, on pourrait même dire qu'il fut le seul génie original, s'il n'y avait pas eu l'Algarde.

En peinture, des artistes tels que le Baciccio, le Père Pozzo, surtout leur maître et leur chef, Pierre de Cortone, créent un style merveilleux qui règne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, pour produire avec le Tiepolo sa plus belle floraison.

C'est avec le Bernin que commence réellement l'art du XVIIe siècle. Grand favori de tous les Papes depuis Urbain VIII jusqu'à Clément X, le Bernin domine tout son siècle : et le

connaître, c'est connaître tout ce que cet âge a produit d'essentiel. Si le Bernin n'a pas toutes les audacieuses nouveautés de maîtres tels que Borromini ou Guarini, qui tour à tour ont provoqué tant de blâmes et d'éloges, il fut plus qu'eux le véritable interprète de la pensée chrétienne du XVIIe siècle. Plus qu'eux, il a vécu dans la joie et trouvé, sans s'épuiser jamais, les formes convenant à un âge qui a voulu mettre autour de ses autels toutes les beautés et toutes les richesses de la terre, qui a voulu que les églises, ouvertes aux plus humbles et aux plus déshérités, fussent plus belles que les palais des rois. Jamais dans le monde l'idée de démocratie ne s'est affirmée d'une manière plus souveraine. Jamais on n'a dit plus clairement aux hommes : Vous êtes tous des frères, et si l'égalité ne règne pas parmi vous à toutes les heures de la vie, elle régnera au moins dès que vous aurez soulevé la portière de cette église, et pénétré dans ce sanctuaire où toutes les richesses vous seront offertes et où vous trouverez, vous les plus pauvres des hommes, des trésors et des fêtes artistiques qui jusqu'alors n'étaient réservées qu'aux princes de la terre.

En France et plus encore dans les pays du Nord, on conçoit l'église comme un lieu de recueillement et de silence, comme un lieu où nous venons pour réfléchir sur nos fautes et demander pardon. En Italie, au contraire, l'église est faite pour éveiller la joie dans le cœur des fidèles, pour leur donner la sensation de cette vie heureuse que le monde leur refuse, pour leur dire que c'est au pied des autels que Dieu donne le bonheur à ses élus.

J'ai entendu un jour de la bouche d'un Italien très cultivé une parole qui me fit bien nettement comprendre la différence des deux conceptions : « Je n'aime pas vos églises françaises, me disait-il, elles sont trop tristes, on ne peut pas y prier. » Quel trait de lumière, pour nous qui, en France, entendons toujours dire qu'on ne peut pas prier dans les églises italiennes parce qu'il y a trop de luxe et qu'elles nous paraissent ressembler à des théâtres ou à des salons !

La papauté du XVIIe ne fit pas tout d'abord de ses architectes de grands constructeurs d'églises; l'âge précédent en avait tant construit qu'il fallait terminer ce qu'on avait fait, surtout il fallait le terminer en en modifiant l'esprit; il fallait enrichir ces églises que les papes de la Contre-Réforme avaient faites

trop simples et trop austères. Et le plus important tout d'abord fut de décorer la Basilique de Saint-Pierre qui, au XVIIe siècle, n'était qu'une immense masse de pierre, telle que les maçons l'avaient faite, et sans qu'aucun artiste eût été encore appelé pour l'embellir. La plus grande partie de la vie du Bernin a été consacrée à ce prodigieux effort. Maître-autel, Chaire de Saint-Pierre, Monument de la comtesse Mathilde, Tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII, décor des pylônes de la coupole, décor de la grande nef, surtout décor des nefs latérales et à l'extérieur construction d'un clocher aujourd'hui démoli, tel fut le colossal labeur dans lequel partout il sut faire preuve des idées les plus originales et les plus fécondes.

La construction du Maître-Autel, qui fut sa première œuvre, fit éclater son extraordinaire génie. Le superbe baldaquin de bronze, avec ses colonnes torses et son couronnement par de hautes et élégantes volutes, était bien à la fois l'œuvre grandiose telle qu'il la fallait pour être vue dès la porte de l'église, et l'œuvre légère faite pour ne rien masquer des lignes de l'architecture. Quarante ans plus tard, le Bernin reprit le même motif, en lui donnant une souplesse et une élégance nouvelles, dans le grand autel du Val-de-Grâce à Paris.

C'est aussi un autel que le Monument de la Chaire de Saint-Pierre. Après le Maître-autel placé au centre de la coupole de Saint-Pierre, le Bernin conçoit un autre autel pour décorer le fond de l'abside. Là il peut s'appuyer contre la muraille, il n'y a rien derrière lui qu'il risque de cacher, et l'œuvre s'ordonne avec toute une forêt de statues, dans une puissance ascensionnelle qui prend notre regard et le conduit des robustes figures de docteurs soutenant la chaire de Saint-Pierre jusqu'à ces nuées d'anges qui volent dans la lumière, jusqu'à cette trouée du ciel d'où descend la colombe du Saint-Esprit.

Mais à Saint-Pierre il faut voir surtout l'œuvre décorative du Bernin. Le premier, il comprend que le décor si charmant, mais un peu mièvre, des maîtres de la Renaissance ne convient plus aux vastes dimensions des églises du XVIIe siècle. L'art de Raphaël, dérivant des ornemens légers faits pour les petits intérieurs des maisons de la Rome antique, n'était plus à sa place. Il fallait trouver un décor à plus grande échelle. Et le Bernin pense aussi que Bramante avait commis une lourde faute en se contentant pour les voûtes de Saint-Pierre d'un motif de cais-

sons si monotone et surtout si inexpressif. Ce que le Bernin veut et réalise, c'est un décor à la fois grandiose et expressif, et sur les pilastres de Saint-Pierre il fera voltiger des figures d'anges, et sur les arcs de la voûte il allongera de grandes figures de Vertus, mettant partout les formes humaines, le décor vivant, sur la masse inerte des murailles.

Dans les nefs latérales de Saint-Pierre, le Bernin, faisant encore un pas de plus vers la richesse, multiplie les marbres rares, les colonnes, les motifs d'ornemens, et il couvre toutes les voûtes de mosaïques resplendissantes. Les travaux du Bernin à Saint-Pierre sont parmi les œuvres les plus significatives de cet âge.

Ce style décoratif, si remarquable par le luxe des matériaux, par la prodigalité des peintures et des sculptures, trouva son plus libre essor dans les Chapelles si nombreuses que le Bernin éleva pour les riches familles des Papes et des Cardinaux. Je me contenterai de rappeler les plus belles : la chapelle Raimondi à S. Pietro in Montorio, la chapelle Allaleona à SS. Domenico e Sisto, celles des Poli à S. Crisogono, des Silva à S. Isidoro, des Chigi à Sienne, des Siri à Navone et de la Beata Albertoni, à S. Francesco a Ripa. Le point culminant de cet art fut atteint à Sainte-Marie de la Victoire dans la chapelle de Sainte-Thérèse (1).

Ce fut seulement vers sa soixantième année que le Bernin eut l'occasion de construire une église, celle du Noviciat des Jésuites, dite S. André au Quirinal. Par son plan ovale, par la disposition des chapelles, surtout par l'ordonnance du maître-autel, placé dans une abside, s'ouvrant en arrière de quatre colonnes, comme les niches du Panthéon, par l'élégance souverainement distinguée de la polychromie des murs, toute faite de deux tons, d'un blanc et d'un rose, par le somptueux décor de la voûte, où, sur des scintillemens d'or, jouent de blanches figures d'anges, cette œuvre est sans conteste une des merveilles de la ville de Rome.

Et dans toute cette architecture si brillante se maintient, au

(1) Nous possédons à Paris dans l'église des Carmes de la rue de Vaugirard un autel du Bernin semblable, quoique plus modeste, à celui de la Sainte-Thérèse. Cet autel avait été fait sur des dessins du Bernin en vue de recevoir la Madone que le cardinal Barberini lui avait achetée pour en faire don aux Carmes. (Voyez mon article : *Une Madone du Bernin à Paris*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1911.)

point de vue purement architectural, une sobriété, une pureté de lignes, qui rattache le Bernin à la tradition des maîtres les plus classiques de la Renaissance. Le caractère classique de l'architecture du Bernin a été souvent méconnu par la critique, et il est capital de le signaler et d'en préciser les origines. En dehors de l'influence de Maderne, à qui le Bernin succède comme architecte de Saint-Pierre, on peut l'expliquer par des influences encore plus puissantes, celle de Raphaël dont il avait étudié de très près le style en travaillant à la chapelle Chigi, lorsqu'il en compléta l'ornementation par des statues, et celle des monumens antiques, surtout celle du Panthéon, pour lequel il avait reçu d'Urbain VIII la commande d'un projet de restauration et de décoration.

Vraiment, quand on étudie les œuvres d'un homme tel que le Bernin, ce prodigieux architecte auquel seul un Brunelleschi, un Bramante ou un Michel-Ange peuvent être comparés, ne doit-on pas être surpris du dédain avec lequel, non seulement le public, mais les plus éminens de nos historiens, le grand Burckardt en tête, ont parlé de lui. Dans le *Cicerone*, ce chef-d'œuvre de critique, si remarquable à tant d'égards, le Bernin est complètement sacrifié, et, pour n'en citer qu'un exemple, ce livre si soucieux de commenter les moindres monumens ne consacre que quelques mots insignifians à cette église de Saint-André, qui cependant aux yeux de tout artiste doit apparaître comme une des plus belles de Rome.

Je ne veux pas insister davantage sur l'architecture du Bernin. L'analyse de ses œuvres nous entraînerait trop loin et sortirait du cadre de cette étude, qui doit être limitée à la détermination des traits essentiels. Parmi tant d'œuvres diverses dont le Bernin a enrichi Rome, je me contenterai de rappeler les Palais Barberini et Chigi, les Tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII, les Fontaines du Triton et de la Place Navone, l'Escalier royal et la Salle ducale au Vatican, le Campanile, aujourd'hui démoli, de Saint-Pierre, le décor du pont Saint-Ange et surtout la grande Colonnade dont il entoura la place Saint-Pierre, œuvre qui, même au temps où le Bernin était le plus décrié, n'a jamais suscité la plus légère critique. « Pour séparer justement et impartialement, dit Cicognara (1), ce qui

(1) *Storia della Sculptura*. Prato, 1824, t. VI, p. 143.

assure la renommée du Bernin dans les trois œuvres colossales qu'il lui fut donné d'entreprendre à Saint-Pierre, dans le Baldaquin, la Chaire et la Colonnade, on peut dire que par les deux premières il obtint le suffrage de ses contemporains et par la dernière celui de la postérité. »

Borromini, qui fut tenu à l'écart par les souverains pontifes et qui ne reçut de commandes pontificales qu'au début du règne d'Innocent X, pendant la courte disgrâce du Bernin, n'a pas produit des œuvres aussi nombreuses ni aussi grandioses que celles de son illustre rival ; son style d'autre part n'est pas toujours aussi sympathique, parce qu'il n'avait pas la même grâce séduisante, et ses nouveautés, en raison de leur grande hardiesse, nous paraissent parfois très contestables ; mais il tient dans l'art une place de premier ordre parce qu'il fut par excellence un architecte. N'étant ni un sculpteur, ni un peintre, il n'attache qu'une importance secondaire au décor, et toutes ses pensées convergent vers des questions de pure architecture. Il a été pour ainsi dire exclusivement un constructeur, et a abordé sur ce point plus de problèmes que le Bernin; il a été plus novateur et plus audacieux, et il a attiré sur lui toutes les foudres de ceux qui ont attaqué l'art du XVIIe siècle. C'est par son nom plus encore que par celui du Bernin, que les néo-classiques ont flétri cet art.

Pour caractériser nettement l'art de Borromini on peut dire que, à côté du Bernin qui continue la tradition de Bramante et de Raphaël, il est l'héritier de Michel-Ange, auquel il se rattache par ses idées inventives, par ses audaces et par son sentiment de la grandeur. Passeri nous dit (1) que dans sa jeunesse, lorsqu'il travaillait à Saint-Pierre sous la direction de Maderne, il employait les heures de ses repas à dessiner avec le plus grand soin les diverses parties de ce temple et qu'il ne cessait de parler de sa grande passion pour l'architecture ingénieuse de Michel-Ange.

A la mort de Maderne, Borromini, qui était son élève et son parent, espéra un moment lui succéder dans la charge d'architecte de Saint-Pierre, mais il dut céder le pas au Bernin et travailler sous ses ordres. Cette collaboration ne dura pas long-

(1) *Vite dei pittori, scultori ed architetti che anno lavorato in Roma, morti dal 1641 fino al 1673.*

temps; Borromini avait une trop forte personnalité pour travailler en subordonné, et il différait trop du Bernin pour que la séparation ne fût pas inévitable. Tous les historiens nous parlent de l'hostilité de ces deux hommes qui, dans une certaine mesure, rappelle celle qui exista pour des raisons analogues entre Michel-Ange et Raphaël.

Privé de la protection d'Urbain VIII qui réservait toutes ses faveurs au Bernin, Borromini, qui était Milanais, reçut une première commande d'une communauté milanaise, qui lui fit faire le couvent et l'église de Saint-Charles Borromée, dite Saint-Charles aux quatre fontaines. Et dès cette œuvre nous voyons constitués les principaux élémens de son art.

Borromini, plus encore que tous ses contemporains, renonça aux lignes droites pour adopter les lignes courbes. Tous les architectes, à ce moment, le Bernin, Pierre de Cortone, les Rainaldi, se passionnent pour ces formes; mais, dans ces recherches, Borromini se montre si ardent, si audacieux qu'on doit le tenir, sur ce point, pour le chef de tout son siècle. Dans l'histoire de l'art, cette adoption, cette prédominance de la ligne courbe, est une des plus importantes, une des plus grandes nouveautés de l'âge moderne, une de celles qui sont destinées à avoir dans l'avenir les plus fécondes conséquences.

Borromini renonce aux plans carrés ou rectangulaires, et un plan rond ou ovale lui paraît encore trop simple; il veut des formes plus raffinées, donnant par leur complication de plus séduisans effets. Sa petite église de Saint-Charles, qui est étroite vers la porte d'entrée et vers le chœur, se renfle légèrement en son milieu, produisant, par le raccord de ces parties, des alternances de formes concaves et convexes. Seize colonnes, diversement espacées, décorent les murs, en entourant des niches, des portes et des autels; une basse coupole ovale couvre toute la nef de l'église. C'est une œuvre charmante qui nous ravit encore et nous fait comprendre l'enthousiasme qu'elle excita parmi les contemporains de Borromini. « Il donna, dit Passeri, la preuve d'un talent admirable. Cette église est si belle par son charme, son élégance, l'heureuse distribution des autels, par ses courbes et ses nouveautés si bien ordonnées, par sa richesse et sa clarté, qu'il n'est pas un esprit indépendant qui ne la considère comme un miracle de l'art. »

Dans les mêmes recherches de complication, avec la même

alternance de formes concaves et convexes, il fit, à la Sapienza, la chapelle de Saint-Yves. Cette chapelle, dont les formes sont plus ramassées et qui n'est pas surmontée simplement d'une calotte surbaissée, comme à Saint-Charles, mais d'une coupole et d'une haute lanterne, fait prédominer partout cette idée de verticalisme que le Borromini affectionnera particulièrement, et qui, sur bien des points, le rapproche des maîtres gothiques. Cette chapelle est surtout intéressante à l'extérieur : les murs de l'église se dressent au-dessus des bâtimens qui l'environnent et forment un large tambour sur lequel pose une coupole, portant à son tour une lanterne en spirale qui est si haute et si aiguë qu'elle apparaît comme un véritable clocher. C'est tellement anormal, tellement sans précédent dans l'art italien, et l'on peut dire dans l'art européen, qu'il est difficile de ne pas y voir une influence de l'art oriental, de cet art des Indes, de la Chine ou du Japon, dont les missionnaires pour la première fois révélaient les arts à l'Europe.

Borromini se montre non moins original dans cette église de Sainte-Agnès que les Pamphili firent construire sur la place Navone, en annexe de leur palais. L'histoire de la construction de cette église est fort compliquée, et la critique ne s'est pas encore attachée comme il conviendrait à en dissiper les incertitudes, et à fixer la part de chacun des artistes qui y ont tour à tour travaillé. Sans entrer ici dans tous les détails que comporterait cette argumentation, je crois qu'il faut penser que le plan de l'église fut fait par Girolamo Rainaldi, que la décoration intérieure jusqu'à la grande corniche fut l'œuvre de son fils Carlo, et que la façade, les clochers et la coupole sont de Borromini.

Ici Borromini se révèle à nous comme ordonnateur d'une façade d'église, et pour la première fois dans l'art italien nous voyons une grande façade sur un plan courbe. On ne saurait avoir une idée plus heureuse, car rien n'est plus accueillant qu'une ligne concave. Les enfoncemens que l'art gothique mettait dans ses façades par l'ébrasement de ses portes, nous les retrouvons ici, et ce n'est plus seulement une porte qui s'élargit, c'est la façade tout entière qui semble s'avancer vers nous et nous ouvrir les bras.

La façade de Sainte-Agnès, avec ses grands clochers, est extrêmement intéressante par l'alliance des formes classiques et

des formes chrétiennes du Moyen âge. Mais, précisément en raison de ce qu'il y avait en elle de peu conforme à l'esprit classique, elle fut peu imitée en Italie : mais elle eut un très grand succès en France où les souvenirs gothiques, même au XVIIIe siècle, furent encore très vivaces. Dès 1661, la façade de Sainte-Agnès fut imitée à Paris, au Collège des Quatre-Nations (Institut).

Borromini a beaucoup aimé les clochers, les coupoles, les flèches aiguës, mettant dans leur ordonnance les mêmes formes originales que dans ses intérieurs d'église, cherchant par des variations de courbes, par l'opposition des saillies et des rentrans, à leur donner plus de légèreté et de grâce aérienne.

Dans son œuvre, à côté de la flèche de Saint-Yves et des clochers de Sainte-Agnès, il faut faire une place exceptionnelle au clocher de S. Andrea delle Fratte, et au grand tambour qui devait recevoir la coupole de cette église. Cette œuvre surprenante par le caprice de ses détails est plus remarquable encore par son impressionnant effet d'ensemble. Plus que toute autre, elle fait revivre à Rome la force de Michel-Ange. Quoique inachevée, quoique semblable à une ruine, elle est un des monumens les plus grandioses de cette ville qui en possède tant. Borromini n'a jamais rien fait de plus beau et de plus saisissant.

La grande nef de Saint-Jean de Latran, qui fut une des œuvres les plus importantes de Borromini, ne fut pas une construction nouvelle, mais une de ces modernisations d'anciennes basiliques qui furent alors si fréquentes. C'est encore le disciple de Michel-Ange que nous trouvons ici. Borromini se souvenant de la bibliothèque de S. Lorenzo, des bâtimens du Capitole, des murs extérieurs de Saint-Pierre, conçoit des pilastres gigantesques qui vont du sol jusqu'au plafond, avec des bases et un entablement aussi peu développés que possible. L'effet est solennel et la grandeur et la richesse sont augmentées par des niches colossales contenant les statues des apôtres et par les peintures et les bas-reliefs dont les murs sont couverts.

La façade de Saint-Charles aux quatre fontaines, qui fut faite en 1667, plus de vingt ans après le commencement de l'église, est certes, non la plus belle œuvre de Borromini, mais une des plus notables dans sa volonté de créer une architecture nouvelle. Les séparations sont faites par des colonnes entre lesquelles sont

disposés portes, fenêtres, niches, médaillons, sans qu'il y ait le moindre repos, le moindre vide sur les murailles. La plus grande singularité est dans la courbe de la façade qui est convexe en son milieu, et concave sur les bords. A vrai dire, je ne saurais louer cette façade, et je comprends fort bien que l'on trouve ici des argumens pour attaquer Borromini qui prête le flanc à la critique par trop de détails et de formes capricieuses, notamment par ce motif d'un tableau employé pour la partie terminale de sa façade. Il ne faut pas cependant méconnaître la très profonde originalité de cette œuvre, et si l'on songe combien il est difficile en architecture de trouver quelque chose de nouveau, on s'intéressera aux efforts, même infructueux, qui furent tentés par les grands architectes, surtout lorsqu'il s'est agi de résoudre le difficile problème de faire avec des formes antiques une façade d'église.

Nous avons parlé longuement de Borromini, car nul architecte au XVIIe siècle n'a fait des œuvres dont l'intérêt égale les siennes. Nous parlerons plus brièvement de ses contemporains dont les plus illustres furent Pierre de Cortone et Carlo Rainaldi.

Pierre de Cortone, ami et élève du Bernin, ressemble beaucoup plus à ce maître qu'à Borromini. C'est un classique à côté de Borromini le révolutionnaire. Pierre de Cortone, le merveilleux peintre de la femme et de l'enfance, a fait comme le Bernin une architecture toute de joie et de délicatesse, moins puissante peut-être que la sienne, mais plus gracieuse encore. SS. Luca e Martino, l'église de la Confrérie des peintres à Rome, fut son œuvre favorite; c'est lui qui la commence, qui y travaille toute sa vie et qui à sa mort lègue toute sa fortune pour qu'on la termine. Malheureusement, l'œuvre est restée incomplète : et il n'est pas douteux que lui, le raffiné décorateur, ne l'ait conçue pour être plus ornée que nous ne la voyons. La crypte, qui fut la première partie construite par lui et qu'il décora brillamment, suffirait à nous en donner la preuve. Cette église en forme de croix grecque, avec des colonnes en saillie qui se raccordent aux murs par des pilastres, est dans ses élémens architecturaux une œuvre de style classique et comme une suite de l'art de Palladio, une reprise de San Giorgio Maggiore et du Redentore, de Venise.

Il faut admirer les parties décoratives que le maître a eu le temps d'exécuter et par-dessus tout le décor des pendentifs de la coupole, par des motifs sculptés qui représentent les symboles des évangélistes et qui sont au nombre des plus délicats chefs-d'œuvre de la sculpture italienne. La façade, avec sa partie centrale convexe que bordent des lignes droites, avec sa terminaison carrée que surmonte un brillant motif de sculpture, est certainement au point de vue de la grâce la plus jolie façade de cet âge. Borromini, dans sa façade de Saint-Charles, est brutal à côté de Pierre de Cortone, et si, dans celle de Sainte-Agnès, il est plus imposant et plus fort, il n'a pas le charme délicat de l'art de son rival.

Pierre de Cortone fut l'auteur de deux autres façades d'église, celle de Sainte-Marie de la Paix et celle de Sainte-Marie *in via lata*. La façade de Sainte-Marie de la Paix, qui fut très admirée, est remarquable par les artifices qui donnent un aspect majestueux à la façade d'une église petite et mal placée dans une rue étroite. Pierre de Cortone a obtenu ce résultat en faisant une architecture de peintre, où tous les effets sont empruntés aux ressources de la perspective, en disposant sur des plans différens un petit portique d'entrée, puis le corps de la façade et en arrière un édifice circulaire qui l'enveloppe, faisant supposer plus en arrière encore d'importantes constructions qui n'existent pas.

A Sainte-Marie *in via lata*, plus que dans aucune de ses autres œuvres nous retrouvons le maître épris de classicisme. C'est l'esprit antique qui inspire cette façade conçue comme un double portique où tout l'effet réside dans un motif de colonnes répété au rez-de-chaussée et au premier étage, avec cette particularité très rare d'un entablement surmontant les colonnes. Et tout cela est si voisin des formes grecques que les néo-classiques se sont crus obligés d'en parler avec quelque indulgence. Le *Cicerone*, qui s'oublie jusqu'à traiter de caricature la façade de SS. Luca e Martino, dit de Sainte-Marie *in via lata* que c'est une des œuvres les plus pures de cette époque; et Milizia dit également qu'elle est universellement estimée.

Carlo Rainaldi est aussi un classique, mais n'étant ni un sculpteur comme le Bernin, ni un peintre comme Pierre de Cortone, il fut plus qu'eux un pur architecte et par là il se rap-

proche de Borromini. N'ayant pas les audaces de ce maître ni sa fièvre de nouveautés, il continue à la suite de son père, Girolamo Rainaldi, les traditions de l'âge précédent. La façade de S. Andrea della Valle, c'est le développement, l'aboutissant de toutes les façades de l'âge de la Contre-Réforme, de cet art qui va de la façade de San Spirito in Sassia à celles du Gesu et de Saint-Ignace. C'est une façade de style basilical, sans grandes saillies, avec prédominance de la partie centrale. Dans ce style c'est la plus solennelle façade de Rome.

Beaucoup plus brillante est la façade de Sainte-Marie in Campitelli, avec ses nombreuses colonnes et ses fortes saillies. Elle fut très imitée par les architectes français et servit notamment de modèle pour Saint-Roch, Saint-Eustache et les façades latérales de Saint-Sulpice.

Le chef-d'œuvre de Carlo Rainaldi est l'intérieur de cette église de Sainte-Marie in Campitelli. C'est une œuvre du plus grand prix où Rainaldi, sans aucune polychromie, avec quelques rares ornemens sculptés, tire tous ses effets de la beauté des lignes architecturales. Une grande impression de richesse résulte de l'habile disposition de nombreuses colonnes cannelées que des pilastres également cannelés répètent sur les murs. C'est un procédé que ni le Bernin, ni Pierre de Cortone, ni Borromini n'ont utilisé. Rainaldi n'emploie pas les lignes courbes, mais il ne se contente pas d'un plan rectangulaire pour sa nef, et les effets que Borromini obtenait par les oppositions des courbes, il les trouve dans l'irrégularité de son plan et les enfoncemens des murs. Le moyen est singulier, mais d'une réussite parfaite.

C'est aussi le style de Rainaldi que nous devons reconnaître dans l'intérieur de Sainte-Agnès qui, par ses colonnes et ses pilastres cannelés, rappelle étroitement le style de Sainte-Marie in Campitelli. Ici Rainaldi travaillait pour la riche famille des Pamphili et il fait une des plus somptueuses églises de Rome, la plus richement décorée par des ornemens sculptés, des peintures et de grands bas-reliefs. C'est un ravissement que cette église dont toutes les parties ont été faites par des artistes célèbres: les bas-reliefs par l'Algarde et ses élèves, et les peintures par le Baciccio.

Des œuvres si nombreuses de Rainaldi je ne citerai plus que ses travaux à l'église de Gesu e Maria. Là il ne se contente

pas, comme on le faisait partout, de placer un autel contre la paroi déjà construite de l'abside ; il construit lui-même l'abside tout entière en lui associant étroitement les lignes architecturales d'un magnifique autel, et en raccordant toute son œuvre aux constructions antérieures de l'église. Cet ensemble d'une grande beauté est une des œuvres de cet âge que l'on doit le plus louer et l'une de celles qui font le mieux prévoir le style du XVIIIe siècle.

Avec les architectes dont nous venons de parler, le XVIIe siècle se termine à Rome : la mort du pape Alexandre VII semble marquer un arrêt momentané dans les grands travaux d'architecture. Mais cet art magnifique que Rome venait de créer, une autre ville, qui n'avait encore joué aucun rôle dans l'art italien, va le reprendre et le continuer. La dernière évolution du style du XVIIe siècle ne se fait pas à Rome, mais à Turin. Là, à la Cour des ducs de Savoie, un architecte né à Modène, le Père Guarini, reprend et développe, en dehors de Rome, dans des milieux nouveaux, l'art même de Borromini, cet art dont Borromini n'avait pu entrevoir toutes les conséquences.

L'art du Père Guarini est quelque chose de très particulier. Guarini est plus jeune d'un quart de siècle que les maîtres romains dont nous avons parlé, il vit vers la fin du XVIIe siècle, et l'on peut dire que de lui date réellement le style du siècle suivant. L'art chrétien au XVIIIe siècle se distinguera par ce fait que, tout en étant religieux dans son essence, il sera pénétré par une influence nouvelle, celle d'un milieu aristocratique. A Rome, sous l'autorité souveraine et divine des papes, il n'y a pas de hiérarchie sociale : auprès d'eux tous les hommes sont égaux, et c'est la véritable forme de la société religieuse, qui est par excellence une démocratie. Les Jésuites ont été les vrais directeurs de cette société. Partout, dans leurs églises, faites pour le peuple, règne la plus grande unité : tout est fait pour tous.

Mais si nous quittons Rome, si nous allons dans des milieux où se créent des cours puissantes et une riche aristocratie, nous verrons apparaître un art nouveau, répondant aux désirs de ces grands seigneurs qui ne veulent plus, même à l'église, être confondus dans les rangs du peuple. C'est l'art que le Père Guarini a réalisé : toutes ses églises se compliquent, non plus seulement pour le plaisir de la complication, comme chez

Borromini, mais pour trouver l'emplacement de ces tribunes qu'il faut réserver aux grandes familles princières, qui ne se contentent plus, comme leurs aïeux, de chapelles construites dans les bas côtés de l'église et faites surtout pour recevoir leurs tombeaux, mais qui veulent avoir des places spéciales, bien en vue, d'où ils pourront assister aux cérémonies sans se mêler au public. Et chose curieuse, toutes ces tribunes ne sont pas tournées vers l'autel, et de certaines d'entre elles on ne peut même l'apercevoir. Cela importe peu : les grandes dames qui les occupent sont là en représentation, parées de leurs plus riches atours, comme dans leur salon. Pour leur plaire il faut un cadre digne de leur luxe. Il faut de plus en plus des œuvres brillantes, des marbres précieux, des balcons, des courbes élégantes rappelant les formes de leur mobilier. L'église se transforme en une véritable salle de théâtre où l'on vient pour entendre de la musique et pour se faire voir.

Avec Guarini nous atteignons au maximum de la complication architecturale. Et si vraiment on tient que la simplicité est la pierre de touche de la beauté, on doit considérer cet art comme le dernier degré de la décadence, et l'on ne peut s'étonner d'entendre Milizia dire : « A qui plaît l'architecture du Père Guarini grand bien lui fasse, mais il est à enfermer avec les fous. » Mais pour ceux qui pensent que la simplicité est loin d'être la loi suprême de l'architecture, pour des artistes aux yeux raffinés, une œuvre telle que le S. Lorenzo de Turin est un des plus charmans bijoux de l'architecture.

Pour mener à bien la construction d'œuvres aussi complexes, pour calculer la poussée de toutes ces voûtes se chevauchant, la résistance de ces murs enchevêtrés, pour établir les épures de la coupe des pierres, il fallait que l'artiste qui concevait de telles constructions fût un véritable savant. Le Père Guarini, en effet, était un mathématicien, et si l'on compare son Traité d'architecture avec ceux de ses prédécesseurs, on sera frappé de voir que, pour la première fois, c'est un livre de géométrie. Et cela se comprend, car, si la construction d'une église à voûte et coupole était alors bien connue et ne demandait que peu de connaissances spéciales, dans une église du Père Guarini au contraire il se pose autant de problèmes que dans une cathédrale gothique. Ces miracles de construction que les gothiques n'ont obtenus qu'après de longs tâtonnemens et de dures expé-

riences, le Père Guarini, pour la première fois, les réalise scientifiquement.

Guarini proscrit la monotonie de la voûte en berceau, il s'éloigne des formes classiques et revient aux voûtes fragmentées des maîtres gothiques, et poussant parfois plus loin qu'eux les principes de leur art, il supprime les remplissages des voûtes, ne laissant subsister que les nervures, à travers lesquelles on aperçoit d'autres voûtes plus hautes et parfois encore ajourées. Ces ouvertures des voûtes sur le ciel que ses contemporains cherchent avec tant de passion, mais par des procédés fictifs, — le Bernin et Pierre de Cortone par des dispositions de nuages et de figures plafonnantes, le Père Pozzo par ses architectures simulées, — lui seul, Guarini, en donne la sensation par son architecture légère comme une dentelle.

Le Père Guarini a eu une vogue extraordinaire. Appelé dans toute l'Europe, il a travaillé à Prague, à Lisbonne, à Messine et à Paris. Ses chefs-d'œuvre sont à Turin, la chapelle du Saint-Suaire à la cathédrale et surtout son S. Lorenzo, chapelle du château royal. Dans sa *Storia dell'architettura in Italia*, le marquis Ricci, quoique peu sympathique à l'art de cet âge, a dit justement que, pour tous ceux qui jugent droitement et sans esprit de parti, cette chapelle de S. Lorenzo n'a pas de rivale au monde pour l'originalité de sa conception et son inimitable science statique.

Avec Guarini l'architecture italienne du XVIIe siècle a dit son dernier mot. Nous verrons plus tard comment et pour quelles raisons cet art prit fin vers le milieu du XVIIIe siècle pour céder la place à l'école néo-classique.

MARCEL REYMOND.

UNE VILLE INDUSTRIELLE ALSACIENNE

MULHOUSE[1]

La nature alsacienne tire sa beauté et sa richesse de sa variété : elle rassemble entre les Vosges et le Rhin tout ce qui peut émouvoir l'âme ou plaire aux yeux, la montagne et la plaine, les forêts et les prairies, les champs et les vignes, les ruisseaux, les rivières, un grand fleuve, les vallées étroites qui ne montrent qu'une bande de ciel et les immenses horizons qu'on embrasse des sommets. Cette variété distingue encore ses villes. Strasbourg est la ville intellectuelle, administrative et militaire, capitale que les successives dominations marquent, en l'agrandissant et en la transformant, de leur empreinte propre. Schlestadt, dépouillée de ses remparts, délaissée, déserte, s'endort autour de ses vieilles églises d'un sommeil qui ressemble à la mort. Colmar, calme cité de judicature et d'art, fière de son passé, garde fidèlement ce qui lui donne un visage du temps jadis. La grâce charmante de Wissembourg évoque le XVIIIe siècle, le bon roi Stanislas, la douce Marie Leczinska et

(1) Qu'il me soit permis d'adresser ici mes plus vifs remerciemens à la Société industrielle de Mulhouse et en particulier à MM. Alfred Favre, Camille de Lacroix, Lalance, Ernest Meininger, Max Dollfus, qui, par leurs bons offices, m'ont donné les moyens d'écrire cette étude.

Louis XV le Bien-Aimé. A Mulhouse, il reste peu de vestiges des siècles écoulés : quelques débris de remparts, quelques hôtels, la tour du Bollverk, l'hôtel de ville qui date de la Renaissance, et c'est tout ; uniquement industrielle, elle étend, sous la fumée de ses usines, résistant aux changemens de régime, aux révolutions et aux guerres, l'admirable témoignage de ce qu'ont su réaliser l'initiative, l'intelligence et le labeur alsacien.

Si curieuse que soit l'histoire des villes d'Alsace, l'histoire de Mulhouse l'emporte encore peut-être en intérêt, — si diverse dans la politique : ville libre impériale, puis petite république alliée à la Confédération suisse, puis à peu près indépendante, puis rattachée sur sa demande à la France ; — si soudaine et si magnifique dans le domaine industriel : d'abord ville agricole, ne venant à l'industrie que très tard, mais s'élevant tout de suite au premier rang des centres industriels et proposée très vite comme modèle ; — si particulière enfin avec la fondation et le rayonnement de ses grandes familles.

I

Réduits à des conjectures sur l'origine de Mulhouse, les annalistes la cherchent volontiers dans son nom même : moulin (*Mühle*) et maison (*Haus*) construits au bord de l'Ill par des ermites de l'ordre de Saint-Augustin, à une époque imprécise. De là assurément la roue de moulin rouge sur fond blanc et maintenue par deux lions, qui figure ses armoiries. Quoi qu'il en soit, une bourgade naquit, dont le nom est cité pour la première fois au VIIIe siècle, et qui faisait partie de l'Alsace, et, en Alsace, de la contrée appelée Sundgau. Tour à tour cédée, avec l'Alsace, par les partages carolingiens à l'empereur Lothaire, puis à son fils Lothaire II, puis à Louis le Germanique, elle apparaît comme ville impériale, en 1236, par acte de Frédéric II. Ces villes libres impériales, qui étaient au nombre de dix, en Alsace seule, au XIVe siècle, donnaient de l'argent aux empereurs, les servaient contre les empiétemens des grands vassaux, les recevaient avec une cérémonieuse déférence, et les empereurs, qui n'étaient pas riches et qui avaient beaucoup d'ennemis à combattre, leur reconnaissaient, — et c'était en termes propres

de la reconnaissance, — des privilèges. Un préteur impérial gouverne alors Mulhouse, assisté d'un vice-préteur et de douze conseillers, dont huit choisis parmi les familles nobles de la Haute-Alsace, seigneurs de Zu-Rhein, de Dornach, de Ferrette, de Gliers, entre autres, qui habitaient en grand nombre dans des hôtels, appelés cours, telles que la Cour de Lorraine, la Cour des Trois-Rois, la Cour du Chapitre, et quatre dans les familles bourgeoises notables, qui formèrent plus tard une véritable classe patricienne.

Elle n'était pas encore ville libre : elle le devint quand en 1293 l'empereur Adolphe de Nassau ordonna de prendre désormais le préteur impérial parmi les bourgeois. En même temps, une véritable charte énonça les privilèges accordés à ces derniers. Tout bourgeois, par exemple, libre de sa personne et capable de gouverner, ne pouvait, en vertu d'aucune réclamation, être appelé devant un tribunal étranger, ni inquiété de manière quelconque, ni puni dans la ville même à moins d'un jugement régulier. Son domicile était sacré et inviolable : il ne pouvait y être appréhendé ou fait prisonnier, de jour ou de nuit : sur sa demande, un tribunal s'établissait devant sa fenêtre, et le bourgeois répondait de sa fenêtre aux questions. Apte à être investi de toute espèce de fiefs et à en jouir suivant le droit féodal, dispensé de tout duel avec un campagnard, exempt des droits de péage dans toutes les villes impériales, il pouvait posséder des armoiries et participer à des tournois.

Les bourgeois se constituèrent alors en tribus ou corporations dont les chefs étaient, de droit, membres du conseil de la cité. Il y en eut six, celle des tailleurs, où entraient les drapiers, les tisserands, les armuriers, les passementiers, les apothicaires, les relieurs; celle des vignerons où entraient les hommes lettrés, les maîtres d'école, les ecclésiastiques et les habitans non bourgeois; celle des bouchers où entraient les tanneurs, cordonniers et selliers; celle des boulangers où entraient les menuisiers, les aubergistes, les cordiers; celle des forgerons où entraient les maçons, les charpentiers, les peintres; enfin celle des laboureurs. Les deux tribus les plus considérables étaient celles des vignerons et des laboureurs.

A l'ordinaire, quand une ville impériale avait conquis ses privilèges, elle ne cherchait plus qu'à rompre les liens qui

l'attachaient à l'Empire, ou du moins à s'administrer d'une façon tout à fait indépendante, en ne faisant valoir ses liens avec l'Empire qu'en cas de péril. Mulhouse patiemment tendit vers sa liberté complète. En 1347, elle obtient le droit d'élire un bourgmestre, fonction qui diminue le rôle du préteur impérial, et en 1397 la charge de préteur est abolie. Les empereurs continuaient cependant à percevoir quelques revenus; la ville les rachète en 1457. Dès lors commence la vie autonome de Mulhouse, État bien petit, sans doute, à peine grand de deux à à trois lieues carrées, mais maître de lui-même. Trois bourgmestres exercent le pouvoir exécutif, chacun présidant alternavement durant six mois, et aidé par les douze maîtres des tribus, neuf conseillers ou échevins et un syndic, toutes fonctions conférées par voie d'élection.

Cette constitution ne changera qu'au XVIIIe siècle, où le conseil, augmenté par de nouveaux élus, sera divisé en deux, le petit qui jugera souverainement les matières criminelles et en premier ressort les affaires civiles, le grand qui gouvernera, édictera les lois, contractera les alliances, réglera les affaires de religion, jugera en appel. Chaque année, après la Saint-Jean, bourgmestres, grand et petit conseil, chefs des corporations, corps de la bourgeoisie, se réunissaient le matin, à l'église Saint-Étienne, et là le syndic, après avoir expliqué les actes accomplis et exposé les projets, lisait la formule du serment que les autorités prêtaient à la commune et la commune aux autorités. Chacun se levait à son tour et jurait. Il n'y a plus seulement la ville, mais la république de Mulhouse (1). Et république, Mulhouse ne l'est pas seulement de nom et de fait, elle l'est tout autant de sentimens. Elle est née républicaine, et elle le demeurera à travers les vicissitudes de son histoire, si l'on entend par là avoir la passion de l'indépendance, la volonté de se gouverner soi-même, l'instinct de la solidarité collective. Nulle localité en Alsace n'a possédé autant de libertés; de là son importance, car au moyen âge l'importance d'une ville s'estimait moins par son étendue que par les franchises dont elle jouissait.

On devine aisément que l'existence de Mulhouse ne se

(1) Cf. *Histoire de la ville de Mulhouse*, par Ch. de Lasablière, 1856, *passim*. — *La République de Mulhouse*, par Albert Metzger. Bâle, Henri Georg éditeur, *passim*.

déroula pas dans le calme absolu. Ces petites républiques reflètent l'histoire générale de leur temps; elles subissent les effets de tout ce qui se passe en Europe. La ville, travailleuse, aisée, proie tentante, eut tout de suite des ennemis acharnés. Les évêques de Strasbourg d'abord, et les seigneurs féodaux, puis les routiers des Grandes Compagnies, les Armagnacs, Charles le Téméraire. Elle rendait les coups, et elle y avait du mérite, car, bien qu'elle fît partie de la Décapole d'Alsace, elle se trouvait presque toujours réduite à ses seules forces, les autres villes devant, elles aussi, livrer sans cesse des combats pour leur propre sûreté.

La guerre civile ne l'épargnait pas non plus : car les sentimens et les intérêts des nobles s'opposaient constamment aux sentimens et aux intérêts des bourgeois. Aussi lorsque Bâle chassa de son territoire toutes les familles nobles, Mulhouse, imitant son exemple, bannit les siennes pour toujours, et même quelques familles patriciennes avec « toutes leurs nichées, » de celles qu'on appelait *Achtbürger*. Les bourgeois, certes, y gagnèrent de remplacer les patriciens, mais la ville fut affaiblie pour de longues années, car cette expulsion la privait de ses plus riches familles et transformait celles-ci, réfugiées aux environs, en ennemis toujours prêts à fomenter des troubles. Aussi, après une dernière guerre, la plus cruelle, la guerre dite des six deniers (la cause prochaine en fut la réclamation de six deniers présentée en 1465 par un garçon meunier étranger que soutenaient les seigneurs chassés), les Mulhousiens s'allièrent aux cantons suisses de Berne et de Soleure, alliance renouvelée en 1515, mais à perpétuité et avec les treize cantons.

Mulhouse se détachait ainsi de l'Alsace et entrait dans la Confédération helvétique. Elle n'entreprendrait aucun service étranger sans le consentement des cantons, et suivrait, dans toutes les circonstances graves, les conseils de la Confédération; de part et d'autre on se prêterait, au premier appel, assistance réciproque de corps et de biens. Naturellement, lorsqu'un an plus tard François Ier conclut avec la Suisse la paix perpétuelle, Mulhouse, signataire de ce traité, dut fournir au roi des soldats. Ce furent ses premiers liens avec la France; détournés de l'Allemagne, ses regards s'en allèrent désormais vers notre pays qui fut, jusqu'à la réunion finale, toujours attentif à l'honorer et à la protéger.

Ce qui caractérise Mulhouse, on le voit, c'est tout de suite qu'elle veut être et demeurer uniquement Mulhouse. Alsacienne, elle a d'abord obtenu ses libertés de l'Empire et profité de la faiblesse de l'Empire pour s'instituer petit État indépendant. Quand elle comprend qu'elle ne peut, au milieu de tant d'ennemis, garder toute seule cette précieuse indépendance, elle s'unit à la Suisse, parce que la forme politique de la Suisse lui permet d'entrer dans la Confédération, sans s'y fondre, en conservant son autonomie, et que de plus elle trouve chez ses voisins des lois, des mœurs, des usages pareils aux siens. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé des bourgeois aussi violemment attachés à leur petite ville : Mulhouse, pour eux, c'est tout l'univers ; ils ne désirent qu'être Mulhousiens et ils ne s'efforcent qu'à cela. Et ce caractère persiste encore aujourd'hui. La Réforme religieuse pourra apporter dans la cité une guerre civile sanglante, les exils, les délations, les supplices, la rupture avec les cantons suisses catholiques, et pousser la maison d'Autriche à tenter de l'assujettir de nouveau : dans ce terrible désarroi, les Mulhousiens n'oublieront pas un moment de préserver leur indépendance. Quelle habileté et quelle énergie ils durent y employer ! La France d'ailleurs les y aida ; et quand, après les horreurs de la guerre de Trente ans, l'Alsace lui fut cédée, non seulement elle reconnut Mulhouse État libre et partie intégrante de la Confédération helvétique, mais elle s'attacha à lui témoigner une continuelle bienveillance. Si le Roi venait en Alsace, il recevait avec les plus grands égards les députés de Mulhouse ; si les députés de Mulhouse pour quelque occasion solennelle venaient à Paris, ils étaient entourés d'honneurs. Fidèles au traité, les Mulhousiens, participant aux guerres du royaume, versaient généreusement leur sang pour la France. Ainsi le présent préparait l'avenir.

Ce serait ignorer le naturel alsacien que d'imaginer qu'en des temps si bouleversés la vie fut cependant misérable. Comme les Mulhousiens habitaient une terre féconde, ils aimaient tout ce qu'elle produisait d'excellent. A Mulhouse, on vivait bien (1). Et tout d'abord, la cuisine y était en grand honneur. Montaigne, qui traversa Mulhouse, écrit que les Mulhousiens ont plus de soucis de leurs dîners que de tout le reste et qu'ils sont excel-

(1) *Le vieux Mulhouse à table.* Imprimerie Bader, 1875, par Auguste Klenck.

lens cuisiniers, notamment de poissons. Les moindres repas duraient trois ou quatre heures avec six ou sept changemens de plats. Quand les arquebusiers et les arbalétriers de la milice se réunissaient pour l'exercice, ils le cessaient à cinq heures, pour manger un repas composé d'une soupe à l'orge, de bœuf bouilli, d'un rôti, d'un pâté, et boire sérieusement, chaque compagnie vidant à la fin encore, à la ronde et d'un trait, un gobelet d'étain fort d'une chopine de vin blanc. Quand en février, chaque année, les tribus procédaient à la reddition des comptes, il y avait trois jours de repas fraternel et, tout le temps des opérations, l'on envoyait des pâtisseries aux femmes des dignitaires, afin qu'elles prissent patience. La pâtisserie était d'ailleurs le triomphe de la cuisinière mulhousienne, dont l'imagination, en ce domaine, n'avait pas de limites. Ne croyez point que seuls les gens du peuple ou le commun des bourgeois aimassent s'attarder si longuement à table. Le menu du dîner qu'offrirent le 19 novembre 1705, à l'Hôtel de Ville, à l'élite de la cité trente bourgeois nouvellement admis, montre quel appétit possédaient les plus hauts personnages.

Premier service : soupe garnie d'une poule, bœuf bouilli, pâté de jeunes coqs, un dindon, un plat de légumes, un plat de choux-fleurs. *Deuxième service :* rôti de veau avec son rognon, rôti de lièvre, filet de chevreuil, chapons, pigeons, bécasses et alouettes, oies et canards, compotes de poires et de prunes. *Troisième service :* deux plats de beignets, tartes et gâteaux feuilletés, confitures, gaufres et oublies, pâtisseries.

On s'étonne cependant de n'y point trouver de ces cochons de lait, pour lesquels les Mulhousiens avaient un goût si vif et qui ornaient à l'ordinaire tous les repas officiels et privés, ni de ces fameuses écrevisses farcies de pâte d'écrevisses pilées et qui, mises au petit four, avaient mijoté dans une sauce épaisse où entraient du veau haché, des morilles, du bouillon, de la noix muscade, du jus de citron et des jaunes d'œufs. Et sans doute cela allait un peu loin, car en 1571 la municipalité limita à quatre-vingts convives le nombre des invités pour les noces les plus opulentes, et au XVIIIe siècle à soixante, en supprimant le festin traditionnel du lendemain. Des lois somptuaires ordonnèrent que les mets fussent apprêtés modestement, sans raffinement ni superfluité. Au XVIIIe siècle, quand l'industrie fut née, d'autres lois visèrent non seulement la table, mais encore

la toilette des femmes. Les femmes n'avaient pas le droit de porter à l'église des robes en soie ou de couleur, et devaient remplir leurs devoirs religieux en robes noires très simples, sans parures de bijoux. Une bourgeoise fut punie pour s'être rendue à l'église avec une petite chaîne d'or au cou. Mais si l'on excepte le luxe de la table et ces coquetteries féminines, modestes en comparaison de l'élégance moderne, il semble bien que les mœurs étaient plutôt austères. Si les patriciennes sortaient le jour en carrosse avec des laquais sur le siège, elles travaillaient le soir à la chandelle avec les servantes. Jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, tous les vendredis, les amies travaillaient ensemble pour les pauvres. Les jeunes filles formaient leur cercle à leur sortie de pension, fidèles, toute leur vie, chacune à son vendredi. Même aujourd'hui où la charité sociale revêt d'autres formes, il y a encore quelques réunions du vendredi.

Amour de la bonne chère dont profitait au reste tout étranger de distinction qui passait à Mulhouse. Il était sûr d'y recevoir une hospitalité généreuse, et quand il partait, ses hôtes, une fois qu'il était monté à cheval, buvaient avec lui, devant la foule accourue, dans une coupe de vermeil ou un hanap d'argent, le coup de la Saint-Jean, ou coup de l'étrier ; et non pas du vin du pays, communément appelé gratte-gosier, parce que, méchante piquette, il fait grimacer et pleurer, mais du meilleur vin doré d'Alsace, ou du vin du Rhin, ou plus tard vers 1750, après la prospérité due à l'industrie, du vin de France.

II

La jouissance de privilèges si particuliers et d'une indépendance si fière, et les continuels efforts soit d'habileté, soit de courage, nécessaires pour les conserver, n'ont pas peu contribué à exciter et à développer chez les membres de la petite république les rares qualités d'initiative et d'énergie qui assurent les fortes races. Le droit de bourgeoisie mulhousienne était si recherché que les familles nobles les plus considérables de la région le sollicitaient, mais bien peu l'obtenaient. Quand on considère les portraits de ces grands bourgeois (1), ce qui

(1) Cf. les livres de M. Camille Schlumberger et de M. Max Dollfus.

frappe, c'est l'intelligence, la ténacité, et aussi la finesse et la dignité de ces visages. Ces hommes ne sont pas des rêveurs et ils savent ce qu'ils valent. Pour les femmes, elles ont toutes, outre l'honnêteté de l'expression, de la grâce et de la malice, même celles qui ne sont pas belles, — et il y en a de charmantes. Chez tous il y a de l'affinement dû peut-être à la culture française qu'ils prisaient si fort. On ne s'étonne point que de tels hommes et leurs descendans aient créé, de toutes pièces pour ainsi dire, et poussé à un si haut point l'industrie mulhousienne.

Mulhouse n'était guère qu'une cité agricole, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Les habitans s'occupaient surtout de cultiver leurs champs et leurs vignes; de là l'importance des tribus que formaient les vignerons et les laboureurs. Il existait bien quelques petites fabriques de drap, mais ces fabriques ne produisaient, par le travail sur deux métiers, que des draps de qualité médiocre, achetés par les paysans des environs. La production totale pouvait s'élever de 50 à 80 000 aunes. Or un Mulhousien, Jacques Schmalzer, travaillant à Bâle dans une maison de commerce, s'était rendu compte par lui-même des bénéfices que procurait la fabrication des toiles peintes, déjà assez florissante en Suisse, à Genève, à Neuchâtel et à Bâle. Ce Schmalzer, dont la grosse figure ne manque pas d'ironie sous la coiffure à marteau, chercha, rentré à Mulhouse, à fonder une fabrique d'indiennes. Il lui fallait un dessinateur et des fonds.

Le dessinateur, Schmalzer le trouva dans la personne de Jean-Henri Dollfus, peintre de talent. La famille Dollfus était établie à Mulhouse depuis le XVIe siècle. La légende, — car ces grandes familles bourgeoises ont leur légende, — lui prête un ancêtre maure, un Adolfos ou Dolfos, au temps de la domination sarrasine en Espagne. De là sans doute, sur le cimier qui domine les armoiries, l'homme brun de l'écusson, vêtu d'azur au col d'or et chargé de la croix d'argent. La vérité est qu'elle se rattache à une famille patricienne de Westphalie, dont on a pu repérer le long du Rhin les successives migrations vers le Sud, Trarbach près de Coblence, Mayence, Strasbourg et Rheinfelden. C'est Rheinfelden qu'habitait Gaspard Dollfus, de la religion réformée, forgeron et coutelier, père du premier Dollfus qui se fixa à Mulhouse en 1553, comme maréchal ferrant,

profession importante à l'époque, et fut reçu à la tribu des tailleurs. Son petit-fils, Jean, chef de la tribu des maréchaux, puis sénateur, avait acquis le droit de bourgeoisie et par son mariage était entré dans le groupe des vieilles familles patriciennes : sa fortune atteignait déjà 1 250 000 francs. Après lui la situation des Dollfus avait continuellement grandi. Gaspard, fils de Jean, commençait en 1618 la longue liste des bourgmestres issus de la famille et par ses trois mariages et ses spéculations sur les terrains développait encore sa maison. Jean Gaspard, fils de Gaspard, vingt-cinq ans bourgmestre et sénateur, faisait en 1663 partie de la délégation d'honneur envoyée à Louis XIV pour le renouvellement de l'alliance entre la Confédération suisse et la France. Les descendans des branches cadettes montraient la même énergie et la même intelligence, particulièrement ceux de Jean Dollfus, bourgmestre de 1710 à 1716, et qui se divisent eux-mêmes en trois branches, dites, d'après les hôtels qu'ils habitaient, de la Cour de Lorraine, de la Cour des Trois-Rois, de la Cour du Chapitre. Chefs de tribus, sénateurs, bourgmestres, ils jouent un rôle considérable dans l'histoire quotidienne comme dans les fastes de la république, mêlés à tous les événemens de politique intérieure et extérieure, toujours représentés dans les députations qui vont saluer le roi, les dauphines, les commandans d'armée. Le duc Philippe-Ferdinand de Schleswig-Holstein conférera en 1776 à l'un d'eux le titre de Volckersberg, en considération des charges remplies à Mulhouse par ses ascendans, et de la qualité de patricien d'une ville libre équivalente à la noblesse de l'Empire. Le peintre Jean-Henri, auquel s'adressait Schmalzer, était justement le chef de la branche dite de la Cour de Lorraine : il accepta les propositions de son concitoyen.

Les fonds, Schmalzer les demanda à Samuel Kœchlin, rentier et négociant. Un ancien portrait nous garde les traits inoubliables du père de ce Samuel, appelé lui aussi Samuel. Coiffée d'un bonnet en velours broché, la tête est durement découpée, comme dans du bois, avec un menton osseux, des joues creuses, une grande bouche ; les épaules sont couvertes d'un manteau de velours, les yeux expriment une volonté impérieuse et pleine d'orgueil : on dirait un vieux chef de tribu orientale. Et c'est bien un chef en effet, le chef de cette dynastie des Kœchlin, dont les descendans atteignaient en 1881

le chiffre prodigieux de 2250. Le nom de Kœchlin était apparu de bonne heure à Zurich, vers 1320, ensuite à Mulhouse au début du xve. Après une assez longue interruption, on le retrouve aux xve, xvie, xviie siècles, à Zurich, à Berne, à Lucerne, à Schaffouse. Les Kœchlin de Mulhouse venaient de ceux de Zurich, qui prétendaient se rattacher à la maison noble de Singenberg, de Saint-Gall. Un d'eux, établi définitivement à Mulhouse en 1596, y avait été reçu bourgeois ; mais, au contraire des Dollfus, leur participation au gouvernement de l'ancienne république ne fut qu'accidentelle.

L'association était donc formée. Cette industrie se présentait dans des conditions très bonnes. Nouvelle, elle ne tombait pas sous le coup des règlemens minutieux qui chargeaient les anciennes industries et ne gênait aucune des professions traditionnelles ; une petite rivière fournissait de l'eau excellente pour la fabrication. La ville avait liberté entière de commerce avec la Suisse, l'Allemagne et l'Alsace ; en France même, elle ne rencontrait d'autre concurrence que celle de la Compagnie des Indes orientales, et, bien que ses produits fussent frappés de droits, elle vendait à meilleur compte, parce qu'elle était tout près, et qu'elle avait à bon marché sa main-d'œuvre. Tout d'abord, il est vrai, il y eut un peu de découragement. La force motrice était alors fournie par une roue d'eau, si l'on disposait d'une chute, ou par un manège que mettait en mouvement un cheval aveugle ou un bœuf maigre, dont on utilisait la bouse pour la teinture et qu'on revendait avec un gain l'année suivante après l'avoir engraissé. On se contentait d'appliquer des dessins sur des toiles achetées en Suisse, et le coloris se bornait au rouge et au noir qu'on appliquait avec une combinaison de vernis ; quelques parties réussirent mal. Mais un coloriste de Hambourg, que le hasard amena aux associés, leur apprit le secret d'employer le rouge de garance en différentes nuances et d'enluminer les feuillages ; d'autres couleurs parurent successivement (1). Les résultats furent splendides, et après quelques années, la manufacture primitive ne put suffire au travail. Les associés, se séparant, formèrent chacun une maison. Celle de Jean-Henri Dollfus fut la première et la

(1) *Relation historique des progrès de l'industrie commerciale de Mulhausen et ses environs*, 1823, par Mathieu Mieg l'aîné.

plus considérable du temps pour la perfection de ses produits et la beauté de ses dessins.

L'activité s'accrut considérablement. En 1772, on comptait quinze fabriques. Des orfèvres, des médecins, des boulangers devenaient fabricans d'indiennes ; les artisans de la ville et des campagnes voisines quittaient leurs métiers ou leurs champs pour les ateliers ; le Conseil admit les étrangers mariés à s'établir dans la commune : la population augmenta dans de grandes proportions. Bientôt les manufactures, excitées par la concurrence, recherchèrent les dessinateurs et les coloristes habiles, et produisirent surtout de belles marchandises. Les fortunes rapides entraînaient au goût du luxe, des belles habitations, des beaux meubles, des belles toilettes. Un hôtel comme celui de la Cour de Lorraine, recevait tous les étrangers de distinction ; Jean-Henri Dollfus y vivait avec beaucoup de faste, si rigide sur la question de l'étiquette qu'il obligeait ses enfans et ses petits-enfans à se présenter devant lui, les jours de fête, en habit de cérémonie. Trente ans après l'association de Dollfus, Kœchlin et Schmalzer, Mulhouse, jusqu'alors ville agricole, n'était plus qu'une ville d'usines où les intérêts industriels l'emportaient sur tous les autres.

Or cette prospérité, Mulhouse la devait principalement au marché français. Si jamais se fermait ce marché, où elle ne rencontrait, pour ainsi dire, pas de concurrence et qui achetait ses meilleurs produits, c'était la ruine. Une ordonnance royale justement créa une seconde Compagnie des Indes orientales en 1785, et une autre interdit, au profit de la Compagnie, toute importation de toiles de coton étrangères. Mulhouse envoya aussitôt à Paris une députation que présidait le syndic, Josué Hofer, un de ses plus éminens citoyens. Lui voyait clair ; d'une part, il voulait que sa ville restât indépendante ; de l'autre, il voulait qu'elle conservât sa prospérité. Pour lui garder les ressources de l'industrie, il tâcha d'obtenir du gouvernement français les facilités de commerce nécessaires ; pour lui garder sa liberté, il s'efforça de renouer avec toute la Confédération suisse, les cantons catholiques comme les cantons protestans, une alliance qui n'existait plus qu'avec les cantons protestans. Il réussit, après de patiens efforts, à unir de nouveau Mulhouse aux cantons catholiques ; mais, du côté français, il échoua. Le gouvernement français lui fit comprendre que, si Mulhouse désirait un

traitement pareil à celui de l'Alsace, elle devait se ranger sous la protection du Roi; en même temps, un règlement éleva les droits qui frappaient les toiles mulhousiennes. La Révolution aggrava encore la situation. En détruisant les anciennes divisions provinciales, en portant jusqu'au Rhin la ligne de douane qui s'arrêtait auparavant à la Lorraine, elle enclava si bien Mulhouse, que, pour commercer avec la Suisse et l'Allemagne, Mulhouse devait passer par le territoire français. Plusieurs maisons tombèrent, entre autres celle de Jean-Henri Dollfus. La petite République dépêcha à Paris une députation composée de Josué Hofer, Nicolas Thierry, Hartmann-Kœchlin et Jacques Dollfus pour la défendre à l'Assemblée Nationale. Mais les autorités départementales du Haut-Rhin et les fabricans de l'intérieur émettaient des avis défavorables à tout arrangement et conseillaient d'affamer la ville, pour la contraindre de se donner au Roi. Cependant l'Assemblée consentit aux Mulhousiens un traité de commerce avantageux. La Législative devait ratifier ce traité, puisque l'Assemblée Nationale touchait à son terme. Les fabricans de l'intérieur, dans l'intervalle, redoublèrent les démarches, offrant cent mille francs au gouvernement pour dresser et entretenir des barrières autour de Mulhouse. La royauté s'écroula, le traité ne fut même pas discuté, et onze bureaux de douanes barrèrent les onze routes qui aboutissaient à Mulhouse. « Les denrées ne pénétraient plus que par contrebande la nuit et à des prix excessifs; les foires, les marchés furent désertés. Le bois même ayant été refusé, les forêts communales durent être successivement abattues (1). » En quelques années, la population diminua d'un sixième. Les négociations cependant recommençaient; on obtenait des accommodemens; par exemple, la ville était autorisée à acheter du blé, et alors Jean Dollfus, délégué de la Société d'approvisionnement, se rendait en Souabe pour acheter le blé et le transporter; ou bien le Comité de Salut public tolérait pour une année, puis pour quinze mois, le transit pour les toiles brutes de l'extérieur et pour l'exportation des tissus façonnés, et permettait de tirer de France un peu de bois, de houille et de sel; mais en même temps il laissait entendre qu'il ne regardait pas la République de Mulhouse comme faisant effectivement partie de la Confé-

(1) *Histoire de la ville de Mulhouse*, par Ch. de Lasablière, 1856.

dération suisse. Enfin, lassé, le gouvernement français montrait sans hypocrisie aux délégués tous les avantages de l'annexion. Il y avait deux partis à Mulhouse, le parti proprement mulhousien qui acceptait tous les sacrifices plutôt que la perte de l'indépendance, et le parti français qui ne s'en tenait plus aux sentimens républicains un peu étroits des anciens Mulhousiens, mais qui, séduits par les idées françaises de justice, d'humanité, de progrès, cédait aux sentimens plus larges, plus généreux, plus débordans de cette nouvelle et grande République. A la fin, les raisons de l'intérêt convainquirent les plus intransigeans. Résister plus longtemps à une nation qui venait de signer la paix de Campo-Formio, ce serait la mort de Mulhouse. Le syndic Josué Hofer et le bourgmestre Jean Hofer, tous deux Mulhousiens passionnés, rédigèrent un rapport sur la nécessité de s'unir à la France.

Le 3 janvier 1798, le grand Conseil et les Quarante, institués en septembre 1790 pour donner leur opinion dans les affaires concernant la France, en entendirent la lecture en assemblée. Quatre-vingt-dix-sept voix contre cinq adoptèrent les conclusions, et le lendemain les bourgeois, au nombre de 666, appelés à voter à l'église Saint-Étienne, confirmèrent presque à l'unanimité le vote des magistrats. Le 18 janvier le sieur Metzger, commissaire français, arriva à Mulhouse pour régler les détails du traité dont Nicolas Thierry, député à Paris, avait jeté les bases, et, le 15 mars, une fête célébra cette réunion. Vieille de six cents ans, la République de Mulhouse cessait d'exister, et désormais, ainsi que le porte un lambrequin tricolore de l'époque conservé au Musée historique, elle repose dans le sein de la République française.

Lutte singulièrement émouvante que cette lutte entre un si petit État et une aussi grande nation, en train de bouleverser le monde. Depuis près de deux siècles que Mulhouse a signé, comme membre de la Confédération helvétique, la paix perpétuelle avec la France, elle a éprouvé tout à la fois la puissance et le charme de sa royale voisine, et maintenant que la République victorieuse proclame à travers le monde la liberté et la fraternité, elle subit, malgré les excès de la Révolution, l'attrait de ces principes qui, sur un territoire infiniment plus petit, ont toujours été les siens. Mais il y a son indépendance qu'elle voudrait conserver... Mais il y a la prospérité de la cité

qu'il faut sauver... Terrible dilemme ; que faire ? Ce ne fut point, on le pense bien, sans tristesse, que les vieux bourgeois de Mulhouse abdiquèrent cette liberté dont ils étaient justement si fiers. Si les jeunes, pleins de confiance, saluaient avec joie le traité de réunion, d'autres pleuraient. Le docteur J.-J. Kœchlin, célèbre par la pipe énorme qui ne quittait jamais ses lèvres et qu'il cassa le matin même de sa mort, poussa le plus, parmi les négociateurs, à la réunion avec la France ; mais Jean-Henri Dollfus, de Volckersberg, dernier bourgmestre de la ville, s'y opposait de toutes ses forces, et Jean Dollfus, dernier bourgmestre lui aussi, en ressentait une telle peine qu'il refusait d'assister à la fête qui la glorifiait. Français, ils gardèrent tous le fervent amour de Mulhouse, et les qualités d'initiative alliée à la prudence, d'ardeur et de persévérance, et ce goût réfléchi de la liberté qu'ils devaient à tant de siècles de constitution républicaine et autonome. Français, toute leur énergie tendit à continuer non seulement la prospérité de Mulhouse, mais à lui conserver, autant que cela était possible dans les formes nouvelles, sa personnalité. Français au reste, ils le furent de cœur tout de suite, nouvel et admirable exemple de la facilité avec laquelle la France sait se faire aimer, — si passionnément Français qu'en 1887, lors des fameuses perquisitions allemandes, plusieurs des notables durent s'enfuir, ou, prisonniers, furent internés dans des forteresses ; — si passionnément Français qu'un dicton alsacien affirme ceci : « Quand l'empereur Guillaume II viendra à Mulhouse, l'Alsace sera germanisée ; » et l'Empereur ne s'y est encore pas rendu.

Tout ce que Mulhouse comptait d'hommes actifs et intelligens se consacra dès lors à l'industrie. Les vastes conquêtes de l'Empire lui ouvrirent un marché immense dont le blocus éloigna la concurrence anglaise, la seule qu'elle redoutât. Aux manufactures d'indiennes s'ajoutaient les tissages et les filatures pour le coton et la laine, et des ateliers de constructions, autour desquels se groupaient de petites industries accessoires. Les étoffes perses des Indes ne purent plus rivaliser avec celles de l'Alsace, tant pour le goût des dessins que pour la beauté des couleurs, et aussi à cause de la différence des prix. Ce fut un essor magnifique qu'activa la Restauration et que développa la création des chemins de fer, joignant à l'industrie des moteurs et des machines la construction des locomotives.

III

Les Mulhousiens n'étaient pas hommes à s'endormir sur les résultats conquis : ils visaient toujours au mieux. Pour assurer et pour étendre encore cette merveilleuse expansion, vingt-deux jeunes industriels résolurent de créer un centre scientifique et technique, où l'on pût travailler constamment au progrès de l'industrie. Telle fut l'origine de la célèbre Société industrielle de Mulhouse, fondée en 1826 et reconnue d'utilité publique en 1832. Toutes les vertus, qui avaient constitué durant de longs siècles la petite république, s'y rassemblèrent, et tout d'abord, pour bien prouver qu'elle était vraiment mulhousienne, elle refusa tous subsides, aussi bien subsides de l'État que subsides du département et même de la ville, ne voulant rien devoir à personne.

D'après ses statuts, la Société a pour but « l'avancement et l'extension de l'industrie par la réunion, sur un point central, d'un grand nombre d'élémens d'instruction ; par la communication des découvertes et des faits remarquables, ainsi que des observations qu'ils auront fait naître, et par tous les moyens que suggéreront les membres de l'association, pour en assurer le succès. En outre, elle étudie les grandes questions d'économie sociale et politique, préoccupation de notre époque ; elle s'attache particulièrement à tout ce qui peut contribuer à l'amélioration physique et morale de la classe ouvrière, et encourage le développement de toute pensée utile, de toute conception ou entreprise d'intérêt public, aussi bien que le progrès des sciences et des arts, du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. Elle met, à cet effet, annuellement, au concours, depuis sa fondation, une série de prix dont le programme embrasse toutes les questions se rattachant à l'ordre d'idées énoncé plus haut (1). »

Forte aujourd'hui de 750 membres, et dirigée par un Conseil d'administration, elle comprit d'abord trois comités : le comité de chimie, le comité de mécanique et le comité de commerce, puis quatre autres, le comité d'histoire et de statistique, le comité d'histoire naturelle, le comité des beaux-arts

(1) Société industrielle de Mulhouse, aperçu historique. Mulhouse, 1911.

et le comité d'utilité publique. Elle contenait ainsi en elle tout ce qui avait une relation directe ou indirecte avec l'industrie. Ce fut une œuvre à laquelle chacun se dévoua, enfant chéri que chacun se plut à entourer de ses soins. A côté des ressources que lui fournissent les cotisations de ses membres (35 000 fr.), les loyers de ses immeubles (12 500 francs), les recettes de la salle de la Bourse (7 500 francs), elle possède une somme de 1 250 000 francs constituée par des dons et legs divers. Nicolas Kœchlin lui donne un hôtel ; M. Armand Weiss lui laisse sa belle collection de livres et d'estampes et Mme Daniel Dollfus sa collection d'objets d'art, de dentelles, d'étoffes, de broderies, de bijoux, de costumes et ses tableaux, M. Engel-Dollfus la pourvoit d'un musée archéologique, la famille Kœchlin lui offre sa collection géologique, M. Théodore Schlumberger un immeuble, — et parmi tant de legs et de dons, je ne peux en citer que quelques-uns. Il n'est pas un industriel de Mulhouse qui, au cours du XIXe siècle, de son vivant ou à sa mort, l'ait oubliée dans la répartition de sa fortune. Ainsi, elle peut fonder, avec tant de concours et si empressés, des écoles, écoles de dessin, de chimie, de tissage, d'art professionnel, de filature, des musées, musées d'histoire naturelle, ethnographique, de dessin industriel, des beaux-arts, des tissus anciens, zoologique, technologique, — ce dernier véritable histoire des matières premières, des divers minerais et cristaux, des matières textiles, de celles qui servent à la fabrication des porcelaines, des faïences, des cristaux présentés dans leurs états successifs de fabrication depuis les produits naturels employés jusqu'aux produits terminés les plus perfectionnés. Mulhouse enfin lui doit presque tous les établissemens qui ont fait sa gloire.

Et parmi tous ces industriels, quel labeur, quelle initiative, quelle intelligence ! Quand on visite ces fabriques d'indiennes, de papiers peints et de draps, ces filatures, ces tissages, ces blanchisseries, cette fabrique de fil à coudre dont on a pu dire que, si au centre de l'Afrique un nègre coud, il coud avec du fil de la marque célèbre D. M. C. ; cette fonderie, ces fabriques de machines, qui toutes ont essaimé dans les vallées voisines, à Guebviller, à Thann, à Vesserling, à Massevaux et jusque dans le pays de Bade, et qui après la guerre ont répandu en France des maisons sœurs ; la pensée émerveillée s'en va instinctivement vers ces grands bourgeois qui ont créé un des plus admi-

rables centres où l'activité humaine se soit déployée. Charles-Émile Dollfus, maire et député, introduit, dans la maison Dollfus, Mieg et Cie, la fabrication du fil à coudre, embellit, assainit la ville, la protège contre les brusques débordemens de l'Ill, préside à vingt-neuf ans la Société industrielle. Ce sont les Dollfus qui utilisent la gravure en taille-douce ou à la planche plate, pour l'impression des calicots, essaient les premiers l'impression sur laine et le fixage des couleurs par la vapeur, emploient le premier moteur à vapeur. M. Frédéric Engel, adjoint à la fabrication du fil la fabrication du coton à broder, implante dans le monde entier des produits dont le monopole semblait acquis à l'Angleterre, réunit dans un grand musée commun toutes les collections de la Société industrielle. Josué Heilmann invente des métiers à tisser, à auner, à plier, à broder. Samuel Kœchlin, un des trois fondateurs de l'industrie, avait eu dix-sept enfans; son fils Jean en a vingt, dont onze fils qui, tous remarquables, sont appelés les grands Kœchlin. A partir de la réunion avec la France, le rôle industriel des Kœchlin, continuellement alliés par des mariages aux Dollfus, se double d'un rôle politique : ils se partagent avec les Dollfus les charges de la cité. Parmi ces onze fils, Jean-Jacques est député sous la Restauration et maire de Mulhouse; Daniel, chimiste éminent, découvre l'emploi du chrome, qui fournit le jaune, l'orange et le vert, et obtient le premier le rouge d'Andrinople pour l'impression; Ferdinand établit des succursales et des dépôts en France, en Europe, en Amérique, aux Antilles, en Perse; Nicolas, l'aîné, n'a pas vingt ans, quand, sans autre avance que son courage, il jette les bases de la maison, à laquelle il associera successivement son père, ses frères, ses neveux. Un moment arrêté dans son essor par l'invasion de 1814, durant laquelle, après avoir prêté 200 000 francs pour l'approvisionnement de Huningue, il seconda le grand quartier général, puis par l'invasion de 1815 où il mena la guerre de partisans dans les Vosges, il consacre tous ses efforts, après la chute de l'Empire, à remédier à la crise économique qui frappait Mulhouse, agrandit la ville de tout un nouveau quartier, fonde la Société industrielle, est enfin le promoteur des constructions de chemins de fer. Seule la petite ligne de Lyon à Saint-Étienne existait en France, quand il demanda en 1838, pour parer aux inconvéniens qu'amènerait une ligne de Mayence à la Suisse

projetée par les États allemands du Rhin, la concession d'une voie ferrée entre Strasbourg et Bâle. Il avait déjà l'année précédente construit la ligne de Mulhouse à Thann où roulaient les locomotives sorties de ses ateliers. On se figure mal les difficultés qu'il eut à vaincre, mais il triompha de tout ce qui contrariait ses desseins, et, avant le délai fixé par la loi, la première locomotive arrivait de Mulhouse à Strasbourg. Un autre Kœchlin, André, était, celui-là, le petit-fils de Jean-Henri Dollfus le peintre, qui, associé de Schmalzer et de Dollfus, s'était ruiné sous la Révolution. Ses parens, raconte-t-on, considéraient le chapeau comme un luxe inutile, et il n'y en avait qu'un pour tous leurs fils, porté de droit toute la journée par le plus matinal. André le portait presque tous les jours. Doué d'une prodigieuse facilité de travail et d'un don unique d'assimilation, il dirigea d'abord la maison Dollfus Mieg, puis entreprit de fonder un vaste établissement de constructions. Son établissement, devenu aujourd'hui la Société alsacienne, eut bientôt une réputation universelle. Un ministre de l'Intérieur disait de lui : « S'il y avait en France plusieurs maires de Mulhouse, il ne me resterait qu'à démissionner. »

La Société industrielle cependant ne bornait pas son activité aux seuls progrès de l'industrie ; elle s'occupa avec la même ardeur intelligente de tout ce qui touchait à la vie même des travailleurs, et l'on ne sait où elle a montré le plus d'initiative originale, si c'est dans le domaine purement industriel ou dans le domaine social. Par un phénomène qui a presque la rigueur d'une loi, à Mulhouse, comme ailleurs, à mesure que se multipliait le nombre des manufactures, la misère se multipliait parmi les ouvriers. Située à l'extrême-frontière, Mulhouse recevait un continuel afflux de Suisses et d'Allemands qui augmentait la population sans cesse déjà grandissante. Des milliers d'ouvriers logeaient dans les villages voisins, obligés de parcourir deux lieues le matin, par tous les temps, pour venir à un travail qui commençait à cinq heures, et deux lieues le soir, pour s'en retourner chez eux, quand le travail était fini, à huit heures. Les autres, voulant reposer davantage, s'entassaient, en ville même, dans de misérables logemens, où deux familles couchaient dans la même pièce, sur de la paille que deux planches retenaient sur le carreau. La nourriture se composait de pommes de terre, d'un peu de mauvais lait, de mauvaises pâtes et de

pain (1). La journée de travail durait treize ou quatorze heures, et les enfans, dont beaucoup ne comptaient pas sept ans, étaient astreints au même régime que les hommes faits. La vie moyenne pour les fileurs ne dépassait pas dix-sept ou dix-huit ans, alors qu'elle était plus du double pour les autres habitans. La main-d'œuvre, vers 1830, était de 8 500 000 francs partagés entre 18 000 ouvriers des deux sexes, ce qui fait, en moyenne, pour 300 journées de travail dans l'année, 1 fr. 75 par journée. On devine ce que pouvait être la situation morale.

Les Mulhousiens s'étaient appliqués très tôt à lutter contre la misère ouvrière, mais toutes les tentatives de la charité privée avaient été inutiles; bien plus, elles alimentaient une misère volontaire. Il fallait découvrir le moyen efficace de combattre cette misère. Réduire les heures de travail, élever le taux des salaires n'était possible que par l'accord de tous les fabricans du monde; sinon, c'était ruiner ceux qui y auraient consenti et leurs ouvriers, et enrichir les autres. Pourtant, dès 1828, la Société émettait une proposition tendant à fixer l'âge et à diminuer les heures de travail des jeunes ouvriers et tâchait plus tard que l'État proscrivît le travail de nuit pour les femmes et les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans. Elle comprit tout de suite qu'il fallait intervenir dans l'existence de l'ouvrier, sans que cette intervention se traduisît par des dons. Soit qu'elle groupât une association pour prévenir les accidens du travail, soit qu'elle soumît à un contrôle périodique et sévère les appareils à vapeur, soit qu'elle constituât des pensions de retraite, soit qu'elle inspirât une association qui faisait visiter par des sages-femmes les nouvelles accouchées et leur payait avec les layettes et le lait leur salaire entier jusqu'à leur complet rétablissement, elle devança sur presque tous les points son temps. Et il faut ajouter, soit qu'elle les organisât elle-même, soit qu'elle encourageât l'initiative privée, l'Institut des pauvres, chargé d'accorder des secours en alimens, en combustibles, en argent, des asiles de vieillards, des hospices, des ouvroirs, des jardins d'enfans, des orphelinats, des patronages de quartier dirigés par des dames patronnesses, des sociétés de secours mutuels, des caisses d'épargne et de prêt, des associations corporatives, enfin tout

(1) *Les Institutions ouvrières de Mulhouse et des environs*, par Eug. Veron. Hachette, éd. 1866.

ce que l'assistance sociale peut imaginer. D'autre part, elle luttait contre l'ignorance par la création de ses écoles, de ses musées et de ses bibliothèques.

Un des premières questions à résoudre, et la plus importante peut-être, avait été la question des logemens : c'est à sa solution qu'est attaché principalement le nom de Jean Dollfus.

Jean Dollfus était le petit-neveu du peintre Jean-Henri. Il apprit la mort de son père, Daniel, comme il accomplissait son apprentissage commercial à Bruxelles, et, rappelé à Mulhouse, dirigea dès lors la maison paternelle. On retrouve dans son visage ce qui caractérise physiquement le bourgeois de Mulhouse, cette volonté unie à la bonté, et cette intelligence où il y a tant de finesse. Tout de suite il se distingua par une grande sûreté de vue, un sens des affaires extraordinairement clair, une énergie inlassable, et il donna à sa maison un tel essor qu'en 1851 elle exportait annuellement pour 25 millions de produits. Pénétré de l'idée qu'il fallait toujours marcher avec le progrès, il établit la première filature à métiers automatiques, et importa d'Angleterre la première machine à imprimer à huit couleurs. Préoccupé de conquérir les marchés extérieurs, il plaida aux Tuileries la cause du libre-échange contre Pouyer-Quertier, le filateur normand, et prit ainsi une grande part à la conclusion du traité de commerce avec l'Angleterre.

En 1851, un membre de la Société industrielle, M. Jean Zuber, communiquant une note sur les habitations des ouvriers anglais, avait demandé qu'on rédigeât un projet de logemens salubres pour les travailleurs de Mulhouse. M. André Kœchlin déjà, auparavant, pour trente-six ménages d'ouvriers de ses ateliers, avait fait bâtir des logemens que composaient deux chambres, une cuisine, un grenier, une cave, avec un potager, le tout pour 12 francs par mois. M. Jean Dollfus fit aussitôt construire à Dornach, près de la ville, quatre bâtimens différens avec jardins, et choisissant, après enquête, les deux types qui semblaient les meilleurs (1), créa en 1853 la société des cités ouvrières, au capital de 300 000 francs, la première de ce genre. Tout un quartier s'éleva qui couvre aujourd'hui trente-deux hectares et compte 1243 maisons devenues, en grande

(1) *Les Grands industriels de Mulhouse*, par Mosmann. Paris, 1879.

partie, la propriété de ménages ouvriers. Le principe de cette fondation était de fournir à l'ouvrier une habitation salubre lui permettant, moyennant un loyer de 25, 30 ou 35 francs par mois, payé pendant vingt ans, de posséder en toute propriété son logement au bout de ces vingt ans. Les ventes, exécutées approximativement au prix de revient, seulement majoré des contributions et des frais d'actes notariés, ont toujours suivi d'assez près la construction des maisons, et ce qui montre l'attrait puissant et légitime de la propriété pour provoquer l'épargne, le payement des loyers s'est accompli si régulièrement que la Société a pu rentrer très promptement dans son capital (1). Pour compléter son œuvre, Jean Dollfus y ajouta successivement une bibliothèque, des bains, un lavoir, une boulangerie, un restaurant économique, des magasins d'épicerie et de confection, des fourneaux économiques. Il ne s'en tint pas là. Songeant aux ouvriers sans travail et sans refuge, il fonda en 1859 l'asile de voyageurs indigens, dans lequel quarante hommes trouvaient un asile de nuit, avec la soupe et le pain, une caisse de secours en 1864 pour les ouvrières dans les premières semaines qui suivent l'accouchement, réduisit spontanément en 1867 la durée du travail de douze à onze heures, installa à Cannes, en 1881, un hospice pour les enfans scrofuleux, et, en 1882, à l'occasion de ses noces de diamant, un asile pour vieillards dans sa propriété de Gaïsbühl; grand industriel, grand philanthrope, grand patriote enfin, qui en 1870 avait jeté, par un mouvement indigné, sa décoration de l'Aigle Noir au visage du général badois décidé à bombarder les quartiers ouvriers, et qui jusqu'à sa mort garda au-dessus de son lit, pour abriter son sommeil, un drapeau français.

En perdant Mulhouse, la France n'a pas seulement perdu une cité industrielle de premier ordre, elle a perdu encore, — ce qui est plus grave, — des hommes véritablement dignes de ce nom, car on n'en voit guère qui aient porté à un si haut degré ces rares qualités de labeur opiniâtre, d'intelligence entreprenante, d'initiative originale. Je crois bien qu'en eux se rassemblaient, par la position même de leur ville, toutes les vertus des trois races, l'allemande, la suisse et la française, qui constituaient ainsi ce caractère si spécial, le caractère mul-

(1) Société industrielle de Mulhouse; aperçu historique. Mulhouse, 1911.

housien. La défaite, d'ailleurs, qui nous arrachait Mulhouse, détermina chez elle une crise qui n'est pas encore terminée. D'une part, en effet, les jeunes gens émigrèrent pour ne pas servir dans l'armée allemande, et déracinés, ne donnèrent pas au delà des Vosges ce qu'ils auraient donné, s'ils avaient continué, sur leur terre natale et sous le régime français, l'œuvre de leurs pères; à la mort des parens, les grandes industries privées de chefs appelèrent des étrangers. D'autre part, ceux qui restaient pliaient avec peine leur patriotisme à fréquenter, même dans l'intérêt des affaires, les Allemands victorieux, et quelques-uns se confinaient même dans un farouche isolement. Mais l'histoire de Mulhouse est trop belle pour que les années qui viennent n'y ajoutent pas encore de belles pages, et surtout les âmes de ses citoyens sont trop ardentes pour ne pas lutter et ne pas triompher. « Vous trouverez légitime, disait M. Auguste Dollfus au cinquantième anniversaire de la Société industrielle qu'il présidait; vous trouverez légitime qu'à l'aspiration vers le progrès, qu'à la devise : « en avant, » que nous recommandait Daniel Dollfus, nous en adjoignions une autre non moins nécessaire : « nous maintiendrons. » Tout l'avenir de Mulhouse est dans ces mots qui, loin de s'opposer, se complètent : « En avant, et maintenir. »

PAUL ACKER.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Le Ménage de Molière*, comédie en cinq actes et six tableaux, en vers, par M. Maurice Donnay. — Athénée : *Le Cœur dispose*, comédie en trois actes, en prose, par M. Francis de Croisset.

La nouvelle pièce de M. Maurice Donnay était très attendue des lettrés. Elle a pleinement rempli cette attente. Les cinq actes du *Ménage de Molière* forment un charmant spectacle où les souvenirs classiques et le tour moderne de la sensibilité, les grâces de l'esprit, l'agrément du style, la facilité des vers font le plus harmonieux ensemble. On y prend beaucoup de plaisir ; et on a cette impression, qu'on n'a pas toujours au théâtre, de prendre un plaisir de littérature.

On a fait beaucoup de pièces sur Molière ou autour de lui. Pourquoi sur Molière plutôt que sur tel autre, Corneille, par exemple, ou Racine? Pour bien des raisons qu'on aperçoit sans peine. D'abord, il est plus près de nous : la moyenne de l'humanité se reconnaît davantage dans son théâtre. Passionnément épris de la vie, il a été, pour cette cause, un de ces écrivains dont l'œuvre dégage une intensité de vie vraiment extraordinaire. Puis il n'est pas seulement un écrivain, mais, comme Shakspeare, acteur et directeur de troupe, il est, par là même, en contact direct avec la foule, si curieuse des choses et des gens de théâtre ! Sa destinée a été aventureuse, éclatante et courte. Il a connu les succès les plus enivrans et aussi les pires souffrances, qui ne sont pas celles du mal physique minant l'homme encore jeune et dans la force du génie, mais bien les tortures d'un cœur supplicié par la jalousie.

Molière a été ce personnage douloureux : le mari d'une coquette. C'est cela que nous avons retenu de sa biographie et qui en fait, à nos yeux, l'intérêt de psychologie. Ainsi, et à sa manière, Armande

Béjart a servi après la mort et auprès de la postérité celui qu'elle a, de son vivant, si parfaitement désolé. Un moraliste veut-il tracer, comme on disait jadis, le « caractère » du jaloux? le mari d'Armande lui en fournit aussitôt le type, et avec quel puissant relief! Quel jaloux qu'un jaloux qui s'est appelé Molière! Car nous voulons croire que tout est grand dans l'âme d'un grand homme. Illusion peut-être, mais il n'est pas contestable que nos souffrances s'augmentent de l'attention que nous leur prêtons et s'avivent par l'acuité du regard intérieur. Or le « Contemplateur » est un de ceux qui ont pénétré le plus avant dans l'étude du cœur humain. Ajoutez qu'en docile héritier de la tradition gauloise, il a, dans tout son théâtre, poursuivi de ses sarcasmes le mari trompé. Cette ironie est cruelle et nous le fait davantage prendre en pitié.

Du moins en est-il ainsi depuis les romantiques. Ce sont eux qui ont accrédité une interprétation du théâtre de Molière encore aujourd'hui communément reçue. Ce sont des lyriques. Ils conçoivent toute la littérature comme une perpétuelle confession : d'après eux, le poète fait, avec ses grands chagrins, de petites chansons; ses festins ressemblent à ceux du pélican légendaire. En application de cette théorie, Molière n'aurait cessé d'emprunter aux épisodes de son existence et aux aventures de sa sensibilité l'étoffe même de son œuvre. Son premier biographe ne nous dit-il pas qu'il se joua souvent lui-même sur les affaires de son « domestique? » C'est le mot que nous traduisons par celui de « ménage. » Peintre qui fait son propre portrait, auteur dramatique qui se met lui-même en scène, il est tour à tour Ariste, Arnolphe, Alceste, pour finir par être l'Argan du *Malade imaginaire* qui fait à la médecine et aux médecins cette farce suprême de mourir en scène.

Une autre manie des romantiques était de découvrir partout de la mélancolie, comme ce chimiste qui trouvait de l'arsenic dans des bâtons de chaise. Pour admirer un auteur, il fallait d'abord qu'ils le travestissent en Werther. Ils avaient d'ailleurs le goût de l'antithèse qui fut, pour le chef de l'école, le procédé habituel et la forme tyrannique de son génie. Le comique ne leur agréait qu'à condition d'être mêlé au tragique et de faire contraste avec lui. Quelle gageure admirable de faire entrer le tragique dans l'œuvre de celui même qui est, à lui seul, toute la comédie ! Soudain le théâtre de Molière, où jusqu'alors on n'avait perçu que l'éclat des rires, s'emplit d'un bruit de sanglots.

Je ne crois pas cette interprétation fort exacte. J'ai eu l'occasion d'en faire la remarque, à propos des brillantes leçons que M. Maurice

Donnay, tout plein de son sujet, consacrait l'an dernier à Molière. Il est toujours périlleux d'apercevoir la vie d'un homme à travers son œuvre d'écrivain. On risque de lui prêter les aventures ou les traits de héros qui sont de pures créations de son esprit. Nous autres, qui n'avons pas d'imagination, si nous écrivions un livre, nous ne saurions probablement que nous raconter au public; et ce ne serait guère intéressant. Le don du poète consiste à prêter à des personnages imaginaires une vie plus intense que celle des êtres chétifs de la réalité. D'autre part, dans le milieu de mœurs faciles où Molière et sa femme ont vécu, certains détails de conduite ont-ils tout à fait la même importance qu'ils prennent dans une atmosphère bourgeoise et familiale? Dans cette troupe de comédiens, longtemps ambulante, une aimable promiscuité était la règle ou l'habitude. On s'aimait en troupe et la condition de mariage n'y changeait pas grand'chose. Molière n'a pas épousé sa fille, mais il a épousé la fille de sa maîtresse : cela prouve, à tout le moins, qu'il n'était pas d'une délicatesse très scrupuleuse et qu'il ne se faisait pas de la femme et de la vie conjugale l'idéal dont on souffre.

Que cette conception d'un Molière torturé par la jalousie, et qui nous en fait la confidence dans chacune de ses pièces, soit d'ailleurs juste ou fausse, peu importe ici : elle est scénique, elle l'est éminemment, et c'est tout ce qu'il nous faut. L'historien et le critique peuvent faire leurs réserves : l'auteur dramatique la choisira de préférence à toute autre. Et c'est guidé par son instinct du théâtre que M. Maurice Donnay l'a adoptée d'enthousiasme. Il a vu du premier coup d'œil le parti qu'il en pouvait tirer. En outre, elle est familière au public que toute autre image de Molière déconcerterait. Admettons-la donc comme imposée en quelque sorte à l'auteur par les exigences actuelles de la scène. Et cherchons seulement comment M. Donnay l'a mise en œuvre.

Le sujet ne comportait guère une pièce de composition très serrée. M. Donnay a dû adopter le système usité pour les comédies historiques : une série de tableaux ayant chacun pour objet de représenter Molière sous un aspect différent, et de nous faire connaître tour à tour l'amoureux, le mari, l'auteur, le comédien, le protégé du Roi, l'ennemi des courtisans et la victime des médecins. Mais, au fait, ce système n'est-il pas souvent celui même auquel Molière a recours dans telles de ses comédies et des plus fameuses? On sait qu'il n'était pas très sévère sur les dénouemens : il n'eût pas souscrit à la théorie de Dumas fils, qu'il faut, avant de commencer une pièce, avoir trouvé

le mouvement et le mot de la fin. Il nous fait, au cours de ses cinq actes, tourner autour d'un personnage, misanthrope, avare ou hypocrite; après quoi, et quand les traits d'Alceste, d'Harpagon ou de Tartufe sont gravés dans notre mémoire, pour ne s'en plus effacer, le travail du peintre est achevé et peu importe comment la pièce finira.

Le premier acte du *Ménage* est délicieux. Molière est chez lui, au travail, en train de composer *l'École des maris*. On entre : c'est Armande. Le poète s'interrompt d'écrire pour le charme de causer avec la jeune fille, et d'arrêter le projet de leur prochain mariage. Une folie, ce projet! Et il énumère toutes les objections qui devraient l'en détourner, comme on fait pour les objections dont on est *in petto* bien résolu à ne tenir aucun compte. Le principal est son âge : il a quarante ans, Armande en a vingt. Aussi bien fiez-vous à Armande pour trouver réponse à tout. Elle assure gentiment que les années d'un homme célèbre ne se comptent pas comme celles des autres hommes : il a toujours l'âge de sa gloire. Aime-t-elle Molière à ce moment? Peut-être. En tout cas, elle désire l'épouser. Elle fait sur lui la première épreuve de sa coquetterie. Reste pour Molière une formalité assez ennuyeuse : c'est d'obtenir le consentement de Madeleine, qui passe pour être la sœur aînée d'Armande et lui a toujours servi de mère. Elle a été la maîtresse de Molière et continue de tenir sa maison : il faut s'attendre à des récriminations. Madeleine n'y manque pas; à bout d'argumens, elle lâche son secret : Armande est, non pas sa sœur, comme on le croit, mais sa fille. De quel père? Elle est sur ce point, comme les érudits d'aujourd'hui, réduite à des conjectures. Molière n'attache à ces bagatelles aucune importance; il connaît d'ailleurs le caractère de Madeleine qui n'est ni une sentimentale, ni une passionnée, mais une personne pratique. Elle acceptera la situation, et s'en fera plusieurs mille livres de revenu. Pour Molière, il est dans l'enivrement de la folie qu'il s'apprête à commettre. La charmante vie qu'il aura désormais! Quel bonheur de travailler auprès d'une telle compagne! Et les belles pièces de théâtre qu'on fera!... On ne saurait trop louer la simplicité et l'aisance avec lesquelles se déroule ce premier acte. Chacun des personnages nous est présenté dans son air, celui où il paraît aimable. Le dialogue est tout plein d'allégresse. Les vers coulent d'une source abondante et claire. Et plusieurs qu'on salue au passage sont du tour le plus heureux.

Le second acte s'ouvre par un tableau rapide et chatoyant. La scène représente un coin du parc de Versailles aménagé pour les fêtes que le Roi donne à Mlle de la Vallière et dont Molière fut l'ordon-

nateur : les Plaisirs de l'Ile enchantée. On s'y costuma, on y joua la comédie, on y dansa des ballets, on y fit l'amour : toute cette Cour magnifique et galante voguait avec son jeune Roi vers Cythère. Nous voyons de brillans gentilshommes fleureter avec de belles comédiennes ; nous entendons un caquetage empressé et vain, où les propos d'amour se croisent avec les nouvelles mondaines et les médisances fraient la voie aux déclarations. Il y a des plumes aux chapeaux et des dentelles aux phrases. Tout cela nous suggère à merveille l'idée de l'atmosphère troublante et voluptueuse qu'on dut respirer alors à Versailles. Il paraît que ces fêtes furent funestes au ménage de Molière. Armande écoute avec un contentement qui n'est pas joué les louanges pressantes et les complimens intéressés du marquis. On comprend que c'est sa première aventure et qu'elle y trouve un plaisir d'inconnu. Elle est, si l'on peut dire, dans la fraîcheur d'un libertinage à ses débuts. Il y a dans tout cela bien de la légèreté et de la grâce. Mais Molière survient à cet instant. Le marquis ne s'est pas si vite esquivé que le mari n'ait eu tout loisir de l'apercevoir. Il l'a vu, de ses yeux vu, ce qui n'empêche pas Armande de nier et de se récrier contre le visionnaire. Elle niera l'évidence, comme Célimène. La voilà en plein dans son métier de coquette, et Molière dans son métier de jaloux.

La « scène, » qui a commencé de gronder dans les allées du parc, éclate sous les combles de Versailles où la troupe est logée. L'étourderie du chevalier, parlant dans l'ombre à Armande, a renseigné Molière qui n'avait pas besoin de cette déposition de témoin. Il s'emporte ; il menace ; c'est cette atmosphère du théâtre qui est mauvaise pour la jeune femme : il ne lui donnera plus de rôles. Armande était, comme on sait, une petite personne sèche et sans cœur ; elle ne songe guère à apaiser cette douleur qui saigne devant elle ; elle ne s'excuse pas et ne fait pas de promesses : les câlineries ne sont pas de son répertoire. C'est au contraire toute l'aigreur de sa vilaine petite âme qu'elle met dans sa riposte ; elle cherche ce qu'elle peut trouver de plus pénible à jeter à la tête de ce mari assez fou pour la vouloir fidèle ; et elle le trouve d'instinct : c'est de se faire l'écho de l'atroce calomnie qui lui donne pour père Molière lui-même ! Les caractères des époux se dessinent et s'accusent, et aussi celui de Madeleine qui s'est tout de suite installée dans son rôle de belle-mère, non pas acariâtre, mais au contraire accommodante. Elle dit le mot de la situation : Armande a tous les torts, n'est-ce pas à Molière de lui demander pardon ?

Jusqu'ici la pièce a marché d'un assez bon train. Molière aime, il épouse, il est trompé : il y a dans tout cela de la suite et un juste progrès. Mais il est bien impossible que la pièce maintenant avance d'une ligne. La situation y sera toujours sensiblement la même. Les mêmes scènes s'y répéteront et les personnages y diront à peu près les mêmes choses, parce que les choses qu'ils feront seront exactement les mêmes. Armande est infidèle : son mari la surprend ; il gronde et il pardonne. Ce n'est pas très varié. Cela manque d'imprévu. Peut-être seulement l'auteur a-t-il voulu nous montrer Molière descendant plus profondément dans l'infortune, dans la complaisance et dans le mépris de lui-même ; car là aussi il y a des degrés. Mais, j'en ai déjà fait la remarque, cette succession de tableaux ne devait pas être nécessairement une progression. Et, par exemple, le quatrième, qui est tout à fait vide d'action, est le plus large d'exécution et le plus émouvant.

Il débute par une scène entre Molière et son médecin. Dans une pièce sur Molière il fallait, de toute nécessité, faire une place aux médecins de Molière. C'est une des parties de son théâtre qui l'ont rendu le plus populaire : sa raillerie nous est une vengeance, telle quelle, contre ceux à qui nous demandons vainement la santé ; il nous est moins pénible de bafouer leur ignorance, que de constater la cruauté impitoyable de la nature. Plus encore que le malade, c'est le poète qu'il importait de nous faire connaître. Molière est en train d'écrire *le Misanthrope*. Cela chagrine Madeleine qui goûte surtout en littérature le genre alimentaire et représente la raison trébuchante et sonnante. A quoi bon viser si haut? Le public ne demande au théâtre que de le divertir. Il va aux pièces qui l'amusent, et ne va pas aux autres. Les pièces les meilleures sont celles qui font le plus d'argent, et la seule critique qui compte est celle de la recette. A ces conseils terre à terre, Molière oppose son rêve d'artiste qui croit à la noblesse et à la dignité de l'art. Il l'exprime en fort beaux termes, avec peut-être quelque excès d'éloquence, mais ici l'excès est à peine un défaut. On voit quel est le procédé de l'auteur. Il a prêté à deux personnages différens des opinions qui en fait appartenaient à un seul. Il a fait de Madeleine la mauvaise conscience littéraire de Molière. C'est un louable scrupule de piété pour la mémoire d'un grand écrivain. Mais, en réalité, Molière est seul responsable des concessions qu'il a faites, et que sans doute il a faites sans regret, au goût de la foule. Il a créé chez nous la grande comédie et l'a portée tout de suite à un degré de perfec-

tion qui, depuis lors, n'a jamais été atteint; mais il aimait la farce de tréteaux avec coups de bâton. Et il surveillait la recette; ce qui, au surplus, était son devoir de directeur.

Et la jalousie de Molière? Elle va remplir toute la fin de l'acte et j'en ai trouvé cette fois les accens particulièrement poignans. On dit souvent que le travail est le meilleur remède aux maux de l'esprit. C'est une des banalités sans nombre inventées par notre indifférence aux tourmens d'autrui. Montesquieu répétait volontiers qu'il n'avait jamais éprouvé un chagrin dont une heure de lecture ne l'eût guéri; cela prouve qu'il n'avait jamais eu de chagrins fort cuisans. La difficulté est justement d'appliquer à une étude quelconque un esprit en déroute. Armande est sortie, sous un prétexte quelconque; elle ne rentre pas. Ah! l'atroce angoisse de l'attente! Irrésistiblement Molière revient à cette fenêtre d'où il guette le retour de celle qui s'attarde, où et pourquoi? Il croit dix fois apercevoir sa silhouette, entendre le bruit familier de la porte qui se referme. Enfin c'est elle! Il reconnaît sa voix; elle chante: elle est si gaie! Elle va venir, et qui sait? peut-être sera-t-elle douce et tendre. Dans l'horreur de la séparation, l'esprit inquiet imagine toute sorte de chimères que dissipe une présence aimée. Mais la voix s'éloigne. Armande est rentrée dans sa chambre. Elle ne viendra pas. Dépité, en rage, Molière froisse les feuillets de la pièce commencée. Allez donc travailler dans ces conditions!... C'est l'endroit de la pièce où j'ai le plus trouvé l'accent de la vérité. Cela est pris sur le vif et peint d'après nature.

Seulement, la difficulté allait être de trouver du nouveau. M. Donnay s'y est appliqué avec beaucoup d'ingéniosité. Il transporte la scène dans les coulisses du théâtre, un soir qu'on joue les *Fourberies de Scapin*. On sait le goût du public pour cet envers du théâtre. Il ne se lasse pas de voir ce grouillement d'actrices en costume et d'habitués ou de soupirans qui viennent faire leur compliment. Parmi eux M. Donnay a eu l'idée, qui est une trouvaille, d'introduire le grand Corneille. Nous l'avons revu avec infiniment de plaisir. « Vive donc notre vieux Corneille! » La chronique veut qu'il ait été amoureux fort tard, et de là viendrait qu'il se fût peint, lui aussi, dans certains vieillards de son théâtre chez qui l'âge n'a pas glacé toutes les ardeurs. Il se montre auprès d'Armande fort galant, et celle-ci, pour congédier le bonhomme tout en s'amusant de lui, s'avise de lui reprocher gentiment son audace et d'imaginer que Molière s'en est ému. Corneille est tout à la fois flatté dans son amour-propre et troublé dans sa conscience. Il était, du moins on le prétend, adorable de naïveté et de gaucherie. C'est

l'impression que M. Donnay a voulu et su rendre. A la vieillesse glorieuse de son génial adorateur, Armande, comme on pense, préfère les vingt ans de Baron. Elle a pris pour nouvel amant ce gamin élevé chez Molière, comme l'enfant de la maison. Et elle est jalouse du garnement, un Chérubin avant la lettre, qui sera le type de l'homme à bonnes fortunes. Une querelle. Un soufflet. Molière arrive à point pour n'avoir sur cette aggravation de son déshonneur aucun doute. Quoi, Baron! C'est le dernier coup. Mais la représentation des *Fourberies de Scapin* se continue. Armande et Baron y ont un rôle. Il s'agit qu'ils ne manquent pas leur entrée. En scène!

J'avoue que le dernier acte m'a déconcerté. J'étais bien sûr que M. Donnay ne nous ferait pas assister à la mort de Molière, ce qui eût été d'un effet trop facile. Pourtant il fallait mettre une agonie à la scène: ce sera celle de Madeleine. L'aînée des Béjart n'a plus que quelques jours à vivre. Éclairée en quelque sorte par l'approche de la mort, elle a comme la révélation du génie de Molière et aussi de sa bonté. Elle se fait apporter les costumes qu'elle a portés dans les diverses pièces de son auteur; chacun lui rappelle un rôle, un succès, une création qui lui survivra. Elle voudrait réconcilier Armande avec son mari, faire naître dans cette âme frivole le sentiment de son devoir. Elle lui donne les meilleurs conseils. Elle lui tient un langage d'une morale irréprochable, mais qui surprend un peu dans sa bouche, et à l'effet duquel nous sommes tentés de ne pas ajouter beaucoup de foi. Nous nous trompons. Armande est touchée. Elle se convertit. Le ménage de Molière, qui avait été un si mauvais ménage, va devenir un ménage excellent... Pourvu que cela dure!

J'ai indiqué, au cours de cette analyse, mes réserves. Ce qu'on pourrait surtout reprocher à M. Donnay, c'est de n'avoir pas suffisamment égayé son sujet. Quelques épisodes, la discussion à propos du *Misanthrope*, l'arrivée de Corneille à l'avant-dernier tableau, ont fait de très heureuses diversions. Pourquoi M. Donnay ne nous en a-t-il pas offert davantage? Pourquoi n'a-t-il pas donné plus librement carrière à cette fantaisie qui est une des marques les plus originales de son talent? Molière fut un grand railleur des travers et des vices de son temps. Vices et travers n'ont pas disparu de l'humanité, et on les retrouverait, sans nul doute, autour de nous, à peine modifiés. Pourquoi ne pas nous avoir montré, en habits de comtesses ou sous la perruque des marquis, des originaux d'aujourd'hui? C'eût été un anachronisme très permis et dont nous eussions aimé la saveur. M. Donnay l'a volontairement écarté. Il s'est tenu avec une sorte de

rigueur dans les limites exactes de son sujet. Il s'est cantonné dans le « domestique » de Molière. Sa pièce y a gagné en unité, mais perdu en diversité. Telle qu'elle est, elle est charmante. Elle fait honneur à son auteur et à la Comédie. Ce sera un régal pour les délicats.

Le Ménage de Molière a été monté avec le goût et même la somptuosité qu'on devait y mettre dans la propre maison de Molière. Les décors sont très soignés : celui du second tableau est un enchantement. Les costumes sont fort propres, comme on aurait dit au XVIIe siècle. La mise en scène est très bien réglée avec danse et musique. L'interprétation est satisfaisante, sans toutefois dépasser un niveau très honorable. On ne peut s'empêcher de regretter que le rôle de Molière n'ait pas trouvé un interprète qui l'eût mis en plein relief et en eût développé la puissance d'émotion. M. Grand fait de très louables efforts et dit les vers avec soin. Mais il manque d'ampleur et de variété. Il n'émeut pas. On songe à ce qu'un Coquelin aurait fait d'un pareil rôle. Mlle Leconte est très gracieuse sous les traits d'Armande Béjart. Mlle Cerny s'est tirée tout à fait à son honneur du rôle difficile de Madeleine. M. Paul Mounet est un Corneille grandiloquent et empêtré dans sa gloire, comme il convient. Les autres rôles sont très bien tenus. C'est un de ces remarquables ensembles où excelle la Comédie.

Octave Feuillet nous a dit naguère ce que c'était qu'un jeune homme romanesque à la manière de son temps. Maxime Odiot dompte les chevaux fougueux, sauve les terre-neuve qui se noient dans les étangs, ou se précipite du haut des tours à travers les espaces, afin de plaire à la jeune fille qu'il aime et de paraître avantageusement à ses yeux, à ses beaux yeux. Le grand succès qui accueillit *le Roman d'un jeune homme pauvre* attesta que cet idéal était assez bien celui d'une partie de la société d'alors. Encore aujourd'hui, je pense qu'on n'a pas cessé de montrer aux touristes la légère dégradation faite à l'une des fenêtres de la tour d'Elven par le talon de ce jeune homme qui n'a jamais existé ; mais on ne joue plus guère la pièce de Feuillet, et le roman lui-même semble bien démodé. C'est, disent les esprits chagrins, que la jeunesse d'aujourd'hui a cessé d'être romanesque : les vingt ans ne se portent plus. Je n'en crois rien. La tendance au romanesque est une de ces dispositions de l'esprit qui font partie de notre nature. Elle ne meurt pas, elle se transforme. On peut sans cesse en refaire l'étude et la remettre au courant. C'est le sujet même de la pièce que M. Francis de Croisset vient de faire représenter, avec succès : *Le Cœur dispose.*

Cela se passe dans le château d'un certain Miran-Charville qui est puissamment riche et d'une sottise égale à sa richesse. Incapable, au point de ne pas comprendre même une lettre qu'on lui apporte à signer, il a, plus que personne, besoin d'un secrétaire qui le supplée. C'est en cette qualité que le jeune Robert Levaltier va entrer chez lui. On sait combien cette situation de secrétaire a été de tout temps propice aux chercheurs d'aventures. Et, à entendre la confession de Robert Levaltier, nous ne pouvons guère douter qu'il n'ait les plus ambitieux desseins. « Fais comme moi, lui a dit le vieux Bourgeot qu'il remplace. Sois laborieux et économe. Et dans vingt-cinq ans, tu te retireras avec trois mille francs de revenu assuré. » Cette perspective ne le séduit aucunement. Il n'a pas une mentalité de petit rentier; la médiocrité ne saurait le contenter: c'est un poète, mais comme on l'est dans une époque et dans une génération à l'esprit éminemment positif. Dans les années fiévreuses de l'adolescence, il n'a pas rêvé aux étoiles; il n'a pas, sur les marches des palais, regardé passer des duchesses; il ne fait pas de vers. Mais il a déjà fait des affaires: il a roulé sa bosse dans plusieurs parties du monde et fréquenté une assez mauvaise société, ce qui est indispensable pour parfaire une bonne éducation. Ainsi muni d'expérience précoce et de sens pratique, connaissant la vie et comprenant son époque, il est bien décidé à se conquérir une large place au soleil. Vous me direz : « *Bel-Ami* est un arriviste. Robert Levaltier en est un autre. » Si vous voulez; mais ce n'est pas d'arriver, ou de vouloir arriver, qu'on peut faire reproche à un homme. Tout dépend de la manière. Et Robert Levaltier est un personnage sympathique : il a une très belle âme. Seulement c'est une belle âme à la mode de 1912. Pas de sensiblerie, pas de pleurnicherie, pas de langueurs. Noblesse et énergie. Une âpre combativité au service d'une conscience scrupuleuse. L'intérieur des Miran-Charville s'offre à lui comme un magnifique terrain d'opérations.

Il y arrive à un moment décisif. Une machination effroyable est à la veille d'aboutir. La victime en sera, comme vous pensez bien, une exquise jeune fille : Hélène. Celle-ci, affligée qu'elle est d'un tas de millions, se méfie des coureurs de dot, et pour cause. Elle ne consentira à se marier que si elle rencontre un homme riche lui aussi, ayant une grande situation et déjà éprouvé par la vie. Elle le rencontre : c'est le baron Houzier, veuf, encore jeune, qui a souffert et qui serait pour une femme un compagnon de tout repos. Nous sentons bien qu'une inclination grandissante l'attire vers ce gentleman si dif-

férent des godelureaux qui, jusqu'ici, ont tourné autour d'elle. Elle s'engage presque à lui. Le bruit de leurs fiançailles se répand... Eh bien! En voilà une qui a eu la main heureuse! Le baron Houzier est un baron de la haute pègre. Il a combiné une savante escroquerie avec son compère Parraineaux, un financier véreux. Parraineaux achètera, à un prix dérisoire, des terrains qui contiennent de mirifiques gisemens de phosphates. Houzier palpera la dot... Comment se rejoignent les deux « affaires, » quel intérêt Houzier a-t-il à faire « rouler » son futur beau-père par un bandit, quel profit Parraineaux espère-t-il tirer du mariage d'Hélène avec Houzier? je ne l'ai pas parfaitement saisi. Mais l'important est que Robert Levaltier, lui, ait tout compris et qu'il veille.

Il est tombé amoureux d'Hélène, tout de suite, et cela nous a fait chaud au cœur : il y a encore de beaux jours pour le coup de foudre. A peine est-ce si la jeune fille a jeté sur lui un regard dédaigneux. Pourtant elle a été obligée de s'apercevoir qu'il est un secrétaire comme on en voit peu. Elle éprouve une antipathie violente pour ce personnage singulier et mystérieux : nul n'ignore que c'est une des formes où le spectateur reconnaît un amour naissant et qui s'ignore. Nous en sommes là, quand éclate la grande scène qui va changer la face des choses, remettre chacun à sa place et dans son vrai rôle, démasquer les traîtres et exalter les héros. Houzier et Parraineaux sont venus pour conclure la vente des terrains; c'est le secrétaire qui les reçoit; et dès les premiers mots, qui sont comme les premiers engagemens du fer, ils sentent qu'ils ont devant eux un adversaire redoutable. Ils tentent de l'acheter; le moyen est classique : combien exige cet incorruptible pour se laisser corrompre? Un autre, à qui on eût adressé une telle proposition, eût jeté les hauts cris. Les grandes phrases ni les gestes ne sont dans la manière de Levaltier. Très calme, le jeu serré, il tient les deux misérables à sa merci, et ne les laisse partir qu'après en avoir obtenu les papiers et signatures nécessaires à leur complète extermination. Ce jeune homme est très fort. Le hasard, qui aime les forts, travaille pour lui. Il a voulu qu'Hélène passât justement par là, et que, sans écouter aux portes, ce qui n'est pas d'une jeune fille bien élevée, elle ait quand même tout entendu. Quelle surprise, et quelle révélation! Mais se peut-il qu'elle soit redevable d'un tel service à un homme qui certainement ne peut la souffrir et que pareillement elle exècre?

Toute cette fin d'acte est menée avec beaucoup de vigueur et de sûreté et a produit grand effet. Restait maintenant à mener les

choses jusqu'à une conclusion, qu'au surplus nous avions prévue depuis longtemps et qui s'imposait. Un instant, nous concevons quelques craintes; tout le monde semble avoir pris Levaltier en grippe; il en a trop fait; on lui doit trop de reconnaissance: il est le gêneur. « Tu vois, observe le philosophe Bourgeot; tu es sorti de ton rôle : il va te falloir sortir de la maison. Qu'est-il advenu de tes projets ambitieux ? — Ah ! c'est que je n'avais pas tout prévu. Quand on veut arriver, il ne faut pas être amoureux. » Au contraire, et c'est, je crois bien, la morale de la pièce. S'il n'avait pas été amoureux, Robert Levaltier aurait-il été si clairvoyant ? C'est pour défendre la femme aimée qu'il s'est découvert tant d'ingéniosité, comme jadis, quand ils combattaient sous les yeux de leur dame, les paladins, d'un bras invincible, accomplissaient d'extraordinaires prouesses. Une dernière explication très vive entre les deux jeunes gens commence sur le mode irrité et aboutit à les jeter dans les bras l'un de l'autre. Et tout finit par un mariage.

En résumant cette comédie, j'ai laissé de côté les épisodes et les figures accessoires. Il y a d'aimables conversations, un type de ganache, M. Miran-Charville, tout à fait amusant, et un rôle de vieux sculpteur et raisonneur qui enchante toujours le public. Mais tout l'intérêt se concentre évidemment sur le personnage de Robert Levaltier. On lui a reproché une certaine incohérence ou plutôt de la contradiction. Est-il l'arriviste, comme il semblait au début ? Est-il l'amoureux, comme il apparaît à la fin ? Il est l'un et l'autre. Car il est à remarquer que son amour ne nuit pas à son ambition, et qu'il la sert au contraire. Une heureuse coïncidence fait que les intérêts de sa fortune et ceux de son cœur se rencontrent. Décidément, le roman d'un jeune homme pauvre, c'est d'épouser une jeune fille riche.

La pièce de M. Francis de Croisset est très agréablement jouée, par M. André Brulé, qui a beaucoup de passion dans le rôle du secrétaire, par M. Cazalis qui a dessiné une silhouette de ganache impayable et par Mlle Yvonne de Bray, charmante sous les traits de l'aimable Hélène.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LE P. ESCOBAR ET LES « LETTRES PROVINCIALES »

P. Antonio de Escobar y Mendoza als Moraltheologe in Pascals Beleuchtung und im Lichte der Wahrheit, par le professeur Karl Weiss; un vol. 8°; Fribourg-en-Brisgau, librairie Herder, 1911.

Il y avait dans l'antique cité espagnole de Valladolid, vers le milieu du XVIIe siècle, un vieux moine que la ville entière vénérait comme un saint. Né en 1589, de l'une des plus nobles familles de l'Espagne, il s'était voué au service de l'Église dès sa quinzième année, et toujours depuis lors il avait marché d'un pas léger et sûr dans les voies les plus ardues de la perfection. Ayant eu à remplir, tour à tour ou simultanément, les tâches diverses du prédicateur, du missionnaire, du confesseur, de l'organisateur d'œuvres charitables, il avait déployé à tout cela une intelligence naturelle éminemment claire et sagace, que secondaient d'admirables qualités de cœur. Un petit manuel qu'il avait rédigé vers 1630 pour son propre usage comme pour celui de ses jeunes confrères, sous le titre d'*Examen y Practica de Confesores*, — encore qu'il eût été blâmé, comme trop rigoureux, par certains partisans de l'indulgence la plus large en matière de morale, — n'en attestait pas moins l'habileté singulière avec laquelle son auteur s'entendait à pénétrer jusque dans les replis les plus secrets des âmes, infatigable à découvrir toutes les nuances des mobiles intimes de nos actions humaines.

Mais surtout, les aptitudes comme les goûts du vénérable moine le portaient à exceller dans les tâches difficiles de l'éducateur. Nombreuses étaient, en vérité, les générations de jeunes gentilshommes espagnols que, depuis trente ans, il avait formées tout ensemble à

l'amour des belles-lettres et à la crainte de Dieu. Vers 1640, ses supérieurs lui ayant confié la direction d'un grand collège, dans sa ville natale, il n'avait pas pu se dérober à cette charge ainsi qu'il l'avait fait (et allait le faire encore maintes fois) à tous les honneurs dont on avait voulu récompenser son mérite ; et bientôt, grâce à lui, l'intensité de la vie spirituelle avait redoublé, dans le collège, aussi bien parmi les maîtres que parmi les élèves. Le nouveau directeur s'était même improvisé architecte : sur ses plans, on avait rebâti le chœur et élargi la nef de la chapelle, ce qui avait fait désormais, de celle-ci, l'une des plus belles églises du royaume, avec la simple et forte élégance de ses proportions. Pareillement, c'est à l'usage de ses chers élèves, afin de les instruire ou de les délasser, que notre directeur était redevenu homme de lettres. Après avoir autrefois, dans sa jeunesse, composé des « poèmes héroïques » sur *la Vierge* et sur le saint fondateur de son ordre, il s'était mis maintenant à commenter, en de courts et substantiels « panégyriques moraux, » les évangiles des dimanches et fêtes, et puis, d'autre part, à versifier une foule d'*autos*, ou tragédies édifiantes, destinées à être jouées par les collégiens. Mais, par-dessus tout cela, ce maître incomparable possédait, à un degré merveilleux, l'art de se faire adorer de tous ses élèves, sans manquer cependant à les traiter avec une rigueur presque égale à celle qu'il s'était toujours appliquée à soi-même : car chacun savait, — malgré son effort à le cacher, — qu'il portait sur soi un cilice qui lui déchirait les chairs, et que ses supérieurs avaient eu, par exception, beaucoup de peine à obtenir son obéissance, lorsqu'ils avaient voulu récemment, en raison de son âge, le forcer à adoucir l'austérité habituelle de ses jeûnes. Et ainsi l'excellent homme vieillissait en paix, aimé et respecté non seulement de sa petite famille du collège, mais de tous ceux qui, à Valladolid et au dehors, avaient eu l'occasion d'apprécier la franchise ingénue de son âme d'enfant, son absolu détachement de tous les biens terrestres, et l'ardeur inépuisable de sa charité, — en attendant que, quelques années plus tard, en 1669, des milliers de personnes de toute condition se disputassent, comme des reliques, des fragmens de la pauvre robe élimée dans laquelle il venait de mourir.

Or, on raconte qu'un jour, aux environs de l'année 1656, le vieux moine vint trouver l'un de ses parens, le célèbre duc d'Ossuna, qui était à la fois son ami et son pénitent. Le charmant visage du religieux, d'un ovale délicat sous la couronne de ses cheveux blancs, s'était momentanément dépouillé du sourire malicieux et naïf qui

nous ravît, aujourd'hui encore, dans le seul portrait que nous ayons de lui ; et il y avait dans ses yeux quelque chose d'effaré qui frappa aussitôt le duc d'Ossuna. « Figurez-vous, lui dit le vieillard, qu'il m'arrive une aventure incroyable ! Vous vous souvenez que, voici cinq ou six ans, lorsque j'ai fait paraître les premiers volumes de mon *Universa Theologia moralis*, un bon nombre de prêtres de chez nous ont voulu me déférer à l'Inquisition, parce qu'ils jugeaient ma doctrine trop sévère ! Ils estimaient que l'idéal moral que je proposais était trop rigoureux pour s'adapter à l'usage de la vie du monde, et me reprochaient d'avoir regardé comme inexcusables toute espèce d'actes tenus pour licites par les Sanchez et les Hurtado. Eh bien ! voilà maintenant qu'en France s'est répandu un libelle qui, tout au contraire, représente ma doctrine comme scandaleusement relâchée, et m'accuse d'être un corrupteur de la morale de Jésus-Christ ! »

Ce bon moine s'appelait Antonio de Escobar. Et il ne se trompait pas en disant que le « libelle » dont il se plaignait s'était rapidement « répandu à travers la France, » puisqu'on sait que ce libelle était la glorieuse série des *Lettres écrites à un provincial*. Il ne se trompait pas non plus, comme l'on sait, sur le caractère que prêtait le libelle non seulement à sa doctrine morale, mais aussi à sa propre personne. Peut-être même avait-il eu l'occasion de connaître dès lors quelques-unes des épigrammes qui n'allaient plus cesser désormais chez nous, pendant trois siècles, — et uniquement sur la foi du susdit « libelle, » — de le proclamer le plus scandaleux des « corrupteurs de la morale de Jésus-Christ ? » On se rappelle l'indignation avec laquelle l'austère La Fontaine a cru devoir, tout comme les autres, s'élever contre les audaces sacrilèges du religieux de Valladolid :

> Veut-on monter sur les célestes tours ?
> Chemin pierreux est grande rêverie :
> Escobar suit un chemin de velours...

J'ajouterai que probablement le P. Escobar aura pu tout au moins, dès son vivant, se consoler un peu de la diffusion du terrible « libelle » en lisant quelques-unes des réponses sans nombre qui y avaient été faites, à la fois, par des Pères de sa Compagnie et par une foule d'autres savans hommes. Après lui, la série de ces réponses s'est poursuivie d'âge en âge, depuis les écrits du P. Annat et du P. Pirot jusqu'à l'édition des *Provinciales* publiée et annotée, vers 1860, par l'abbé Maynard. On ne s'est pas fait faute de nous

signaler des erreurs de Pascal, résultant en partie de son hostilité préconçue contre les Jésuites, et en partie de l'inexactitude des notes et documens divers qui lui étaient fournis, — cela est aujourd'hui hors de doute, — par Arnauld, Nicole, et d'autres inspirateurs de sa polémique. Personne désormais ne peut plus ignorer, par exemple, que l'auteur des *Provinciales* s'est montré injuste a l'égard des Jésuites en leur imputant non seulement la pratique exclusive d'une tolérance trop marquée pour la morale relâchée des « gens du monde, » mais jusqu'à l'invention de la casuistique. De même encore il est depuis longtemps avéré que Pascal s'est mépris sur les intentions personnelles du P. Escobar, dont l'orthodoxie scrupuleuse ne lui méritait pas l'affront d'être constamment cité en compagnie de casuistes d'une doctrine beaucoup plus suspecte, comme le P. Bauny, — condamné déjà par Rome et par les évêques de France à la date où l'auteur des *Lettres écrites à un provincial* accouplait ainsi son nom avec celui du directeur du collège de Valladolid.

Oui, on a beaucoup fait depuis bientôt trois siècles, en France et à l'étranger, pour laver le P. Escobar de la fâcheuse réputation que lui a jadis procurée le « libelle » dont il se plaignait, avec un mélange touchant de surprise et de mélancolie, à son noble pénitent, le duc d'Ossuna. Mais comme, d'un côté, toutes ces apologies du jésuite espagnol provoquaient sur-le-champ de nouveaux réquisitoires qui maintenaient, ou au besoin renforçaient les accusations de Pascal, et comme, par ailleurs, les auteurs de ces apologies, obligés de suivre Pascal sur le terrain qu'il s'était choisi, associaient constamment à la défense d'Escobar celle de ses confrères en casuistique, tout cela nous inclinait à demeurer dans le doute, concernant le rôle particulier d'Escobar parmi le groupe à la tête duquel nous l'avaient montré les *Lettres Provinciales :* si bien qu'en attendant d'être mieux fixés sur ce rôle, nous persistions à nous représenter le vieux moine de Valladolid comme un brave homme de confesseur d'une indulgence un peu désabusée, suivant lui-même et faisant suivre à ses belles pénitentes un aimable « chemin de velours, » pour le plus grand profit de son ordre et de Dieu.

C'est assez dire combien nous intéresse le livre qu'un très érudit religieux allemand, le P. Charles Weiss, professeur de l'université autrichienne de Gratz, a consacré entièrement non pas même à l'étude de la doctrine morale d'Escobar, mais à l'examen détaillé et approfondi de chacune des opinions du casuiste espagnol qui ont été citées ou mentionnées dans les *Provinciales*. Membre de l'ordre des Frères

Prêcheurs, et parfaitement libre de toute prévention pour ou contre la Compagnie dont faisait partie Escobar, le P. Weiss a employé à son investigation une loyauté manifeste, en même temps qu'il y apportait une science très solide et très sûre de tout le développement de la « théologie morale » durant les XVIe et XVIIe siècles. Son livre nous donne fidèlement l'intime pensée d'Escobar : plus fidèlement que ne pouvait la connaître Pascal, ni même que nous ne pouvons la connaître, aujourd'hui encore, en lisant les 898 pages compactes du *Liber Theologiæ moralis*, avec le dédale de leurs divisions, objections, juxtapositions de réponses « probables » et d'autres « plus probables, » — pour ne rien dire de la différence des opinions propres d'Escobar et de celles qu'il se borne à placer simplement sous nos yeux, dans des espèces de catalogues intitulés *Praxis circa materiam*, à la fin de chacun des très nombreux chapitres de son livre. (Car le fait est que celui-ci, d'année en année, sous la traduction latine et les rééditions, était devenu singulièrement plus massif et plus embrouillé que le petit *Examen y Practica de confesores* compilé autrefois par le P. Escobar à l'usage des jeunes prêtres de son pays.)

« Eh bien ! me demandera-t-on, quelle conclusion se dégage de ce savant travail ? Dans le duel d'Escobar et de Pascal, où la victoire effective est incontestablement échue à ce dernier, lequel des deux adversaires avait pour soi la justice ? » A cette question le P. Weiss répond, de la façon la plus péremptoire, que, presque sur tous les points, c'est le jésuite espagnol qui avait raison contre son trop heureux accusateur français. A l'entendre, il n'y aurait quasi pas un seul des 67 passages des *Provinciales* relevés autrefois par Escobar lui-même où Pascal n'eût mal interprété la doctrine du casuiste ; et j'ajouterai même que l'indignation qu'en éprouve l'éminent érudit allemand le conduit à nous parler de Pascal sur un ton qui, de la part d'un écrivain français, aurait de quoi nous apparaître inexcusablement méprisant et haineux. Sans doute, le P. Weiss, en sa qualité d'étranger, n'est pas tenu de savoir ce que signifie pour nous le nom de Pascal, ni même de se rappeler que l'auteur des *Provinciales* a été aussi celui de la plus profonde, et sincère, et efficace *Apologie* de la religion chrétienne qui ait été tentée depuis les premiers Pères. Mais la seule lecture des *Provinciales* aurait dû lui suffire pour comprendre que les railleries du pamphlétaire janséniste s'accompagnaient, chez lui, d'une foi très ardente à la vérité de l'idéal

moral défendu par lui contre les casuistes. Ou plutôt, nous avons l'impression que le P. Weiss reconnaît, par instans, cette sincérité de Pascal, et serait tout prêt à lui rendre hommage; mais dès l'instant suivant, une nouvelle moquerie du « libelliste, » s'adressant à une opinion d'Escobar qu'il comprend à faux ou qui n'a rien de répréhensible, du moins au jugement du professeur autrichien, éveille à nouveau chez celui-ci la persuasion de n'avoir devant soi qu'un spirituel « journaliste » de nos boulevards, un de ces chroniqueurs parisiens qui passent volontiers, à l'étranger, pour capables de tourner en dérision les choses les plus saintes. C'est le ton de l'ironie de Pascal, nous le sentons bien, qui agace le P. Weiss et l'oblige à se montrer injuste envers l'auteur des *Provinciales*. L'esprit français ne sera, décidément, jamais un « article d'exportation. »

Quant au fond même du débat, je ne puis malheureusement songer à l'examiner ici, en quelques lignes hâtives; et d'autant moins que ce fond se trouve être, en réalité, beaucoup plus complexe que paraît le supposer le nouvel apologiste d'Escobar. Le P. Weiss a beau nous affirmer que Pascal se trompe (ou nous trompe) à peu près sur tous les points où il attaque le jésuite espagnol : les preuves qu'il nous fournit à l'appui de cette assertion sont loin de nous sembler toujours également péremptoires. Et c'est ainsi que je distinguerais volontiers, pour ma part, au moins quatre catégories différentes, parmi les nombreuses petites controverses où nous assistons entre Pascal, d'un côté, et, de l'autre, l'éminent professeur de Gratz exposant et justifiant les opinions d'Escobar.

Il y a d'abord un certain nombre de cas où l'on est tenté de penser que Pascal n'a pas assez tenu compte de la conception générale que se faisaient les casuistes du caractère et des méthodes de leur science. L'ensemble d'une confession particulière, tel qu'ils l'entendaient, ne saurait être mieux comparé qu'à ces feuilles de papier que nous remettent, dès l'entrée, quelques-uns de nos restaurans parisiens. On y a imprimé d'avance les noms de tous les mets et de toutes les boissons que pourront obtenir les cliens; et puis, au fur et à mesure que ceux-ci demandent quelque chose, les employés du restaurant en inscrivent le prix vis-à-vis du nom de la chose servie. Parfois même, certains objets d'un usage à peu près constant, tels que le pain ou une ration de vin ordinaire, ont d'avance leurs prix notés sur la feuille. Or, supposons qu'un client, au lieu de se contenter d'une tranche de pain ou de la demi-bouteille de vin rouge accoutumée,

désire se faire servir d'un pain spécial, ou demande qu'on lui apporte du vin de Champagne ; on effacera, sur sa feuille, les prix marqués d'avance pour les deux objets dont il n'a point voulu, mais il n'en résultera aucunement, pour lui, un gain sur le total de son « addition, » — car, au lieu de la petite somme biffée d'un côté, les employés du restaurant lui en inscriront une autre, beaucoup plus forte, aux rubriques mentionnant le pain « de luxe » et le vin de Champagne. Tout de même il en va pour les péchés supputés par les casuistes : les petits ne sont parfois décomptés que pour être remplacés par d'autres plus gros, aux rubriques voisines, et le total de la note à payer n'en est nullement allégé.

C'est le cas, en particulier, pour l'exemple célèbre du casuiste Filiucius, emprunté par Pascal à la compilation d'Escobar. Un homme que la débauche a épuisé peut-il être considéré comme dispensé du jeûne? Les casuistes répondent affirmativement, et Pascal a beau jeu à s'en scandaliser. Mais, en fait, les casuistes ne consentent à effacer le petit péché constitué par la non-observation du jeûne que pour inscrire un péché infiniment plus grave à la rubrique de la chasteté. La valeur logique de leur argumentation est absolument inattaquable. Imaginons qu'un autre homme, à force de débauche, ait eu les deux bras paralysés : lui reprochera-t-on comme autant de péchés, matin et soir, tous les signes de croix qu'il ne pourra point faire? Et son « addition » finale ne sera-t-elle pas assez onéreuse, si même l'on a biffé sur sa feuille tous ces menus péchés qu'un autre péché cent fois pire l'a mis désormais dans l'impossibilité de ne point commettre? Je pourrais citer une demi-douzaine d'autres erreurs analogues de Pascal. Il s'élève notamment, quelque part, contre cette assertion d'Escobar qu'un prêtre ne commet point le péché de « simonie » en promettant à quelqu'un une chose coupable, lorsqu'il n'a pas l'intention de tenir sa promesse. Mais Escobar entend évidemment que, déchargé sur le chapitre de la « simonie, » ce prêtre aura à répondre du péché de promesse mensongère.

Resterait seulement à se demander ce que vaut une telle conception du calcul des péchés : et sur ce point-là ni l'opinion du P. Weiss ni celle d'hommes bien plus éloignés encore de toute sympathie « jésuitique » que Sainte-Beuve et Brunetière, Ernest Havet et M. Gabriel Monod, n'ont encore pu réussir à me persuader. Je garde toujours l'idée que la véritable morale chrétienne, conforme à l'esprit de son divin fondateur, ne s'accommode pas, pour ainsi dire, d'une étiquette ou d'un « prix-fixe » attachés aux diverses actions : le mérite foncier

de celles-ci ne pouvant jamais être mesuré d'avance, et dépendant tout entier de l'intention qui nous fait agir. Mais ceci est un autre problème, dont je n'ai pas à m'occuper aujourd'hui; et il n'en demeure pas moins hors de doute que, sur un certain nombre de points, Pascal s'est montré injuste à l'endroit du P. Escobar en lui reprochant comme des « suppressions » de péchés ce qui n'était en réalité, pour le moine espagnol, qu'un simple « transfert » de culpabilité, d'une rubrique à une autre.

Seconde catégorie : ce sont des cas où l'injustice ou l'erreur de Pascal ont été plus complètes encore. L'auteur des *Provinciales* s'est sûrement trompé, par exemple, touchant la véritable pensée d'Escobar, quand il s'est moqué d'un passage où celui-ci discutait la question de savoir combien de fois, dans notre vie, nous devons « aimer Dieu. » En réalité, le jésuite de Valladolid déclare que nous devons aimer Dieu toujours, dès l'âge de raison; et il ajoute que toute action commise par nous qui dérive de notre absence d'amour pour Dieu doit nous être imputée comme un grave péché. Ce qu'il soutient que nous devons renouveler de temps à autre, ce n'est pas notre amour intime pour Dieu, — amour qui ne saurait, sans péché, s'effacer de notre âme, — mais seulement un « acte » formel et extérieur, proclamant (et nous rappelant à nous-mêmes) cet amour qui doit siéger au fond de notre cœur. Et que tout de même, après cela, il y ait quelque chose de comique dans les controverses des casuistes à ce sujet, les uns exigeant que l'on proteste de son amour pour Dieu tous les dix ans, d'autres tous les cinq ans, et le bon P. Escobar émettant le vœu que les intervalles d'une fois à l'autre soient encore rapprochés, de cela chacun sera tout prêt à convenir; mais sans que nous ayons le droit de mêler à notre sourire l'ombre d'un reproche, surtout vis-à-vis d'un amour de Dieu aussi pur et ardent que l'était celui du P. Escobar.

Erreur et injustice, également, de reprocher au P. Escobar ses opinions sur la promesse, sur les sommes que peuvent conserver, — provisoirement, — les banqueroutiers, sur le célèbre contrat « Mohatra, » sur l'obéissance du religieux chassé envers ses anciens supérieurs, sur le droit, pour une femme, de se parer en certaines circonstances. Le lecteur trouvera, dans l'ouvrage du P. Weiss, une longue et minutieuse démonstration de la différence entre l'opinion authentique d'Escobar, sur tous ces points, et celle que lui a attribuée Pascal. Pour ce qui est de la toilette des femmes, en particulier, force nous est de reconnaître que l'indulgence du vénérable moine espagnol est pleine de sagesse. Qu'une femme s'embellisse pour séduire un

amant, cela lui vaut l'inscription, sur sa note, d'un très gros péché ; mais que si elle se pare afin de plaire à son mari, et de le retenir ainsi auprès d'elle, il n'y a point de péché à se conduire comme elle fait. Et cependant, voici que cette parure, sans que la femme l'ait voulu, provoque les désirs coupables d'un jeune garçon rencontré dans la rue? — Hé! répond le P. Escobar, tant pis pour le petit drôle! « Je l'avoue ingénument : il ne se peut pas que la malice d'autrui prive absolument une femme de la liberté de sortir et de se promener dans les rues, attendu qu'elle se priverait là d'une chose utile pour elle, et souvent nécessaire. »

Sur plusieurs de ces points, Pascal cite comme étant d'Escobar des phrases que le P. Weiss n'a pas retrouvées dans les premières éditions latines du *Liber Theologiæ moralis*, et qui, selon toute apparence, auront été « interpolées » par d'autres auteurs dans cette espèce de « manuel » pratique du confesseur. Et ceci m'amène à signaler une troisième catégorie d'erreurs de Pascal, qui consistent à rendre Escobar responsable d'opinions qu'il s'est simplement borné à transcrire dans ses *Praxis*, ou catalogues de toutes les opinions « probables » émises par des casuistes autorisés. Plus d'une fois le jésuite de Valladolid désapprouve, pour son propre compte, des doctrines qu'il nous expose sans commentaire, vingt pages plus bas, dans sa *Praxis*. Tel est le cas, notamment, pour la question de savoir si l'on peut souhaiter la mort du prochain en raison de l'intérêt personnel qu'on en retirerait, comme aussi pour la fameuse question des « restrictions mentales. » Lorsqu'il est tenu de nous dire sa propre pensée, Escobar condamne toute « restriction mentale, » et n'admet le souhait de la mort d'autrui qu'avec la seule excuse de l'intérêt général. Mais quand, ensuite, il découvre une opinion contraire chez l'un quelconque des maîtres qui lui paraissent des hommes d'un génie merveilleux en comparaison de l'ignorant qu'il est, comment s'empêcherait-il de la reproduire? Lui-même nous l'avoue, avec une ingénuité bien touchante, à propos de la possibilité d'assister simultanément à quatre morceaux de messe. Il est convaincu, au fond, qu'une telle possibilité est « tout à fait absurde, » comme a osé le déclarer l'admirable Suarez. « Mais moi, qui ai lu tant d'auteurs approuvant cette opinion, comment me permettrais-je d'avouer qu'elle n'est pas revêtue d'une probabilité suffisante ? »

Et enfin il y a certaines questions sur lesquelles, malgré toute l'éloquence et toute la subtilité du P. Weiss, nous ne pouvons nous empêcher de donner entièrement raison à Pascal contre le P. Esco-

bar : tout de même que le Saint-Siège lui a donné raison, quelques années après les *Provinciales*, en condamnant expressément des opinions que le jésuite espagnol avait soutenues, cette fois encore, par respect pour ses illustres devanciers, et par crainte de se mettre en désaccord avec eux. Voici, tout d'abord, la question des domestiques ! Écoutons de quelle façon l'excellent P. Escobar leur marque la limite des services qu'ils peuvent rendre sans scrupule à des maîtres débauchés :

Je vais indiquer brièvement les actions que peuvent se permettre les domestiques sans péché pour eux, dans les cas où ils risqueraient un dommage très grave à perdre leur place, et où le caractère habituel de leurs maîtres leur ferait craindre également un grave dommage s'ils se refusaient à leur obéir. Ces actions sont : de seller le cheval qui va conduire leur maître chez la maîtresse de celui-ci ; de garder les abords de la maison de cette maîtresse, pendant que leur maître y est avec elle ; de servir la maîtresse à table, de la ramener chez soi ; de lui porter des lettres dont la turpitude grave ne leur est pas absolument prouvée ; de porter ou de rapporter des cadeaux ; de désigner la maison de la maîtresse ; d'aider leur maître à monter chez sa maîtresse ; de lui tenir l'échelle. — Mais ici, en vérité, pour que le serviteur puisse sans péché tenir l'échelle, il faut qu'il ait conscience d'éviter par là, pour soi-même, un dommage exceptionnellement grave : car le fait d'entrer dans une maison par une échelle constitue un tort à l'endroit du maître de la maison.

Nous retrouvons dans ce passage l'ingénuité, — je dirais presque : l'innocence, — accoutumée du religieux espagnol. Mais qui donc, en lisant ces lignes, ne partagerait pas plus ou moins le malaise que leur lecture a causé à Pascal ? Est-ce à un prêtre qu'il convient d'arrêter sa pensée sur de telles images ? Et c'est chose trop certaine, également, qu'Escobar considère comme excusable le meurtre d'un voleur, lorsque la somme qu'il s'agit de défendre dépasse la valeur d'un *aureus*. De même encore Escobar justifie le duel, et tout ce que nous dit Pascal à ce sujet correspond pleinement à la vérité historique. Sur quoi le P. Weiss de nous dire : « Avec une méconnaissance complète de la nature et de l'objet de la théologie morale, Pascal ne se lasse point de nous rappeler les passages de l'Évangile et des Pères qui prescrivent la patience, le renoncement, la soumission résignée à toute injustice. Mais il oublie que cette manière d'envisager la vie morale appartient exclusivement au domaine de l'ascétique ! » Eh bien ! non, c'est ce que, pour ma part, je ne saurais admettre. Que ces vertus évangéliques soient un idéal, une « limite » dont il faut que nous tâchions à nous approcher, cela est malheureu-

sement trop certain; mais qu'un prêtre exclue ces vertus du domaine de la vie morale de tout chrétien pour les rejeter dans celui de « l'ascétique, » c'est à quoi je comprends que Pascal n'ait jamais voulu consentir. Pourquoi ne pas reconnaître plutôt que, dans leur désir très légitime de ne pas fermer irréparablement les portes du salut à une humanité aveugle et imprégnée d'habitudes vicieuses, les casuistes de la première moitié du XVIIe siècle ont parfois poussé l'indulgence au delà des bornes permises; et que le pieux et naïf P. Escobar, en particulier, a été parfois conduit par sa respectueuse déférence envers les glorieux représentans de son ordre à approuver chez ceux-ci des opinions que, sûrement, son honnête cœur d'enfant aurait repoussées avec indignation s'il s'était permis un seul instant de s'arrêter à en peser la véritable teneur? J'irai plus loin : pourquoi ne pas reconnaître que Pascal, avec toute sa partialité et toutes ses erreurs, a rendu service à la casuistique elle-même, — sinon certes aux casuistes, et notamment au P. Escobar, sa grande victime, — en s'élevant contre des opinions qu'une sentence infaillible du Saint-Siège allait bientôt chasser à jamais de la théologie?

En vérité, je ne vois pas ce qu'un tel aveu pourrait avoir d'embarrassant, même pour les admirateurs les plus fervens d'Escobar; sans compter qu'il leur serait rendu plus facile par la possibilité où ils seraient toujours d'ajouter que, par-dessus toutes ces petites questions de détail, c'est incontestablement Escobar qui avait raison contre Pascal sur la question essentielle de la nature du péché. Car tout de même que nous éprouvons une impression de gêne en lisant tel ou tel des « cas » imaginés et discutés gravement par les moralistes espagnols, de même nous ne pouvons nous empêcher de nous sentir mal à l'aise devant l'indignation que provoque, chez Pascal, l'opinion « jésuitique » qui n'admet point de péché sans une connaissance préalable du bien et du mal. C'était, en effet, l'opinion de ceux que les jansénistes se plaisaient à traiter de « semi-pélagiens; » et le P. Escobar l'a exposée et défendue de la façon la plus catégorique. « Que si jamais l'homme, disait-il, n'a eu l'occasion d'apprendre ou de soupçonner la malice d'un acte, cet homme-là, en accomplissant l'acte, ne commet point de péché, car il est impossible que la volonté consente au mal du péché si l'intelligence ne le connaît point. » Escobar nous l'affirme, et par là il surprend et indigne Pascal, qui voit dans tous ces péchés « d'ignorance » une suite fatale de la faute de nos premiers parens. Mais sans aucun doute possible,

dans la doctrine catholique tout au moins, la vérité et la justice sont ici du côté d'Escobar, — pour ne point parler du bon sens.

Et aussi bien Pascal lui-même a-t-il fini, selon toute vraisemblance, par apercevoir son erreur sur ce point. On sait avec quelle précision éloquente son confesseur, le P. Beurrier, dans ses *Mémoires* inédits heureusement découverts par M. Jovy, a résumé les confidences suprêmes que lui a faites l'illustre mourant (1). « Il me dit qu'il s'était retiré prudemment des disputes entre théologiens, vu la grande difficulté de ces questions de la grâce et de la prédestination, et ainsi qu'il se tenait désormais au sentiment de l'Église touchant ces grandes questions, et voulait avoir une parfaite soumission au vicaire de Jésus-Christ, qui est le souverain pontife. Il ajouta que, pour ce qui est de la morale nouvelle et relâchée, elle n'était point conforme à l'Évangile, aux canons des conciles, ni aux sentimens des Pères de l'Église, et qu'il la fallait assurément condamner. » Tout au plus aurait-on encore souhaité que Pascal, — dans cet instant suprême où il s'était humblement soumis « au sentiment de l'Église » touchant le point fondamental de son ancienne querelle contre le P. Escobar, — eût pu apprendre à quel point l'excellent jésuite de Valladolid avait eu peu conscience de défendre une morale « nouvelle et relâchée » en se bornant à reproduire, — même parfois et avec de timides, mais expresses réserves, — des opinions d'auteurs qu'il croyait ingénument les plus fidèles et authentiques interprètes, ici-bas, de la pure « morale de Jésus-Christ. »

T. DE WYZEWA.

(1) Je crois savoir que M. Strowski, dans une réédition prochaine du troisième et dernier volume de son livre *Pascal et son temps*, achèvera de mettre en lumière la bonne foi absolue du P. Beurrier, tout en limitant plus exactement la réelle portée historique de son témoignage. Le curé de Sainte-Geneviève a rétracté, il est vrai, le passage de sa lettre à l'archevêque de Paris où il avait affirmé que Pascal avait rompu avec ses amis de Port-Royal parce qu'il les trouvait trop hardis sur la question de l'obéissance au Pape : et, en effet, c'était alors Pascal lui-même qui s'était montré trop hardi. Mais que le mourant, ensuite, ait parlé à celui-ci de ses opinions présentes de la façon que ce vénérable religieux nous l'a rapporté à plusieurs reprises, c'est de quoi il ne nous sera bientôt plus permis de douter.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La grève des ouvriers mineurs anglais est l'événement le plus considérable, non seulement de la dernière quinzaine, mais peut-être du temps présent. Il n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire et on peut s'étonner que nos voisins aient été pris par lui au dépourvu. Ils ne s'étaient nullement préparés à y faire face : leurs stocks de charbon étaient de faible importance dans la plupart des industries qui en vivent, notamment dans celle des transports. On a dit, et cela est vrai, qu'une crise du même genre, si elle se produisait chez nous, n'aurait pas sur nos chemins de fer les mêmes conséquences immédiates. Nous sommes un pays continental, obligé de pourvoir à toutes les éventualités qui peuvent se présenter, y compris la guerre. Les mêmes obligations ne s'imposent pas aux Anglais qui vivent dans une île : aussi se contentent-ils d'assurer le lendemain sans étendre plus loin leur vue. Mais ce qui est suffisant en temps normal ne l'est plus lorsqu'un trouble profond vient bouleverser les anciennes habitudes et les Anglais en font aujourd'hui l'expérience. Le trouble dont nous parlons tend d'ailleurs à devenir normal à son tour. Les grèves, qui étaient autrefois des phénomènes économiques assez rares et circonscrits dans des limites étroites, sont devenues des phénomènes sociaux à la fois très fréquens et très étendus. Si le XXe siècle continue comme il a commencé, il portera dans l'histoire le nom de siècle des grèves. Il faut s'attendre à les voir se succéder à intervalles rapprochés jusqu'au moment où l'éducation des masses ouvrières sera faite et où l'expérience acquise au prix de grandes souffrances aura établi un équilibre plus stable entre les intérêts solidaires du capital et du travail. Cet équilibre, on croyait en Angleterre avoir fait plus que partout ailleurs pour le créer et le maintenir. On nous citait volontiers l'organisation du travail dans ce pays

comme un modèle, presque au même titre que l'organisation politique. Ce langage sonne maintenant aux oreilles comme un anachronisme. L'Angleterre est bien changée et de celle d'hier il ne restera peut-être bientôt qu'un souvenir.

Quelle est la cause d'une transformation si rapide et si profonde? Quelques années de gouvernement radical ont suffi pour la produire. Nous en parlons avec d'autant plus d'impartialité que nous n'avons qu'à nous louer de ce gouvernement qui, dans sa politique étrangère, a suivi la même voie que ses prédécesseurs et a maintenu intacte l'entente cordiale qu'ils avaient inaugurée. Nous avons les meilleurs motifs d'aimer l'Angleterre d'aujourd'hui et nous voudrions continuer de l'admirer, mais comment le faire sans réserves ? Le parti au pouvoir a fait entendre des paroles et adopté des méthodes qui devaient fatalement jeter dans l'imagination des masses ouvrières les élémens de fermentation dont on voit aujourd'hui les effets. Le milieu nouveau qui les entoure a agi sur elles, les imprégnant peu à peu de son influence dissolvante, éveillant chez elles des appétits de plus en plus exigeans. En même temps, la vie est devenue plus difficile et plus chère : le prix des objets de première nécessité s'est élevé toujours davantage ; les besoins ont augmenté sans que les moyens de les satisfaire aient suivi la même proportion. De ces causes réunies est sortie la crise actuelle.

Ce qui la rend particulièrement redoutable est le nombre énorme des grévistes : il y a en Angleterre plus d'un million de mineurs S'il s'arrêtait là, le mal serait déjà très grand, mais ses contre-coups vont plus loin. La plupart des industries anglaises vivent de charbon et leur fonctionnement est suspendu lorsqu'il manque. C'est le chômage imposé à un nouveau nombre d'ouvriers qui atteindra bientôt celui des mineurs. Chaque jour on annonce que de nouvelles usines se ferment et que, par conséquent, des centaines et des milliers de travailleurs sont sans travail. Aussi l'opinion publique commence-t-elle à se prononcer contre la grève. Elle ne l'avait pas fait au premier moment, elle était plutôt favorable aux revendications des ouvriers avec cette imprévoyance assez naturelle aux Anglais qui ne se rendent compte des choses que lorsqu'ils les voient réalisées et qu'en quelque sorte ils les touchent. C'est d'ailleurs sur l'opinion, et probablement sur elle seule qu'il faut compter, pour mettre fin à la crise. Elle est la reine de l'Angleterre; personne n'échappe à ses prises, pas même les ouvriers. Quand elle se prononce avec une certaine force, elle est obéie. Le gouvernement peut être son organe,

mais il ne la précède pas : on l'a bien vu par les déclarations de M. Asquith qui, après avoir rendu compte à la Chambre des Communes de ses efforts et de leur impuissance, a terminé en disant que « le temps était un facteur vital en pareille circonstance. » Attendons qu'il ait produit son effet.

Mais quelle est la cause immédiate du conflit? Depuis quelque temps déjà, la crise se préparait. Les mineurs étant l'élément le plus nombreux du monde du travail, les agens d'agitation exerçaient principalement sur eux leur influence. Il semble bien que les chefs des *trade-unions* n'aient pas été les auteurs du mouvement; il s'est fait sans eux et peut-être contre eux; on les trouvait trop modérés, on les accusait d'être inactifs; des meneurs plus hardis ont décidé que le moment était venu de proclamer une grève monstre et de l'étendre à toute l'industrie des mines. Ils ont demandé deux choses: l'établissement d'un salaire minimum et l'acceptation, pour salaire, du taux qu'ils avaient fixé eux-mêmes dans la Fédération du 2 février dernier. Ce minimum de salaires n'est d'ailleurs pas le même dans les divers districts, où les conditions de la vie sont différentes : ils varient de 4 shillings 11 deniers dans le Somersetshire jusqu'à 7 shillings 6 deniers dans le Yorkshire. On voit que les mineurs anglais n'ont pas poussé l'amour de l'uniformité aussi loin que l'auraient fait peut-être les nôtres en pareil cas. Les patrons ont résisté : aussitôt les ouvriers ont annoncé qu'ils se mettraient en grève à partir du 1er mars. Alors le gouvernement est intervenu. En présence d'une menace dont l'exécution devait être une calamité sociale, il a cru devoir s'entremettre entre les deux parties pour essayer de les concilier et, distinguant dans les revendications ouvrières le minimum de salaires et le taux auquel il s'élèverait, il a reconnu la légitimité du premier et contesté celle du second.

Sur le premier point, le minimum de salaires, M. Asquith s'est exprimé comme il suit : « Nous avons, a-t-il dit à la Chambre des Communes, écouté avec la plus grande impartialité les griefs réciproques et nous en sommes arrivés aux conclusions que voici : — Il y a dans l'industrie minière des cas où les travailleurs, par suite de causes indépendantes de leur volonté et dont ils ne sauraient être tenus pour responsables, ne peuvent pas gagner un salaire minimum raisonnable. Dans un tel cas, un salaire minimum est de rigueur, un salaire minimum de district. Ce salaire doit être soumis à deux conditions : varier de district à district et être raisonnable. Dans tous les districts, il doit être accompagné de sauvegardes adéquates pour

protéger les patrons contre les abus et, en particulier, pour prévenir une diminution de production qui, à la longue, serait ruineuse pour les intéressés. » En conséquence le gouvernement a approuvé un minimum de salaires et conseillé aux patrons de l'accepter, mais il a ajouté que ce minimum, variable suivant les districts, devait être entouré de garanties indispensables pour prévenir les abus qui risquaient d'en résulter. On a vu déjà que, sur le premier point, la différence des salaires suivant les districts, les ouvriers ne faisaient pas de difficultés; ils n'en ont pas fait non plus sur l'autre, sentant bien qu'un minimum de salaires devait assurer un minimum de rendement. Jusqu'ici tout allait bien, mais la pierre d'achoppement était proche : quel serait le taux des salaires? M. Asquith s'est servi, pour le définir, d'un mot un peu vague, que les Anglais aiment à employer : il a dit que ce taux devait être « raisonnable. » Malheureusement chacun l'entend à sa manière. Pour les ouvriers, le taux raisonnable est celui que leur Fédération a fixé. M. Asquith, quelle que fût sa bonne volonté, sa condescendance même envers eux, n'a pas cru pouvoir accepter de leur part une pareille exigence. Il s'agissait d'un contrat entre patrons et ouvriers : en pareil matière, il est inadmissible qu'une seule des parties soit entendue et impose sa volonté à l'autre. C'est ce que M. Asquith s'est efforcé de faire comprendre aux mineurs, mais il n'y a pas réussi. Les mineurs ont tenu bon : ils avaient fixé l'échelle des salaires, ils ont déclaré qu'ils n'en démordraient pas. Là-dessus on a rompu, et la grève a éclaté.

Les ouvriers, obéissant à un mot d'ordre, agissent tous comme un seul homme : la même unanimité ne s'est pas maintenue parmi les patrons au sujet du minimum de salaires. Ils ont tous pourtant le même intérêt. Les circonstances économiques ne sont pas les mêmes d'une année et quelquefois d'un mois à un autre; elles sont mobiles, elles changent; dès lors, le taux des salaires doit changer aussi; il est l'objet d'un contrat à débattre librement entre patrons et ouvriers; il n'y a pas lieu de le fixer *ne varietur* une fois pour toutes. Ces raisons sont assurément très fortes et il est à croire qu'elles auraient prévalu à une autre époque ; mais on n'en est plus aujourd'hui à respecter les vieux principes de la saine économie politique et sociale et M. Asquith estime, comme Philinte, qu'il faut fléchir au temps sans obstination. Il a trouvé, toutefois, chez certains patrons, plus obstiné que lui : si 65 pour 100 ont accepté le principe du minimum de salaires, 35 pour 100 l'ont repoussé. Ces derniers

sont les Écossais et les Gallois ; leur énergie est restée inflexible. Les patrons gallois, en particulier, s'appuient sur un arrangement qu'ils ont fait avec leurs ouvriers et qui ne vient à échéance qu'en 1915 : jusqu'à ce moment, ils se refusent à toute transaction. Pousseront-ils leur résistance jusqu'au bout ? La pression gouvernementale ne finira-t-elle pas par l'emporter, même sur eux? Nous ne saurions le dire, et personne sans doute ne le saurait plus que nous.

Un point, dans l'attitude du gouvernement anglais, a surtout attiré l'attention et fait naître beaucoup d'inquiétudes. Si M. Asquith ne l'a pas dit positivement, il a fait entendre clairement que, dans le cas où les patrons ne céderaient pas, il présenterait un bill au Parlement pour établir par cette voie et imposer à tous le minimum de salaires. Certes, ce ne serait pas de gaieté de cœur qu'il prendrait une résolution aussi grave, car il ne se fait aucune illusion sur les inconvéniens redoutables qu'elle présenterait; il s'y résoudrait cependant s'il n'avait pas un autre moyen de sortir de peine. Cette menace, de la part du gouvernement actuel, devait être prise très au sérieux, car il a déjà montré ce dont il est capable en pareille matière. Le fait est d'hier, il suffit de le rappeler. La Chambre des Lords refusant de se laisser guillotiner par persuasion, M. Asquith a déclaré qu'il imposerait au Roi, qui s'y soumettrait, l'obligation de noyer sa résistance sous un flot de quatre ou cinq cents Lords nouveaux qui changeraient la majorité et la feraient passer d'un côté à l'autre. Les Lords se sont inclinés. Après avoir forcé la main aux Lords, pourquoi M. Asquith ne la forcerait-il pas aux patrons? Ce serait sans doute une violation de la propriété, d'autant plus grave qu'en Angleterre les propriétaires de mines sont des propriétaires dans toute l'acception du mot, et non pas des concessionnaires auxquels on peut faire des conditions comme en France. Ils sont aussi beaucoup plus nombreux que ces derniers ne le sont chez nous. Mais si ces considérations peuvent troubler un moment la conscience du ministère radical anglais, elles ne sont pas de nature à l'arrêter. De tels procédés font apparaître un mal plus profond que celui d'une grève, quelque gigantesque qu'elle soit, car il est dans le gouvernement lui-même et, quand le gouvernement menace le droit d'une partie des citoyens au lieu de le garantir, où sera le frein pour l'avenir ? Mais M. Asquith a-t-il positivement fait cette menace ? Il faut bien le croire, puisqu'il a reproché aux ouvriers d'en avoir rendu l'exécution difficile. Rapportant à la Chambre des communes ses conversations avec eux ainsi que les argumens par lesquels il a, d'ailleurs sans succès,

essayé de les faire renoncer à leur prétention au sujet des chiffres de salaires qu'ils entendaient fixer seuls : « Je me suis borné, a-t-il dit, à leur poser cette question : Quelle possibilité a un gouvernement, qui a reconnu le principe d'un minimum de salaire raisonnable, de demander au Parlement de contraindre telle des parties qui présente des critiques et des objections formidables à l'échelle de salaires proposée par les mineurs, à accepter non seulement le principe du minimum, mais les chiffres proposés par les mineurs, et cela sans enquêtes, ni négociations? » Que signifie ce langage, sinon que M. Asquith est prêt à faire voter par le Parlement le principe d'un salaire minimum, à condition que les ouvriers ne le lui rendent pas impossible en compliquant cette première question d'une seconde qui offre plus de difficultés encore? Peut-être réussira-t-il dans la tâche qu'il s'est donnée ; peut-être les patrons, tous les patrons, céderont-ils; peut-être aimeront-ils mieux accepter le principe du salaire minimum que de se le laisser imposer; peut-être imiteront-ils la résignation de la Chambre des Lords; peut-être même, au point où en sont les choses, faut-il souhaiter qu'il en soit ainsi. Mais qui ne voit l'inconvénient? On n'a pas manqué de le signaler et on a reproché à M. Asquith d'avoir dit que l'octroi du salaire minimum aux mineurs était le premier pas vers le salaire minimum pour toutes les autres industries. « Je n'ai rien dit de semblable, a-t-il protesté : il n'est pas dans mes habitudes de flirter avec les socialistes et de cacher mon jeu au public. » M. Asquith n'a pas tenu ce langage, soit, nous aurions été surpris du contraire; mais si on a pu le lui prêter, c'est que ce langage était dans la logique de son attitude. Il n'ira pas aussi loin, soit encore, et nous en sommes très convaincus; mais qui sait si d'autres ne le feront pas? Et s'ils le font, ils ne manqueront pas de lui attribuer le triste mérite de leur avoir donné l'exemple et ouvert la voie.

Les choses en sont là. Chaque matin, en ouvrant son journal, le lecteur va tout de suite aux nouvelles anglaises pour savoir où en est la grève et il lui est difficile de s'en faire une idée très nette. Un jour, les nouvelles sont un peu meilleures, le lendemain elles le sont moins. Au dernier moment, nous apprenons que les délégués des patrons et des ouvriers ont accepté de se rendre à une nouvelle conférence. Aussi le gouvernement ne désespère-t-il pas et, après avoir librement exprimé les regrets que nous causent ses faiblesses, nous lui rendrons la justice qu'il s'emploie de son mieux à amener la fin d'un conflit qui a déjà coûté très cher à l'Angleterre, matérielle-

ment et moralement. On fera un jour la statistique des pertes matérielles que la grève lui a causées : elle s'élèvera à de très gros chiffres. Mais ce qui n'est pas moins grave, c'est que l'Angleterre aura perdu quelque chose du prestige moral qu'elle exerçait sur le monde : on se demande si le vieux navire, ayant brisé ses ancres, ne va pas à la dérive vers un port inconnu. Sans doute l'esprit pratique de nos voisins finira-t-il par l'emporter, mais il est à craindre que ce ne soit qu'après des épreuves qui pourront être pour eux des leçons. Elles pourraient en être aussi pour nous si nous savons en profiter.

Nous parlions, il y a quinze jours, non sans quelque pessimisme, du scrutin de liste et de la représentation proportionnelle : des incidens récens ont encore augmenté nos appréhensions. L'attitude du gouvernement, qui nous avait jusqu'ici paru très nette, a tout d'un coup cessé de l'être. Nul doute que M. Poincaré ne soit resté personnellement fidèle aux principes, aux idées, aux convictions qu'il a si souvent et si fortement exprimés ; il est toujours partisan de la représentation proportionnelle, mais il semble avoir perdu quelque chose de la confiance qu'il avait ou qu'il semblait avoir de la faire aboutir. Il s'est d'ailleurs créé à lui-même des difficultés presque inextricables en s'imposant l'obligation de faire la réforme avec les seules gens qui n'en veulent pas, c'est-à-dire avec les radicaux-socialistes.

On connaît le problème : après le scrutin qui a attribué aux diverses listes les sièges auxquels elles ont droit en vertu du nombre de fois qu'elles ont obtenu le *quorum* électoral, que faire des restes? Cette question est devenue le casse-tête chinois du gouvernement, de la Commission et de la Chambre. On la résout facilement dans les pays où on pratique tout simplement la représentation proportionnelle ; on y attribue les sièges restans aux listes qui ont obtenu les plus fortes moyennes ; mais notre Chambre, sous l'influence des radicaux-socialistes, n'a pas voté le principe de la représentation proportionnelle, elle lui a substitué celui de la représentation des minorités, et ce n'est pas la même chose. La représentation proportionnelle n'a pas besoin d'être définie, le mot dit tout, chaque liste a un nombre de sièges proportionné au nombre de voix qu'elle a recueillies. Il est regrettable que la Chambre ne se soit pas tenue à ce système, mais les radicaux-socialistes ont estimé qu'il ne leur donne pas ce à quoi ils prétendent puisqu'il ne leur donne que ce qui

leur est dû, et ils ont émis la prétention de rogner la part de la minorité au profit de la majorité qui, sur cette part normale et légitime, prélèverait et conserverait pour elle une prime. Cette prime serait prise sur les sièges non attribués par le scrutin; la majorité aurait sur eux un droit privilégié. Quel serait au juste ce droit? Comment s'exercerait-il? Dans quelles proportions? Dans quelles conditions? On était dans le domaine de l'arbitraire, les solutions pouvaient donc beaucoup varier du plus au moins, et c'est ce qui est arrivé. Pour compliquer encore l'affaire, on a inventé l'apparentement, que la Chambre a repoussé à une grande majorité, mais auquel la Commission n'a pas renoncé à revenir et que M. Jaurès, à bonne intention d'ailleurs, a proposé de compliquer encore un peu plus en l'étendant à plusieurs départemens, à une région. On a eu alors l'apparentement intra-départemental et l'apparentement inter-départemental qu'on peut pratiquer séparément ou cumulativement. C'est à s'y perdre. Chaque jour a vu naître un nouveau système : le choix entre eux est difficile. Il y en a cependant de moins mauvais que d'autres, mais comment les distinguer avec certitude? Cruelle énigme!

A ces complications déjà si grandes viennent s'en joindre encore de nouvelles, qui résultent des votes que les radicaux-socialistes émettent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, avec la seule intention de créer une situation inextricable et d'y étouffer la réforme. Leur but est de procréer un monstre qui ne sera pas viable, et que le Sénat laissera effectivement mourir de sa belle mort. Ils étaient toutefois un peu gênés, du moins jusqu'ici, par la fermeté qu'ils sentaient ou croyaient sentir chez le gouvernement. Une de leurs délégations étant allée trouver M. Poincaré, un de ses membres les plus représentatifs, M. Breton, a invoqué l'intérêt supérieur de la République; à quoi M. Poincaré a répliqué avec quelque irrévérence : « Mais, monsieur Breton, vous n'êtes pas la République. » Parole très remarquable et qui a été très remarquée; M. Breton en a été tout abasourdi. Le jour où il ne sera plus la République, beaucoup de choses seront changées en France : mais serait-il vrai qu'il ne le fût plus? Il a persisté à n'en rien croire et l'événement lui a donné raison. Sur ces entrefaites, en effet, M. Poincaré a été appelé devant la Commission de la réforme, afin de dire décidément quel système avait sa préférence. Il était sans doute un peu fatigué, un peu énervé, un peu irrité même; quoi qu'il en soit, lorsqu'il a eu parlé M. Breton était redevenu la République, ce dont ses amis et lui se sont empressés de remercier avec emphase et de féliciter M. le prési-

dent du Conseil. Qu'avait donc dit M. Poincaré? Il avait dit, montrant une certaine indifférence à l'égard de tous les systèmes qu'on lui présentait, que le meilleur à ses yeux serait celui qui conviendrait à la majorité républicaine, avec laquelle il était, coûte que coûte, résolu à faire la réforme. Nous négligeons ses autres propos : peut-être n'avaient-ils pas un lien étroit avec la question et ont-ils exprimé seulement l'état d'âme où il était à ce moment. Le point important, le seul qui mérite d'être relevé et retenu, est que M. le président du Conseil, dans la question de la réforme électorale comme dans toute autre, entend ne pas se séparer de la majorité républicaine, en d'autres termes du groupe radical-socialiste. Le malheur est que ce groupe ne voulant à aucun prix de la réforme électorale, ne la vouloir qu'avec lui, c'est y renoncer. Il accepterait sans doute de la faire en la dénaturant, en la falsifiant, en la rendant méconnaissable et inopérante; mais ses partisans sérieux, paraphrasant un mot célèbre, inclinent à dire : Qu'elle soit ce qu'elle est, ou qu'elle ne soit pas. Ils aiment mieux porter à nouveau la question intacte devant le pays aux élections prochaines, que de lui en donner la contrefaçon, ou même la caricature, en l'invitant à y reconnaître l'expression de sa volonté.

Certes, la situation de M. Poincaré est difficile et ses perplexités se comprennent. Ayant fait un ministère qui a suscité de grandes espérances et a reçu, en France et à l'étranger, un accueil dont aucun autre n'avait bénéficié depuis longtemps, il veut le faire vivre et a besoin, pour cela, d'une majorité qui, elle-même, soit viable, en un mot d'une majorité de gouvernement. Celle qui s'est formée autour du scrutin de liste avec représentation proportionnelle a-t-elle ce caractère? Non. C'est une majorité infiniment hétérogène et disparate, allant de l'extrême-droite à l'extrême-gauche : elle peut s'appliquer à un cas donné, suffire à une circonstance provisoire, atteindre un but particulier, mais elle est destinée à se débander le lendemain et ne peut servir ni de pivot, ni d'instrument à un gouvernement qui aspire effectivement à gouverner : et c'est à quoi M. Poincaré aspire. De là son embarras en présence de la représentation proportionnelle. Il y a, à la Chambre, une majorité qui peut faire la réforme, mais qui ne peut pas faire autre chose et est condamnée à mourir de sa victoire, et il y en a une seconde qui ne veut pas de la réforme, mais qui est homogène et durable. Entre les deux il faut choisir. M. Poincaré a choisi la seconde, ce qui est naturel de sa part et de celle de ses collègues, car cette majorité est la leur; mais

avec elle il a la prétention de faire la réforme qu'elle repousse de toutes les forces de son instinct et c'est un problème presque aussi difficile à résoudre que celui de la quadrature du cercle. A parler franchement, pour faire la réforme il aurait fallu un ministère qui ne se serait pas assigné une autre tâche et qui aurait été, non seulement résigné, mais décidé à disparaître après l'avoir accomplie. Ce ministère, de courte durée peut-être, aurait rendu un grand service au pays dont la reconnaissance l'aurait accompagné dans sa retraite. Mais le ministère Poincaré ne pouvait pas être celui-là, puisque les hommes distingués qui le composent sont profondément divisés sur la réforme électorale. Ce n'est pas en vue de cette question qu'ils se sont unis : ils ont obéi à une préoccupation patriotique qui était très pressante au moment où ils ont accepté le pouvoir et qui l'est encore. Ils ont fait acte de bons citoyens, et il faut leur en savoir gré. Leur mauvaise fortune a voulu qu'ils aient dû mettre la réforme électorale dans leur programme, car la question était déjà à l'ordre du jour de la Chambre et on ne pouvait pas l'en éliminer; mais ils ne peuvent pas non plus la résoudre, ou du moins la bien résoudre, et c'est la grande difficulté de l'heure présente. Il n'est d'ailleurs pas douteux que si la réforme n'est pas faite avant les élections prochaines, elle pèsera lourdement sur elles et les radicaux eux-mêmes le sentent si bien qu'ils sont les premiers à vouloir faire quelque chose qui y ressemble : mais le pays prendra-t-il l'apparence pour la réalité?

Que faire donc? Si une transaction est encore possible, il faut s'y rallier. Le malheur est que le langage de M. le président du Conseil devant la Commission a donné une telle confiance aux radicaux-socialistes qu'ils se considèrent désormais comme les maîtres de la situation, et, quand ils se croient les maîtres, ils ont l'habitude d'en abuser. Les partisans de la réforme sont cependant allés très loin dans la voie des concessions, et peu s'en faut qu'ils n'aient fait toutes celles qu'ils pouvaient faire. Ils ont pourtant annoncé qu'ils accepteraient encore toutes celles qui ne porteraient pas atteinte aux principes fondamentaux de la réforme, à savoir le scrutin de liste et la représentation sincère et loyale des minorités. Si les radicaux-socialistes veulent davantage et si le gouvernement, ne voulant pas se séparer d'eux, confond sa cause avec la leur et déclare que la seule réforme acceptable pour lui est celle qu'ils auront eux-mêmes acceptée, tout deviendra incertain. Le gouvernement ne s'est-il pas désarmé vis-à-vis d'eux, puisqu'il a déclaré d'avance qu'il ne ferait rien qu'avec eux? Nous avions voulu espérer qu'il aurait assez d'autorité pour

arbitrer une solution et la faire agréer par les uns et par les autres. Mais les radicaux-socialistes ont été, comme toujours, intransigeans, ils ont voulu tout avoir. Que pouvait faire M. Poincaré? Qui sait même, dans le cas où il aurait persisté dans son attitude première, si son ministère ne se serait pas disloqué? M. Léon Bourgeois n'a-t-il pas dit dès le premier moment à la Chambre que, le jour où ses principes seraient en cause, il reprendrait sa liberté? Il est fâcheux pour le gouvernement que la première question qu'il ait eu à traiter soit précisément celle qui divise le plus la Chambre et sur laquelle il est lui-même le plus divisé. Sera-t-il juste de ne pas tenir compte à M. Poincaré de toutes ces circonstances? Il est bien obligé d'en tenir compte lui-même, car il n'est encore qu'au début de son œuvre, et nous souhaitons qu'il dure assez pour l'accomplir.

Nous n'avons pas parlé jusqu'à ce jour de la révolution chinoise parce qu'il était difficile, à la distance où nous en sommes, de se rendre compte des lois particulières auxquelles obéit son évolution; mais on lira aujourd'hui, dans une autre partie de la *Revue*, un article sur la psychologie de cette révolution, c'est-à-dire sur les causes qui, après l'avoir préparée, l'ont rendue possible et en ont précipité le dénouement. Rien n'est plus extraordinaire, pour nous autres Occidentaux, ni plus imprévu que ce dénouement, à supposer que c'en soit un et qu'on doive le considérer comme définitif. Sans doute la monarchie mandchoue était depuis longtemps menacée de ruine et il fallait s'attendre à ce qu'elle éprouvât des convulsions qui la mettraient en danger; mais qui aurait cru qu'elle sombrerait si vite, qu'elle proclamerait elle-même en termes pompeux sa déchéance et qu'elle serait enfin remplacée par la République? Tout cela apparaît de loin quelque peu fabuleux : nous aurions de la peine à l'accepter comme vraisemblable si on nous le racontait dans un conte, et cependant c'est de l'histoire. Dans ce temps de surprises, celle-là dépasse toutes les autres.

Une fois le premier étonnement passé, on se demande ce qu'il y a à faire en présence du phénomène. Très sagement, les Puissances ont été d'avis de s'abstenir de toute intervention le plus longtemps possible et toujours même, si on le pouvait. Que nous importe que la Chine soit en monarchie ou en république, pourvu que nos droits et nos intérêts y soient respectés? Ils l'ont été jusqu'à présent. On pouvait craindre que la révolution ne fût accompagnée d'une explosion de haine contre les étrangers : la haine existe peut-être, mais

l'explosion n'a pas eu lieu, et cela est dû sans doute à la prudence des hommes qui ont pris la direction du mouvement et en ont été jusqu'ici à peu près maîtres. Nous ne savons pas ce que sera l'avenir, même le plus prochain : pour le moment, le danger n'est pas dans la xénophobie, il est dans l'anarchie. Depuis que l'article de Pierre Khorat a été écrit, des troubles ont eu lieu à Pékin et dans la province du Pé-tchi-li ; ils ont même pris un caractère de gravité assez sérieux et, s'ils ont été réprimés, il est à craindre qu'ils ne se renouvellent. Yuan-Shi-Kaï, l'homme le plus important de la Chine en ce moment, le président un peu équivoque et paradoxal de la nouvelle république, comptait surtout sur son armée pour maintenir l'ordre, et c'est précisément de son armée qu'est venu le danger. Ses soldats se sont révoltés sous prétexte qu'ils ne touchaient pas régulièrement leur solde : pour y suppléer, ils se sont mis à piller. Aucun symptôme ne saurait être plus alarmant. Yuan-Shi-Kaï lui-même a invité les représentans des Puissances à prendre des mesures pour assurer leur sécurité et celle de leurs ressortissans, et les ministres étrangers ont appelé à Pékin les troupes qui, depuis la révolte xénophobe, sont restées à Tientsin. Des vaisseaux ont été envoyés dans les eaux chinoises. Pour le moment, ces précautions sont suffisantes, et il faut toujours se borner à celles qui sont indispensables : la situation toutefois demande à être surveillée avec soin. Les Chinois sont libres de se gouverner comme ils l'entendent; c'est une liberté que nous devons respecter scrupuleusement ; mais tant d'intérêts divers se mêlent et se croisent sur leur immense territoire que les regards des Puissances s'y portent naturellement. L'échiquier européen est peu de chose, au moins comme dimensions, comparé à l'échiquier asiatique, et les questions qui se posent sur ce dernier auront peut-être bientôt, proportionnellement à celles qui nous agitent, la même grandeur que lui.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.